



*Purchased for the*  
LIBRARY *of the*  
UNIVERSITY OF TORONTO  
*from the*  
KATHLEEN MADILL BEQUEST

# LA MACÉDOINE

ET

## LA RENAISSANCE BULGARE

AU XIX<sup>E</sup> SIÈCLE

PAR

SIMÉON RADEFF

ANCIEN MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE

---

EDITÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES SAVANTS, GENS DE LETTRES  
ET ARTISTES BULGARES.



SOFIA, IMPRIMERIE DE LA COUR ROYALE

1918

A LA MÉMOIRE  
DE  
**BORIS SARAFOFF**

LE GRAND RÉVOLUTIONNAIRE DISPARU  
DONT LA MACÉDOINE ÉVOQUE, EN CETTE HEURE DE TRIOMPHE,  
L'IMAGE RAYONNANTE,  
L'AUTEUR DÉDIE CE LIVRE  
AVEC UNE ÉMOTION FRATERNELLE.



## PRÉFACE

---

La population chrétienne de la Macédoine a été, depuis plus de cinquante ans, l'objet d'un litige passionné et tumultueux entre les races balkaniques. Jusqu'au congrès de Berlin (1878) ce litige était limité entre Grecs et Bulgares. Les Grecs revendiquaient le peuple de Macédoine au nom de l'Eglise orthodoxe qui, au cours des siècles, s'était identifiée avec l'hellénisme; les Bulgares se réclamaient du principe des nationalités.

Il y a bon nombre d'années que l'histoire a tranché cette compétition. L'essor de la nation bulgare, libérée des entraves de l'Eglise du Phanar, a refoulé peu à peu les Grecs jusqu'aux limites ethnographiques de leur race, ne laissant à l'hellénisme macédonien que quelques îlots à l'intérieur de la province et des colonies commerciales sur le littoral de la mer Egée.

Après que les prétentions grecques eurent été réduites à leur échelle naturelle, ce sont les Serbes qui sont venus à la charge.

La thèse serbe date d'une vingtaine d'années. Elle a été mise en cours pour servir d'appui aux idées de conquête de la Serbie qui, après l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine par l'Autriche-Hongrie, a voulu chercher une compensation en Macédoine.

Disons en quoi cette thèse consiste en substance. Les Serbes sont bien forcés de reconnaître — car la chose est patente — que les Slaves de Macédoine s'appellent eux-mêmes Bulgares et qu'ils ont la conscience d'appartenir à la nation bulgare; mais ils objectent que le nom



bulgare est en Macédoine un nom d'importation et que le sentiment bulgare y est un produit artificiel de l'Exarchat bulgare et de l'Etat bulgare, dont la propagande se serait exercée efficacement dans le pays grâce au désintéressement de la Serbie.

Est-il vrai que le nom bulgare en Macédoine est une importation récente?

On n'a qu'à s'en rapporter à l'histoire des Bulgares depuis leur apparition dans la péninsule balkanique. De cette histoire, à laquelle la population macédonienne est si intimement mêlée, nous avons donné dans ce livre un court résumé: le lecteur en jugera.

Est-il vrai que le sentiment bulgare en Macédoine est un produit de la propagande de l'Exarchat et de la Bulgarie?

Ici aussi la réponse est facile. L'Exarchat bulgare a été constitué en 1870 et l'on sait que la Bulgarie n'existe que depuis 1878. Quel était, antérieurement à ces dates, le sentiment national des Slaves de Macédoine?

Avant la fondation de l'Exarchat bulgare et l'affranchissement de la Bulgarie, les Slaves de Macédoine ont publié des livres, créé des écoles et finalement constitué des communautés nationales: en quelle langue ces livres étaient-ils écrits? en quelle langue l'enseignement était-il donné dans ces écoles? Quel nom portaient ces communautés?

C'est à une enquête historique sur ces questions que le présent livre est consacré. Le lecteur y trouvera, à défaut d'autre mérite, une documentation loyale et une entière bonne foi.

**S. Radeff**

## CHAPITRE PREMIER

### LA MACÉDOINE DANS L'HISTOIRE ANCIENNE DE LA BULGARIE.

- I. Après avoir, vers la fin du VII-e siècle, passé le Danube et fondé, dans la Dobroudja actuelle, un Etat indépendant, les Bulgares étendent rapidement leur domination dans la presqu'île balkanique et, fusionnant avec les tribus indigènes, constituent une nation nouvelle, bulgare de nom et slave de langue. — II. Au IX-e siècle les deux apôtres de Salonique, Cyrille et Méthode, inventent l'alphabet slave et traduisent en vieux bulgare les écritures saintes. Leur disciple Saint Clément, qui crée à Ochrida un foyer d'activité religieuse et littéraire, imprime un grand essor au progrès moral des Bulgares et au développement des lettres slaves. — III. Après la conquête de la Bulgarie danubienne par Byzance, à la fin du X-e siècle, l'indépendance bulgare se réfugie en Macédoine où le tzar Samuel constitue son puissant empire. La Bulgarie macédonienne conquise à son tour par Basile le Bulgarochtone, le patriarche bulgare d'Ochrida survit au désastre. — IV. Sous la domination des Turcs, le patriarchat d'Ochrida reste, jusqu'en 1767, le symbole vivant de la nation bulgare.

Dans la seconde moitié du VII-e siècle — exactement en 679 s'il faut en croire les chroniques — les Bulgares, conduits par leur chef Asparouch, passèrent le Bas-Danube, et, refoulant l'armée byzantine, s'établirent dans la Dobroudja actuelle où ils fondèrent un Etat indépendant. De quelle race étaient ces nouveaux conquérants qui après tant d'autres barbares faisaient irruption dans les Balkans? Des Turco-Tartares ou des Huns selon certains historiens, des Ougro-Finnois suivant d'autres versions. Mais, somme toute, la question reste encore obscure comme presque tout ce qui touche à la grande migration des peuples. Ce qu'on sait de positif de ces nouveaux venus, c'est qu'ils formaient une tribu fortement organisée et pleine d'ardeur belliqueuse.

Ce n'était pas la première fois que les Bulgares apparaissaient dans la presqu'île balkanique. Déjà au V-e siècle, l'empereur byzantin Zénon les avait appelés au secours contre les Ostrogoths. Au siècle suivant, à plusieurs reprises, ils avaient poussé leurs incursions jusqu'aux Thermopyles et sous les murs de Constantinople. Mais leur terrible besogne de ravage accomplie, ils repassaient le Danube et disparaissaient, comme un tourbillon, dans les plaines septentrionales. Quel était à cette époque reculée le territoire propre des Bulgares? Là aussi, les sources sont loin de nous donner une certitude. Selon toute probabilité, les camps bulgares étaient établis et plus ou moins fixés au nord de la mer Noire et de la mer d'Azov, dans les steppes que traversent le Don et le Kouban. Toutefois, une partie des hordes bulgares s'en étaient détachées de bonne heure et, poussant à l'ouest, étaient arrivées jusqu'aux limites occidentales de la Hongrie d'aujourd'hui.

Le nouvel Etat ne rompit pas avec les Bulgares restés au nord du Danube. Tout en élargissant leurs conquêtes dans la péninsule, Asparouch et ses successeurs continuaient à régner sur les tribus septentrionales, guerroyant à la fois contre Byzance et contre les Francs. Disproportionné et sans armature, cet empire n'était pas viable sous la forme asymétrique que lui avaient donnée le hasard des conquêtes et l'instinct migratoire des tribus. Après des vicissitudes variées, dont le détail échappe à l'histoire, les possessions bulgares au delà du Danube furent à la longue perdues. L'Etat bulgare ne réussit à se consolider que dans la presqu'île balkanique qui devint définitivement le théâtre de sa vocation et de ses destinées.

L'essor de la puissance bulgare dans la péninsule fut extraordinairement rapide. Dans la première année du IX-e siècle, le tzar Kroum prenait Sofia, Andrinople et mettait le siège devant Constantinople. Cinquante ans plus tard, Boris était maître de la Macédoine. Sous son fils Si-

méon, l'empire bulgare embrassait la plus grande partie de la presqu'île balkanique. „Les frontières de la Bulgarie, dit le savant historien tchèque M. Jireček, s'étendaient alors de Messembrie, sur la mer Noire, passant Andrinople, jusqu'aux Rhodopes. En Macédoine les Grecs ne se maintenaient que sur le littoral. Au sud, la frontière allait de la mer à la mer, de l'Olympe jusqu'aux embouchures de la Calama, en face de l'île de Corfou. Siméon possédait aussi la rive albanaise depuis Corfou jusqu'au Drin, à l'exception de quelques villes du littoral qui étaient sous la domination byzantine. Du côté de la Serbie, la frontière bulgare était marquée par le Drin uni, le Drin blanc et l'Ibar; puis elle allait jusqu'à la Sava. Prishtina, Liplian, Nisch, Branitchevo et Belgrade étaient à cette époque entre les mains des Bulgares.“<sup>1)</sup>

Comment expliquer cette extension surprenante de la Bulgarie? L'attribuer, comme on l'a fait, à l'épuisement de Byzance ne serait pas conforme à la vérité historique, car tout secoué qu'il fût par les assauts multiples des barbares qui depuis tant de siècles se ruaient de tous côtés sur ses possessions, cet empire eut par la suite des retours offensifs révélant une vigueur intacte<sup>2)</sup>. D'autre part, n'y voir qu'une preuve de la capacité guerrière des Bulgares ne serait pas plausible non plus puisque, soldats terribles ainsi qu'en témoignent tous les contemporains, ceux-ci n'étaient pas assez nombreux pour occuper et tenir sous leur poigne un

<sup>1)</sup> C. Jireček. Histoire des Bulgares, traduction russe de 1877, p. 156.

<sup>2)</sup> „Les soldats byzantins, dit A. Rambaud, recrutés parmi les plus belliqueux des Grecs et des Barbares, avaient sur toute sorte d'ennemis, la supériorité de la tactique et de l'armement. Ils étaient plus braves qu'on ne le croit généralement; ils savaient se battre sans compter sur la victoire. Sans cesse l'invasion leur amenait, avec de nouveaux peuples, une nouvelle manière de combattre et de nouveaux sujets de terreur; ils ne refusaient jamais le combat. Sous un Heraclius ou un Zimiscès ils avaient de l'enthousiasme; sous un Léon VI, ils savaient se résigner et faire leur devoir“ L'empire grec au X-e siècle, p. 307.

aussi vaste territoire. C'est donc ailleurs qu'il faut chercher le secret de la prodigieuse fortune de la tribu d'Asparouch : dans les alliés qu'ils trouvèrent sur la route de leur conquête.

Lorsque les Bulgares passèrent le Bas-Danube pour s'établir dans la Dobroudja, les Balkans étaient occupés par la race slave. Ayant commencé, dès le V-e siècle, à immigrer par flots abondants et sans cesse renouvelés, les Slaves couvraient déjà la péninsule comme une immense nappe ethnographique et s'étaient même répandus, ainsi que l'a établi un savant bulgare<sup>1)</sup>, jusque dans l'île de Crète. Toutefois malgré leur grande masse, ils n'arrivaient pas à se constituer en Etat. En cas de nécessité ils établissaient entre eux une espèce de fédération, mais, une fois le danger passé, ces liens éphémères se dissolvaient. En un mot, ils étaient en proie à un esprit anarchique qui empêchait toute organisation.

Il est permis de croire que les Bulgares avaient été en contact avec les Slaves dans les plaines transdanubiennes et qu'ils en avaient déjà assimilé un certain nombre. Cela expliquerait les relations amicales qui, très rapidement, s'établirent entre eux dans les provinces balkaniques. Peu à peu cette intimité se transforma en fusion. Par un phénomène assez fréquent dans l'histoire et dont la France offre l'exemple classique, les nouveaux venus prirent l'idiome des indigènes auxquels, par contre, ils donnèrent leur nom. C'est ainsi que se constitua, du croisement des deux races, une nation nouvelle, slave de langue et bulgare de nom.

Il est à remarquer que cette assimilation ne put s'étendre sur tout le territoire de l'empire bulgare. Elle réussit rapidement dans la Mésie, la Thrace et la Macédonie ; elle échoua en Albanie et en Vieille Serbie. C'est que les Slaves balkaniques ne constituaient pas une masse homogène. De

<sup>1)</sup> Iv. D. Schischmanov, Colonies slaves en Crète (en bulgare) dans *Bългарski Pregled*, année IV, livr. III.



fait, ils formaient déjà deux groupes très distincts au point de vue de la langue, et dans une certaine mesure, au point de vue du caractère: le groupe occidental qui, s'étant détaché du bloc slave des Karpathes, avait passé le Danube moyen et occupé la partie nord-ouest de la péninsule, et le groupe oriental lequel, parti de la Russie méridionale, se répandit entre le Bas-Danube et les Balkans, en Thrace, en Macédoine et jusqu'en Grèce. C'est le savant tchèque Šafarik qui, en 1837, formula le premier cette théorie. Depuis, les recherches des philologues et des historiens n'ont fait que la confirmer.

Le groupe occidental donna naissance aux Serbes et aux Croates. Dans son ouvrage si connu sur la race slave, M. Niederle<sup>1)</sup> délimite comme suit le territoire où ces deux nations s'établirent: „Au nord-ouest se forme la région croate — au sens le plus large du mot — bornée au X-e siècle par la mer jusqu'à l'embouchure de la Tsetinia, établie sur la Kulpa et la Drave — on ne sait pas très bien où était la frontière du côté de la Bosnie — et de l'autre le domaine Serbe au sens le plus large du mot, comprenant tout ce qui était à l'est de la Croatie jusqu'au mont Char (Charplanina) et la région de la Morava.“ En d'autres mots, ainsi qu'il ressort d'un coup d'œil sur la carte, le domaine serbe ne comprenait ni la Macédoine, dont les monts Char sont la limite occidentale, ni la province à l'est de la Morava dont Nisch est la capitale.

Le groupe serbo-croate se montra réfractaire à l'influence des Bulgares. Durant une certaine époque il leur fut en partie soumis, mais il ne se laissa pas assimiler. Par contre, le groupe oriental, issu des steppes ukrainiens, montra pour les conquérants bulgares une singulière affinité<sup>2)</sup>. La

<sup>1)</sup> L. Niederle, *La race slave*, Paris 1911, Felix Alcan, p. 148.

<sup>2)</sup> Dans son remarquable ouvrage intitulé „*Les Bulgares de Macédoine*“ et dont une traduction française est sous presse, M. Yordan Ivanoff, professeur à l'Université de Sofia, a cité une masse de noms de famille, de noms géographiques et de vieux mots qui montrent jusqu'à l'évidence que les Slaves de Macédoine, de la Thrace et de la Bulgarie danubienne ont tous appartenu, avant leur immigration dans les Balkans, au noyau russe.

fusion se fit en peu de temps, spontanée et complète. Déjà au commencement du IX-e siècle, c'est-à-dire pas plus de cent ans après la fondation de l'Etat d'Asparouch dans la Dobroudja, les princes de la famille royale et les hauts dignitaires de la cour portaient des noms slaves, cependant que les Slaves de la Macédoine, de la Thrace et du pays au nord du Balkan se faisaient appeler du nom des Bulgares et participaient à toutes leurs guerres comme membres d'un même bloc ethnique. L'absorption des conquérants par la race slave s'est faite d'une façon si rapide et elle a été si parfaite que ni les inscriptions et chroniques de l'époque ni la langue bulgare actuelle ne nous permettent de nous faire la moindre idée de l'idiome parlé par la tribu d'Asparouch. C'est bien une nation slave achevée qui, sous le nom bulgare, était sortie au début du IX-e siècle du creuset de l'histoire.

Cette communauté du nom, de la langue et du sentiment politique n'impliquait pas toutefois une tout aussi parfaite homogénéité psychologique. Pendant plusieurs siècles encore on peut suivre dans l'histoire bulgare l'effet que chacune des deux races fusionnées exerçait sur la vie de l'Etat comme sur l'évolution de l'esprit public.

Les Bulgares conquérants étaient, tout semble l'indiquer, un peuple sans excès d'imagination, peu enclin au rêve et au sentiment, mais avec de grandes aptitudes pour la vie politique et le commandement. Parmi les Slaves individualistes, inconstants et imaginatifs, ils apportèrent l'idée de l'Etat, le sens de l'autorité et la discipline. Cela explique pour quoi, les premiers parmi les peuples slaves, les Bulgares ont réussi à fonder un grand Etat. En effet, malgré le péril qui résultait pour eux du voisinage immédiat de Byzance dont la décadence militaire n'avait pas, quoiqu'on dise, commencé, ils ont pu arriver à l'organisation territoriale et à l'indépendance avant les Russes, les Polonais, les Serbes et les Tchèques qui tous bénéficiaient soit du privilège de n'être en

contact qu'avec des peuples barbares, soit du fait d'occuper une situation excentrique par rapport aux voisins redoutables. On peut même dire que dans la jeune Europe qui succéda au monde romain l'Etat bulgare fut, avec le grand empire franc, le premier qui soit parvenu à la stabilité, et dont les souverains aient porté le titre de césars.

Rien ne montre mieux le sens politique des anciens Bulgares que la façon dont ils ont posé et résolu la question de l'Eglise au moment de leur conversion au christianisme (865). Comme tant de souverains dont l'empereur romain Constantin fut le précurseur et parfois le modèle, le tzar Boris adopta la religion chrétienne pour des raisons purement politiques. Mais tandis que chez d'autres peuples les monarques se laissèrent subjuguier par l'Eglise et en reçurent des directions, Boris et ses successeurs au trône bulgare ne pensèrent qu'à la dominer et s'en servir pour la consolidation de l'Etat et la sauvegarde de l'esprit national. Indifférent aux subtilités théologiques qui séparaient Rome de Byzance, Boris négocia, très prudemment, tantôt avec le pape, tantôt avec le patriarche grec, n'ayant qu'une préoccupation : établir en Bulgarie une Eglise nationale et pouvoir en désigner le chef. On verra cette tradition se maintenir à travers toutes les vicissitudes de l'histoire des Bulgares et, suspendue quelque temps après l'asservissement de ceux-ci par la Turquie, reparaître à leur réveil, pour en diriger le sens et les destinées.

Si l'esprit d'organisation et le réalisme politique furent les qualités maîtresses des Bulgares conquérants, l'apport précieux des Slaves dans la formation morale de la nouvelle nation a consisté dans l'amour de l'instruction et, sinon dans la vocation des lettres — car il faudrait, pour soutenir cette thèse, pouvoir évoquer de grandes œuvres d'imagination — du moins dans un grand respect pour l'activité de l'esprit. On sait en effet que, les premiers parmi les peuples issus de la grande migration, les Bulgares se sont constitué une



langue littéraire et ont fondé une littérature nationale écrite. Il convient de rappeler aussi que, si l'on excepte les Goths qui, au IV<sup>e</sup> siècle, possédaient une traduction de la Bible et une tribu inconnue de la Thrace, les Besses <sup>1)</sup>, qui à peu près à la même époque auraient, selon certains témoignages, loué Dieu dans leur idiome, les Slavo-Bulgares restent encore le premier peuple moderne ayant rompu avec la tradition du grec et du latin et introduit dans les églises la liturgie nationale.

Le Tzar Boris <sup>2)</sup> et, après lui, son fils Siméon honorèrent grandement et encouragèrent de toute façon les ouvriers de cette culture naissante. Très probablement, chez Boris c'était surtout calcul politique. Il protégeait les lettres slaves comme il avait voulu une Eglise indépendante, c'est à dire dans l'idée de donner à l'indépendance de l'empire une forte assise morale et une plus grande force de résistance contre l'influence byzantine qui menaçait déjà d'envahir la Bulgarie par la brèche ouverte du christianisme. La faveur que Siméon montra aux lettrés procédait d'une inspiration plus désintéressée. Lui-même était un grand lettré. Il avait étudié à Constantinople, au célèbre collège de Sainte Sophie. Il connaissait Aristote et Demosthène, discutait théologie avec les plus grands docteurs de l'Eglise et possédait en matière de sciences positives — ou ce qui en tenait lieu à cette époque — tout ce qui avait survécu au grand naufrage de la pensée antique. Si brillante et pleine de promesses était sa jeunesse studieuse que les chroniqueurs byzantins voyaient déjà en lui un nouveau Ptolémée.

Siméon donna une grande impulsion à l'activité intellectuelle dans son empire. Il fonda des écoles, fit bâtir des couvents, attira auprès de lui les écrivains et, afin de les stimuler dans leurs travaux, composa et traduisit lui-même

<sup>1)</sup> A. d'Avril, St. Cyrille et Méthode, Paris 1885. p. 134.

<sup>2)</sup> Boris régna de 850 jusqu'en 888 et Siméon de 893 jusqu'en 927.

des livres, ennoblissant par son exemple la vocation littéraire aux yeux de sa rude race guerrière. Le zèle de Siméon fut pleinement couronné. Son règne est appelé dans l'histoire l'âge d'or de la littérature bulgare<sup>1)</sup>. Les œuvres que nous a laissées cette époque sont surtout d'ordre religieux et ne sauraient par conséquent revendiquer une grande originalité; mais leur importance historique est immense, car en fixant la langue littéraire elles ont dégagé la nation bulgare des limbes ethnographiques où vacillait encore son âme en devenir.

Nous avons vu que les tzars bulgares étendirent rapidement leur domination sur la Macédoine. Ici la fusion entre les conquérants et la race slave s'est faite avec encore plus de facilité qu'ailleurs. La Slavo-Bulgares de Macédoine prenaient, au IX-e siècle, une part considérable aux guerres contre Byzance. Ils étaient un important facteur politique de l'empire bulgare. Là-dessus les témoignages sont unanimes. Mais quelle fut la part des Bulgares de Macédoine dans le progrès littéraire et l'évolution morale de la nation bulgare?

Le fait le plus considérable dans l'histoire des Bulgares, celui qui eut les conséquences les plus décisives pour la conservation de leur race et l'avenir de leur culture, c'est sans contredit l'invention de l'écriture slave qui eut lieu au IX-e siècle. Or l'inventeur de l'écriture slave, l'apôtre Cyrille, était de Salonique. C'est aussi à lui que l'on doit la première traduction des livres saints. Comment faut-il appeler la langue dans laquelle fut faite cette traduction? Est-ce la vieille langue commune à tous les Slaves? Faut-il dire simplement que c'est le slavon d'Eglise, ce qui reviendrait à répéter la question sous une autre forme? Le savant français M. Louis Léger, professeur du Collège de France, s'exprime ainsi sur ce problème: „Cet idiome, dit-il<sup>2)</sup>, n'est pas,

<sup>1)</sup> Jireček affirme que la littérature religieuse bulgare du temps de Siméon ne le cédait presque en rien aux littératures grecque et latine de la même époque. op. cit. p. 123.

<sup>2)</sup> Louis Léger, *Le monde slave*, Paris 1873, p. XVII.

comme on pourrait le croire, une langue-mère d'où dérivent les idiomes slaves modernes, c'est simplement une sœur aînée, s'est *l'ancienne langue des Slaves Bulgares*, dans laquelle l'apôtre Cyrille traduisit les Ecritures au IX-e siècle“.

On sait que Cyrille et son frère Méthode portèrent leurs traductions des livres saints en Moravie où ils introduisirent la liturgie slave. L'apostolat des deux Macédoniens dans cette contrée est un des épisodes les plus importants dans les luttes morales entre Slaves et Germains. Protégé par le pape Jean VIII, Méthode combattit énergiquement le clergé allemand et réussit pour un certain temps à endiguer son envahissement. Mais en 885 il décéda et ce fut la fin de son œuvre. „Après la mort de Méthode, dit un vieil hagiographe, la victoire resta aux Allemands; les prêtres furent persécutés et chassés. Gorazd, Clément, Naüm, Angélar et d'autres furent mis aux fers et enfermés en prison. On les remit ensuite aux mains des soldats pour être reconduits vers le Danube en les condamnant à un exil perpétuel. Les confesseurs du Christ se dirigèrent vers la Bulgarie où ils ont trouvé la paix“.

Après l'échec de cette tentative d'expansion sur les confins du monde germanique, la liturgie traduite par Cyrille et Méthode se réfugia derechef dans l'empire bulgare. A leur conversion au christianisme les Serbes et les Russes l'adoptèrent à leur tour. C'est ainsi que l'idiome bulgare de Macédoine ou le paléo-bulgare, comme l'appelle un historien français, M. E. Denis<sup>1)</sup>, devint non seulement la langue ecclésiastique des Slaves orthodoxes, mais—comme c'est notoire—la base et l'instrument de leur littérature. Le paléo-bulgare a eu, en effet, tout comme le latin, une longue période d'universalité dans le monde slave. „Il n'y avait, dit A. d'Avril dans son ouvrage sur l'œuvre des deux apôtres de Macédoine, il n'y avait jusqu'au XII-e siècle aucune autre langue slave écrite que le

<sup>1)</sup> Lavissee et Rambaud, Histoire générale, t II (le ch. XII, intitulé L'Europe Orientale, est signé E. Denis) p. 711.

slavon des saints Cyrille et Méthode, dans tous les pays où cette langue était adoptée par l'Eglise. Il ne venait à l'esprit de personne qu'il en pût être autrement<sup>1)</sup>. Le rôle des Bulgares de Macédoine au IX-e siècle dépasse ainsi les cadres de l'histoire bulgare et se révèle comme ayant été d'une influence décisive sur la formation et les progrès initiaux de la civilisation morale parmi tous les Slaves de rite orthodoxe. On comprend donc que d'Avril ait appelé l'œuvre des deux apôtres de Macédoine, c'est-à-dire leur traduction des écritures saintes en vieux bulgare, „le fait capital dans l'histoire de l'Europe orientale“.

Les disciples de Méthode exercèrent en Bulgarie un apostolat très fécond. Ils y raffermirent la religion chrétienne contre laquelle se révoltait encore le vieil instinct païen des guerriers, donnèrent au peuple l'exemple encore inoublié de leurs saintes vertus, répandirent parmi leurs ouailles le goût de l'instruction et édifièrent tout une littérature digne de vivre dans l'histoire<sup>2)</sup>. Aussi leur mémoire est-elle honorée, dans toutes les églises bulgares, par des chants qui exaltent leur vie et leurs œuvres.

De tous les disciples de Méthode le plus considérable par le caractère et les proportions de son activité est Saint Clément. C'est aussi le plus connu, car sa vie a été décrite par plus d'un chroniqueur pieux. A son retour de Moravie Saint Clément avait été envoyé à Ochrida, à cette époque déjà une des principales villes de la Bulgarie. Il y fonda une école restée célèbre et un foyer de culture religieuse et littéraire, attirant à lui des essaims de clercs, d'écrivains, de traducteurs, de commentateurs et d'hagiographes qui de là prenaient leur vol pour toutes les contrées bul-

<sup>1)</sup> A. d'Avril, op. cit. p. 114.

<sup>2)</sup> En parlant de leurs ouvrages, d'Avril dit : „On peut juger par le nombre très important de ceux qui nous sont parvenus, de ceux qui ont disparu dans le cours des siècles. Non seulement la théologie était cultivée, mais même la philosophie, la rhétorique, l'histoire et les sciences naturelles“ op. cit. p. 211.

gares, ouvriers fervents de la littérature nationale en même temps que porteurs de la bonne nouvelle évangélique.

Les chroniqueurs anciens ne tarissent pas sur le zèle apostolique déployé par Clément au milieu des Bulgares de Macédoine. Voici un extrait<sup>1)</sup> d'une hagiographie du temps que le grand savant slovène Miklosich a éditée. Le lecteur en excusera la longueur à cause de la saveur de la langue et la naïveté du témoignage.

„Pendant qu'il visitait cette contrée, il prêcha partout le peuple et paraît avoir eu partout des disciples, dont le nombre s'éleva à 3.500. Il passait son temps presque toujours au milieu d'eux. Et nous qui avons toujours vécu avec lui et qui avons vu et entendu tout ce qu'il faisait et disait, nous ne l'avons jamais vu inoccupé. Il enseignait les enfants; aux uns il expliquait la valeur des lettres, aux autres le sens de la parole écrite, et il guidait la main de beaucoup pour leur apprendre à écrire. Même la nuit il travaillait en priant, en lisant et en écrivant; quelquefois même il copiait des livres et enseignait en même temps les autres. De ces élèves il formait des lecteurs, des sous-diacres, des diacres et des prêtres; il en envoya près de trois cents dans les diverses provinces de l'empire bulgare. Le grand Méthode fut toujours son modèle; il voyait constamment devant ses yeux sa vie et ses actions, comme un peintre regarde un tableau qu'il admire et qu'il veut reproduire. Personne comme lui ne connaissait la vie de Méthode car, dès sa jeunesse, il avait été le compagnon de tous ses voyages et de ses entreprises.

„Quand il eut vu que le peuple ne saisissait pas le sens de l'écriture, et que beaucoup de prêtres qui avaient appris à lire par nécessité ne comprenaient pas les livres grecs et que même aucune prédication n'existait en langue bulgare, il brisa alors par ses efforts les ténèbres de l'ignorance qui enlaçaient la Bulgarie et devint un nouveau Paul pour les

---

<sup>1)</sup> Cité par d'Avril, op. cit. p. 209.



nouveaux Corinthiens; car il prépara pour toutes les fêtes des sermons simples et faciles dans lesquels tu pourrais apprendre tous les principes de notre sainte foi; tu trouveras dans ces sermons la glorification de la sainte Vierge et ses miracles, la glorification de saint Jean Baptiste, la découverte de son chef, la vie et les actions des prophètes, des patriarches et des apôtres, les combats des saints martyrs. Veux-tu connaître les règles de conduite enseignées par les pères de l'Eglise? tu les trouveras en bulgare écrites par le très savant Clément. En un mot tous les livres par lesquels les âmes peuvent être consolées, Clément nous les a laissés à nous Bulgares. Quand le roi Boris eut élevé en Bulgarie sept églises cathédrales, Clément voulut avoir aussi son couvent à Ochrida, et plus tard il bâtit une seconde église qui devint la cathédrale de l'archevêché. De cette manière il y eut trois églises à Ochrida fondées par Clément. Et quand il vit que la Bulgarie était couverte d'arbres sauvages et manquait de fruits, il fit venir de la Grèce des arbres fruitiers et les greffa“.

Le nom de Saint Clément a été de tout temps révérend dans tous les pays bulgares. L'Eglise bulgare a créé une liturgie spéciale pour la célébration de sa fête. De nos jours son culte est encore plus fervent. L'Université de Sofia l'a proclamé son patron. Des sociétés de culture nationale ont été fondées sous l'invocation de son nom. L'année passée la Bulgarie en armes a fêté avec des solennités extraordinaires le millénaire de sa mort. C'est surtout dans la Macédoine occidentale, dans la région à l'ouest du Vardar, que le souvenir de l'apôtre d'Ochrida est vivant. Ailleurs c'est une figure symbolique; ici c'est un être presque présent. Pour les autres parties de la Bulgarie il représente l'élan de la foi, l'aurore de la civilisation nationale, l'amour ingénu et mystique de la race; Ochrida et la région environnante y ont toujours vu quelque chose de plus: une invincible puissance tutélaire veillant sans cesse sur les destinées de la nation



et toujours intervenant aux heures mauvaises, un inspirateur, un guide et un compagnon dans toutes les luttes, qu'à diverses époques et jusqu'hier, les Bulgares de Macédoine ont eu à livrer tantôt pour la préservation de leur Eglise tantôt pour la conquête de leur liberté. Aussi les gens d'Ochrida lui adressent-ils des prières familières où le rêve national se mêle d'une façon touchante aux soucis de la vie quotidienne...

Mais revenons au cours de l'histoire générale de la Bulgarie.

Le grand tzar Siméon mourut en 927. Il laissait à son fils Pierre un empire vaste, florissant et redouté. Mais en moins d'un demi-siècle cette grande œuvre fut bouleversée et croula. En 969 le prince russe Sviatislav s'emparait de Preslav, capitale de la Bulgarie, passait le Balkan et faisait irruption dans les plaines fertiles de la Thrace. Deux ans plus tard, l'empereur byzantin Jean Zimiscès se mettait en marche contre les Russes et, les talonnant jusqu'au Danube, les défaisait près de Silistrie. L'équipée russe finissait lamentablement, mais plus lamentable encore fut la fin de la glorieuse dynastie de Boris et de Siméon. Son dernier rejeton, le fils de Pierre, Boris II, dont les Byzantins s'étaient emparés par trahison, figura dans le cortège triomphal de Zimiscès et, conduit à Sainte Sophie, fut forcé d'ôter, devant le peuple réuni, son manteau pourpre et ses brodequins rouges, symboles de la souveraineté. La Bulgarie danubienne n'était plus qu'une province de l'empire grec qu'elle avait tant de fois fait trembler.

Toutefois l'indépendance bulgare n'était pas morte. Elle s'était entre temps réfugiée en Macédoine. C'est ici que fut fondé et prit son essor le puissant empire de Samuel dont l'histoire, à la fois sombre et glorieuse, jette un éclat si pathétique sur l'Orient du moyen âge.

L'empire de Samuel quoique peu connu n'a pas été ignoré par les historiens occidentaux. Tançant sévèrement un auteur serbe <sup>1)</sup> qui dans le zèle de ses pieux mensonges avait affirmé que „les Bulgares ne s'étaient jamais établis en personne en Macédoine“, M. Victor Bérard écrivait <sup>2)</sup> en 1892 :

„Il suffit pourtant d'ouvrir Cedrenus et les auteurs contemporains pour revoir cette Bulgarie macédonienne du X-e siècle, Presba que le czar des Bulgares Samuel bâtit sur la rive aujourd'hui déserte du lac de ce nom... dont il fait le centre du bulgarisme, la capitale, la ville bulgare. La Bulgarie au nord des Balkans avait été soumise par Jean Zimiscès (961). La nationalité et l'indépendance bulgares ne vivaient plus qu'en Macédoine“.

Toutefois, pour les étrangers qui n'avaient pas eu la curiosité ou les moyens d'ouvrir Cedrenus et ses contemporains, Samuel et son empire restaient cachés dans les brumes épaisses de l'histoire. C'est M. Gustave Schlumberger qui devait l'en tirer. Dans son célèbre ouvrage intitulé *L'Épopée byzantine*, travail monumental où la sévère critique des textes s'allie à une rare intuition, l'historien français a projeté une pleine lumière sur l'impressionnante figure de Samuel. Avec une patience de bénédictin, il a reconstitué ses guerres, sa fin foudroyante et le douloureux épisode final qui met en scène sa famille déchue. C'est lui que nous prendrons donc pour guide dans le très succinct résumé que nous ferons de cette époque du passé bulgare. <sup>3)</sup>

<sup>1)</sup> Gopčević, dans son ouvrage *Mazedonien und Alt-Serbien*.

<sup>2)</sup> V. Bérard, *La Turquie et l'hellénisme contemporain*. La Macédoine. IV-e édition, p. 211.

<sup>3)</sup> Au cours de notre travail nous nous sommes donné pour règle de ne citer que les auteurs dont la nationalité écarte tout soupçon de parti pris en faveur des Bulgares, notamment les auteurs français.

Disons d'abord que l'empire bulgare de Macédoine était de huit ans antérieur à la conquête de la Bulgarie danubienne par Byzance. En effet, dès 963 la Bulgarie macédonienne s'était proclamée indépendante sous une dynastie nouvelle. De pareilles sécessions étaient chose courante au moyen âge. Elles étaient généralement provoquées par l'ambition des féodaux ou par le partage d'une succession. Le cas de la Bulgarie macédonienne fut tout autre. Celle-ci n'a rompu l'unité de l'Etat bulgare que pour essayer de le sauver.

D'où venait donc le péril? Des tendances de la cour. Le successeur de Siméon, son fils, le tzar Pierre (927—968) n'était pas fait pour régner sur un peuple belliqueux. C'était une nature contemplative et ascétique. Il détestait la guerre. La solitude, la prière, le jeûne étaient sa vraie vocation. Il ne se plaisait que dans la société des moines. Un tel monarque ne pouvait que déplaire aux rudes boïards qui, sous Siméon, avaient vécu dans le fracas et la gloire des armes. Outre que le pacifisme de Pierre les choquait dans leurs goûts, ils y voyaient, pour l'Etat, une cause de décadence et un principe de mort, car en face d'un grand empire militaire comme l'était celui de Byzance, la Bulgarie ne pouvait se maintenir que par un esprit guerrier sans cesse tenu en haleine. A ce motif de mécontentement s'ajoutait un autre grief tout aussi grave. L'année de son avènement Pierre s'était marié à une Grecque de Constantinople, nièce de l'empereur Romain. La jeune tzarine était, doit-on le croire, une femme énergique et — ses origines permettent de le supposer — d'esprit rusé. Toujours est-il qu'elle domina pleinent son inoffensif époux. Par elle l'influence byzantine fut introduite à la cour bulgare et y régna en maîtresse.

Contre cette influence pernicieuse et dissolvante s'était formé de bonne heure un grand parti d'opposition. „Ce parti feodal, national, anti-monarchique, haïssait Byzance“,

dit M. Schlumberger<sup>1)</sup>. Il était donc traditionaliste et guerrier. C'est lui qui en 943 se révolta contre l'autorité de Pierre et posa les fondements de l'empire bulgare de Macédoine.

Pourquoi ce parti national bulgare choisit-il comme appui de sa politique et comme base de sa puissance non pas la Bulgarie danubienne, non pas le pays bulgare au sud de Balkan, mais précisément la Macédoine? Parce que c'est en Macédoine que le vieux sentiment bulgare était le plus viv et le plus ardent. Là-dessus nous trouvons d'accord les plus grandes autorités. La Bulgarie macédonienne, écrit M. Rambaud<sup>2)</sup>, était „plus guerrière, plus féodale, plus nationale de sentiment, plus antigrecque que celle dont Preslav—la Grande était la capitale“. Le savant tchèque Niederle dit aussi que les Bulgares avaient la conscience patriotique d'autant plus développée qu'ils étaient plus éloignés du foyer primitif de leur nation, parce que les guerres avec les voisins rendent plus forte la solidarité avec le bloc de la race. Cela explique bien en effet la profondeur et la tenacité toute particulière du sentiment bulgare dans la Macédoine occidentale qui a été comme une espèce de marche militaire de la Bulgarie.

Le fondateur de l'empire bulgare de Macédoine s'appelait Schischman. Il laissait quatre fils: David, Moïse, Aaron et Samuel. „ Ces quatre frères, dit M. Schlumberger, semblent avoir été de véritables héros de la patrie, restaurateurs passionnés d'une nationalité quasi-expirante sous les coups de l'étranger, privée de son antique lignée royale, cherchant désespérément à se répandre sous la conduite de ces hardis et enthousiastes chefs populaires. Dans les récits bulgares, empreints d'un patriotisme ardent, les fils du boïard Schischman sont appelés les nouveaux Machabées et le seul fait de ce nom glorieux donné à ces hommes par ce

1) G. Schlumberger, *L'Épopée byzantine* t. I, p. 615.

2) A. Rambaud, *Études sur l'Histoire byzantine*, p. 289.

peuple où la lecture de l'Ancien Testament tenait une si grande place dans les préoccupations religieuses, en dit plus long sur leur compte que bien des récits contemporains" <sup>1)</sup>.

Les trois premiers fils de Schischman sont tous morts de mort violente. David fut tué par des Koutzo-Valaques dans une forêt entre Castoria et Prespa. Moïse tomba au siège de Sérès. Quant à Aaron, les chroniqueurs de l'époque disent qu'il fut puni de mort pour avoir noué des intelligences avec l'empire byzantin. Il y a dans tous ces événements beaucoup d'obscurité et de confusion. Les dates ne sont pas certaines. Ainsi nous ne savons pas exactement en quelle année Samuel est monté sur le trône. Ce que nous savons de manière positive, c'est qu'en 980 il était déjà le tzar de la Bulgarie indépendante.

Samuel occupa le trône de Bulgarie près de quarante ans. Tout ce long règne ne fut qu'une suite presque ininterrompue de guerres contre Byzance. Les premières campagnes de Samuel eurent un succès aussi rapide qu'éclatant. Les chroniqueurs byzantins en font avec bonne foi l'aveu douloureux. „Cet homme belliqueux, dit Skilytzes, merveilleusement actif, qui avait le repos en exécution, demeura seul monarque de toute la Bulgarie. Profitant de ce que les armées impériales étaient occupées en Asie à réduire la révolte de Barodas Skléros, il envahit incessamment toutes les provinces occidentales de l'empire“. Samuel rêvait de reconstituer le vaste empire de Siméon; en quelques bonds victorieux il y arriva. „Depuis le mont du Pinde, dit un autre annaliste grec, Jean Tzetzes, depuis les campagnes de Larissa, depuis Dyrrachion (Dourazzo) jusqu'aux portes de Constantinople, toutes les terres de l'empire se trouvaient aux mains des Bulgares“.

<sup>1)</sup> G. Schlumberger, op. cit. t. I, p. 606.



M. Schlumberger donne un tracé exact des limites de cette grande Bulgarie restaurée qui occupait la plus grande partie de la péninsule balkanique. Puis il ajoute<sup>1)</sup> :

„Le centre, le noyau, le cœur de la puissance du tzar Samuel fut constamment, bien mieux que la Mésie orientale ou la Bulgarie proprement dite, cette vieille terre de Macédoine ou Bulgarie ochridienne (d'Ochrida) à l'est du Vardar, non point certes le thème byzantin de ce nom, mais la vraie Macédoine antique des prédécesseurs d'Alexandre“.

La capitale de Samuel changea fréquemment, au hasard de sa royauté orageuse, mais resta toujours en territoire macédonien. Elle fut un court espace de temps à Mogléna, dans la région de Salonique, puis à Vodena, à Prespa et enfin à Ochrida. C'est Prespa, sur le beau lac qui porte aujourd'hui encore le même nom, qui fut le plus longtemps sa résidence. Au milieu des eaux glauques, sur une roche escarpée, s'élevait son château fort. Dans ce site enchanteur et apaisant il venait goûter les trop courts instants de répit que lui laissait la guerre. Car il ne se reposait guère, toujours errant sur les chemins de son empire, combattant ou préparant de nouvelles campagnes, inlassable, impétueux et farouche. Cette énergie indomptable éveille chez M. Schlumberger une grande admiration.

„Certes, dit-il, ce dut être un homme de premier ordre que celui qui sut rapidement accroître sa puissance aux dépens de ce colossal voisin (Byzance), au point de mettre en péril l'existence même de celui-ci, qui sut faire si vite de ces troupes de paysans et de montagnards indisciplinées des armées régulières, capables de lutter avec succès contre les premières troupes du monde à cette époque et de les vaincre en bataille rangée“.

Les chroniqueurs byzantins disent qu'il était cruel et rusé? Qui ne l'était à cette époque? Les adversaires ne le dépassaient-ils pas „en cruauté comme en duplicité?“

<sup>1)</sup> Ibid. p. 612.

„En tout cas, continue l'éminent historien français, ce fut un merveilleux homme de guerre, un homme de fer, d'une bravoure parfaite, infatigable, inaccessible à la crainte comme à la fatigue ou au découragement, infiniment fertile en ressources et ruses de cette guerre difficile entre toutes, tacticien consommé à l'égal des plus habiles capitaines“.

Samuel devait trouver un adversaire digne de lui dans la personne de l'empereur byzantin Basile II. Celui-ci était un des plus grands souverains qu'ait eus l'empire byzantin. Il était d'une volonté inflexible et possédait de rares dons militaires. Des troupes aguerries que Nicéphore Phocas et Jean Zimiscès, ses glorieux prédécesseurs, avaient souvent conduites à la victoire, autorisaient ses plus grandes ambitions. Mais une seule idée semble avoir dominé l'orgueilleux monarque: la destruction de la Bulgarie.

Le duel entre Samuel et Basile II dura exactement trente-quatre ans, duel implacable, lutte sans merci, où la haine mortelle des deux souverains s'attisait de tous les souffles des haines de race. De 981 jusqu'en 996, dans les premières quinze années, Samuel fut presque constamment victorieux. Mais depuis 996 la chance commença à tourner contre lui: il eut encore, après cette date, des coups d'audace réussis, mais tant de combats sanglants avaient épuisé son jeune empire, et sa puissance ne tenait plus qu'à son génie. Cependant la force offensive de Basile II devenait toujours plus redoutable. Ayant étouffé les révoltes d'Asie, qui lui avaient causé tant de graves embarras, il put enfin employer la totalité de ses forces contre l'ennemi exécré et toujours vaincu. Après d'immenses préparatifs il partit en 1014 pour la conquête de la Bulgarie. Samuel l'attendait dans la vallée de la Stroumitza, au pied de la Bélassitza. C'est là qu'eut lieu le choc décisif. Après une mêlée furieuse, Basile fut repoussé, mais, par une manœuvre habile, un de ses généraux tourna les positions bulgares et provoqua la panique dans l'armée de Samuel. Ce fut un désastre. Quinze

mille Bulgares furent faits prisonniers. Le cruel Byzantin leur fit crever les yeux et dans cet horrible état les envoya à Samuel, chaque centaine étant conduite par un soldat à qui un œil était laissé intact.

Laissant ce qui lui restait de troupes à son fils Radomir, Samuel partit pour la Macédoine occidentale, probablement pour mettre le pays en état de défense. A Prilep il fut rejoint par le lamentable convoi de ses soldats aveuglés. A leur vue il tomba inanimé. Ayant repris connaissance, il demanda de l'eau. Après quelques gorgées, il fut secoué de frissons et expira (1014, septembre).

C'est dans cette vision d'incomparable grandeur tragique que Samuel disparut de la scène de l'histoire. Pendant près de quarante ans il l'occupa avec un éclat tempétueux. Il eut, avec le génie de la guerre, l'instinct de toutes les grandes choses. Il eut surtout, au plus haut degré, le sentiment de sa race. „Héros national“, tel est le mot qui revient le plus souvent sous la plume de M. Schlumberger quand il parle de lui. Il fut en effet, non seulement la figure la plus représentative de l'énergie bulgare, mais aussi, et tout particulièrement, le précurseur et, si l'on peut dire, le prophète couronné de la pensée et de l'idéal patriotiques du peuple bulgare. C'est la mémoire qu'il a laissée dans le pays bulgare, et surtout dans la Macédoine occidentale, qui l'a vu naître<sup>1)</sup> et où la légende autant que les monuments de son règne évoquent pieusement sa grande ombre douloureuse et inconsolée . . .

Le successeur de Samuel fut son fils Radomir, que les chroniqueurs étrangers appellent Gabriel Romain. C'était aussi un remarquable chef de guerre. Il infligea aux armées byzantines des échecs sanglants, mais quelques mois à peine

<sup>1)</sup> Selon une version courante chez les premiers historiens bulgares le père de Samuel, Schischman, était venu en Macédoine de Tirnovo, l'ancienne capitale de la Bulgarie. Des recherches récentes établissent qu'il était originaire de la Macédoine même, de la province de Mokra, à l'ouest du lac d'Ochrida.

après son avènement il fut tué par trahison. Son assassin, Jean Vladislav, s'empara de la couronne et engagea avec Byzance des négociations de paix; cependant, le parti national à la tête duquel se trouvait un des compagnons de Samuel, le boïard Ivatz, le contraignit à reprendre la guerre. Pendant quatre ans la lutte continua sans répit, et avec des chances diverses. La Bulgarie était fortement entamée, mais elle restait debout. Mais en 1018 Jean Vladislav, qui assiégeait Dourazzo, y fut tué. Sa mort fut le signal de la débâcle. Certains seigneurs féodaux négocièrent séparément avec Byzance. La tsarine Marie, faible femme affolée, traita de son côté. Il en résulta une capitulation qui livra à l'empire grec tout ce qui restait de la Bulgarie. Alors Ivatz, avec un certain nombre de boïards patriotes, se retira dans les montagnes d'où il prolongea la résistance. Toutes les tentatives de le réduire par la force étant restées vaines, c'est à la ruse qu'eurent recours les Grecs: le stratège d'Ochrida, Daphnomélos, se rendit chez Ivatz et, abusant de son hospitalité, le fit prisonnier et lui creva les yeux. Cet odieux guet-apens devait clore d'une façon misérable le cycle héroïque des plus formidables guerres que Grecs et Bulgares se soient livrées au moyen âge.

Le grand rêve de Basile II était enfin réalisé: la Bulgarie détestée n'était plus. A son retour à Constantinople, il fut reçu par un peuple délirant qui lui décerna le titre de Bulgaroctone qui veut dire „tueur de Bulgares“.

Dans cet immense désastre, tout avait sombré de la Bulgarie, sauf son autonomie religieuse. Sous les premiers tzars chrétiens le siège de l'Eglise bulgare avait été à Silistrie, sur le Danube; mais à la fondation de l'empire bulgare de Macédoine, le patriarche bulgare — tel était le titre qu'il portait — suivit la nouvelle dynastie et fixa sa résidence à Ochrida. La chute de l'empire ne modifia pas la situation de l'Eglise bulgare. Par trois édits Basile II confirma tous ses droits et prérogatives. „Les Bulgares, dit

l'historien français M. E. Denis, conservèrent du moins leur indépendance religieuse. Ochrida, qui avait été la capitale de la Bulgarie occidentale, resta le centre de leur Eglise“. C'est ainsi qu'à travers les plus sombres vicissitudes, la Macédoine continuait à remplir son rôle prédestiné dans la conservation de l'esprit et de la conscience bulgares...

Les Bulgares de Macédoine étaient trop belliqueux et ils avaient trop l'orgueil de leur race pour se résigner à la servitude. Aussi en 1040 les voyons-nous se révolter contre le joug byzantin. Le signal du mouvement fut donné par Délian (Dolianos chez les chroniqueurs grecs) qui se disait petit-fils de Samuel et qui, tout compte fait, devait l'être. Il s'était échappé de Constantinople pour soulever sa nation.

„L'esprit sagace de Dolianos, dit l'annaliste Skylitzès, avait bien compris que cette race si malheureuse, si fière, d'humeur, si foncièrement indépendante, si brutalement écrasée aussi, n'attendait pour se soulever contre ses maîtres que de trouver pour la conduire à la victoire et à la liberté un chef issu de ses anciens rois. C'est ainsi qu'il réussit très facilement à appeler aux armes ces rudes et simples populations agricoles frémissantes, qui se souvenaient encore très bien du temps où elles n'étaient point esclaves et qui chérissaient le souvenir de leur antique liberté. Contraints depuis tant d'années de dissimuler leurs sentiments vrais, courbés sous un joug qu'ils haïssaient, les Bulgares coururent immédiatement à ce sauveur qui s'offrait à eux. Instantanément ils se soulevèrent en masse comme un seul homme. Dolianos, présenté au peuple sur un bouclier, suivant l'antique coutume nationale, fut, parmi le plus immense enthousiasme populaire, solennellement proclamé tzar de Bulgarie“.

A la tête des Bulgares Délian apparut à Skopié, „l'antique métropole de leur race“, dit M. Schlumberger. Des insurgés arrivant de tous côtés de la Macédoine, il forma bientôt une armée considérable. Le nouveau tzar était, d'après le chroniqueur Psellos, „très entendu dans les choses



de la guerre". Il remporta dès les premières rencontres des victoires brillantes et continua l'offensive avec un élan extrêmement vigoureux. Tandis que ses généraux poursuivaient les armées byzantines, poussant jusqu'en Béotie au sud et, à l'est, jusqu'à l'Adriatique, lui-même mettait le siège devant Salonique. L'alerte fut vive pour Byzance, il semblait que les temps de Samuel allaient naître, lorsque Délian sombra tragiquement. Il fut pris par trahison et eut, comme Ivatz, les yeux crevés. Restée sans chef, la Bulgarie macédonienne courba de nouveau la tête sous le joug byzantin. Toutefois, sa soumission ne fut de nouveau qu'une trêve. En 1073 elle se souleva derechef. L'insurrection eut, cette fois aussi, des débuts brillants. L'armée byzantine fut complètement défaite par les Bulgares devant Skopié. Mais les opérations ultérieures furent mal conduites et les Grecs ayant eu le temps d'amasser des troupes, réussirent à étouffer le mouvement.

A présent une sombre période commence pour la Macédoine. Nominale, elle est sous la domination de Byzance; de fait, elle est en proie aux barbares. D'abord, elle est envahie par les Pétchenègues, tribu féroce qui, partie des plaines transdanubiennes, s'était répandue dans la péninsule comme un torrent dévastateur; puis ce sont les Coumanes qui apparaissent, venus eux-aussi des steppes, nomades féroces qui détruisaient tout sur leur passage. Enfin, la Macédoine connut l'invasion normande avec Robert Guiscard et son fils Bohémond qui fut maître de toute la région à l'est du Vardar, depuis Castoria et Mogléna jusqu'à Skopié.

La situation de la Bulgarie danubienne était tout aussi désolée. C'est sur son territoire que les Pétchenègues et les Coumanes avaient établi leurs camps principaux. Elle était donc le théâtre permanent de leurs terribles excès.

La Bulgarie souffrit cruellement de ces irruptions de barbares, mais finalement elle leur dut sa résurrection. Pé-

<sup>1)</sup> G, Schlumberger, op. cit. t. III, p. 289.

tchenègues et Coumanes guerroyaient sans trêve ni répit contre Byzance. A la longue, non seulement ils éliminèrent sa domination du nord du Balkan, mais ébranlèrent toute sa puissance militaire. L'état de faiblesse manifeste où se trouvait l'empire réveilla les espoirs bulgares. En 1186 deux boïards de Tirnovo, les frères Pierre et Assen, se soulevèrent, proclamant l'indépendance de la Bulgarie. Pierre fut couronné tsar et l'évêque de Tirnovo prit le titre de patriarche. L'Etat bulgare était ainsi restauré avec les doubles attributs de sa souveraineté.

La longue éclipse subie par la Bulgarie n'avait nullement entamé les antiques vertus guerrières de son peuple. Avec leurs troupes improvisées, Pierre et Assen se mirent d'abord à harceler l'armée byzantine, puis la battirent en plusieurs batailles rangées. La Bulgarie eut ainsi vite fait de ressaisir, avec une partie de son ancien territoire, son prestige militaire du passé.

Sous Kaloïan (1197—1207) la puissance bulgare s'affirma d'une façon encore plus éclatante. Kaloïan est une des plus grandes figures de l'histoire ancienne de la Bulgarie. C'était, de l'avis de tous ses contemporains, un redoutable chef militaire. Par l'audace de ses entreprises et l'impétuosité de son caractère il rappelle le tsar Samuel. Comme lui, il passa son règne dans des guerres incessantes. D'abord il combattit les Grecs, mais, en 1204, toute la situation de l'Orient fut bouleversée par un évènement foudroyant et imprévu qui devait aussitôt produire un contre-coup aussi sur la Bulgarie : les croisés s'emparèrent de Constantinople, fondèrent l'empire latin d'Orient et se partagèrent les possessions byzantines dans la péninsule. Kaloïan essaya d'abord de s'entendre avec eux ; il leur offrit son alliance ; mais ses offres furent repoussées avec dédain. Alors, outragé dans sa dignité et alarmé pour l'avenir de son empire, c'est contre les ambitions et l'insolence de ses nouveaux voisins qu'il tourna ses coups. On trouve dans la chronique de

Geoffroi de Ville-Hardouin le récit pittoresque de cette lutte longue, lutte pleine d'acharnement. Les guerriers bulgares se montrèrent des adversaires dignes de la chevalerie de l'Occident. Dans la bataille d'Andrinople (1205) Kaloïan battit Baudouin de Flandre et le fit prisonnier. On montre encore à Tirnovo la tour où l'illustre paladin avait été enfermé et qui porte encore son nom. Jusqu'en 1207, année dans laquelle Kaloïan mourut, Latins et Bulgares se battirent sans discontinuer.

Soldat intrépide, Kaloïan fut en même temps politique très habile. Les négociations qu'il mena avec le Saint-Siège révèlent chez lui une haute ambition, beaucoup d'esprit de suite et une singulière sagacité. En unissant provisoirement l'Eglise Bulgare au Saint-Siège il avait obtenu de celui-ci la couronne royale ; mais c'est le titre d'empereur qu'il ambitionnait. Dans la correspondance, curieuse sous plus d'un rapport, qu'il entretenait avec Innocent III, il y insiste expressément. Ses desseins allaient même plus loin ; il visait à la succession de l'empire d'Orient. La mort ne lui permit pas de poursuivre plus avant ses vastes projets, mais il vécut assez pour renouer la tradition politique des ses glorieux prédécesseurs et faire revivre leur idéal de grandeur.

Le successeur de Kaloïan, Borile a laissé dans l'histoire un souvenir indécis. On sait qu'il fit la guerre aux croisés. Henri de Valenciennes raconte que ceux-ci le défirent près de Philippople. Le même chroniqueur nous apprend qu'à cette époque un prince bulgare du nom de Slav (Esclas) et qui était cousin germain de Borile, régnait dans la Macédoine orientale. Toutefois, Slav ne fut pas l'ennemi des croisés, mais leur allié. Il épousa même la fille de l'empereur latin de Constantinople, Henri de Flandre, ce qui lui permit d'ajouter un lys aux armes de la Bulgarie. La Macédoine méridionale appartenait en ce temps à un autre prince bulgare, nommé Strèze. Seule la Macédoine du nord avec Skopié était sous la domination directe de l'Etat bulgare.

La Bulgarie ne devait retrouver son intégrité territoriale que sous le successeur de Basile, Jean-Assen II. Celui-ci était un souverain civilisateur. Il se préoccupait du bien-être de son peuple et protégea le commerce. Les chroniqueurs bulgares exaltent sa piété; même les sources byzantines concèdent qu'il était généreux et humain. Ses goûts étaient pacifiques, mais il dut subir la dure loi de son époque et durant son long règne (1218—1241) fit souvent la guerre. Les Hongrois, les Grecs, les croisés furent tour à tour ses ennemis. Heureux dans presque toutes ses entreprises, il put réunir sous son sceptre tout l'héritage de Siméon. A sa mort la Bulgarie touchait à trois mers. Elle allait du Danube à la mer Egée et de la mer Noire à l'Adriatique où elle possédait Durazzo. A l'exception de Salonique et de sa banlieue, toute la Macédoine faisait partie intégrante du territoire bulgare.

Sous Jean-Assen II la Bulgarie avait atteint le point culminant de sa grandeur et de sa prospérité. Son règne fut, malheureusement, suivi d'un déclin rapide. Nous ne saurions entrer dans le détail de cette période tourmentée et confuse. Plusieurs causes concouraient à la décadence de la Bulgarie. Les sécessions dynastiques et les progrès du féodalisme disloquaient les forces de l'Etat. Située sur la route des invasions, la Bulgarie avait dû subir les ravages de tous les barbares venus d'au delà du Danube et parmi lesquels les Tartares, apparus vers la fin du XIII-e siècle, n'étaient pas les moins terribles. D'autre part, à cause de sa proximité de Constantinople, elle eut à supporter sans cesse le choc des Byzantins et des croisés. Enfin, sur ses frontières occidentales elle vit se dresser contre elle le royaume serbe qui, à l'abri des incursions barbares et sans grand contact avec les Grecs et les Latins, avait pu se consolider et devenir menaçant. Entourée de tous côtés d'ennemis, obligée à donner et à recevoir des coups sur tous les horizons de sa terre,

la Bulgarie finit par s'épuiser. Elle aura encore, durant le siècle qui suit, des tzars valeureux qui jetteront un éclat passager sur son histoire, mais rien n'arrêtera désormais sa chute. Tout devait au contraire la précipiter, et en premier lieu, la crise morale et religieuse déterminée dans le peuple bulgare par le bogomilisme.

Le bogomilisme, c'est cette secte fameuse qui, ayant pris naissance en Bulgarie au commencement du X-e siècle, se répandit dans toute l'Europe méridionale et arriva jusqu'au midi de la France où ses adeptes sont connus sous le nom d'Albigéois et de Vaudois. Les Bogomiles prêchaient en substance un retour aux formes primitives de l'Eglise. C'étaient donc des précurseurs de la Réforme. Mais au point de vue social leur doctrine était purement anarchique. Ils rejetaient l'autorité et niaient l'Etat. Leur idéal semble avoir été une espèce de communisme moral. C'était bien un pur produit de l'esprit slave, toujours avide d'absolu. Quel qu'ait été d'ailleurs le côté philosophique de cette secte, il est indéniable qu'elle exerça sur l'esprit bulgare une action dissolvante. Elle propagea le dégoût de la guerre et rendit la masse du peuple indifférente envers les destinées de l'Etat. Cette doctrine a retrouvé de nos jours des défenseurs chaleureux. Ceux-ci rappellent que le bogomilisme était surtout une révolte contre la tyrannie des dogmes et l'oppression des grands; que c'était là, en pleine époque féodale et bien avant les grands mouvements libérateurs de l'esprit européen, une école de démocratie et de libre pensée; que le bogomile Basile ayant été brûlé à Constantinople pour hérésie, la Bulgarie peut s'honorer d'avoir, bien avant Jean Huss, donné au monde un martyr de la liberté intellectuelle. Tout cela mérite d'être pris en considération. Il n'en reste pas moins établi que le nihilisme social et l'anarchie morale entretenus par le bogomilisme dans sa dernière période affaiblirent singulièrement la résistance de la Bulgarie à une époque où son avenir dépendait uniquement du succès de ses armes.



On connaît l'apparition surprenante des Turcs en Europe (1353) et leurs progrès foudroyants. Les Etats balkaniques devaient succomber un à un sous leurs coups. D'abord vint le tour de la Bulgarie. Elle était alors divisée en trois Etats et ne sut point s'unir contre les envahisseurs. La résistance présente quelques épisodes glorieux, mais sans lendemain. La ruée turque se renouvelant sans cesse réduisait rapidement le territoire bulgare. En 1393 l'antique capitale des tsars, Tirnovo, tombait après une lutte héroïque de trois mois. Cinq ans plus tard les Turcs s'emparaient de Vidin, dernier refuge de l'indépendance bulgare. La Bulgarie n'était plus désormais qu'une province ottomane. La Serbie et ce qui restait de l'empire byzantin devaient peu après subir la même destinée.

Quelle était, à l'approche de ce grand bouleversement historique, la situation de la Macédoine?

Nous avons dit que l'Etat serbe était devenu au XIV-e siècle menaçant pour la Bulgarie affaiblie. Fondée tard et de même arrivée tard à l'unité, la Serbie avait pu, à la longue, grâce à sa situation géographique qui la préservait des entreprises ennemies et à la direction heureuse de la forte dynastie des Niémanides, augmenter considérablement sa puissance. Vers la fin du XIII-e siècle nous voyons déjà les Serbes essayer de s'étendre en Macédoine. En 1282 ils purent prendre pied dans une partie de la Macédoine du nord, notamment à Skopié. Puis leur poussée subit un arrêt. Cependant leur ambition grandissait sans mesure et devait les mettre en conflit avec les Bulgares. Le choc eut lieu en 1330, près de Kustendil. A la faveur d'une félonie (ils attaquèrent un jour de trêve) les Serbes furent victorieux<sup>1</sup>). Ce succès, les libérant

<sup>1</sup>) Voici ce que dit à ce sujet l'historien tchèque Jireček : „Les Bulgares s'étaient dispersés dans les environs et Michel (leur tzar), induit en erreur par les négociations en cours avec les Serbes, ne s'attendait nullement à une bataille pour ce jour“, op. cit. p. 276—277.

de la menace bulgare, leur ouvrit les portes de la Macédoine. Sous le roi Douchan, qui fut un grand monarque, les Serbes se rendirent maîtres de tout le pays macédonien.

L'empire de Douchan fut de durée éphémère car il n'avait pour base que la conquête et, pour garantie, que le génie d'un homme périssable. Douchan mort (1355), son œuvre commença aussitôt à s'effriter. Habitée par une nation étrangère aux Serbes et mal disposée pour eux, la Macédoine fut la première à se détacher. Elle fut partagée entre plusieurs grands féodaux que ne tardèrent pas à se proclamer indépendants. C'est ainsi qu'Ouglech régna dans la Macédoine orientale, Déran au nord de cette province et Valkachine (Voucachine) à Prilep.

Les Serbes prétendent que tous ces despotes étaient de leur race. Encore que pour quelques-uns d'entre eux la chose ne soit pas certaine, nous pouvons l'admettre, car leur origine n'implique aucune conséquence au point de vue du caractère ethnique de la Macédoine : ce n'est pas la première fois qu'on aurait vu, à la suite d'une conquête ou même d'une élection, un prince régner dans un pays étranger. Ainsi en 1258 le Serbe Constantin, petit-fils du roi Serbe Etienne Niéman, fut porté par le vœu des boïards au trône de Tirnovo et devint tzar de la Bulgarie danubienne. Ce qui a de l'importance au point de vue de l'évolution des races dans la péninsule et, par répercussion, au point de vue des controverses engagées dans les temps récents sur les limites ethnographiques des peuples dans le proche Orient, c'est de savoir quelle était la conscience nationale des Slaves de Macédoine sous l'éphémère domination serbe et quel nom leur donnaient les contemporains ?

Nous avons déjà mentionné que la langue slave parlée au IX<sup>e</sup> siècle dans la région de Salonique et dans laquelle les frères Cyrille et Méthode traduisirent les écritures saintes, était le vieux-bulgare, ou paléo-bulgare. A cette époque donc les Slaves de Macédoine faisaient partie, au point

de vue de leur idiome, de la nationalité bulgare. Saint-Clément en est une autre preuve. On a lu plus haut que cet évêque enseignait, au début du X-e siècle, les lettres slaves à Ochrida et évangélisait la population de cette contrée. Or un hagiographe anonyme du XII-e siècle, qui a écrit sa vie, appelle Clément apôtre et protecteur de la terre bulgare. Cette pieuse chronique se termine par une prière à Clément de préserver les Bulgares de tout mal et d'accorder la paix à la nation bulgare. Faut-il rappeler d'autre part que l'empire bulgare de Samuel avait le noyau de sa puissance en Macédoine et que pour avoir crevé les yeux à 15.000 Slaves de Macédoine l'empereur byzantin Basile II fut appelé Bulgarochtone, c'est à dire tueur de Bulgares? En 1040 éclata contre la domination grecque en Macédoine une révolte qui avait pour centre de ralliement Skopié. Un prince scandinave, le prince Harald, qui commandait une compagnie de mercenaires normands au service de l'empire byzantin contribua à étouffer le mouvement. Or dans les chants norvégiens Harald est appelé Bolgaro-brennir, ce qui veut dire „destructeur de la Bulgarie“.

• Les écrits des croisés sont à ce sujet tout aussi éloquents. Robert de Reims appelle la Macédoine pays bulgare. Guillaume de Tyr raconte la malheureuse aventure de l'évêque de Puy qui, ayant établi sa tente près de Monastir, aurait été attaqué et capturé par des Bulgares des alentours.

Mais c'est dans les sources byzantines qu'on trouve les témoignages les plus probants. En 1084 l'évêque Théophylacte monta sur le trône de Saint-Clément à Ochrida. Théophylacte était un Grec de Constantinople raffiné et lettré. Il souffrait d'être en exil chez les Barbares. Aussi ses lettres exhalaient-elles une nostalgie douloureuse. Il écrivait à un certain Anémas: „Tu interprètes mon songe, ô le plus aimé parmi les hommes, en ce sens que je suis devenu barbare moi-même vivant parmi les Bulgares... Pour nous qui vivons depuis des années déjà dans la terre des Bulgares, la rusti-

cité est devenue notre compagne et elle s'est assise à notre table". Rentrant à Ochrida, au retour d'un voyage à Constantinople, il écrivait à l'impératrice Marie : „Ainsi donc je retourne chez les Bulgares, moi, Constantinopolitain dans l'âme, étranger aux Bulgares et je sens déjà le pourri comme leurs vestes en peaux de mouton“.

Tous les Byzantins, sans exception, n'ont jamais autrement considéré les Slaves de Macédoine que comme des Bulgares. Au commencement du XIV-e siècle, la Macédoine méridionale était au pouvoir des Grecs. Ochrida était entre leurs mains. A cette époque l'archevêque de cette ville reçut d'Andronic Paléologue le don d'un suaire qui portait cette inscription : „Pasteur des Bulgares, souviens-toi dans tes prières du souverain Andronic Paléologue“.

De tout ceci résulte — et les preuves pourraient être facilement multipliées — que jusqu'au XIV-e siècle les Slaves de Macédoine étaient considérés par les étrangers comme appartenant à la nation bulgare. Tel était du reste aussi l'avis formel des Serbes lorsqu'ils s'emparèrent de la Macédoine. Ainsi, aussitôt après la conquête de ce pays, le roi serbe Douchan ajouta à son titre celui de tzar des Bulgares. Dans l'introduction à son célèbre code il dit<sup>1)</sup> expressément qu'il régnait sur des contrées bulgares. Or en fait de contrées bulgares, il ne possédait que celles de la Macédoine. Le cas est encore plus significatif chez les féodaux qui, après la mort de Douchan, détachèrent la Macédoine et s'y taillèrent leurs royaumes éphémères. Ceux-ci, voulant transformer la domination qu'ils tenaient de la conquête en droit légitime, ne se faisaient appeler que rois des Bulgares. C'est aussi le titre que leur donnaient les contemporains. Ainsi le chroniqueur Musachi<sup>2)</sup>, un noble Albanais d'origine royale

<sup>1)</sup> St. Novacovitch, *Le code d'Etienne Douchan tzar serbe* (en serbe) Belgrade, 1898, p. 3.

<sup>2)</sup> En parlant de la généalogie de ses ancêtres, Musachi écrit : „Da questo signor Theodoro nacque il Signor Andrea Mosachi secondo, lo quale fù sebastocrator, il quale combattì col rè Vucachino ch'era re di Bulgaria“. Les mémoires de Musachi sont publiés dans les *Chroniques Greco-Romanes* de Charles Hopf.

réfugié en Italie,<sup>1</sup> en parlant de Voukachine, qui régnait à Prilep, dit qu'il était roi de Bulgarie, re di Bulgaria. Un autre chroniqueur de l'époque, celui-là d'origine serbe, Miaillo Constantinovitch<sup>1)</sup>, écrit que Voukachine et Ouglich, qui eurent l'un la Macédoine orientale, l'autre celle de l'ouest, régnaient sur des terres bulgares. Le fils de Voukachine, Marco<sup>2)</sup>, est appelé de même par Constantinovitch „prince bulgare“ et par Musachi re di Bulgaria. D'ailleurs les petits royaumes, qui à la faveur du désordre grandissant des Balkans avaient surgi en Macédoine, furent de courte durée. Ils tombèrent sous les coups des Turcs presque en même temps que les autres terres bulgares.

Il nous reste maintenant à dire quelques mots de la domination ottomane. Il ne semble pas qu'elle ait été au début trop dure. Les Turcs étaient encore peu nombreux et n'occupaient que les points stratégiques de la Bulgarie. Soumis à une discipline sévère, gardant encore les habitudes de vie austères d'une race guerrière, ils ne se portaient pas, on peut le croire, aux excès qu'on leur a plus tard reprochés. D'autre part, les Bulgares chez qui la tradition du passé était encore trop proche, considéraient—illusion consolante—leur servitude comme un état provisoire. Les coalitions européennes contre le Croissant entretenaient, en effet, chez eux comme chez tous les chrétiens soumis au Turc, l'espoir d'une prochaine libération. Malgré la défaite de Nicopoli (1396), où succomba la chevalerie française et germanique, et le désastre de Varna (1444), où périt la fleur de la noblesse polonaise et hongroise, la foi

<sup>1)</sup> Les mémoires de Constantinovitch ont été publiés dans la revue serbe Glasnik (1865).

<sup>2)</sup> Les Serbes considèrent Marco comme le plus grand héros de leur race. Ils le comparent volontiers à Roland. C'est encore là un des traits de la mégalomanie connue de ce peuple, car la figure de Marco, telle que la fixe l'histoire, n'a rien de commun avec la pure image du neveu de Charlemagne. Marco était cruel, perfide, vantard, et quand il fallait se battre, d'une couardise insigne. C'était un matamore, voilà ce qui a rendu son nom glorieux dans les épopées serbes, où les faux braves sont exaltés avec prédilection.



dans la victoire finale de la chrétienté restait invincible au cœur des Bulgares. En 1571 la bataille de Lépante, où Don Juan d'Autriche porta sur mer le premier coup à la réputation d'invincibilité des Turcs, avait fait croire au peuple bulgare que l'heure attendue avait enfin sonné. En 1595 une révolte sérieuse eut lieu à Tirnovo. Elle avait mis son espoir dans le prince Bathory dont on avait annoncé qu'il arrivait à la tête d'une armée de Hongrois, de Serbes et de Koumanes. Ce prince apparut effectivement sur le Danube et y remporta un succès éclatant, mais c'était là une de ces victoires sans lendemain qui ne faisaient que stimuler l'ardeur des Turcs et rendre leur revanche plus terrible.

A partir du XVI-e siècle la situation des pays bulgares ne fait qu'empirer. Des immigrés musulmans s'y établissent en grandes masses. Les janissaires, dont les mœurs se relâchent déjà, envahissent les villes et y sèment la terreur. L'isolement rend plus cruelle encore le détresse de la Bulgarie. Tandis que les Grecs gardent toujours le bénéfice des communications maritimes et que la race serbe dont un faible rameau a conservé sur les bords [de l'Adriatique une survie d'indépendance, peuvent recueillir sinon les fruits de la splendide civilisation de la Renaissance alors dans tout son élan du moins des rumeurs consolantes de la chrétienté, la Bulgarie est enfouie, comme dans un tombeau, au cœur de l'immense empire. Ce n'est plus que par les commerçants ragusains dont les comptoirs couvraient alors la péninsule, et les missionnaires de la Propaganda Fide<sup>1)</sup> que la Bulgarie pouvait se mettre en contact avec le monde occidental. Les uns et les autres furent ses avocats éloquents et zélés auprès des puissances chrétiennes. On peut dire cela surtout des évêques catholiques, dont la plupart du reste étaient d'origine bulgare. L'un d'eux, Partchevitch, passa toute sa vie à sol-

<sup>1)</sup> Les professeurs Miletitch et Mileff, de l'Université de Sofia, ont publié, en bulgare, sur l'œuvre du Collegium de Propaganda Fide des travaux du plus haut intérêt.

liciter le secours des monarques chrétiens pour l'émancipation de la Bulgarie. Pélerin infatigable, il allait de Venise à Varsovie, de Targovichté à Vienne, prêchant la croisade contre l'Infidèle et promettant à toutes les coalitions projetées le concours des Bulgares prêts à se soulever. Partchevitch mourut sans avoir obtenu autre chose que de bonnes paroles, mais l'agitation qu'il avait entretenue porta ses fruits. Après la bataille de Vienne (1683), qui marque la seconde étape du déclin désormais inéluctable de la Turquie, une insurrection éclata à Tchiprovtsi. Elle fut étouffée d'une façon si cruelle que le souvenir de la répression devait détourner pour très longtemps la Bulgarie de toute entreprise contre ses oppresseurs. Au siècle qui suit aucun mouvement de révolte n'est signalé. Des guerres malheureuses pour la Turquie devaient amener les Russes sur le Danube et les Autrichiens jusqu'à douze lieues de Sofia ; les Bulgares ne bougèrent pas : ils ne savaient que trop le prix d'une révolte malheureuse.

D'ailleurs moins que jamais la nation bulgare aurait été capable d'un grand effort. De pénible qu'elle avait toujours été depuis son asservissement, sa situation était devenue désespérée. Tout conspirait à la rendre intolérable. La décadence militaire de la Turquie s'accompagnait d'une anarchie croissante à l'intérieur. Les liens des provinces avec Constantinople s'étant, sous une série de sultans faibles, de plus en plus relâchés, il n'y avait plus de recours contre le despotisme local. Les armées souvent défaites à présent et qui n'avaient plus aucune discipline, laissaient sur leur passage d'horribles traces de violence et de destruction. Des bandes de pillards s'en détachaient en route — ramassés de toutes les races — qui, s'établissant dans le pays, le terrorisaient atrocement. Les conversions forcées à l'islamisme, devenues une politique d'Etat — car elles avaient pour but d'assurer la garde des défilés stratégiques — constituaient un

autre fléau : l'âme de la chrétienté bulgare en était tremblante d'effroi.

A cette cruelle oppression la nation bulgare ne pouvait opposer que les haïdouks. Les haïdouks étaient les comitadjis du temps, sauf l'organisation. Ayant quelque injure à venger ou entraînés par un tempérament aventureux, ils prenaient la forêt, d'où, les armes à la main, ils rayonnaient à l'alentour, exerçant contre les Turcs les plus haïs une sommaire vindicte sociale. Comme les chevaliers errants, dont les exploits remplissent les gestes du moyen âge, les haïdouks étaient — avec un discernement moindre toutefois et souvent avec de déplorables défaillances — des redresseurs de torts. Les épopées nationales les ont abondamment chantés et en ont fait les héros de prédilection de l'imagination populaire. Cette faveur est méritée, car, malgré les excès où les jetait leur nature effrénée, ils gardent la gloire d'avoir perpétué dans l'âme bulgare le culte de l'héroïsme et l'amour de la liberté. Mais malgré toute leur bravoure les haïdouks étaient moins une défense qu'une protestation.

On a tout dit de la domination ottomane et sans doute la réprobation unanime dont elle a été l'objet fut pleinement méritée ; mais elle avait un avantage précieux : si elle opprimait les peuples chrétiens, elle s'abstenait de toute immixtion dans leur vie morale, elle n'atteignait pas l'âme. A cause de leur caractère renfermé, les Bulgares étaient tout particulièrement soustraits à l'influence turque. Retranchés dans un isolement farouche, n'ayant avec leurs maîtres d'autre lien que la soumission, ils gardaient intangibles leurs usages primitifs, les quelques souvenirs du passé ayant survécu à la grande débâcle, la langue, et l'espoir obscur et quasi-mystique d'une résurrection. Tout en comprimant le présent, le régime turc laissait donc entre'ouvertes les portes de l'avenir.

Mais à côté du Turc, plus cruel que dangereux, tolérant par mépris et capable souvent de générosité, restait

suspendu sur la nation bulgare un péril mortel : l'Eglise grecque. Ceci mérite quelques explications.

Nous avons vu qu'à la chute de la Bulgarie danubienne, à la fin du X-e siècle, le siège du Patriarcat bulgare qui était à Silistrie, sur le Danube, fut transféré à Ochrida, dans la Bulgarie macédonienne où régnait Samuel. Lorsque Basile II soumit l'empire de Samuel, il laissa—nous l'avons vu aussi—subsister l'Eglise bulgare d'Ochrida et en confirma tous les privilèges. En 1186 les frères Pierre et Assen, rétablissant l'indépendance bulgare à Tirnovo, donnèrent à l'évêque de cette ville le titre de patriarche. Il y eut, depuis lors, deux Eglises bulgares autocéphales, l'une à Ochrida, l'autre à Tirnovo.

L'Eglise de Tirnovo occupe une grande place non seulement dans l'histoire de la Bulgarie, mais aussi dans celle de tous les peuples slaves de rite orthodoxe. Elle a donné naissance à une célèbre école littéraire dont l'influence, débordant les limites des terres bulgares, s'est fait sentir aussi bien en Russie qu'en Serbie. Le plus illustre représentant de cette école fut le bienheureux Eftimiï (Euthymios), patriarche de Tirnovo. Après la prise de cette capitale par les Turcs, Eftimiï, chassé de son siège, erra en Macédoine, prêchant à ses compatriotes en détresse la foi dans le Christ et l'espoir en Dieu. Quant à ses élèves „ils s'enfuirent, dit l'historien tchèque Jireček, qui en Russie, qui en Serbie, emportant avec eux des livres bulgares tout comme les savants byzantins qui après la chute de Constantinople, enrichirent l'Occident des œuvres des classiques anciens<sup>1)</sup>“. Deux des élèves d'Eftimii, Cyprien et Tsamblak, se réfugièrent en Russie ; ils y reçurent, l'un après l'autre, la chaire de l'archevêché de Kiev dont ils firent un centre littéraire et un foyer de civilisation pour la nation russe. Un autre élève du

<sup>1)</sup> Jireček, op. cit. p. 329—330.

patriarche de Tirnovo, Constantin le Philosophe, se retira chez le despote serbe Etienne Lazarevitch. Il consacra son zèle et son grand talent d'écrivain à la littérature serbe qui lui doit, entre autre, le meilleur ouvrage historique qu'elle possède de cette époque. „De cette façon, dit le savant russe M. Derjavine, professeur à l'Université de Pétrograde, non seulement aux siècles X-e et XI-e, mais plus tard aussi, aux siècles XIV-e et XV-e, la littérature bulgare continua de servir pour les Serbes de source de culture“. M. Derjavine reconnaît de même l'importance de l'héritage intellectuel bulgare pour la Russie. „De cet héritage bulgare, dit-il expressément, les Slaves du Sud et la Russie ont vécu au moins jusqu'au XVIII-e siècle“. Mais revenons en Bulgarie.

Qu'est-ce qu'il advint de l'Eglise de Tirnovo après la conquête turque? On ne peut faire là-dessus que des conjectures. Ce qui est certain, c'est qu'à une époque qu'on ne saurait fixer, mais qui est antérieure au XVI-e siècle l'Eglise de Tirnovo avait cessé d'exister. On sait qu'à la prise de Constantinople, le Conquérant reconnut le patriarche grec de Constantinople comme chef religieux et national de tous les chrétiens de rite orthodoxe habitant l'empire. La Bulgarie orientale devait être la première victime de cet acte inconsidéré du sultan. L'Eglise de Tirnovo fut abolie et ses diocèses passèrent sous la juridiction directe du Patriarcat grec du Phanar.

Le Phanar, c'est un quartier de Constantinople, où le Patriarcat grec a encore son siège. Mais ce nom désigne, en outre, une classe sociale et un système. La classe sociale, c'est le clan des descendants de grandes familles byzantines qui devait fournir à la Porte certains hauts dignitaires, employés dans la diplomatie, et au Patriarcat une partie de son haut personnel. Le système, c'est l'esprit byzantin appliqué à l'Eglise. On sait ce que fut le byzantinisme du temps du bas-empire. Transporté dans le domaine spirituel il devait prendre une forme plus hideuse: on l'appela phanariotisme. Le



Phanar a de tout temps inspiré aux étrangers qui ont pu en observer les mœurs, une insurmontable horreur. „Le quartier est, écrivait en 1778 l'envoyé de Prusse à Constantinople Gattron, la demeure de ce qu'on appelle la noblesse grecque... C'est une Université de toutes les scélératesses, et il n'existe pas de langue assez riche pour donner des noms à toutes celles qui s'y commettent... Les intrigues, les cabales, l'hypocrisie, la trahison, la perfidie, surtout l'art d'extorquer de l'argent de toutes mains, y sont enseignés méthodiquement“. <sup>1)</sup> C'est à cette tourbe de débris byzantins et d'aventuriers du Levant que furent confiées la direction spirituelle et les destinées morales d'une partie de la Bulgarie.

Nous disons d'une partie de la Bulgarie, car l'Eglise d'Ochrida subsista longtemps encore après que l'Eglise de Tirnovo eut été supprimée. C'était la seconde fois que dans l'histoire bulgare incombait à la Macédoine une mission de salut national: comme au X-e siècle elle s'offrit au bras de Samuel pour la reconstitution politique de la Bulgarie, après la conquête turque elle devint le refuge et la gardienne de l'indépendance de l'Eglise bulgare. Quelle tâche ardue pour les patriarches d'Ochrida! Ils étaient perdus aux confins extrêmes de la Macédoine, sans grands liens avec la Porte, presque sans lien avec le monde orthodoxe, dépourvus de ressources, exposés à la malveillance redoutable du Phanar, et n'ayant pour tout appui que leur foi et l'amour de leur race. Mais ils ne faillirent point à leur devoir. Obstinément et avec ferveur, ils défendirent le glorieux héritage du passé contre tous les empiètements. Sous leurs auspices, là où des siècles auparavant Saint-Clément avait allumé le flambeau des lettres bulgares, continuait à vaciller, faible et tremblotante, la lumière d'une pauvre activité religieuse s'acharnant à sauver de la destruction ou de l'oubli

---

<sup>1)</sup> Cité par Jireček, op. cit. p. 444. en note.

l'écriture, la tradition et ce qui restait de la pensée des aïeux.

Sans doute le Patriarcat d'Ochrida n'avait pas pu, au cours du temps, se soustraire complètement aux influences grecques. L'hellénisme y avait à la longue apposé ses tentacules. Lorsque la Turquie entra dans la période de sa décadence et que s'ouvrit dans son histoire l'ère dans laquelle l'intrigue pouvait tout oser et l'argent tout obtenir, des Grecs avaient même pu usurper la chaire de Saint-Clement et imposer leur langue dans les offices ainsi que dans l'administration ecclésiastique. Toutefois, même lorsqu'ils étaient Grecs d'origine, les patriarches d'Ochrida étaient poussés par leurs propres intérêts à défendre leur Eglise contre les tentatives de mainmise de la part du Phanar. Ils trouvaient trop d'avantages à l'indépendance de leur chaire et aux prérogatives qui en découlaient pour ne pas s'en faire les défenseurs. Ainsi, en dépit de tout, du seul fait de la persistance de son caractère autocéphale, l'Eglise d'Ochrida perpétuait le souvenir de l'ancienne grandeur bulgare. L'institution en elle-même était un symbole si éloquent, d'une si prestigieuse puissance d'évocation historique, que même lorsqu'elle tombait occasionnellement entre les mains de Grecs, elle ne s'en trouvait pas frappée dans sa signification nationale. Aussi le peuple d'Ochrida l'entourait-il d'amour vigilant. Plus d'une fois au cours de la servitude turque il dut se lever pour sa défense, car il sentait obscurément que c'était là pour la race bulgare plus qu'un sanctuaire du passé : le gage d'une résurrection.

Le Phanar ne s'était jamais résigné à l'existence de l'Eglise d'Ochrida. Il en niait la base canonique et la considérait comme étant en révolte contre son autorité légitime. En 1702 l'Eglise grecque de Constantinople alla même jusqu'à prononcer solennellement l'anathème contre tous ceux qui reconnaissaient à l'évêque d'Ochrida la dignité de patriarche. On peut dire que l'envie du Phanar de supprimer

le Patriarcat d'Ochrida était, dans les premiers temps surtout, le fruit d'une ambition ecclésiastique stimulée par la cupidité. Ce n'est qu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle qu'elle se change en tendance nationale. En effet, dans les grands centres de la race grecque, il se fit à cette époque un brusque renouveau qui devait transformer, avec l'ensemble des tendances helléniques, la mission même de l'Eglise du Phanar.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle est pour les nations de l'Occident la période des grandes lumières. De ce rayonnement quelques lueurs s'infiltrèrent dans les pays habités par les Grecs. Des écoles y furent fondées en assez grand nombre. En propageant le culte du passé celles-ci reveillèrent les ambitions de l'hellénisme. Le moment semblait du reste propice à l'éclosion de grands espoirs. La décadence de la Turquie grandissait à vue d'œil et il semblait que sa succession dût s'ouvrir bientôt. Aux yeux des Grecs du Phanar les temps paraissaient révolus pour la résurrection de l'empire byzantin. Le „projet grec“ de Catherine II donnait corps à ces rêves phanariotes et les faisait, pour ainsi dire, entrer dans l'actualité européenne par une série de négociations entre Vienne et Pétrograde. Les beaux-esprits d'Occident en étaient enchantés. Voltaire prenait la plume pour écrire à la célèbre tzarine qu'il „considérerait comme un délicieux spectacle de voir deux impératrices (Catherine et Marie Thérèse), tirer Mustapha chacune par une oreille et jeter le grand seigneur hors d'Europe“. On n'en était pas encore là et l'échec de l'expédition du comte Orloff en Morée devait montrer que le Turc ne se laissait pas prendre par l'oreille; mais le fait restait tout de même indéniable: l'empire ottoman était en déclin. Le Phanar était à de bonnes places pour observer les progrès du mal, puisqu'il fournissait à la Turquie les hospodars des principautés moldo-valaques, si intimement mêlés à la politique orientale du XVIII<sup>e</sup> siècle, et les grands drogmans de la Porte qui, peu à peu, de simples commis qu'ils avaient été au début, s'étaient haussés à la longue à de grands rôles dans

la conduite des relations extérieures de l'Empire. Ces hauts dignitaires sont — avec les Grecs enrichis dans le commerce de la Méditerranée et de la mer Noire qui dotèrent les écoles et protégèrent les lettres — les vrais promoteurs de la renaissance politique de l'hellénisme. Ils furent les inspireurs de ce qu'on a appelé la „Grande Idée“, c'est à dire l'idéal d'une grande Grèce, absorbant en elle tous les peuples orthodoxes de l'Empire ottoman sans distinction de race.

L'Eglise du Phanar devait être l'organe tout indiqué de cette politique. Pendant plus de trois siècles elle avait évité de s'apercevoir qu'une telle mission lui incombait; mais une fois qu'on l'y eut rendue attentive, elle mit un grand zèle à s'en acquitter. L'œuvre d'assimilation ainsi conçue devait avoir pour premier objet la nation bulgare. La raison en est évidente. Outre qu'ils constituent au cœur des Balkans la population la plus nombreuse, les Bulgares dont la masse compacte descend des rives du Danube à la mer Egée, coupent Constantinople du reste de la péninsule. L'hellénisme devait donc engloutir cette race étrangère, de mauvaise mémoire historique, avant de donner carrière à ses ambitieux desseins politiques.

La besogne semblait d'ailleurs à moitié faite. Après l'abolition du Patriarcat de Tirnovo, le pays entre le Danube et le Balkan ainsi que la Thrace bulgare étaient sous la domination directe de l'Eglise. Les phanariotes avaient déjà imposé à ces provinces la liturgie grecque et tous les signes extérieurs de l'hellénisme. L'enseignement par les écoles devait faire le reste. Mais sur le chemin de la Grande Idée se dressait le Patriarcat d'Ochrida, obstacle sérieux, destiné à devenir plus inquiétant dans l'avenir. De tradition presque constante et de nom cette Eglise était bulgare. Sous son abri, le souvenir du passé vivait, prêt à reflourir aux premiers souffles tièdes. Des couvents et des autels, l'écriture bulgare, jalousement conservée par les moines, pouvait sortir un jour prochain, révolutionner l'âme du pays, un peu engourdie

maintenant et comme emmaillotée, mais pleine d'ardeur potentielle, et remettre soudain sur ses pieds une race dangereuse dont Byzance avait déjà vu avec effroi la résurrection inattendue au XII-e siècle. Un autre motif rendait cette appréhension encore plus troublante. L'Eglise d'Ochrida, quoique moralement quelque peu réduite, avait pu prendre un certain contact avec la chrétienté libre. Elle entretenait des relations en Russie, en Italie et tout particulièrement en Autriche. Elle y avait cherché tantôt un secours pécuniaire, tantôt un appui politique pour l'affranchissement de la Bulgarie. C'était déjà assez pour porter ombrage à l'Eglise grecque et alarmer les phanariotes. Mais si sous la poussée d'un réveil national, le Patriarcat d'Ochrida retrouvait un regain de vitalité et que, grâce à des rapports mieux suivis avec les cours étrangères, il gagnât un surcroît de prestige, n'allait-il pas se mettre au travers de la Grande Idée et la faire trébucher ? Il fallait donc supprimer au plus vite cette entrave à l'hellénisme et débayer la voie à la puissance de l'Eglise phanariote.

La suppression du Patriarcat d'Ochrida ne pouvait se faire que par un firman de la Porte. Le Phanar s'y employa de ses puissants moyens d'intrigue. Ce fut Jean Hypsilanti, de la famille dont sont issus nombre de grands drogmans, qui suggéra au Divan d'abolir les privilèges de l'Eglise bulgare et de la soumettre au Phanar ; il en donna comme raison les relations suspectes que les patriarches bulgares d'Ochrida auraient entretenues avec l'Autriche. Cette insinuation n'eut pas de résultat immédiat, mais la tentative fut souvent renouvelée, et finalement, en 1767, l'Eglise grecque arriva à ses fins : le Patriarcat d'Ochrida fut aboli et ses diocèses passèrent sous la juridiction du Phanar. Le dernier patriarche bulgare, Arseniï, dut quitter sa bonne ville d'Ochrida — il y était né — et partir pour l'exil. Il mourut au Mont-Athos.

Voici maintenant l'Eglise grecque maîtresse incontestée de tous les pays bulgares. La carrière s'ouvre, libre

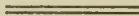


et vaste, à l'hellénisme ; il tâchera de n'y point faillir. Il poursuivra l'écriture bulgare, s'acharnera à détruire tous les vestiges du passé de la race haïe, tous ses souvenirs de grandeur, toutes ses traditions d'indépendance, sa conscience et son âme propre, essaiera même de faire oublier aux Bulgares jusqu'à leur propre nom, pour les recueillir enfin comme un apport anonyme dans la grande famille grecque.

Byzance semblait enfin tenir, sous un autre nom et par d'autres voies, la grande et définitive revanche qu'au cours des siècles elle avait vainement ambitionné de prendre sur les Bulgares : les farouches guerriers de jadis, qui s'étaient tant de fois rués sur ses murs et dont les clameurs terribles avaient fait trembler, dans leur palais de Blacherne, les pâles empereurs vêtus de pourpre, étaient devenus les ilotes du Phanar. Le cycle des luttes anciennes semblait clos : la nation bulgare n'était plus, ne pouvait plus être...

Mais lorsque la nuit descendait sur la Bulgarie et qu'elle l'enveloppait de ses ténèbres, dans un couvent du Mont-Athos, un humble moine, penché sur de vieux manuscrits, retrouvait les traces du passé bulgare et patiemment, pieusement, en reconstituait, lambeaux par lambeaux, le développement, le sens et la gloire. Dans un opuscule ingénu et pathétique, il révélera à ses compatriotes ce que fut la Bulgarie des guerriers, des tzars et des saints. La Bulgarie tressaillira à sa voix et ce sera le Réveil...

Ce moine s'appelait Païssiï. Il était Bulgare de Macédoine.



## CHAPITRE II.

### LES LITTÉRATEURS MACÉDONIENS DANS LA RENAISSANCE BULGARE.

Le moine macédonien Païssiï écrit en 1762 son histoire bulgare et, en réveillant chez ses compatriotes le souvenir du passé et l'orgueil de leur race, inaugure la période de la Renaissance. — II. Hadji Yoachim de Kitchevo et Kyril de Tétovo publient, au début du XIX-e siècle, les premiers livres en langue bulgare moderne en se basant sur les dialectes macédoniens. — III. Hadji Théodossiï, né à Doïran, installe à Salonique la première typographie bulgare (1838). — IV. Néophyte Rilski, macédonien de Bansko, dirige à Gabrovo (1834) la première école-modèle, publie la première grammaire de la langue bulgare moderne et la première traduction en bulgare du Nouveau Testament. — V. L'évêque Nathanail, originaire d'un village près de Skopié, formule le programme du mouvement national en réclamant une Eglise autonome et, par ses écrits et sa propagande en Russie et dans les pays slaves, détermine un vif courant de sympathie pour sa nation. — VI. Raïko Jînzîfîoff, de Vélès, est un des premiers en date parmi les poètes lyriques dans la littérature bulgare moderne. — VII. Les frères Miladinoff, de Strouga, publient en 1861 le premier recueil de folklore bulgare. — VIII. Pârlitcheff, d'Ochrida, donne à la littérature bulgare la première traduction de l'Iliade.

Dans son Epopée des oubliés, Ivan Vasoff, le chante inspiré de toutes les gloires de la Renaissance bulgare, évoque Païssiï dans une pauvre et petite cellule de cénobite, écrivant, le visage baigné d'extase et la main fiévreuse, cette émouvante chronique du passé qui devait retentir comme un appel de par delà les tombes. La froide histoire n'est guère en état d'ajouter grand'chose à cette vision du poète. Nous ne savons de la vie de Païssiï que le peu qu'il en dit dans son livre. Il était né en Macédoine, dans la région du Razlog, au village de Bansko selon toute probabilité. A un âge que nous ne saurions fixer il se fit moine et entra au couvent de Khilendar, au Mont-Athos,

où son frère aîné l'avait précédé. Il nous dit lui-même qu'il avait quarante ans lorsqu'il acheva son écrit. Ni la date ni le lieu de sa mort ne nous sont connus. Diverses légendes se sont formées à ce sujet : aucune d'elles n'offre quelque apparence de certitude.

Si nous sommes peu informés de la vie extérieure de Païssii, par contre, nous connaissons parfaitement sa vie morale et surtout l'état d'esprit qui a donné naissance à son œuvre. Par besoin de s'épancher et de soulager ainsi son âme lourde de tristesse, lui-même nous a laissé, par échappées, de précieux témoignages psychologiques sur sa personnalité ; nous pouvons donc en reconstituer l'aspect qui intéresse proprement l'histoire.

Le Mont-Athos était, alors comme aujourd'hui, une fédération de couvents, une république ecclésiastique. Il était peuplé de moines grecs, bulgares, russes, serbes et valaques. Quoique du même rite, ces nations ne vivaient pas toujours en bonne harmonie. Il y eut même de tout temps de violents conflits entre eux. Mais, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, un motif national s'ajoutait aux habituelles causes de frottement. Les membres bulgares de ces communautés étaient surtout en butte aux propos blessants des autres moines. Ceux-ci les traitaient ostensiblement en gens de race inférieure. Les Grecs les considéraient comme des esclaves et les couvraient de leur mépris insolent ; les Russes et les Serbes leur reprochaient de n'avoir ni passé glorieux, ni lettres, ni saints. A entendre les cruelles moqueries de ces contempteurs de son peuple, Païssii souffrait dans son cœur. „J'étais rempli de tristesse à cause de ma race“, écrit-il dans sa chronique. Et l'expression de cette amertume revient souvent sous sa plume.

Malheureusement, l'état moral des Bulgares autorisait alors le dédain de leurs frères de religion. La masse crouissait dans l'ignorance ; le nom bulgare était devenu synonyme de barbarie. Ceux qui, ayant étudié dans quelque école

grecque, parvenaient à un semblant d'instruction, se hâtaient de renier leur race, honteux d'appartenir à une nation que l'hellénisme — unique lumière et suprême aristocratie de l'esprit — avait vouée à la servitude et à l'obscurité. La langue même, dernière sauvegarde, était en péril, car la bourgeoisie des villes s'accoutumait à voir dans l'usage du grec une reconnaissance et un couronnement de son ascension sociale, et reniait l'idiome de ses aïeux comme étant grossier et révélateur d'une origine basse. Sans doute, l'écriture bulgare, réfugiée dans les couvents, s'y maintenait, échappant à la main destructrice des phanariotes. Dans certaines parties de la Macédoine, la population bulgare avait même pu conserver la liturgie nationale et quelques écoles rudimentaires où la langue d'Eglise était enseignée sur de vieux manuscrits. Païssiï lui-même avait ainsi appris, au couvent de Khilendar, un peu de lettres slaves. Ces restes chétifs de l'ancienne civilisation bulgare devaient un jour devenir les germes d'une miraculeuse renaissance; mais, en attendant, ils ne pouvaient lutter contre la mort que par une pauvre vie humiliée et clandestine.

Cette déchéance de sa race était pour Païssiï une douleur lancinante. Il cherchait à s'y soustraire par la lecture des manuscrits conservés dans la bibliothèque de son couvent. Y trouvant des échos de la grandeur antique de la Bulgarie, il s'y passionna. Peu à peu, le passé bulgare, ignoré de tous, enseveli dans la nuit, ce passé sur lequel les phanariotes croyaient avoir mis pour toujours la pierre tombale, se révélait en lui, plein du tumulte des victoires, riche en œuvres de piété, resplendissant de l'éclat des lettres. Païssiï en reçut comme un éblouissement; toute son âme en fut illuminée. Alors la mission de sa vie lui apparut, nette et impérieuse. Désormais il n'aura qu'un rêve : reconstituer l'histoire de sa race, en retrouver les lettres de noblesse, lui ressusciter l'âme. Dans ce but il fouille les bibliothèques du Mont-Athos, lit les chroniques, les chrysobulles,

la vie des saints, parcourt la Bulgarie pour charcher des manuscrits et reueillir des légendes. Une mission administrative de son couvent devait le conduire en Autriche, à Carlovetz, siège du Patriarcat des Serbes orthodoxes de la monarchie habsbourgeoise (1761). Visiter la bibliothèque de ce Patriarcat fut le premier mouvement de Païssiï. Il y eut la joie d'y découvrir, dans une traduction russe, le livre d'un abbé de Raguse, Mavro Orbini, une histoire des peuples slaves, publiée en italien, à Pesaro, en 1601. Cette trouvaille fut précieuse pour Païssiï; il s'en servit avec méfiance, car il n'oubliait pas que l'auteur en était catholique, par conséquent suspect de partialité, surtout pour ce qui touchait à l'Eglise et aux saints, mais il le mit largement à contribution, tout de même.

A son retour de Carlovetz Païssiï commença la rédaction de sa chronique. A cette époque sa santé était précaire — il avait des migraines et souffrait d'une maladie d'estomac — mais le zèle pieux pour sa race le soutenant, il poursuivit son travail avec ardeur. En 1762 son livre était achevé; il était intitulé: Histoire slavo-bulgare des peuples, des tzars et des saints bulgares.

Le livre de Païssiï ne pouvait pas avoir une grande valeur scientifique. Comme œuvre littéraire aussi il laisse beaucoup à désirer. Sa langue, qui est une transition entre le slavo d'Eglise et la langue bulgare moderne, est fortement influencée par les dialectes de la Macédoine du nord. Mais cette œuvre imparfaite, pleine de lacunes, naïve, a les deux grandes qualités qui remuent l'âme des peuples: la sincérité et la passion.

Dans sa préface Païssiï s'adressait à son peuple avec des reproches véhéments et un accent lyrique qui rappellent les prophètes hébreux. Il lui disait:

„O insensé! pourquoi es-tu honteux de te dire Bulgare et tu ne lis pas et tu ne penses pas en ta langue? Est-ce



que les Bulgares n'ont pas eu un empire et une souveraineté? Pendant tant d'années ils ont régné et ont été glorieux et illustres sur toute la terre. Et plusieurs fois des Romains puissants et des Grecs subtils ils recevaient tribut. Et des empereurs et des rois leur donnaient leurs filles augustes en mariage afin d'avoir paix et amitié avec les tzars bulgares. Et de tous les peuples slaves les Bulgares ont été les plus glorieux: les premiers, ils ont eu des tzars; les premiers, ils ont eu un patriarche; les premiers, ils ont reçu le chistianisme. Ce sont eux qui ont occupé les meilleures régions. De tous les peuples slaves ils ont été les plus puissants et les plus loyaux. Et les premiers saints slaves ont été de race et de langue bulgares... Mais pourquoi, insensé, as-tu honte de ta race et te traînes-tu après une langue étrangère?«.

Puis il s'en prenait aux bourgeois hellénisants des villes, à ceux qu'une gloriole de parvenus portait à mépriser la langue de leurs pères. Il leur démontrait combien ridicule et dépourvu de raison était leur engouement pour les Grecs:

„Il a été dit que les Grecs sont plus subtils et d'une plus grande habileté et que les Bulgares sont incultes et bêtes et qu'il n'ont pas de mots habiles: c'est pourquoi a-t-on dit qu'il fallait suivre les Grecs. Mais vois, ô insensé, il y a beaucoup de peuples plus subtils et plus glorieux que les Grecs, est-ce que quelque Grec abandonne sa langue et son enseignement et sa race comme tu le fais, ô insensé?«.

Mais les Grecs sont-ils vraiment supérieurs aux Bulgares? Païssii trace un parallèle entre les deux nations: les Bulgares sont incultes, mais généreux; ils pratiquent l'hospitalité et font l'aumône aux pauvres—les Grecs exploitent les humbles et leur habileté ne sert qu'à les plonger plus profondément dans le pêché. Cela fait, il continue:

„Ou bien devant les subtils, les commerçants et les glorieux de la terre, tu as honte de ta race et de ta langue,

parce que les Bulgares sont incultes et qu'il n'y a pas parmi eux beaucoup de commerçants, de lettrés, des habiles et des glorieux de la terre, parce qu'ils sont de simples cultivateurs, bêcheurs, pasteurs et simples artisans?"

Mais est-ce bien là une raison? Depuis Adam jusqu'à David et jusqu'à Joachim le Juste et Joseph, époux de la Mère de Dieu, il y eut bien des prophètes et des grands de la terre: est-ce que ceux-là étaient rusés comme les Grecs ou comme eux habiles dans le commerce? Non, ils étaient ouvriers de la terre ou bergers, riches en fruits du sol et en bétail, incultes et sans haine: c'est pourquoi Dieu les a aimés avec prédilection. Païssiï demande derechef: „Pourquoi alors te sens-tu honteux de ce que les Bulgares sont des cultivateurs et des bergers incultes et sans malice, et tu abandonnes ta race et ta langue et tu loues une langue étrangère et te traînes après de coutumes étrangères?"

Après avoir vengé son peuple du mépris injustifié des Grecs, Païssiï se retourne contre les Serbes. Ceux-là aussi accablaient la Bulgarie de leur dédain. „Jusqu'au jour d'aujourd'hui, dit le moine macédonien, les Serbes, à cause de leur folie, blâment les Bulgares: ils s'imaginent avoir été plus tôt glorieux que la Bulgarie avec leur royaume, leur armée et leur terre... Quelques-uns d'entre eux injurient les Bulgares, parce qu'ils sont incultes et pas lettrés". Il est facile à Païssiï d'abattre cette superbe. Il rappelle aux Serbes que lorsque les Bulgares avaient déjà une Eglise nationale, des tzars illustres et une littérature brillante, le peuple serbe était encore païen, n'avait pas d'Etat et ne possédait pas d'écriture. Que si les Serbes voulaient se vanter d'un passé plus riche en gloire militaire, là aussi leur nom ne pouvait que pâlir en comparaison avec l'éclat belliqueux dont est illuminée l'histoire bulgare. Il est vrai qu'en 1330 les Serbes ont battu l'armée bulgare près de Kustendil. Mais sont-ils fondés à se donner, à cause d'un fait isolé, de tels airs de supériorité? „Au cours de tant d'années, remarque Païssiï,

les Serbes ont vaincu et tué un tzar sur un champ de bataille et se glorifient et ont écrit des légendes pour prouver combien ils sont puissants, tandis qu les Bulgares ont régné pendant tant d'années, ont tué tant de rois, ont subjugué des Césars et s'en sont fait payer tribut : à cause de leur envie les Serbes n'ont écrit pour eux ni éloge ni légende, mais blasphèmement tous jusqu'à présent Schischman et sa dynastie bulgare“.

La mégalomanie serbe est de nos jours universellement connue. Il est curieux de constater qu'elle sévissait tout aussi effrontément du temps de Païssiï. Celui-ci la combat avec une passion âpre et vengeresse. Les Serbes exaltent leur roi Etienne Douchan et le rangent parmi leurs saints : mais ce même Douchan n'avait-il pas tué son père et n'est-il pas mort maudit et rejeté de l'Eglise ? Faisant ressortir un autre trait caractéristique des Serbes qui les pousse à usurper la gloire des autres — n'ont-ils pas, en 1912, essayé de s'attribuer une part des victoires bulgares affirmant à la face de l'Europe qu'ils avaient combattu à Lulé-Bourgas, à Kirk-Klissé et aux Dardanelles — Païssiï remarque qu'ils ont accumulé sur Douchan toutes les gloires des peuples et des races étrangères. „Un philosophe latin, dit-il, a écrit des légendes des nations, combien de peuples il y a en Europe et il a illustré par la légende les noms des régions et leurs limites. Les Serbes ont trouvé cela et l'ont attribué à Etienne le Violenteur et l'ont illustré sur une estampe et montrent comme quoi Etienne (Douchan) aurait subjugué ces régions et ces peuples et les a eus sous son autorité. . .“

Le lecteur voudra bien excuser ces longues citations ; elles étaient nécessaires : elles montrent mieux que ne le ferait une analyse détaillée, le sens de la chronique de Païssiï et les raisons de son action extraordinaire sur l'esprit bulgare. Le livre de Païssiï ne relève pas de la critique historique ou littéraire, car il offrirait peu de matière à ces deux disciplines. Mais il constitue un grand fait moral dans la vie

du peuple bulgare et c'est à ce titre qu'il peut revendiquer quelque intérêt de la part d'un public étranger.

### **Soironiï, évêque de Vratza.**

L'histoire de Païssiï ne fut pas imprimée, elle circula en manuscrit. Sa diffusion fut donc forcément limitée; mais cela n'empêcha pas son effet miraculeux. Copié avec piété, gardé comme une relique, ce livre providentiel parcourait lentement et mystérieusement les terres bulgares, laissant derrière lui de mystérieux sillages de lumière. Les observations dont les copistes accompagnaient leur travail nous font voir l'émotion quasi-religieuse que leur causait l'œuvre du moine macédonien. Nous n'en citerons qu'une. En 1765, un habitant de Kotel, Stoïko Vladislavoff, le futur évêque de Vratza, après avoir confié à l'église de sa paroisse la copie faite par lui de l'histoire de Païssiï, menaçait de la colère divine ceux qui l'auraient emportée. „Que celui qui se l'approprierait ou la volerait, écrivait-il, soit anathème et maudit de Dieu le Père, de tous les anges, de tous les pères de l'Eglise et des quatre évangélistes; que le bronze, le fer et la pierre fondent, mais lui (dans sa tombe) non, dans les siècles“.

Stoïko Vladislavoff, connu dans l'histoire bulgare sous le nom de Soironiï, qu'il prit comme évêque de Vratza, est le continuateur direct de Païssiï. A la fois écrivain religieux et propagateur de l'idée nationale, il exerça une action considérable sur son milieu. Ayant pendant vingt ans enseigné à Kotel, il forma toute une génération de patriotes qui aidèrent puissamment à l'essor de la renaissance bulgare. Malheureusement, le temps où vivait Soironiï n'était pas propice à une activité régulière pour le réveil du peuple. C'était l'époque où le pacha de Vidine Pasvantoglu s'était soulevé contre le sultan et où les Kirdjalis, bandes de brigands, ravageaient le pays bulgare. Dans son autobiographie, œuvre

d'une langue savoureuse, Sofroniï nous donne une idée terrifiante de la situation de la Bulgarie dans cette période d'anarchie. Après avoir risqué plus de dix fois d'être tué, assommé ou empalé, obligé souvent de s'enfuir dans les forêts, ou de se cacher sous divers déguisements (une fois il se réfugia à Pleven dans le harem d'un Turc plein d'humanité), le malheureux évêque passa en hiver le Danube couvert de glace (il faillit s'y noyer) et s'établit à Bucarest (1797).

Il y avait alors dans la capitale valaque une forte colonie bulgare. Sofroniï entreprit d'en réveiller le sentiment patriotique. Il y réussit au delà de ses espoirs. Grâce à lui, la capitale valaque devint un des grands centres de l'idée bulgare. Depuis lors, parmi les riches commerçants bulgares de Bucarest, le mouvement de la renaissance trouva toujours un grand encouragement et toutes sortes de subventions pour les œuvres de culture nationale. De ce même milieu devaient sortir aussi des éducateurs du peuple, dont le rôle fut très important.

De riches émigrés bulgares, il y en avait à cette époque aussi en Russie, surtout à Odessa. Malheureusement, ils avaient passé à l'hellénisme. C'est un Ukrainien qui devait les ramener au sentiment et aux devoirs de leur origine. En 1829 Vénéline publia son célèbre ouvrage intitulé: Les Bulgares anciens et modernes dans leurs rapports politiques, ethnographiques, historiques et religieux avec la Russie. Ce livre fit une grande impression sur les milieux des futurs slavophiles. Il suscita chez eux, en faveur de la nation bulgare, jusqu'alors presque complètement ignorée, un mouvement de curiosité sympathique qui devait grandir sans cesse et se transformer peu à peu en une sollicitude active. L'impression produite par le livre de Vénéline fut tout particulièrement vive sur les négociants bulgares établis en Russie. Ce fut pour eux une révélation qui bouleversa toutes leurs idées. Ils avaient eu honte de leur race obscure et humiliée



et s'étaient fait passer pour Grecs; les voici maintenant fiers de leur origine: n'avaient-ils pas lu dans l'œuvre du jeune savant que les Bulgares avaient donné à tous les Slaves l'écriture et les lettres et qu'ils pouvaient se glorifier d'avoir apporté une contribution précieuse et inoubliable aux progrès premiers de la civilisation russe?

Parmi les émigrés bulgares à qui le livre de Vénéline fit trouver le chemin de Damas, nous devons citer deux riches négociants d'Odessa, Apriloff et Palaousoff. Ils avaient, l'un comme l'autre, subi jusqu'alors le prestige irrésistible de l'hellénisme; mais tirés de leur erreur et réveillés comme en sursaut, ils se vouèrent au service de la Bulgarie avec une passion active où, à la noble joie d'avoir retrouvé leur nation, se mêlait le remords de l'avoir si longtemps méconnue.

La première pensée d'Apriloff et de Palaousoff fut de créer en pays bulgare une école sur le modèle européen. Grâce à leurs soins et avec l'appui de la colonie bulgare de Bucarest, cette école fut fondée à Gabrovo en 1835, C'était le premier jalon posé sur la route, si largement ouverte depuis, de l'instruction publique en Bulgarie.

De l'école de Gabrovo devaient sortir plusieurs générations de patriotes ardents. Simultanément, d'autres écoles surgissaient dans les provinces bulgares et surtout en Thrace, écoles modestes où l'enseignement n'était donné que par quelque instituteur autodidacte, mais qui dégageaient autour d'elles le rayonnement de la conscience bulgare. Les écoles grecques continuaient encore à être fréquentées: à Bucarest, à Constantinople, à Athènes, dans l'île d'Andros, de jeunes Bulgares, avides de savoir, se pressaient autour des chaires des grands hellénistes de l'époque; mais ce n'étaient pas là de futurs adeptes que formait l'hellénisme, mais les pires adversaires de ses ambitions et de son influence. Les universités de Russie, de France, d'Allemagne, d'Autriche, d'Italie allaient un peu plus tard ouvrir leurs portes à la jeunesse

bulgare. De tous les grands centres de la civilisation européenne des influences bienfaisantes devaient venir, par l'intermédiaire des étudiants, stimuler l'élan qui emportait la nation bulgare vers l'instruction, et soumettre à une discipline féconde son œuvre de régénération. Mais notre but n'est pas de faire l'histoire générale de la renaissance bulgare; nous nous bornerons à indiquer la part prise dans ce mouvement national par le peuple bulgare de Macédoine.

### **Les premiers écrivains bulgares de Macédoine.**

C'est un fait notoire que c'est parmi les Bulgares macédoniens que se produisirent les premières manifestations du réveil national. Le moine Païssiï était — on l'a vu — né en Macédoine. C'est encore la Macédoine qui, tout au début du XIX-e siècle, devait donner à la nation bulgare les premiers ouvriers fervents de sa littérature naissante. Sans doute plus tard la Bulgarie orientale distança la Macédoine. Celle-ci était trop éloignée de Constantinople, de Bucarest et d'Odessa, les trois centres où se fixa la direction du mouvement de la renaissance, et ne pouvait pas en recevoir facilement les impulsions et l'appui. Il n'en reste pas moins établi que c'est en Macédoine que se levèrent les précurseurs de la renaissance bulgare.

Cette priorité de la Macédoine est bien explicable. Outre qu'elle avait été, dans le passé — comme l'a si bien indiqué feu Alfred Rambaud — „plus antigrecque et plus nationale de sentiment“ que le reste de la Bulgarie, la Macédoine avait pu conserver, dans une plus grande mesure, l'écriture bulgare et la tradition de l'Eglise indépendante. Dans plusieurs de ses régions la liturgie nationale subsistait; l'enseignement bulgare, bien réduit il est vrai et n'allant guère plus loin que la lecture courante des livres saints, se maintenait dans quelques villes et dans nombre de couvents.

Situés dans les forêts et isolés du monde, les couvents bénéficiaient d'une certaine indépendance: les soupçons des phanariotes ne pouvaient pas les atteindre. La connaissance de l'écriture bulgare s'y transmettait de génération en génération par les soins de moines lettrés, gardiens pieux des legs du passé. Des rangs de ces moines devaient sortir les premiers écrivains dans la langue bulgare moderne, basée sur les dialectes vivants, car Païssiï et, après lui, Sofroniï de Vratza s'étaient servis d'un idiome artificiel où dominait de slavon des livres de liturgie, imprimés en Russie.

C'est le moine Hadji Joachim Kirtchovski qui publia le premier ouvrage en bulgare moderne. Son livre parut en 1814. Il porte ce titre significatif: „Nouvelle du terrible et second avènement du Christ, tirée de divers écrits saints et traduite dans la plus simple langue bulgare, à l'usage des hommes les plus simples et des incultes“.

Hadji Joachim était né à Kitchevo, sur les confins de la Macédoine occidentale. Il avait été instituteur dans sa ville natale, ce qui prouve que l'enseignement national s'était maintenu dans cette partie de la terre macédonienne même après la suppression de l'Eglise d'Ochrida. En 1817 Hadji Joachim publia deux autres livres et, en 1819, un quatrième. Tous ces ouvrages étaient consacrés à des sujets religieux. Ils sont écrits, comme le dit leur auteur, dans „la plus simple langue bulgare“, c'est-à-dire dans le dialecte de la Macédoine du sud-ouest, ennobli ci et là de vieux mots slaves.

Les livres de Hadji Joachim étaient édités aux frais de Bulgares de Macédoine, dont l'auteur a adjoint la liste au corps de son ouvrage. Ces généreux patriotes étaient des arrondissements de Schtip, Kratovo, Koumanovo, Stroumitza, Radovich, Vélès, Monastir, Skopié, Galitchnik, Gostivar etc. Ces noms de localités nous montrent combien le sentiment national s'était vite réveillé en Macédoine, alors que dans le reste de la Bulgarie l'hellénisme semblait avoir pleinement triomphé.

Hadji Joachim devait bientôt trouver un émule très actif dans la personne du moine Kyril Peïtchinovitch<sup>1)</sup>. Celui-ci était né à Tétovo (en turc Kalkandelen) au pied du mont Char qui sépare la masse ethnographique bulgare des Serbes. Kyril fit paraître son premier ouvrage en 1816. Le titre en est bien curieux: „Ce livre, dénommé *Miroir*, a été écrit pour les besoins et l'usage (des lecteurs) dans la plus simple et populaire langue bulgare de la Mœsie inférieure par le moine plein de péchés et très indigne higoumène du couvent du roi Marko qui est l'église du saint martyr Démètre à Skopié, Kyril Peïtchinovitch de Tétovo“. Le moine Kyril a écrit plus tard un autre ouvrage religieux intitulé: *Consolation aux pécheurs*. Après avoir mentionné où il a recueilli les matériaux de son travail, l'auteur ajoute qu'il „les a traduits, avec des explications, dans la langue populaire de la Mœsie inférieure, de Skopié et de Tétovo afin que puisse les lire le peuple simple“.

Les livres de Hadji Joachim, de même que le premier ouvrage du moine Kyril de Tétovo, avaient été imprimés à Buda-Pest. Pourquoi avaient-ils choisi précisément la cité hongroise? Parce qu'elle se trouvait le plus à leur portée, Bucarest et la Russie étant trop éloignées. De plus, il y avait alors à Buda-Pest de riches commerçants bulgares de Macédoine qui, stimulés par le spectacle de la renaissance des Serbes de Hongrie, alors en plein essor, sentaient se réveiller dans leur cœur l'amour de leur propre nation: ce sont eux qui, par leur dons, facilitèrent l'édition des premiers livres dans leur langue.

L'impression des livres à Budapest présentait de grands inconvénients: elle nécessitait un long voyage, elle pouvait

<sup>1)</sup> La terminaison du nom en itch ne saurait en aucune façon être interprété comme impliquant une origine serbe, car beaucoup de Bulgares nés dans la Bulgarie orientale portent aussi des nom en itsch, par ex.: Natchevitch, ancien ministre; Vulkovitch, ancien représentant de la Bulgarie près la Porte; Mintchevitch, ancien ministre de Bulgarie à Rome et à Londres etc.

aussi porter ombrage aux Turcs. Il fallait donc s'assurer la possibilité de publier les ouvrages bulgares en Macédoine même. C'est un autre moine, l'archimandrite Théodossii Sinaïtski, qui devait doter le peuple bulgare de ce précieux instrument du progrès. En 1838 il fonda à Salonique la première typographie bulgare. C'est encore à la Macédoine que la renaissance bulgare dut cette acquisition, car Théodossii était originaire de la ville de Doïran. La typographie de Salonique fonctionna jusqu'en 1843. Elle tira de ses presses quatre livres parmi lesquels „La consolation aux pécheurs“ de Kyril de Tétovo.

A la suite de ces précurseurs du réveil bulgare en Macédoine, d'autres apôtres de l'idée nationale devaient bientôt apparaître, plus audacieux dans leurs entreprises patriotiques et d'une action plus étendue et plus féconde. Parmi ceux-ci le plus illustre et le plus populaire reste Néophyte Rilski.

### Néophyte Rilski.

Néophyte Rilski est, comme Païssiï, originaire du village de Bansko (Macédoine du nord). Il était né en 1793 et avait reçu les premiers rudiments des lettres slaves dans le vieux couvent historique de Rilo, fondé au X-e siècle, sous les premiers tzars bulgares. C'est ici qu'il reçut aussi les ordres, après quoi ses supérieurs l'envoyèrent à Melnik chez un professeur grec, helléniste célèbre. Après quelques années d'études, le jeune moine fut nommé à son tour instituteur à Samokov. Il déploya dans la carrière de l'enseignement des aptitudes pédagogiques qui lui créèrent une grande notoriété. Lorsque l'école-modèle de Gabrovo fut fondée et que d'Odessa Apriloff cherchait un bon professeur capable d'organiser les études dans le nouvel établissement scolaire, c'est Néophyte Rilski qui lui fut recommandé de toutes parts. Mais le modeste moine ne se jugeait pas encore apte pour une telle mission réformatrice. Il voulait com-



pléter préalablement sa propre instruction et s'initier aux nouvelles méthodes d'enseignement. Dans ce but il se rendit à Bucarest. Au retour de la capitale valaque, il prit la direction de l'école de Gabrovo (1835).

Grâce à ses dons extraordinaires de pédagogue, à sa parole entraînante et à l'ardeur communicative de son patriotisme, il attira à Gabrovo une foule d'élèves, accourus de toutes les provinces bulgares. Reprenant, à huit siècles de distance, l'œuvre de Saint-Clément, il commença à former, comme cet apôtre, des essaims de jeunes gens, qui s'en allaient, leurs brèves études terminées, répandre dans les terres bulgares l'amour de la langue maternelle et l'horreur de la domination grecque. En 1837, nous voyons Néophyte Rilsky à Koprivchtitza, dans la Bulgarie méridionale, suivi de la même affluence d'élèves. Propagé par une jeunesse vibrante, son nom acquiert une célébrité de plus en plus grande. Plusieurs villes où l'enseignement en bulgare avait réveillé le goût de l'instruction, le supplient d'accepter de diriger leur école. En 1845, le 10 février, les habitants de Stara-Zagora (Eski-Zaara en turc) lui envoyaient cette missive curieuse: „Philippe, roi de Macédoine, quand il appela Aristote pour être le précepteur de son fils, lui écrivit: je suis content, premièrement, parce que Dieu m'a donné un fils et, deuxièmement, parce que ce fils est né de ton temps... Et nous aussi, nous remercions Dieu, premièrement, parce qu'il nous a été donné de fonder une école et, deuxièmement, parce que nous savons que sous votre direction ce sera une véritable école. C'est pourquoi nous vous supplions et vous prions de venir chez nous comme instituteur“.

Cette lettre, mieux que tout autre témoignage, nous dit le prestige de Néophyte Rilsky parmi ses contemporains. Elle montre aussi, sous une forme touchante, la soif que les Bulgares avaient de s'instruire. Comment ce peuple que les Grecs n'ont pas cessé de proclamer barbare et qui effectivement avait été, par les soins de leur Eglise, presque ré-

duit à la barbarie, s'enflamma-t-il soudain d'amour pour les études au point qu'il adressait des suppliques aux rares lettrés de l'époque de venir l'instruire ? Par la vertu d'une idée-force de l'histoire—la tradition, qui, fondée sous les premiers tzars et cultivée, dans le passé, par des pléiades d'écrivains, n'attendait qu'un appel pour revivre, l'horrible régime phanariote n'ayant pu la tuer mais seulement l'endormir. Ajoutons aussi: par la vertu du verbe qui, jailli des mystères de l'âme populaire, en résume toutes les forces invincibles et en prépare tous les miracles. Le jour où, dans les écoles, le grec byzantin, langue morte enseignée par des pédants, fut remplacée par le parler frais, vivant et pittoresque du peuple, les Bulgares du coup recouvraient la possibilité de rentrer dans la civilisation et la Bulgarie ressuscitait..

La langue populaire, dont Hadji Joachim et le moine Kyril de Tétovo avaient usé, était capable, à n'en point douter, de servir d'instrument littéraire à la renaissance de la nation bulgare et à toutes les manifestations de son génie propre. Une grammaire manquait pourtant à ce riche idiome qui, ayant subi, au cours du temps, de grandes transformations, n'obéissait plus aux règles de la vieille langue, dans laquelle, au IX-e siècle, les apôtres Cyrille et Méthode avaient traduit les livres saints. C'est Neophyte Rilsky qui écrivit la première grammaire du parler bulgare de notre temps, fixant sa physionomie et lui donnant droit de cité parmi les langues modernes. C'est lui aussi qui fit la première traduction complète du Nouveau Testament. L'église de Constantinople en fit brûler la première édition, mais les deux autres furent répandues en 30,000 exemplaires, chiffre énorme pour ce temps et qui montre quelle diffusion inespérée, incroyable même, avait prise, dans une si courte période, l'écriture bulgare.

Dépassant les limites de la Bulgarie, la renommée de Néophyte Rilsky s'était répandue jusqu'en Grèce et en Serbie, d'où lui vinrent de très flatteuses invitations. En 1836 Mi-

losch Obrénovitch, prince régnant de Serbie, lui avait offert, par l'intermédiaire de Mikhaïl German, le poste d'évêque de Schabatz; plus tard, une offre analogue lui fut faite par le recteur de l'Ecole grecque de théologie à Khalki, K. Typaldos, qui apparemment voulait, en suscitant chez lui des vues ambitieuses, le détacher de son apostolat national. Mais le noble moine, aussi modeste que glorieux, ne se laissa pas tenter: jusqu'à la fin de ses jours, arrivée en 1881, il poursuivit inlassablement sa mission, accomplissant, d'un cœur humble et radieux, les travaux féconds qui lui firent donner par l'historien tchèque Jireček le titre de „patriarche des littérateurs et des pédagogues bulgares“.

La postérité a ratifié ce titre. Comme pédagogue surtout, la figure de Néophyte Rilsky n'a fait que grandir depuis que des monographies spéciales ont jeté une pleine lumière sur tous les aspects de son œuvre. Ce moine pieux avait pour l'instruction de son peuple une telle passion exclusive qu'il en oubliait les intérêts de l'Eglise. Dans une dédicace aux généreux éditeurs de sa grammaire, les frères Moustakoff, il donnait à ses compatriotes ce conseil, sublime sous la plume d'un religieux :

„Bâissez d'abord des écoles, et ensuite des églises et des couvents. Imprimez d'abord dans notre langue bulgare les livres indispensables aux écoles, et ensuite le nouveau et le vieux testament“.

Et il exposait ses raisons :

„Parce que, au besoin, on peut prier Dieu et dans un champ, et dans un désert, et à la maison et en tout autre lieu, tandis que l'enseignement ne saurait être donné ni dans une forêt, ni dans un désert, mais seulement à l'école“.

Même chez les peuples les plus avancés en civilisation on admirerait un penseur religieux capable d'écrire ces lignes. Mais qu'un moine macédonien ait pu s'élever, dans la première moitié du XIX-e siècle, au milieu des ténèbres enveloppant sa nation, à une telle hauteur de philosophie

laïque, ce n'est pas là une des moindres merveilles de la renaissance bulgare.

### Nathanaïl.

Au moment où Néophyte Rilsky commençait son apostolat, l'étincelle du sentiment bulgare s'allumait dans l'âme d'un autre moine de Macédoine, Nathanaïl, dont la grande figure, qui évoque la sainteté autant que le patriotisme le plus intrépide, brille dans l'histoire émouvante de cette époque d'un éclat incomparable.

Nathanaïl, de son nom laïque Nedelko Boïkikeff, était né au village de Koutchevichta, arrondissement de Skopié (en turc Uskub), tout au nord de la Macédoine. Il apprit à épeler les lettres slaves dans un couvent situé près de son village, puis étudia successivement à Skopié, Samokov et Prilep. L'enseignement était donné, dans ces trois villes, en grec et en bulgare. Les premiers jours, Nathanaïl se refusait à étudier le grec. Son oncle Staïko, paysan patriote, dont l'âme fruste et passionnée vibrail de la haine traditionnelle contre les phanariotes, lui avait dit au village: „Ecoute, petit, si tu te mets à apprendre le grec, ce parler de tziganes, je t'arracherai la langue“. Cet avertissement péremptoire retentissait encore aux oreilles du petit écolier. Il s'était promis de le suivre fidèlement, mais son maître lui ayant fait subir la correction matérielle chère aux rudes pédagogues de ce temps, il pencha son visage en pleurs sur les livres détestés et s'y appliqua.

Le petit paysan fit de rapides progrès en grec. En 1835 il traduisait à Samokov, en langue bulgare populaire, l'évangile de Théophylacte et les écrits d'autres pères de l'Eglise. A Prilep, où nous le retrouvons l'année suivante, il continuait à traduire des sermons. Il les donnait au moine Manassiï qui les lisait aux fidèles de l'église. Le succès extraordinaire de ces sermons donna à Nathanaïl de plus grandes ambitions. En collaboration avec son profes-

seur, Guéorgui Mikhoff Samourkachoff, il traduisit tout un ouvrage religieux qui parut à Salonique, à la typographie de Hadji Théodossiï, sous ce long titre qu'on nous pardonnera de citer presque en entier: „La liturgie juive, et toute leur (aux Juifs) malfaisance, avec des indications tirées du sacré et divin Écrit ancien et nouveau... Il a été écrit en moldo-valaque par le moine Néophyte qui fut rabbin juif et reçut ensuite le saint baptême et devint propagateur du christianisme. Secondement, il a été traduit en grec. Troisièmement, maintenant, a été traduit et réécrit dans la simple et brève langue bulgare pour la compréhension du peuple simple, dans la typographie de Hadji-Théodossiï, archimandrite de Sinaï, en l'an de grâce 1839“.

Encore tout enfant, Nathanaïl se sentait attiré par la religion et parlait de se consacrer à l'Eglise. Son père faisait tout son possible pour l'en détourner; il ne consentit à le laisser étudier qu'après lui avoir fait jurer qu'il ne se ferait pas moine. Mais en dépit de cette promesse, la vocation persista. Par la lecture de la vie des saints elle s'enflammait chaque année davantage et devenait irrésistible. Après des conversations déchirantes avec sa conscience — car il adorait ses parents et ne voulait pas rompre son serment — il décida de suivre le chemin „où Dieu l'appelait“. En 1837 il quitta son village, où il était venu en vacances, et dit qu'il allait à Vélès: c'est au couvent de Zograf, au Mont-Athos, qu'il se rendait. Son père courut le rejoindre, furieux, et parlait de l'emmener de force, mais sa colère tomba devant la douceur de son fils. Et comme celui-ci, au moment de la séparation, voulut lui baiser la main, le vieux paysan lui répondit: „Je ne suis pas digne que tu me baises la main; c'est à moi maintenant de baiser la tienne“. Ils ne devaient plus se revoir.

Au couvent de Zograf vivait à cette époque le moine Anatoliï qui était en relations avec Apriloff d'Odessa et les autres pionniers de la renaissance bulgare. Frappé par les



dons de l'esprit et le patriotisme juvénile de Nathanaïl, il conçut l'idée de lui faire recevoir une haute instruction. La Russie était le pays vers lequel se tournaient déjà les espoirs bulgares; il l'y envoya. Nathanaïl entra au séminaire de Kichinev. Un ensemble de sciences insoupçonnées s'offrent ici à la curiosité avide du jeune moine macédonien, qui n'avait connu jusqu'alors que la grammaire et les livres de piété. Il étudie fiévreusement. Mais sur les bancs de l'école, il songe sans cesse à sa patrie malheureuse que les phanariotes tiennent dans les ténèbres; il est impatient de la servir. Dès les premières années, il traduit du russe en bulgare et fait imprimer à Moscou deux livres traitant de la religion. Entre temps, il fait, avec un de ses camarades, Zachariï Kniajeski, de la propagande nationale parmi les colonies bulgares que les guerres russes dans les Balkans avaient amenées en Bessarabie.

De Kichinev Nathanaïl allait souvent à Odessa, qui était le centre d'une grande activité pour le réveil bulgare. Il y voyait Apriloff et les élèves bulgares dans cette ville, la plupart sortis depuis longtemps de l'adolescence, quelques-uns ayant dépassé la quarantaine (Kniajeski avait 45 ans), mais tous acharnés à l'étude, vibrants de patriotisme, occupés sans cesse de grands projets pour l'avenir de la Bulgarie.

Dans l'Autobiographie de Nathanaïl, qui est bien un des livres les plus attachants que l'on puisse lire sur cette époque, nous trouvons quelques détails sur ces réunions tenues par lui et ses camarades à Odessa. Elles se passaient, dit-il „en discussions et consultations sur les différents besoins nationaux, plus particulièrement sur la question de savoir comment nous, qui étions venus ici nous instruire et recevoir une éducation, pourrions être utiles au progrès de notre patrie“. Nathanaïl soutenait qu'il fallait avant tout obtenir pour les Bulgares des évêques de leur race. Avec une intuition de l'avenir que l'on ne saurait assez admirer chez

un jeune homme de son âge (vingt ans à peine révolus), il disait que le peuple bulgare ne saurait consolider sa renaissance et se préparer pour l'émancipation politique que sous la direction d'une Eglise nationale. C'était là, formulé nettement et pour la première fois, le programme qui, durant trente années de lutttes incessantes, devait inspirer le mouvement bulgare.

La propagande que Nathanaïl entreprit autour de lui fit vite du chemin. En 1843, 40 élèves et étudiants bulgares, réunis à Odessa pendant les vacances d'été, décidaient: 1<sup>o</sup> de s'abstenir de toute agitation politique pour ne pas éveiller les soupçons du gouvernement turc, 2<sup>o</sup> de propager l'idée de la constitution d'une Eglise autonome, chacun devant être prêt, indépendamment de toute vocation, de devenir prêtre ou évêque au cas où la nation ferait appel à son dévouement.

Trois ans plus tard, en 1846, Nathanaïl envoyait Zachariï Kniajesky à Pétrograde avec la mission de demander au gouvernement russe des livres religieux et des ornements d'église, une subvention pour un séminaire bulgare à Constantinople et l'appui de sa diplomatie pour la constitution d'une Eglise nationale. Le gouvernement russe donna satisfaction à quelques-unes de ces demandes. Il demanda, par la même occasion, s'il y avait des Bulgares dignes de recevoir la prélature. Nathanaïl dressa à cet effet une liste de 33 personnes qu'il fit parvenir au chancelier comte Bloudoff ainsi qu'au comte Protassof, procureur général du Saint-Synode.

La démarche n'eut pas de résultats immédiats, mais c'était de la bonne semence qui devait germer plus tard. En attendant, Nathanaïl élargit sans cesse le cercle de son activité. D'Odessa où il s'était transporté en 1845 et de Kiev où, en 1847, il entra à l'Académie de théologie, il entretient une vaste correspondance avec ses compatriotes macédoniens. Il écrit à ses anciens condisciples, aux communautés religieuses, à des hommes inconnus dont il a en-

tendu louer le zèle pour le réveil de la nation. Ces messages sont lus à Skopié, Vélès, Prilep, passent de main en main, copiés avec ferveur comme autrefois les épîtres de Saint-Paul.

En même temps, le jeune patriote noue des rapports avec les hauts prélats russes, les savants s'intéressant aux questions de la race slave, ainsi qu'avec les hommes du gouvernement qui penchaient pour le panslavisme. Il connaît personnellement les archevêques de Kiev, d'Odessa, de Moscou et de Pétrograde auxquels il a exposé l'état lamentable des Bulgares de Macédoine, livrés au clergé phanariote. A Moscou il s'entretient avec le célèbre historien slavophile Pogodine ; à Petrograde il confère longuement avec Nicolas Nadejdine. Aussitôt qu'il arrive dans une ville, son premier soin est de visiter les membres du haut clergé et les professeurs d'université qu'il tâche de gagner à l'idée d'une Eglise nationale pour les Bulgares. Il porte toujours sur lui un exemplaire manuscrit de sa thèse présentée à l'Académie de Kiev sous le titre „Sur ce que le chef de l'Eglise Bulgare ne dépendait, dans les temps anciens, ni du Saint-Siège ni du patriarche de Constantinople“. Il sait combien l'esprit religieux russe s'alarme au premier soupçon d'hérésie; aussi s'efforce-t-il de convaincre ses interlocuteurs que l'autonomie de l'Eglise bulgare ne porterait pas atteinte aux canons, qu'elle serait, au contraire, conforme à une longue tradition historique.

Gagner les Slaves de tous les pays à la cause bulgare paraît à Nathanaël le devoir le plus urgent. En 1852 il part de Pétrograde pour Varsovie, où il prend contact avec le monde scientifique polonais. Il s'y arrête peu, toutefois, impatient de se trouver à Prague qui l'attire irrésistiblement par sa réputation de centre slavophile. Il est, en effet, reçu à bras ouverts par les maîtres de la philologie et de l'ethnographie slaves: Šafarik, Hanka, Šumavsky et Palacky l'écoutent avec sympathie et l'encouragent. A Vienne, Nathanaël a des entrevues tout aussi intéressantes; il s'entre-

tient notamment avec le savant slovène Miklosich et l'ethnographe serbe Vouk Karadjitch, [deux célébrités slaves de l'époque. De Zagreb, Novi-Sad et Carlowetz le jeune apôtre bulgare emporte un grand réconfort. Il y a senti battre généreusement le cœur slave. C'est à Belgrade qu'il éprouve la première déception. „Nous n'y avons pas trouvé, dit-il dans son Autobiographie, de sincérité ni de sympathie fraternelle“.

De Belgrade Nathanaïl se rendit en Valachie et en Moldavie où il visita les colonies bulgares. Son idée était, après avoir achevé cette tournée, de s'établir à Constantinople où commençaient à se grouper les chefs du mouvement national. Il espérait pouvoir y fonder une revue littéraire. Il s'était entendu à ce sujet avec Dragan Tzankoff, dont la retentissante carrière commençait juste à ce moment, et avec un jeune Bulgare de Macédoine, Constantin Petkovitch, qui venait de sortir d'une université russe<sup>1)</sup>. Mais la guerre de Crimée allait ajourner la réalisation de ce projet. Constantinople devenait un lieu dangereux pour les adeptes du slavisme. Aussi, tandis que ses deux compagnons fuyaient l'un à Vienne, l'autre en Russie, Nathanaïl se réfugia au Mont-Athos, dans son couvent de Zograf où, dévoré du besoin d'activité, il s'empessa de fonder une école de théologie pour les moines.

Le mouvement national ne devait cependant laisser longtemps Nathanaïl dans la sérénité du couvent. Le 3 mai 1854 un émissaire révolutionnaire, Pavel Gramadoff, venait le rejoindre dans sa retraite, lui demandant son concours pour une insurrection générale des pays bulgares dans le but de troubler la situation intérieure de la Turquie et de faciliter le passage du Danube par les Russes. De plus en plus persuadé que toute activité politique, sous n'importe quelle forme, serait fatale au peuple bulgare sans une période de

---

<sup>1)</sup> Petkovitch est né à Bachtino-Sélo, arrondissement de Vélès. Il est l'auteur d'un ouvrage publié par l'Académie des Sciences Russe (1865) et intitulé „Revue des antiquités du Mont-Athos“.

préparation morale par les écoles et sous les auspices d'une Eglise nationale, Nathanaïl refusa de s'associer à ce projet d'insurrection, d'autant plus qu'il voyait la Turquie soutenue par une formidable coalition européenne. Toutefois, voulant être en mesure d'observer les événements et, si possible, d'en tirer profit pour sa nation, il quitta le Mont-Athos et, par Trieste, se rendit à Vienne, où il prit contact avec l'ambassade russe.

Il tombait à merveille, car Gortschakoff l'avait fait chercher pour l'envoyer au Monténégro avec une mission politique auprès du prince Danilo. Nathanaïl connaissait déjà ce prince qui, lors d'une rencontre à Pétrograde, lui avait proposé le poste d'archevêque de Cettigné. L'occasion qui s'offrait d'aller le rejoindre pouvait être utile; elle était en tout cas flatteuse. Mais, réflexion faite, il refusa, craignant d'être éloigné pour longtemps de son peuple. Quelques années plus tard le gouvernement russe devait lui proposer un autre poste de confiance; il voulut l'envoyer à Jérusalem pour y fonder un couvent et une école russes, destinés à devenir, en dehors de toute influence de l'Eglise grecque de Constantinople, un centre religieux pour les Slaves d'Orient. Mais cette offre ne tenta pas non plus Nathanaïl; il préféra se fixer en Moldavie, où, ayant obtenu l'administration des biens de mainmorte que le couvent de Zograf y possédait, il trouvait le moyen, vivant lui-même d'une vie très stoïque et toute de privations, de secourir les émigrés bulgares.

La période qui suit la guerre de Crimée fut une époque particulièrement favorable au réveil bulgare. Sous l'influence de la France et de l'Angleterre, ses alliées, la Turquie inaugura vis-à-vis des populations de l'empire une politique, sinon de libéralisme, du moins de tolérance; d'un autre côté, profondément ulcérée d'avoir vu se presser contre elle presque toute l'Europe occidentale, la Russie se tournait vers l'Orient et allait y reprendre sa mission slave. Favorisée à la fois



par les nouvelles dispositions de la Porte et par l'intérêt ravivé des Russes pour leurs frères de race dans les Balkans, la nation bulgare se mit passionnément à l'œuvre, groupant ses forces et fonçant de plus en plus contre la domination phanariote.

Nathanaïl a une très grande part dans tous les progrès réalisés de ce temps. On le voit à la tête de toutes les belles initiatives. En 1856 il fonde la Société de bienfaisance bulgare d'Odessa qui dut jouer plus tard un si grand rôle politique comme organe de liaison entre la Russie et les pays bulgares. Reprenant ses anciens projets littéraires, il crée, en 1857, une revue à Constantinople, les *Balgarski Knijitsi*<sup>1)</sup>, premier organe sérieux de la pensée bulgare et redoutable instrument de combat dans les luttes théologiques qui vont s'engager bientôt avec les docteurs de l'Eglise grecque. Deux ans plus tard, en 1859, se rendant à Bucarest, il prête son autorité à la constitution de la Société littéraire bulgare qui après avoir publié, à Braïla, plusieurs années de suite, un recueil périodique très apprécié dans le monde slave, transporta après 1879 son siège à Sofia et fut érigée, il y a une dizaine d'années, en Académie des Sciences.

Nous retrouverons plus tard Nathanaïl archevêque d'Ochrida, car il eut la joie d'occuper en 1874 la chaire de Saint Clément. Mais de cette revue sommaire de son activité on voit déjà combien décisif fut dans le mouvement bulgare le rôle de cet homme extraordinaire qui, né paysan, de parents illettrés, dans un village si obscur de la Macédoine qu'on a de la peine à le trouver sur une carte, s'initia aux plus subtiles beautés de la pensée hellénique, devint maître-écrivain<sup>2)</sup> dans un idiome qui n'était pas encore

<sup>1)</sup> „Les livres bulgares“.

<sup>2)</sup> Les écrits de Nathanaïl sont remarquables par la force et la saveur de la langue. Il savait admirablement ajouter à la concision élégante qui lui venait des modèles helléniques le pittoresque du parler populaire.

constitué en langue littéraire, fraya avec les plus hauts dignitaires de l'Eglise et de l'Etat russes; entretint une correspondance suivie avec les savants slaves de tous les pays et, déclinant les propositions les plus flatteuses pour son avenir, servit modestement, avec une ferveur de saint et un courage de héros — car il devait être un jour chef de comité dans une révolte en Macédoine après le congrès de Berlin — sa patrie malheureuse et humiliée, dans le réveil de laquelle il fut un précurseur d'abord, un chef ensuite.

### **Jinzifoff.**

Vers le milieu du XIX-e siècle l'affluence d'étudiants Bulgares augmenta beaucoup dans les universités russes. Ces jeunes gens étaient très cordialement reçus dans la société slavophile, sur laquelle leur patriotisme ardent et leur goût pour l'action exerçaient un grand charme. Lorsque, parmi la série de personnages irrésolus qui remplissent ses romans, Tourguenieff voulut présenter un caractère fort et entier, c'est un étudiant bulgare qu'il peignit sous les traits d'Insaroff. Quelques-uns de ces étudiants se fixèrent en Russie, y établirent le champ de leur activité patriotique et rendirent de grands services à la cause bulgare. Parmi eux il faut citer le Macédonien Raïko Jinzifoff.

Jinzifoff est né à Vélès, dans la Macédoine centrale (1839). Son père, qui avait quelque peu étudié la médecine à Athènes, lui avait donné les premières leçons de grec. Plus tard, il fut envoyé à Samokov où il fit des études suffisantes pour l'époque. En 1855, à l'âge de seize ans, il devient professeur à son tour. Il enseigne à Prilep, puis à Koukouche (Kilkiš en grec) et prend part aux premières luttes contre l'Eglise grecque. Il est plein d'enthousiasme pour la cause nationale, mais il sent que, pour jouer un rôle utile parmi ses compatriotes, il lui faut recevoir une plus haute instruction. La Russie l'attire par son prestige mystérieux;

il s'y rend, en 1858, muni de ses maigres économies, sans aucune idée du lendemain. Entré d'abord au séminaire d'Odessa, puis un an plus tard, inscrit à la faculté des lettres de Moscou, il pioche ferme, selon l'habitude de sa race. Mais, tout comme Nathanaël, ses études ne l'absorbent par entièrement; il n'oublie pas un seul instant qu'il se doit avant tout à sa nation.

En 1860 il fonda, avec quelques camarades de l'université, une revue littéraire, imprimée à Moscou et dont le titre Bratski Troud (l'œuvre fraternelle) était suivi de cette épigraphe caractéristique: „N'oublie pas le foyer paternel; ne méprise pas les anciennes coutumes“. N'est-ce pas que cette pensée traditionaliste est frappante chez de tout jeunes gens vivant dans ce milieu russe des années 70, si saturé d'esprit révolutionnaire et de radicalisme philosophique? Mais tout est frappant chez ces hommes prédestinés qui, en moins de vingt ans, devaient faire ressusciter un peuple, tombé en catalepsie historique.

Jinzifoff figure dans l'histoire de la littérature bulgare avec le titre de poète. Du poète avait-il les dons naturels? Les critiques sévères les lui contestent. Mais il arrive, dans tous les pays que les critiques sévères se trompent. Jinzifoff avait l'imagination prompte et vive, une sensibilité fine et, aussi, le goût naturel du rythme et de la cadence: voilà, semble-t-il, des qualités suffisantes pour faire un poète. La langue bulgare étant, dans cette période de son évolution, encore rebelle à la noble discipline du vers, il est très explicable qu'avec cet instrument indocile il n'ait pas pu produire des œuvres parfaites. Certes, les grammairiens et les philologues ont beau jeu, car il arrive à Jinzifoff d'être incorrect, mais cette maladresse ingénue de la forme, l'hésitation et la timidité dans le choix des mots offrent à d'autres esprits le plaisir qui se dégage des primitifs.

L'œuvre poétique de Jinzifoff ne saurait être ici l'objet d'un examen détaillé. Il importe toutefois de noter — la chose

a son importance au point de vue de l'histoire de la littérature et pour la part prise par la Macédoine dans la renaissance bulgare — que Jinzifoff a été un des tout premiers poètes lyriques en langue bulgare moderne.

Le rôle de Jinzifoff comme publiciste fut encore plus important. Il collabora à toutes les publications bulgares de l'époque et dans beaucoup de revues et de journaux russes. Ses écrits historiques et politiques sont entièrement consacrés à la propagande pour le mouvement national. Dans les périodiques bulgares il publiait des études ayant pour objet principalement les rapports de la Bulgarie et de Byzance dans le passé; par ses articles dans les revues russes il faisait connaître au monde slave l'état misérable où l'Eglise grecque avait réduit le peuple bulgare et les efforts de celui-ci pour se libérer du joug des phanariotes. En 1866 Jinzifoff revint dans son pays d'origine pour y recueillir des matériaux en vue de la défense des intérêts nationaux. A son retour, il rédigea sur sa mission un long rapport qui parut dans le recueil de la Société de bienfaisance slave de Moscou sous le titre „Notes d'un voyageur en Macédoine en 1866“<sup>1)</sup>.

Jinzifoff entretenait avec les cercles slavophiles de Moscou des relations étroites. Il était très lié avec Ivan Serguievitch Aksakoff; par contre, il ne semble pas qu'il ait été sous l'influence de Katkoff. On sait que les conceptions d'Aksakoff étaient, malgré certain amour mystique du passé, d'essence démocratique, tandis que Katkoff défendait, sous le couvert d'une idéologie traditionaliste et philoslave, les principes de l'autocratie. Du reste tous les étudiants bulgares de Moscou se sentaient irrésistiblement attirés par le libéralisme d'Aksakoff, dont la grande âme vibrait comme une harpe placée au centre du monde slave.

<sup>1)</sup> Le recueil russe en question portait le titre de „Rodnoïé Plémia“.

L'organe d'Aksakoff était, à cette époque, le *Den*; Jinzifoff<sup>1)</sup> y collaborait régulièrement. Ses articles écrits d'une plume éloquent, pleins de passion, suscitaient chez les lecteurs russes de vives sympathies pour la Bulgarie opprimée et préparaient les esprits pour la grande œuvre d'Alexandre II.

Le courant slavophile commencé au début du règne de Nicolas I avec les Khomiakoff, les Samarine, les Pogodine, les Kiréevski, prenait un essor grandissant et manifestait de plus en plus des visées politiques. En 1867 se réunissaient à Moscou, sous l'étiquette d'un congrès ethnographique<sup>2)</sup>, des représentants de tous les pays slaves. Jinzifoff ne manqua pas l'occasion de poser, devant cette assemblée générale de la race slave, le problème de l'avenir de la Bulgarie. Dans un discours de haute inspiration et de superbe envolée, il rappela d'abord aux délégués l'apport du peuple bulgare dans l'histoire de la civilisation slave. Il dit:

„Au-dessus de nos têtes s'élève et frémit au vent un emblème. C'est le drapeau saint qui, pour la première fois après une longue séparation historique, jette son ombre sur tous les frères slaves, le drapeau sur lequel sont peintes les images des S-ts Cyrille et Methode, apôtres et éducateurs de tous les Slaves sans exception. Personne ne contestera que ce drapeau ne soit un symbole commun à tout le slavisme. Mais n'oublions pas que ces apôtres et ces inventeurs de l'écriture slave sont nés en Macédoine, qu'ils ont vécu et grandi parmi le peuple bulgare dont les aïeux parlaient cette même langue dans laquelle Cyrille et Méthode ont traduit les Ecritures saintes. C'est de leurs mains que toutes les tribus slaves, parmi lesquels les Russes, reçurent l'évangile...

1) Jinzifoff collaborait régulièrement de même au journal „Moscva“, et aux revues „Pravoslavnoié Obozrenié“, „Sovremennaja Létopis“, etc.

2) On trouve un compte-rendu de ce congrès dans un livre russe paru en 1867 sous le titre „L'exposition ethnographique russe et le congrès slave“.



Par eux et par leurs élèves a été jetée dans la grande terre russe la semence de la science slave et de la sainte religion orthodoxe, pierre angulaire de la culture passée, présente et future du peuple russe... Frères! Ce n'est pas le lieu, et du reste le temps m'en aurait manqué, d'ouvrir les Tables dans lesquelles sont inscrits les destins historiques et les œuvres du peuple bulgare. Je ne saurais pas non plus vous expliquer quelle place les Bulgares ont occupée dans l'évolution historique de la race slave et comment, par leurs anciens écrits, ils ont posé les bases de la littérature slavo-russe. Mais je sens le devoir sacré de déclarer ici au peuple russe qu'à l'heure actuelle les Bulgares souffrent sous un joug odieux. Frères russes! Vous qui êtes puissants par l'esprit et par la force, oublierez-vous l'infortuné peuple bulgare?"

Le discours de Jinzifoff, qui produisit, selon le témoignage des contemporains, un effet extrêmement émouvant — ce fut le grand événement de ce congrès — se terminait par un toast en vers. Après avoir adressé un salut fraternel à tous les peuples slaves, Jinzifoff exprimait le rêve de voir retentir, dans toutes les terres bulgares, sur les rives du Danube comme autour du Vardar, le verbe victorieux de la liberté.

Jinzifoff ne vécut pas assez pour voir ce rêve accompli. Il mourut en 1877, à Moscou, juste à la veille de la guerre russo-turque. Sa mort fut pleurée par les slavophiles russes autant que par les Bulgares. Il a laissé dans l'histoire de la littérature bulgare des vers d'un sentiment tendre et nostalgique et un long poème épique dont le sujet est tiré de la vie des Bulgares de Macédoine. Mais ce qui perpétue sa mémoire dans le souvenir de la postérité, c'est sa vie entièrement consacrée au réveil de son peuple, c'est la passion dévorante qu'il eut pour la Bulgarie et qui lui faisait écrire son dernier article sur un lit d'agonie. Aussi son nom jouit-il, surtout en Macédoine, d'un culte inextinguible et pieux. On aimera, tant qu'il y aura des Bulgares sur la terre, les

vers touchants où cet enfant de Vélès, encore sur les bancs de l'université (1862), s'écriait :

Pour la nationalité et pour la justice,  
 Pour la langue de nos pères et de nos mères  
 Ochrida et Tirnovo ont poussé leur cri :  
 La Macédoine, terre merveilleuse, ne sera pas grecque.  
 Les monts, les forêts et les herbes,  
 Les rochers de ce pays,  
 Les oiseaux, les poissons(!) du Vardar  
 Tout ce qui vit, et même les morts,  
 Surgiraient pour répondre à la face du monde :  
 „Nous sommes Bulgares, nous sommes Bulgares ;  
 Des Bulgares vivent dans ce pays!“

On a beaucoup admiré, au cours de la guerre actuelle, le héros inconnu qui cria à ses camarades fauchés : „Debout, les morts!“. Plus de cinquante ans auparavant, Jinzifoff, fils inspiré de la Macédoine, appelait les morts au secours contre les Grecs phanariotes, voleurs de patries.

### Anthyme Risoïf.

Il est curieux de remarquer que tous les pionniers de la renaissance bulgare en Macédoine qui commencèrent la lutte contre la domination de l'Eglise de Constantinople avaient fait leurs premières études en grec. Beaucoup d'entre eux avaient étudié à Athènes. C'est même là qu'ils reçurent, souvent comme un coup de foudre, la révélation de leur vraie nationalité et l'inspiration de leur apostolat. Le mépris souverain que les Grecs affichaient des autres peuples chrétiens en Orient, la désinvolture outrageante avec laquelle ils proclamaient leur droit à dominer toutes les autres races balkaniques, condamnées, en tant que barbares et irrémédiablement inférieures, à la servitude morale, ne pouvaient pas ne pas provoquer une réaction violente dans l'âme des jeunes Macédoniens, chez qui, à défaut de no-

tions précises, la tradition orale, jamais complètement éteinte, avait laissé d'obscurs éléments de conscience nationale. Au premier choc reçu, cette conscience endormie bondissait et, bientôt éclairée par les investigations historiques que la connaissance du grec mettait à la portée de ces jeunes gens, elle se transformait en besoin d'agir. Athènes était devenue de la sorte — la chose est d'une ironie savoureuse — un centre de la propagande bulgare.

Voici en effet ce qu'un pieux ouvrier de la renaissance bulgare, l'archimandrite Anthyme Risoff, originaire de Stroumitza, Macédoine méridionale, écrivait au célèbre Apriloff en 1847 :

„En 1838 je suis parti pour Athènes. C'est là que, contre tout espoir, j'ai vu et j'ai entendu ce à quoi j'avais toujours aspiré de toute mon âme... J'ai vu des grammaires et des histoires bulgares et les livres de Vénéline; j'ai appris que dans plusieurs villes de la Bulgarie des écoles bulgares avaient été fondées et que beaucoup de jeunes gens se préparaient à Odessa et ailleurs pour devenir des instituteurs... En un mot j'ai vu et j'ai entendu d'authentiques signes du temps et des annonces mystiques démontrant que Dieu Tout-Puissant avait commencé à penser à notre peuple. Et des joies ineffables m'ont pénétré tout entier... Je suis resté en Grèce jusque l'an passé, 1847, à étudier au gymnase et à l'université; je pensais toujours à retourner dans ma patrie et d'y retourner avec l'intention d'enseigner selon mes forces, non en grec, mais en bulgare, étant Bulgare moi-même, et de ne pas mériter qu'on me condamne un jour comme un ilote paresseux...”

Dans la même lettre — un des documents les plus précieux sur l'état d'âme des Bulgares de Macédoine à cette époque — Anthyme Risoff dit ses souffrances au souvenir de ce qu'il voyait dans sa ville natale, Stroumitza :

„On y voit tous les prêtres bulgares jusqu'au dernier officier en grec sans connaître un seul mot grec; on y en-

tend tous les Bulgares prononcer à l'église *Κύριε ἐλέησον!* sans savoir ce qu'ils disent. Et les autres superstitions, fruit de l'ignorance, qui les dénombrera? Quand j'y réfléchissais, je tombais en défaillance. Quand je revenais à moi-même je versais des larmes amères et je m'écriais: Seigneur! N'auras-tu jamais pitié de notre peuple et ne l'arracheras-tu pas à cette misère?"<sup>1)</sup>.

### Jordan Djinote.

Par l'intensité du sentiment et l'appel constant à l'intervention divine, les lettres et mémoires de cette époque rappellent les premiers temps du christianisme. L'analogie d'ailleurs s'affirme par plus d'un trait. Comme les chrétiens au temps des persécutions romaines, les Bulgares de Macédoine, sur qui étaient toujours suspendues les terribles représailles des évêques grecs, alors tout-puissants auprès des autorités ottomanes, se réunissaient souvent à des agapes fraternelles où ils communiaient dans la même foi. Ils recevaient la visite de délégués mystérieux qui s'en allaient de ville en ville porter la bonne nouvelle et ranimer les courages. Rien ne manquait à la ressemblance, pas même les cas de conversions subites, car on vit revenir au sentiment de leurs origines et se transformer en apôtres de l'idée nationale des gens qui l'avaient combattue à cause de leur orgueil d'hellénistes.

Mais ce qui dans l'époque du réveil bulgare en Macédoine est le plus émouvant — c'est la joie extatique de ces gens, si longtemps humiliés par le joug grec, d'avoir retrouvé le sentiment de leur race, le besoin qu'ils avaient de crier, à la face de l'ennemi, leur nom reconquis, en le parant de toutes les gloires et de toutes les perfections. Écoutons ce qu'écrit en 1851 Jordan Hadji Konstantinoff Djinote, maître d'école

<sup>1)</sup> L'œuvre et l'activité de l'archimandrite Anthyme Risoff (en bulgare) par A. P. Stoïloff dans *Outchilichten Pregled*, juin 1907.

originnaire de Vélès, Macédoine Centrale; „Si quelqu'un me demande si je suis un simple homme d'école ou un Bulgare, je dirai, prompt à la réponse: je suis Bulgare... Il ne serait pas digne de mon slavo-bulgarisme d'être mal-faisant ou perfide. Le vrai Bulgare ne ment pas, n'est pas envieux, ni fainéant non plus, ni hypocrite, ni débauché... Rien n'est plus beau que d'être Bulgare. Le Bulgare travaille à l'excès, il pousse la charrue, il enseme la terre, fait le commerce, guerroye; il est fidèle, hospitalier, a peur de Dieu et respecte son roi — tout cela dans la mesure légitime qui est due à Dieu et à César“.

Après avoir fait ce portrait où perce l'idée de déprécier le Grec, auquel l'auteur refuse naturellement les vertus accordées à ses frères de race, Djinote déclare :

... „Mon noble bulgarisme m'interdit de n'être pas bon. Il m'inspire de la foi, de l'espérance et de l'amour de l'humanité...“

Dépeignant la joie qu'il a de servir sa nation comme éducateur, il pousse cette fière exclamation: „Je brûle comme l'Etna et Hécla, et Vulcain m'a forgé une couronne en diamant!“ Et puis, pris d'une espèce de délire, il s'écrie: „Servons tous notre nation même si cela était désagréable à Dieu!“ <sup>1)</sup>.

L'homme qui lançait ce défi à Dieu n'était ni un athée, ni un fanfaron; c'était un patriote, décidé à braver pour le bien de sa nation tout, jusqu'à l'enfer — auquel il croyait.

C'était d'ailleurs un homme singulier que ce Djinote, fantasque, démesuré, susceptible à l'excès, batailleur, provocant, épris de cette chose rare parmi les Slaves: le panache — mauvais caractère selon quelques contemporains — mais, de l'avis de tous, noble, désintéressé, brave jusqu'à la témérité et n'ayant qu'une passion au monde, sa patrie. Djinote avait, lui aussi, fait ses études en grec. Mais tout jeune encore il

<sup>1)</sup> Publié en bulgare dans Tzarigradski Vestnik No. 44, 1851.



se sentit mordu au cœur par ce qu'il appelle son „slavo-bulgarisme“ et dès lors sa haine de l'Eglise phanariote ne connut plus de bornes. Les journaux de l'époque sont remplis de ses imprécations romantiques contre le clergé grec. Il n'était pas tendre non plus pour ceux des ses compatriotes macédoniens qui ne montraient pas assez de hâte à secouer le joug phanariote. Les écrits de Djinote sont l'image de son caractère : désordonnés, primesautiers, avec des échappées lyriques, pleins de verve et d'ironie. Il avait, à un degré remarquable, le don des portraits ; il en a tracé qui restent des modèles du genre.

Le grand titre de Djinote à la reconnaissance de la postérité, ce ne sont pas ses écrits, mais son apostolat en Macédoine, qu'il parcourait en long et en large comme maître d'école et agitateur. Un homme de son caractère ne pouvait pas ne pas se heurter à chaque pas aux évêques grecs. Ceux-ci l'ont en effet pourchassé sans relâche. Ils réussirent enfin à le faire exiler en Asie-Mineure. Ils croyaient s'en être débarrassés pour toujours ; il revint, et ce fut de nouveau une lutte sans merci. Jusqu'à sa mort, survenue en 1882, Jordan Hadji Constantinoff dit Djinote, resta sur la brèche, infatigable, cherchant la lutte comme d'autres aspirent au repos. Ce romantique fut le paladin du mouvement bulgare en Macédoine.

### Les frères Miladinoff.

Nous avons dit tout à l'heure que Djinote avait été, sur la demande de l'Eglise grecque, envoyé en Asie-Mineure. Son cas n'est pas isolé. L'exil ou la prison attendaient tous ceux qui osaient affronter ouvertement l'Eglise grecque. On sait que celle-ci avait reçu des sultans de grands privilèges. C'est elle qui officiellement représentait les orthodoxes devant les autorités. Aussi il suffisait aux évêques d'accuser quelqu'un qu'il troublait par ses agissements l'ordre

moral dans le peuple chrétien, pour l'exposer aux rigueurs du gouvernement turc. Plus tard ce régime eut des adoucissements, mais à l'époque qui nous occupe, il gardait toute sa redoutable sévérité.

C'est par centaines qu'on compte les Bulgares de Macédoine, exilés ou emprisonnés sur la demande des phanariotes, mais les plus illustres victimes de l'Eglise grecque, celles qui attachèrent le plus grand opprobre à son nom, ce sont les deux frères Miladinoff, nés à Strouga, dans la Macédoine orientale.

L'ainé des Miladinoff, Dimitr, avait fait ses études à Janina, en Epire, qui était, à cette époque, un des grands centres de l'instruction hellénique. Il y avait appris, outre le grec, le français et l'italien. Par ces deux langues les influences occidentales ont dû s'exercer sur lui, mais nous ne savons pas, malheureusement, ce qui en résulta pour les tendances générales de son esprit. Par contre nous savons, par un témoignage formel de son biographe, Jinzifoff,<sup>1)</sup> la révolution qui durant son séjour à Janina s'opéra en lui au point de vue du sentiment national.

„Quand il étudiait à Janina, dit Jinzifoff, il s'étonnait de voir que nombre de forêts, fleuves, villes, villages, ruines portaient (en Epire) des noms qui ne sonnaient pas bien en grec et qui donnaient à croire que dans ces régions avait vécu autrefois un peuple d'origine non-hellénique. Plus tard, lorsqu'il connut les travaux de Fallmerayer (le célèbre archéologue allemand qui dans son ouvrage *Geschichte der Halbinsel Moréa*, 1830, soutenait que les habitants actuels de la Grèce sont un mélange de Slaves et d'Albanais), Miladinoff y rencontra ses propres conceptions et les idées qui l'avaient assailli dès son jeune âge: c'est alors que la renaissance se fit en lui“.

---

<sup>1)</sup> Le poète Jinzifoff a publié, dans la revue russe „Rodnoïe Plémia“, une biographie de Miladinoff, dont il fut le collègue à Prilep et à Koukouche.

A son retour de Janina, Miladinoff fut nommé professeur à Ochrida. Un de ses élèves, le poète Pârlitcheff, nous a laissé en quelques mots ce portrait de lui: „Sa parole coulait de ses lèvres, douce comme le miel. Un feu sacré brillait dans ses yeux“ <sup>1)</sup>. En ce temps, l'enseignement à Ochrida était donné en grec. Miladinoff se conforma à l'usage. Il était prématuré de songer à y substituer le bulgare et du reste Miladinoff, comme beaucoup de ses contemporains instruits qui se sont illustrés à divers titres dans le mouvement national, était d'avis que, pour une certaine période encore, les Bulgares devaient cultiver les études helléniques, car ils pouvaient y trouver non seulement les ressources les plus précieuses pour leur formation intellectuelle, mais aussi l'inspiration des hautes vertus nationales dont l'antiquité grecque offre l'exemple. Miladinoff continua donc à enseigner les classiques grecs, mais il les faisait traduire en bulgare par ses élèves. Un professeur russe, Victor Grigorovitch qui, en 1845, au cours d'une mission archéologique, s'était rendu à Ochrida, a assisté à une de ces curieuses leçons où Miladinoff faisait expliquer à ses élèves, en dialecte bulgare, les maîtres de la pensée antique et en fut transporté de joie et de surprise. Dans une lettre à l'écrivain bulgare Alexandre d'Exarque, Miladinoff raconte lui même cette scène touchante:

„Lorsqu'un jour je faisais une leçon sur Thucydide, Grigorovitch s'écria émerveillé: „Mais vous êtes nos frères!“ Il lui semblait qu'il rêvait et il ne pouvait croire que la langue slave était notre langue maternelle et celle de nos aïeux. Lorsque le soir nous arrivâmes tous les deux dans ma ville natale Strouga, il pria ma mère de lui chanter une chanson bulgare qu'il inscrivit sur son carnet; en outre il m'engagea beaucoup d'écrire une grammaire de la langue bulgare parlée chez nous: il voulait l'attendre à Vienne.“<sup>2)</sup>

<sup>1)</sup> Cité de „L'Autobiographie de Pârlitcheff“ (en bulgare).

<sup>2)</sup> Cette lettre, écrite en grec, a été publiée dans la revue bulgare *Minalo*, livr. II.

Préconisant le grec comme langue d'enseignement dans les collèges, Miladinoff, dès cette époque, nourrissait le projet d'introduire le bulgare dans les écoles communales. En 1848 il s'en ouvrit à quelques uns des notables d'Ochrida, mais son idée se heurta à une opposition intransigeante. La grande bourgeoisie d'Ochrida était, depuis la suppression du Patriarcat bulgare de cette ville (1767), en partie hellénisée, sinon de langue du moins de sentiment, et elle considérait comme une offense à sa dignité de caste toute allusion à son origine. Miladinoff essaya d'intéresser à sa cause les couches populaires et ici sa propagande eut un écho vibrant, car elle réveillait les glorieux souvenirs d'un passé un peu estompé mais point oublié. Mais, durement opprimé par les grands, sans voix auprès des autorités turques, le peuple ne pouvait être d'aucun secours pour Miladinoff; celui-ci fut donc contraint de quitter Ochrida.

Cette mésaventure ne découragea pas Miladinoff: nous le voyons au contraire redoubler d'ardeur. Pendant quelque temps il parcourt la Macédoine sous prétexte de solliciter des dons pour la construction d'une église bulgare à Constantinople, en réalité pour les fins de sa propagande patriotique. Puis il reprend sa vocation de professeur.

Il n'est presque pas de grande ville en Macédoine où Miladinoff n'ait enseigné. Tous ses élèves ont parlé de lui comme d'un maître incomparable. Outre une culture sérieuse, il possédait de grandes aptitudes pédagogiques. Mais ce qui attirait surtout les élèves, c'était l'esprit patriotique de son enseignement, la passion nationale qui animait toutes ses leçons, l'art extraordinaire qu'il avait d'évoquer l'idée de la patrie bulgare et le souvenir de sa grandeur à propos de tout, tout lui étant un prétexte pour sa propagande, l'explication d'un texte de Démosthène comme la solution d'une règle de trois.

Les cours de Miladinoff étaient une pépinière de futurs ouvriers pour le réveil de la nation bulgare en

Macédoine. Les évêques Parteniï de Galitchnik et Panaret de Patelé, le docteur Michaïkoff, le poète Pârlitchev, les frères Robeff, toute cette fière pléiade qui devait faire triompher contre les forces nombreuses de l'hellénisme le sentiment bulgare de la Macédoine, est sortie de son auditoire. Toutes les fois qu'on étudie la renaissance bulgare dans quelque ville macédonienne, on est sûr de rencontrer, parmi les chefs du mouvement local, un élève de Miladinoff ou des gens ayant subi son influence. Car l'œuvre de cet éducateur ne se limitait pas entre les murs de l'école; elle se répandait dans toutes les classes de la société, discrète et sagement persuasive au milieu des bourgeois influents, chaleureuse et entraînante dans le peuple, éprouvant parfois des déboires, mais ne se lassant jamais.

Miladinoff — tous ses contemporains en font foi — était un agitateur merveilleux. Il n'avait pas le tempérament batailleur et les airs de bravoure de Djinote; mais il avait du tact et de la mesure et ses arguments agissaient même sur les natures les plus hésitantes. Le clergé grec ne tarda pas à s'apercevoir que sous sa modération apparente Miladinoff était un adversaire redoutable et se mit à le traquer partout où celui-ci apparaissait.

En 1856 Miladinoff, qui cette année-là avait été professeur à Monastir, dut quitter la Macédoine. Il fit un court séjour en Bosnie, à Saraiévo, visita Carlovetz, siège du patriarcat orthodoxe de Hongrie, ainsi que Belgrade. Ce voyage lui fit connaître les progrès réalisés par les Serbes et augmenta ainsi, par un sentiment bien compréhensible d'émulation, son zèle pour l'instruction du peuple bulgare. A Carlovetz Miladinoff fut invité à rester comme professeur de grec au gymnase serbe de la ville, mais il répondit que sa mission l'appelait en Macédoine.

A son retour à Strouga, sa ville natale, une offre flatteuse l'attendait: la communauté bulgare de Koukouche l'ap-



pelait comme professeur principal (1857). Nous possédons sa réponse; elle est pleine d'enthousiasme et de foi. Félicitant cette cité patriotique du courage qu'elle avait eu d'introduire la langue bulgare dans ses écoles, il s'écriait:

„Mais on dira que les phanariotes jetteront sur nous l'anathème! L'écriture bulgare est contraire à Dieu! Ce n'est pas la première fois qu'ils auraient dit cela. Mais ces temps sont passés! Des rayons lumineux percent déjà les ténèbres! Les Grecs ne pourront plus nous abuser, comme ils l'ont fait il y a cinquante ans à Castoria, où les phanariotes jetèrent l'anathème sur la langue bulgare; vous savez que là les citadins furent les seuls à se laisser helléniser, tandis que toute la région de Castoria est restée slave, comme le démontrent la langue et les chants populaires“.

Cette lettre était écrite en grec: Miladinoff s'en excusait avec une humilité touchante. „Oh comme j'ai honte d'exprimer mes sentiments en langue grecque!“ disait-il, mais la langue littéraire bulgare était encore en formation et, soucieux de son style, en parfait helléniste qu'il était, il n'osait pas encore s'en servir dans les écrits d'importance.

Le séjour de Miladinoff à Koukouche fut très fécond. Sous sa direction les écoles prirent un essor merveilleux. Des enfants villageois accouraient de toute la région environnante pour suivre les leçons bulgares. Des hommes adultes s'y pressaient en foule, quittant leurs boutiques ou leurs ateliers. On dut ouvrir des cours du soir. Sur le marché s'improvisaient des écoles de plein air où les plus avancés en écriture bulgare initiaient les autres aux secrets de la lecture.

L'esprit pondéré et prudent de Miladinoff veillait sur toute cette flamme, mais l'âme du peuple s'embrasa avec une telle violence qu'elle finit par échapper à son contrôle. En 1858 la ville de Koukouche enleva les livres grecs de sa cathédrale; un moine bulgare, venu du Mont-Athos, y servit la messe en slave, au milieu d'un enthousiasme indescrip-

tible: au moment où il commençait à réciter le credo, en langue populaire bulgare, les fidèles tombèrent à genoux et versèrent des larmes d'attendrissement. De là à demander un évêque bulgare pour le diocèse, il n'y avait qu'un pas. Le Phanar refusa; alors la ville de Koukouche, plutôt que de se résigner à rester soumise à l'Eglise grecque, proclama son union avec le Saint-Siège qui lui promettait un clergé national. Nous aurons plus loin l'occasion de raconter cet épisode; disons maintenant que Miladinoff fut alarmé des conséquences possibles de ce bouleversement au point de vue de l'unité morale de la nation et quitta Koukouche.

En 1860—61 nous voyons Miladinoff à Ochrida et à Strouga. Depuis 1848, ces deux villes avaient fait de grands progrès dans leur réveil national. Une certaine partie de la bourgeoisie avait fait déjà défection à l'hellénisme et manifestait pour le mouvement bulgare un zèle grandissant. Elle accueillit Miladinoff avec joie et, stimulée par sa présence, s'apprêtait à des assauts plus audacieux contre l'Eglise phanariote.

Déjà en 1859, la ville d'Ochrida avait réclamé le rétablissement de son patriarcat national; de nouvelles démarches dans ce sens étaient à attendre et il était à croire aussi que les conseils de Miladinoff ne pouvaient que les hâter et les rendre plus pressantes. Aussi l'archevêque d'Ochrida résolut-il de frapper un grand coup. Le titulaire de la chaire d'Ochrida était à cette époque un certain Mélétiôs, prélat farouche et sans scrupules, qui a laissé dans le pays une mémoire sinistre. Par l'intermédiaire du Phanar il accusa Miladinoff d'être un agent panslaviste, payé par le gouvernement russe pour pousser la Macédoine à la révolution, et obtint de la Porte, toujours prompte à s'émouvoir au nom de la Russie, un ordre d'arrestation. Le 28 février 1861 Miladinoff fut arrêté et dirigé sous escorte à Constantinople. Afin de produire sur les esprits une impression de terreur, Mélétiôs le fit passer dans les rues, enchaîné dans des fers. L'effet fut tout opposé: le peuple pleurait sur son passage et faisait

le signe de la croix, mais dans le cœur des patriotes il n'y avait ni abdication ni désespoir.

Dimitr Miladinoff avait un frère cadet, Constantin, jeune homme très doué qui promettait un grand avenir. Celui-ci fit ses études d'abord à Janina, comme son frère, ensuite à Athènes où il prit ses grades à la faculté des lettres. Ses professeurs se plaisaient à voir en lui une des futures gloires de la Macédoine grecque, car ses études s'accompagnaient de beaucoup d'éclat; mais chez lui aussi la mystérieuse voix du sang devait triompher du sortilège de la pensée hellénique.

De fait — sans parler de l'influence du frère aîné, influence que l'on devine — la ville d'Ochrida même avait exercé sur l'esprit éveillé et impressionnable de Miladinoff l'effet de ses évocations historiques. Le poète Jinzifoff, qui devait être son camarade à l'université de Moscou, a bien noté cette action du milieu :

„Les ruines que l'on rencontre dans les environs d'Ochrida, les traditions se rattachant au nom de Saint-Clément et de ses élèves, les lambeaux de manuscrits slaves que l'on trouvait dans les couvents, tout cela ne pouvait ne pas agir sur l'esprit de Constantin Miladinoff. Chez un moine du Mont-Athos qui avait visité le pays d'Ochrida, il avait vu un livre avec de courtes biographies d'hommes célèbres des nations slaves; il avait copié ces biographies et il les avait toujours sur lui“.

Il avait lu aussi dans un livre de l'historien moderne grec, Paparigopoulos, que les places les plus importantes de la Bulgarie, au point de vue stratégique, étaient „Sofia, Vidine sur le Danube, Stroumitza, Ochrida et Prespa en Macédoine“. Ce passage l'avait, d'après Jinzifoff, fortement impressionné: il lui avait révélé l'unité des terres bulgares, du Danube aux extrêmes limites de la Macédoine.

L'enseignement reçu à Athènes ne suffisait ni à l'ambition intellectuelle de Constantin ni aux projets qu'il formait

pour son activité future parmi ses compatriotes. En 1856 il partit pour la Russie.

Moscou, la ville sainte des Russes, le jeta dans un grand enthousiasme. Mais c'est surtout la Volga, aux bords de laquelle il se rendit une vacance d'été, qui devait provoquer en lui une émotion inoubliable, car on croyait à cette époque que les Bulgares anciens étaient partis de la Volga et qu'ils en avaient pris le nom. Au retour de ce voyage il écrivait à un ami :

„O Volga! Volga! Quels souvenirs tu évoques en moi! Comme tu me fais plonger dans le passé! Volga, dans tes eaux mon camarade, Bulgare aussi, et moi nous nous sommes baignés et nous nous disions l'un à l'autre avec orgueil que nous avons reçu enfin le vrai baptême. Ne riez pas si je vous dis que mes compagnons se lavèrent la tête dans la Volga et en emportèrent quelques pierres comme les pèlerins en emportent du fleuve Jourdain... Volga! que de peuples se sont rencontrés sur tes rives! Que de grands événements se sont déroulés devant toi! Et de tous les peuples qui ont bu de ton eau, nous seuls avons gardé ton nom..."

Constantin Miladinoff était doué — on le voit — d'une vive sensibilité et d'une imagination ardente, les deux qualités essentielles du poète. Nous avons de lui des vers qui méritent l'attention de la postérité. Il les a publiés, pour la plupart, dans la revue *Bratski Troud* que lui et Jinzifoff avaient fondée à Moscou avec un groupe d'étudiants. Mais pour les écrivains bulgares de cette époque la littérature n'était pas une activité désintéressée de l'esprit; elle devait servir essentiellement à des fins patriotiques : développement de la langue ou exaltation de l'idée nationale. Miladinoff participait de cet état d'esprit de ses contemporains avec toute l'ardeur de son tempérament chaleureux. Durant tout le temps qu'il passa en Russie, la passion de servir son pays le domina avec toute sa sublime tyrannie. Agir, lutter, tels sont les mots les plus fréquents dans ses lettres d'alors. Au grand agitateur

Rakovski, qui attirait à ce moment-là tous les regards de l'ardente jeunesse bulgare, il écrivait<sup>1)</sup> que „tous les Bulgares aimant leur race devaient se lier des liens de l'amour fraternel et former contre la grecomanie une barrière infranchissable“. „En vérité, beaucoup d'entraves et de douleurs sont devant nous, ajoutait-il, et nous aurons à sauter par-dessus elles, mais avec l'aide de Dieu la victoire sera du côté des justes et — la vérité triomphera quand même“.

Deux ans plus tard, le 24 février 1861, dans une lettre, adressée elle aussi à Rakovski, il jetait ce cri du cœur:

„Travaillez! Plus vous honorez notre nation, plus grands seront vos services sur l'autel de notre patrie et d'autant plus vous vous attirez l'amour du peuple qui est aujourd'hui la plus douce récompense des âmes nobles“.

Ce besoin impérieux de se vouer au service de sa nation rendait Miladinoff bien impatient de retourner en Macédoine. D'ailleurs Dimitr l'y appelait lui annonçant que la communauté d'Ochrida voulait l'engager comme professeur principal. Au printemps de 1861 nous le voyons quitter la Russie, le cœur joyeux et débordant de magnifiques espérances, l'esprit plein de beaux projets. Mais à Belgrade une atroce nouvelle l'attend: son frère a été arrêté, il est dans une prison de Constantinople. Le sauver ou périr avec lui, telle est la seule pensée de Constantin. En proie aux plus noirs pressentiments — car il sait de quoi le Phanar est capable — il se rend à Constantinople, frappe à toutes les portes, sollicite tous ceux dont il espère un appui — pachas influents ou ambassadeurs étrangers — enfin, après bien des supplications, obtient la permission de voir son frère. Il entre dans la prison, on l'y retient. Il ne devait plus en sortir. Peu après les deux frères moururent — de fièvre typhoïde, selon certaines versions, empoisonnés par des agents du Phanar, selon une croyance plus générale. Ils furent en-

1) Cette lettre est du 20 janvier 1859.



terrés clandestinement et personne ne connaît aujourd'hui les tombes où ils reposent.

La mort des Miladinoff couvrit de deuil non seulement la Macédoine, mais toutes les terres bulgares. Elle porta la haine contre le clergé grec à un degré d'exaspération inouïe. On racontait la cruelle destinée des deux frères dans toutes les réunions et partout elle faisait couler des larmes. Quoi de plus touchant d'ailleurs que cette fin tragique où s'exaltent les deux plus nobles attributs de l'homme : l'amour fraternel et le culte de la patrie ? Aussi les Miladinoff sont vénérés comme martyrs de la race et leur histoire fait encore pleurer les petits écoliers de Macédoine.

Outre leur souvenir, devenu légendaire, les Miladinoff ont laissé à la nation bulgare une œuvre de très grande importance : leur recueil de chansons populaires de Macédoine. Depuis très longtemps l'ainé, Dimitr, avait eu le soin de noter les chansons qu'il entendait dans les différentes villes où il avait enseigné. Plus tard il avait associé à son travail son frère cadet. En 1861, s'écartant de sa route, Constantin s'était rendu à Agram (en Croatie) pour y publier le premier recueil de chansons. S'étant mis en contact avec les savants croates, il eut la chance d'obtenir la protection de Monseigneur Strossmayer, une des grandes figures du slavisme dans la monarchie danubienne. Le noble prélat qui portait le plus vif intérêt à tous les Slaves du sud, aux Serbes comme aux Bulgares, prit à sa charge les frais d'édition. C'est ainsi que dans l'année fatale où les Miladinoff expirèrent à Constantinople paraissait à Agram leur recueil intitulé *Chansons populaires bulgares*, un des monuments les plus précieux du folklore bulgare.

Le recueil des Miladinoff suscita dans le monde slave un grand intérêt. Il fut étudié par les savants et contribua à rectifier les erreurs alors en cours sur la poésie populaire bulgare à qui l'on attribuait notamment un manque presque

complet d'inspiration épique. Déjà en 1863, le philologue russe Sreznevski <sup>1)</sup>, dans un compte-rendu du premier recueil des Miladinoff, qui devait être suivi par toute une série, disait: „De ce qui a été déjà publié, il devient évident que pour ce qui est du don de composer des chants, non seulement les Bulgares ne le cèdent pas aux autres peuples de race slave, mais ils sont supérieurs à beaucoup d'entre eux par la force vive de leur poésie“. Ce jugement a été par la suite repris et confirmé par tous les maîtres de la philologie slave.

Il faut noter aussi que le recueil des Miladinoff a exercé une influence importante sur la littérature bulgare. Beaucoup de poètes y ont trouvé des mots frais et harmonieux, que le parler populaire a gardés à travers les âges, des formes pittoresques ainsi que des motifs d'inspiration lyrique.

### Pârlitcheff.

Dimitr Miladinoff eut — nous l'avons déjà dit — de nombreux élèves. Le plus important d'entre eux était, sans contredit, Grigor Pârlitcheff qui fut aussi, avec Djinote, l'individualité la plus intéressante et la plus curieuse de la renaissance bulgare en Macédoine.

Grigor Pârlitcheff est né en 1830 à Ochrida, aux extrêmes limites de la Macédoine occidentale. Il ne connut pas son père, mais dans son Autobiographie <sup>2)</sup> il parle de sa mère avec orgueil et adoration. „C'était, écrit-il, une lionne par le corps et par l'âme“. L'enfant était chétif et nerveux, d'une sensibilité presque malade. Les premières années passées chez un instituteur grotesque et cruel n'ont été pour cette nature délicate qu'une longue souffrance. Enfin Miladinoff vint à Ochrida; ce fut pour l'horizon de Pârlitcheff comme une

<sup>1)</sup> Dans la publication de l'Académie des Sciences russe, 1861—61 t. IX

<sup>2)</sup> Publiée dans le Recueil du Ministère de l'Instruction publique t. XI, 1894, en bulgare.

subite trouée de lumière. Sous la direction du nouveau professeur, il travaille avec extase: il traduit Plutarque en grec moderne, apprend l'italien, étudie de même le français sur un vieil exemplaire des Aventures de Télémaque. „Mon Dieu! comme ma mémoire était vaste en ce temps!“ s'écrie-t-il en racontant cette partie de sa vie.

Pârlitcheff était avide de tout savoir, mais sa passion dominante était l'amour des études helléniques. Il dut toutefois, sur le conseil d'un certain Grouptcheff, „l'homme le plus savant à Ochrida“, dit-il, se résigner à étudier la médecine. Dans ce but il se rend à Athènes, guidé par cette adorable pensée naïve qu'il ne devait pas y avoir au monde de médecins supérieurs à ceux d'Athènes tout „comme il n'y a pas au monde de poète supérieur à Homère“ <sup>1)</sup> Son enthousiasme pour la vieille Hellade, nourri de réminiscences littéraires et historiques, est tel qu'en passant la frontière, il descend de cheval, se prosterne sur la terre et la baise passionnément. „J'écrivis tout de suite quelques vers, raconte-t-il dans son Autobiographie, et les déclamais avec exaltation“. Arrivé à Athènes, la vue du Parthénon le jette dans une espèce de délire.

Peu de jours après il commence à être déçu. Sa première désillusion est de constater que les professeurs qui dictaient leurs leçons ne connaissaient par parfaitement le grec, crime impardonnable aux yeux du jeune helléniste. „Chaque fois que je les entendais commettre une faute, il me semblait que le ciel s'écroulait“. Puis, il se sentait triste dans son nouveau milieu.

„Je n'aimais pas mes camarades d'université, raconte-t-il dans ses souvenirs. Dans chaque mot qu'ils disaient je cherchais à trouver de la hauteur. Quoiqu'ils fussent empressés à prendre mes cahiers et à les copier, ils me traitaient d'une façon méprisante à cause de ma prononciation bulgare et de la pauvreté de mes vêtements. Lorsque les maçons de Co-

---

<sup>1)</sup> Autobiographie p. 361.

stour<sup>1)</sup> passaient le soir près de l'Université se parlant entre eux en bulgare, mes camarades disaient: *ἰδοὺ περνοῦν τὰ βόδια* (voici passer les bœufs). Mon cœur se déchirait. Humilié dans le sentiment de mes origines, je brûlais d'indignation et je ne pouvais le manifester“.

Dépourvu de ressources, Pârlitcheff ne put rester longtemps à Athènes. En 1850 il rentra dans son pays. Jusqu'en 1859 il fut professeur d'abord à Prilep, puis dans sa ville natale, à Ochrida. Enfin, muni de quelques économies, il retourna à Athènes. Il s'inscrivit de nouveau à la faculté de médecine, mais en réalité il ne faisait que rimer. Les beautés d'Homère l'avaient captivé, 'selon sa propre expression, et il n'avait d'autre ambition au monde que d'être poète, lui aussi. Lors de son premier séjour à Athènes, en 1850, il avait vu le roi Othon couronner, à la suite d'un concours, un officier, Zalakosta. En pensant au poète-lauréat, Pârlitcheff se disait: „Il n'y a pas d'Hellène plus heureux que lui; le roi Othon qui lui mit la couronne sur la tête n'est rien auprès de lui. Les empereurs qui, après de glorieuses victoires, ont été reçus en triomphe, ne sont rien auprès de lui. Pour lui la vie terrestre est un paradis“.

En 1860, au printemps, comme chaque année, devait avoir lieu un nouveau concours de poètes. Pârlitcheff présenta un poème intitulé „Ὁ Ἀρμαζωλός“ (l'Armatole) dont le sujet était pris de la vie héroïque en Macédoine. Il y avait parmi les concurrents quelques-uns des plus célèbres poètes de la Grèce. C'est à l'obscur étudiant macédonien qu'échut le prix. Le jour solennel où le résultat fut proclamé Pârlitcheff s'évanouit d'émotion. Parlant de ce jour, il dit dans son Autobiographie:

„Je décris tous ces détails afin que les jeunes gens sachent que la joie excessive est plus mortelle que la douleur. Qu'ils sachent encore que je ne note pas ces choses

<sup>1)</sup> Costour, en grec Castoria, ville de la Macédoine méridionale, d'où beaucoup d'ouvriers bulgares se rendaient chaque année en Grèce.

pour mon orgueil personnel, mais pour la gloire de ma nation. Nous autres, Bulgares, nous avons été tant bafoués et méprisés (il entend : par les Grecs) qu'il est temps que nous revenions à nous-mêmes. Quand on lit les chansons nationales où chaque femme de beauté parfaite est appelée une Grecque, on arrive involontairement à la conclusion que le mépris de soi-même est l'attribut du bulgarisme. Il est temps que nous nous montrions comme nous sommes. Notre amour du travail est une chose rare parmi les peuples ; c'est lui qui nous a ennoblis ; c'est encore en lui qu'est notre salut".

Pârlitcheff n'avait pas écrit son nom au bas de son poème. Comme à cette époque il se faisait appeler du nom de Stavridès qu'on lui avait donné à l'école, personne ne savait qu'il fût Bulgare. Ce fut donc une grande déception quand, par une question sur sa nationalité, posée par Rangabé, président de la commission du concours, on apprit du jeune poète couronné qu'il était d'origine bulgare. Ne voulant pas toutefois perdre un tel homme pour l'hellénisme, on lui proposa de l'envoyer poursuivre ses études à Oxford ou à Berlin. Pârlitcheff refusa. Une grande révolution s'était produite en lui. Au moment même où les Athéniens saluaient en lui un futur Homère, il venait de comprendre qu'il y avait quelque chose de plus haut que l'orgueil d'être poète : le devoir de servir sa nation.

En 1861 eut lieu, en effet, un événement qui bouleversa violemment l'âme de Pârlitcheff et détermina sa vocation. „Un jour, raconte-il, le diacre de l'église russe à Athènes me dit d'une voix triste : „dans les prisons de Constantinople ont péri les frères Miladinoff... peut-être empoisonnés“. Je restai immobile et sans voix comme une statue ; mais mon cœur maudissait le clergé grec... J'empaquetai mes effets... et je partis avec la ferme résolution de périr à mon tour ou de venger les Miladinoff“.

Rentré à Ochrida, Pârlitcheff est engagé par ses con-



citadins comme professeur. Il n'a maintenant qu'une passion : introduire la langue bulgare dans les écoles. Mais la chose n'était pas facile, à cause des notables hellénisés qui avaient chassé déjà une fois Miladinoff, à cause surtout de Mélétiôs, le terrible évêque qui avait envoyé le même Miladinoff mourir en prison. Domptant son caractère impétueux, Pârlitcheff agit prudemment, s'efforçant de gagner peu à peu les bourgeois influents de la ville à l'idée nationale. Enfin, dans l'espace de sept ans il réussit à les convaincre et, avec le consentement de la plupart d'entre-eux, en 1868, pendant l'automne, la langue bulgare fut introduite comme langue d'enseignement dans toutes les écoles ; en même temps la liturgie slave fut introduite dans la cathédrale de la ville.

Quelques jours plus tard, des gendarmes pénétraient brusquement dans la maison de Pârlitcheff, fouillaient partout, puis l'arrêtaient : l'infernal Mélétiôs l'avait, lui aussi, accusé d'agiter le peuple contre son souverain légitime, le sultan. Le jour suivant Pârlitcheff, enchaîné comme Miladinoff en 1861, était dirigé sous escorte vers Débra. Au départ, sa mère vint l'embrasser. C'était vraiment, comme son fils l'a écrit avec fierté, une lionne. Elle dit à son fils : „Sois brave ; sinon, je mourrai de douleur. Ne crains rien. Devant l'icône de Saint-Clément brûlent d'innombrables cierges. Si tu montres de la peur, que le lait avec lequel je t'ai nourri te soit une malédiction“. Pârlitcheff lui baisa la main et ne dit rien. Il n'y avait pas de danger qu'il montrât de la défaillance : le fils était digne de la mère.

Cependant le peuple, accouru de tous côtés, pleurait comme à l'enterrement d'un être cher. On se rappelait le sort de Miladinoff, parti dans les mêmes conditions ; on connaissait Mélétiôs et que tout était à craindre de lui. A me-

---

<sup>1)</sup> L'histoire de la littérature grecque moderne mentionne le poème de Pârlitcheff (alors Stavridès) avec de grands éloges. Voir *Geschichte der neugriechischen Litteratur* de A. Rangabe et D. Sanders page 170.

sure que le cortège s'éloignait, les lamentations devenaient plus déchirantes. Soudain, un des gendarmes de l'escorte, un vieil Albanais, se retournant vers les spectateurs en larmes, leur dit: „Ne pleurez pas sur lui: il n'est pas à plaindre; pleurez sur vous-mêmes“. A ces mots des scènes déchirantes se produisirent. „Les peuples, note à ce propos Pârlitcheff, aiment toujours à l'excès comme ils punissent sans mesure“.

A Débra, Pârlitcheff fut jeté en prison et faillit mourir. Il en sortit après un certain temps par l'intervention de l'évêque de Débra, un Albanais orthodoxe qui avait su que dans son poème couronné, le poète avait loué en beaux vers la race albanaise. Retourné à Ochrida, Pârlitcheff continua, cette fois ouvertement et avec une passion redoublée, la lutte contre l'Eglise grecque. Outre les discours qu'il tenait dans les réunions de la ville, il composa, sur le départ du dernier patriarche bulgare de cette ville, une chanson vibrante qui, mise en musique, fit le tour de la Macédoine. Cette chanson, au dire des contemporains, fit plus de mal au clergé grec que tous les livres de propagande. Ce fut en quelque sorte la Marseillaise de la Macédoine au delà du Vardar.

Les temps devinrent meilleurs après la création de l'Exarchat bulgare (1870). Pârlitcheff, tout en continuant sa carrière dans l'enseignement, put retourner à sa vocation littéraire. Il publia, entre autres, une traduction des premiers chants de l'Iliade. Son caractère irascible et sa sensibilité aigüe lui coûtèrent bien des désagréments dans la vie; mais il trouvait dans la poésie de fortes consolations. Les derniers temps sa joie était de relire l'Arioste qu'il rêva toujours de traduire, sans en avoir trouvé le temps ou l'occasion.

Avec Pârlitcheff nous terminons cette galerie des portraits de la renaissance bulgare en Macédoine. Nous espérons avoir donné l'impression que c'étaient tous, sous bien des aspects, des hommes remarquables. Ils devaient à la culture hellénique — on ne saurait l'oublier — une forte discipline

de l'esprit et le goût de la beauté littéraire. Ils furent tous, sans exception, probes, désintéressés, courageux et d'une vie irréprochable. Leurs mérites comme littérateurs sont divers; diverses sont aussi les proportions de leur influence. Mais aux yeux de la postérité, ils resteront tous égaux par l'intensité du sentiment national et par leur dévouement inlassable à l'idée de cette Grande Bulgarie qu'ils n'ont pas eu la joie de voir, mais qu'ils ont rendue possible.

---

## CHAPITRE III

### LA PART DE LA MACÉDOINE DANS LES LUTTES BULGARES CONTRE L'HELLÉNISME.

I La ville de Skopié donne en 1829 le signal de l'agitation contre la domination de l'Eglise du Phanar en demandant pour son diocèse un évêque bulgare. II. Dans les luttes engagées à Constantinople, dans la première moitié du XIX-e siècle, entre la nation bulgare et le Patriarcat grec, les Macédoniens prennent la part la plus vive: deux d'entre eux, Néophyte Rilski et Zachariï Stroumski, figurent parmi les fondateurs de la communauté bulgare officiellement constituées dans la capitale ottomane (1849). — III. Par suite du refus opposé par l'Eglise grecque aux revendications des Bulgares, soumis à sa juridiction, la ville de Koukouche (Macédoine du sud) proclame, en 1859, son union avec le Saint-Siège contre la promesse du pape de lui accorder un clergé bulgare; ce mouvement menaçant de s'étendre en Macédoine, le patriarche grec se voit contraint, pour conjurer le péril, de nommer à Koukouche un évêque bulgare, Partenii Zografski. C'est la première victoire bulgare contre le Phanar. — IV. A partir de 1860 l'agitation bulgare prend en Macédoine un élan que l'enthousiasme patriotique des masses populaires rend irrésistible. En 1869 la rupture avec l'Eglise grecque est déjà consommée à Skopié, Vélès, Prilep, Ochrida, Monastir et dans presque toutes les autres villes de la province. — V. A la même époque, une jeune patriote, Slavka Dinkova, ouvre dans sa maison une école bulgare à Salonique, cependant que son frère, Guiorgui Dinkoff, fonde dans la grande métropole macédonienne, jusqu'alors forteresse inabordable de l'hellénisme, une communauté bulgare.

La Renaissance bulgare était à la fois un mouvement d'idées et un mouvement populaire. Elle poursuivait la résurrection morale du peuple en même temps que la constitution d'une Eglise nationale indépendante du Phanar. Parallèlement à cette double tendance qui s'affirmait par des moyens légaux, se produisirent aussi, de temps en temps, des essais de révolution politique; mais sans nier totalement leur signification, car ils ne manquèrent pas d'agir

sur la Porte, tantôt la stimulant en faveur des Bulgares, tantôt l'alarmant contre eux, on peut dire que jusqu'en 1871 les tentatives révolutionnaires jouèrent un rôle en marge des grands événements de l'époque.

Réveiller le peuple bulgare de son long engourdissement historique pouvait sembler une tâche ardue, car les phanariotes n'avaient reculé devant aucun moyen pour abolir en lui le souvenir du passé. „Jamais peuple, dit un écrivain français, M. Georges Bousquet<sup>1)</sup>, auteur d'une excellente histoire de la Bulgarie, jamais peuple n'avait été à ce point systématiquement dénationalisé“. Et pourtant les livres et les écoles eurent vite fait de triompher de cette terrible mainmise morale de l'Eglise grecque. On vit bientôt le peuple bulgare s'échapper des ténèbres et s'élancer vers la lumière avec une telle spontanéité et d'un mouvement si rapide que son réveil reste sans exemple, comme ses épreuves avaient été sans précédent.

Plus difficile et autrement pénible devait être la réalisation du second objectif de la Renaissance bulgare: la restauration de l'Eglise nationale; car ici le mouvement populaire devait se heurter à une redoutable puissance, le Phanar, la plus haute institution en Turquie, après la Porte.

Lorsque Mahomet II s'empara de Constantinople, il accorda, au patriarche grec résidant dans l'ancienne capi-

<sup>1)</sup> En racontant comment les évêques grecs détruisaient de propos délibéré tous les vestiges rappelant l'ancienne splendeur de la Bulgarie, M. Bousquet écrit: „Tous les livres que l'on put trouver dans les bibliothèques du Mont-Athos relatant le passé glorieux du peuple bulgare ou contenant les œuvres de sa vieille littérature, furent livrés aux flammes par monceaux. En plein pays bulgare, à quelques lieues de Sofia, en 1823, le métropolite Joachim, ayant appris qu'au village de Tzerovina se trouvaient de vieux recueils et des icônes anciennes, ordonna aux paysans de les charger sur une voiture et de les brûler en pleins champs. En échange, il leur remit des livres grecs et des icônes à légendes grecques. Le métropolite de Tirnovo ayant découvert, cachée dans un mur, une caisse contenant la bibliothèque des anciens patriarches de Tirnovo, fit brûler tous les livres bulgares dans son jardin. Jamais, depuis Omar, on n'avait vu pareil exemple de fanatisme“. G. Bousquet, Histoire du peuple bulgare, Paris 1909.



taie byzantine, une autorité quasi-souveraine sur tous les chrétiens de rite orthodoxe. Celui-ci était depuis lors le chef politique reconnu de la chrétienté dans l'empire ottoman, son représentant auprès des sultans. Les droits et les prérogatives du patriarche étaient immenses. Écoutons ce qu'en dit un historien grec moderne, M. Bikélas : <sup>1)</sup>

„Chef suprême du clergé, sur lequel il pouvait exercer une juridiction pénale, directeur des églises et surveillant de leur gestation, il était en outre investi d'un pouvoir juridique sur les laïques, pouvoir qui s'étendait depuis les cas ayant trait aux relations matrimoniales, jusqu'à toute cause pénale ou civile entre chrétiens, à moins que ceux-ci n'eussent d'eux-mêmes préféré s'en référer aux tribunaux turcs. Ces privilèges étaient dévolus aux archevêques et évêques, en leur qualité de représentants du patriarche dans les provinces. En dehors de l'exemption du kharatch, <sup>(2)</sup> dont jouissaient les membres du clergé, l'autorité ecclésiastique possédait le droit d'impôt sur les familles chrétiennes, afin de subvenir aux dépenses publiques que comportait l'exercice des droits concédés.“

M. Bikélas conclut avec raison que „tout cela constituait de fait un Etat dans l'Etat.“ Ajoutons que cet Etat religieux était grec, qu'il était au service du prosélytisme hellénique et que depuis la suppression du Patriarcat d'Ochrida, en 1767, toute la nation bulgare lui était soumise : on aura ainsi une idée de la difficulté que celle-ci devait trouver à briser un tel obstacle.

Sans doute, la Turquie ne respecta pas toujours les privilèges ni même la dignité des patriarches du Phanar. Mahomet II lui-même fit, pour une raison futile, „raser la tête et couper le nez“ au patriarche Joasaph. Des exemples d'un pareil traitement ne manquèrent pas non plus dans les

<sup>1)</sup> D. Bikélas, *La Grèce byzantine et moderne*, Paris, 1893 p. 173.

<sup>2)</sup> Impôt qui ne frappait que les chrétiens.

siècles suivants. On sait qu'au début de l'insurrection de la Grèce, en 1821, le patriarche Grégoire VII fut pendu à la porte de sa résidence. Mais il ne faudrait pas induire de ces faits à un amoindrissement de l'autorité de l'Eglise du Phanar. Il est notoire que la strangulation des grands-vézirs constituait dans l'ancienne Turquie une tradition constante; cependant l'usage du nœud coulant ne comportait nullement une diminution dans la puissance de ces hauts dignitaires.

On peut donc affirmer qu'au moment où le mouvement bulgare devait s'attaquer à l'Eglise du Phanar, celle-ci jouissait encore d'une situation énorme comme pouvoir constitué dans l'empire. Son prestige dans l'orthodoxie d'Orient était de même intact, puisque les patriarches de Jérusalem, d'Antioche et d'Alexandrie reconnaissaient alors comme aujourd'hui sa suprématie. Il en était de même des Eglises de Russie, de Grèce et de Serbie. Enfin, les puissances européennes, toutes sans exception, manifestaient à l'égard du patriarche de Constantinople le respect dû à un des plus grands chefs de la chrétienté.

A cet immense pouvoir politique et moral, reposant à la fois sur les firmans de la Porte, la soumission de l'orthodoxie et l'hommage spontané de l'Europe, que pouvait opposer le peuple bulgare? Sa propre tradition? Elle avait été interrompue. Ses droits historiques? On les disait prescrits. Son droit moral? Il était contesté. Sa puissance? Elle était virtuelle. L'intérêt même de la Turquie? Elle n'en était pas résolument consciente. L'appui étranger? Il ne devait venir que plus tard. Une seule chance s'offrait au peuple bulgare: sa parenté d'origine avec la Russie slave. Mais la Russie ne distinguait pas encore les races en Orient: elle n'y voyait que l'orthodoxie et dans l'orthodoxie que son chef suprême, le patriarche œcuménique, en un mot le Phanar.

Chacune de ces considérations pouvait décourager les patriotes bulgares: aucune ne les arrêta. Car le mouvement

national avait en lui-même un principe d'expansion qui éclatait avec la puissance irrésistible des forces de la nature. Dans certains pays du nord, où l'hiver dure démesurément, la végétation fait, à la fonte des neiges, comme une explosion; elle pousse avec une violence superbe et une richesse luxuriante qui sont la revanche de la terre trop longtemps engourdie. C'est ainsi qu'après un sommeil de tant de siècles, le sentiment bulgare, réveillé soudain, bondit d'un élan si puissant et si altier qu'aucun obstacle ne devait l'effrayer ni même l'entraver pour longtemps. La lutte contre le Phanar durera plus de trente ans — une période courte en somme pour le bouleversement qui devait s'accomplir — elle sera âpre et acharnée, elle aura pour les Bulgares des hauts et des bas, mais elle sera sans répit, sans arrêt, sans défaillance — et elle triomphera.

Le but initial du mouvement bulgare était modeste. La nation ne s'insurgeait pas tout d'abord contre l'autorité du Phanar; elle se bornait à réclamer un clergé de sa langue. C'est encore à la Macédoine que revient l'honneur d'avoir la première formulé nettement cette revendication: en 1829 le diocèse de Skopie demanda un évêque bulgare. Puis, en 1840, ce fut le tour de Tirnovo, l'ancienne capitale de la Bulgarie. D'autres villes suivirent l'impulsion donnée et peu à peu l'agitation pour un clergé national devait s'étendre à tous les pays bulgares.

Ces premières tentatives restèrent sans effet. Le Phanar les repoussa avec hauteur ou les éluda adroitement, suivant les cas. Il en résultait naturellement un mécontentement croissant et de l'effervescence, mais les événements qui se passaient dans les provinces ne pouvaient pas, à cette époque, vu la difficulté des communications et le relâchement de l'administration, attirer l'attention de la Porte, et exercer par contre-coup quelque effet sur le Phanar.

Le mouvement bulgare ne prit une importance politique réelle que lorsque ses vagues convergèrent vers Constantinople. Cette évolution était dans la nature des choses. Siège de la Porte et du Patriarcat, et à ce double point de vue, suprême instance pour les revendications des Bulgares, Constantinople devait être aussi, forcément, le centre de leur action pour une Eglise nationale.

Au moment où commençait l'agitation contre le Patriarcat, il y avait dans la capitale ottomane une nombreuse colonie bulgare ne comptant pas moins de 30,000 personnes. Elle se composait en grande partie de gens provisoirement établis à Constantinople, ouvriers, artisans et boutiquiers, presque tous originaires de la Macédoine. Au-dessus de cette masse de petites gens s'élevait une classe de grands bourgeois: chef de maisons de commerce, fournisseurs de l'Etat, banquiers, grands éleveurs de troupeaux de la Thrace, marchands de fourrure d'Ochrida; mais cette classe était fort restreinte. Enfin quelques Bulgares, entrés au service de la Turquie, étaient parvenus à d'importantes dignités, mais ils n'avaient presque pas de contact avec le reste de la colonie.

L'élément le plus curieux de la colonie était constitué par les tailleurs impériaux. C'étaient des Bulgares de la Thrace chargés de la confection des uniformes des soldats ottomans. Leur nombre s'élevait jusqu'à 4000 hommes. Ils avaient une espèce d'organisation militaire et jouissaient de privilèges considérables. Leurs ateliers étaient installés à Stamboul, dans un vaste immeuble antique, appelé *Hambar*, ce qui veut dire, en turc, grenier. C'est dans ce milieu de travailleurs où, à la faveur de la protection toute particulière de l'Etat, florissait une liberté d'esprit, durement réprimée ailleurs, que devait se produire le premier essai d'agitation bulgare à Constantinople. L'impulsion en avait été donnée par le moine Néophyte Khilendarski, dit Bozveli.

Néophyte Bozveli était né à Kotel, cette petite ville pittoresque, située au pied du Balkan, qui devait donner à la Bulgarie moderne un grand nombre d'écrivains et d'agitateurs. Il avait reçu les ordres dans la communauté de Khilendar, au Mont-Athos. Mais la quiétude du couvent ne convenait pas à sa nature ardente, tourmentée par le besoin d'agir. Il s'en échappa et se mit à parcourir la Bulgarie, aussi avide d'apprendre qu'impatient d'enseigner, car ce fut la grande vertu de ces fameux moines autodidactes de la renaissance bulgare de n'avoir jamais cessé d'être des élèves après s'être improvisés, pour les besoins de l'époque, professeurs. De l'activité de Néophyte dans le domaine de l'instruction témoignent trois livres scolaires, édités par lui en 1835, à Kragouévatz et à Belgrade, en Serbie. Mais il était tout aussi peu fait pour la carrière pédagogique que pour la vie de cénobite : sa vraie vocation était la vie publique. Il était né pour la lutte et la nature l'avait façonné, d'esprit et de corps, pour les grands assauts. Avec sa taille athlétique, son nez aquilin, sa barbe en bataille et ses yeux flamboyants, il faisait bien, de prime abord, l'effet d'un homme pour qui vivre c'était combattre. Cette impression se dégage encore plus fortement de ses lettres et écrits de propagande. Le souffle lyrique constamment soutenu, l'ampleur rhétorique, le don extraordinaire d'invention verbale, la véhémence des invectives et des malédictions quand il flétrit le clergé grec, les cris de rage, les lamentations pathétiques, les élans éperdus de tendresse et de pitié devant le spectacle de la Bulgarie humiliée, montrent en Néophyte un tempérament passionné, téméraire, d'une sensibilité exacerbée. C'était, en un mot, une nature frénétique.

Un tel homme ne pouvait pas ne pas attirer sur lui les regards implacables de l'Eglise grecque. D'ailleurs il ne cherchait nullement à s'y soustraire. Cependant que d'autres gardaient encore des ménagements, lui portait sa nationalité comme un défi. Aussi, fut-il constamment en butte aux per-



sécutions des évêques phanariotes. En 1838 ses démêlés avec eux l'amènèrent à Constantinople.

Néophyte s'installa chez les „tailleurs impériaux“, dans le célèbre Grenier où ils cousaient les uniformes turcs. Chaque dimanche et les jours de fête, après les avoir accompagnés dans quelque église grecque pour y suivre avec eux les offices, il les réunissait au retour pour leur prêcher en langue bulgare. Mais la religion tenait peu de place dans ses sermons; ce qu'il leur expliquait en réalité, c'était l'histoire ancienne de la Bulgarie, la gloire des tzars et les hauts faits des ancêtres.

La parole enflammée de Néophyte eut vite un retentissement en dehors du cercle de ses auditeurs habituels. Un haut dignitaire de la Porte, d'origine bulgare, Vassilaki Velikoff, dit Turco-Vassilaki, s'intéressa à la propagande du moine dont le nom révolutionnait la colonie bulgare et vint parfois assister aux réunions du Grenier. Un grand bourgeois bulgare de l'époque, Stoïan Thchalâkoff, dit Tchorbadji Stoïan, qui vivait avec tout son clan au village de Kutchouk-Kioï, et qui y avait fait bâtir une église pour son usage, amena chez lui Néophyte et lui fit servir la messe en bulgare. La réputation de celui-ci grandit ainsi fort rapidement et bientôt il devint le centre d'une vive agitation nationale. Il pensa alors à consolider son œuvre par la fondation d'une église bulgare à Constantinople, autour de laquelle devait se grouper et s'organiser toute la colonie.

L'idée émise par lui fut accueillie avec enthousiasme par ses adeptes, mais il n'eut pas le temps d'en poursuivre alors la réalisation. Le diocèse de Tirnovo — dont le titulaire, un Grec du nom de Panaréto, ancien lutteur forain, avait poussé le scandale jusqu'à enlever des autels les vases sacrés pour en faire fondre de la vaisselle pour sa table — venait d'envoyer à Constantinople une députation (1840) pour demander au Patriarcat un archevêque d'origine bulgare. Le choix de Tirnovo s'était arrêté sur Néophyte.

La Porte, sollicitée par divers moyens, appuyait sa candidature. Le Phanar fit semblant de céder; il demanda l'investiture d'usage au nom de Néophyte, mais ce n'était pas le moine bulgare qu'elle envoya à Tirnovo, mais un Grec du même nom, un jeune homme de vingt-cinq ans appartenant à l'entourage du patriarche, Néophyte de Byzance. Evincé par ce subterfuge, Néophyte Bozveli reçut comme fiche de consolation l'offre d'une place de vicaire auprès du nouveau titulaire de Tirnovo. Les phanariotes, le sachant susceptible, comptaient sur un refus: il accepta. Être à Tirnovo avec un titre officiel et une charge reconnue dans la hiérarchie de l'Eglise, c'était en somme un premier succès pour Néophyte. Il comptait sur son ascendant personnel pour prendre moralement dans le diocèse la situation que l'Eglise grecque lui refusait.

Aussitôt arrivé à Tirnovo, Néophyte se jeta dans l'action avec sa fougue habituelle. Il espérait, par l'élan de la masse populaire, s'imposer à l'archevêque et le courber sous la loi de la volonté bulgare. Mais le Grec avait été à bonne école, il avait grandi au Phanar, et il connaissait trop les tenants et les aboutissants du régime turc pour ne pas trouver moyen de se débarrasser de son gêneur de vicaire. Aussi, une nuit (le 8 avril 1841), Néophyte se vit réveiller par les gendarmes turcs qui l'enchaînèrent, le hissèrent sur un cheval et l'expédièrent sous bonne escorte au Mont-Athos, dans la communauté de Khilendar à laquelle il appartenait.

L'exil de Néophyte dura près de quatre ans. En 1844, au mois d'août, après une évasion mouvementée, il reparut à Constantinople. La colonie bulgare lui fit un accueil enthousiaste. Les semences jetées par lui avaient déjà germé; ce qui, quelques années auparavant, passait pour un rêve téméraire se présentait maintenant comme une tâche urgente. Et c'est à une œuvre autrement vaste qu'allait s'attaquer désormais l'énergie bouillonnante de l'échappé du Mont-Athos: il ne s'agissait de rien de moins que de la constitution

du peuple bulgare en communauté autonome avec un clergé national. Dans cette grande entreprise historique Néophyte devait trouver un collaborateur précieux dans la personne d'Hilarion Stoïanovitch, moine du Mont-Athos comme lui, mais plus jeune, et d'un esprit plus souple et plus avisé.

Hilarion était originaire d'Eléna, petite ville de la Bulgarie du nord. Tout jeune encore, il entra au couvent de Khilendar et s'y fit moine. Après avoir, pendant quelque temps, fait des études au collège grec de Carée, au Mont-Athos, il fut envoyé à Andros, pour y acquérir une plus haute science.

L'école d'Andros — Andros est un îlot des Cyclades — a formé, durant sa courte et brillante existence, tout une pléiade de jeunes Bulgares dont le rôle a été extrêmement important dans la renaissance de leur nation. Aussi il convient de nous y arrêter un instant.

Cette école fut fondée en 1836 par un ancien combattant pour l'indépendance hellénique, Caïris. Celui-ci passait à cette époque pour un des plus grands penseurs de la Grèce. Aussi son nom avait-il attiré à Andros une grande affluence d'élèves. Dans la nombre il y avait une dizaine de Bulgares, mais ceux-ci n'étaient pas encore conscients de leur nationalité : ils portaient tous des noms à terminaison grecque.

Caïris enseignait à la fois les lettres helléniques et les sciences positives, mais il était surtout un philosophe religieux. Il avait fondé une secte, dite théoseviste, qui professait une espèce de déisme libéral à tournure littéraire. Caïris rejetait le Christ, car il jugeait indigne d'un Grec de reconnaître comme chef de religion un étranger, encore moins un Juif. Sous le couvert d'un réformateur du monde, c'était donc un nationaliste grec. Mais la mission de l'hellénisme, c'est pour son Eglise nouvelle qu'il pensait la faire thiompher. Car, dans ses projets, il n'admettait comme langue liturgique que le pur dialecte dorien, qui devait de la sorte acquérir le caractère d'une

langue universelle. Toute l'humanité, disait-il à ses élèves, à mesure qu'elle embrassera la nouvelle religion, devra s'helléniser par l'obligation de faire ses prières en grec.

Ces théories s'accompagnaient, chez les adeptes de Caïris, d'un dédain général pour toutes les races étrangères et tout particulièrement pour les Slaves. Ceux-ci étaient à toute occasion l'objet des jugements les plus méprisants. Leur nom était tenu pour synonyme d'esclaves; la même étymologie était attribuée aux deux mots. Quant aux Bulgares toute dignité humaine leur était refusée: c'était alors, à Andros comme partout ailleurs en Grèce, un dogme que ce peuple était incapable d'arriver à quelque civilisation par ses propres moyens et qu'il devait ou rester barbare ou se réfugier dans l'hellénisme.

C'est avec une douleur toujours vive que les jeunes Grecs fanatisés pensaient aux défaites infligées jadis par les Bulgares aux armées byzantines. Dans une biographie d'Hilarion, nous trouvons au sujet de cet état d'esprit un récit très curieux. L'école d'Andros était un internat et il était d'usage qu'à tous les repas un des élèves lût quelques passages de l'histoire de l'Hellade ou de Byzance. Un jour qu'un élève grec lisait la défaite de l'empereur Nicéphore, tué par le tzar bulgare Kroum, il jeta le livre, éclata en sanglots, s'écriant au milieu de ses larmes: „Comment est-il possible qu'un obscur barbare tue un empereur byzantin?“ Puis il s'évanouit. Au milieu de l'émotion qui s'en suivit quelques élèves bulgares se demandèrent entre eux: „Que pouvons-nous attendre de ces gens qui n'ont pour nous que du mépris?“

Les jeunes Bulgares de l'école d'Andros étaient, d'esprit, à moitié hellénisés. Pour exprimer des idées générales ils ne se servaient, entre eux, que du grec. Le grec avait fini par devenir insensiblement la langue de leurs conversations familières. La culture hellénique était celle qu'ils ambitionnaient. Mais tout cela ne les empêchait pas de garder

le sentiment de leur origine. Ils se savaient Bulgares et ne pouvaient l'oublier. Aussi, de voir leur race constamment baffouée, livrée à la risée, une révolte croissante commençait à sourdre en leur âme. Même ceux d'entre eux qui avaient été d'abord séduits par le génie novateur de Caïris, ne tardèrent pas à s'insurger, eux aussi, contre les manifestations hautaines de son prosélytisme hellénique, caché sous le masque religieux. Cette réaction instinctive s'avivant au contact quotidien de l'insolence grecque {devait peu à peu transformer chez les élèves bulgares le sentiment de leur origine en une conscience nationale active. L'influence d'un autre savant grec de ce temps, Coraï, ne fut pas étrangère non plus à la rapidité de cette évolution.

En effet, tandis que Caïris rêvait de restaurer le dialecte dorien dans sa pureté absolue, Coraï prêchait que toute nation devait s'instruire dans sa langue populaire. Les jeunes Bulgares qui cherchaient encore confusément leur voie, s'emparèrent de cette idée et, avec la vivacité de cet âge, s'élancèrent vers les réalisations: c'est ainsi que dans l'île d'Andros naquit la „Société slavo-bulgare pour la propagation de l'instruction“, dont le but était de créer des écoles où l'enseignement serait donné aux Bulgares dans leur propre langue. Cette société était secrète, car ses fondateurs appréhendaient, à juste titre, l'intolérance grecque. Ils se réunissaient clandestinement et formaient des projets pour leur apostolat futur dans les pays bulgares; ils s'étaient engagés par serment écrit de servir leur race et de la relever.

En 1839, Caïris que le Saint-Synode d'Athènes persécutait comme hérétique allait fermer son école. Ses élèves bulgares se transportèrent alors à Athènes. Dans la capitale grecque ils trouvèrent d'autres compatriotes auxquels ils communiquèrent leur fièvre patriotique. On renouvela la société et le serment de se vouer à la résurrection de la Bulgarie. Et avec leur belle passion juvénile ces „barbares“ se mirent à agiter, au pied de la colline divine et à l'ombre



du Parthénon, les grands rêves ancestraux que l'hellénisme croyait morts à jamais.

Les jeunes gens qui, à Andros et à Athènes, faisaient ces beaux projets d'avenir, venaient de toutes les parties de la terre bulgare. Hilarion et ses deux frères ainsi que Momtchiloff étaient de la Bulgarie du nord; Tchomakoff, Dobrovski, Boussiline — de la Thrace; Christo Doïtchinoff, Zachariï Stroumski, Pètre Michaïkoff et Robeff — de la Macédoine. Tous ces hommes ont occupé, soit dans la littérature bulgare, soit dans le mouvement national, une place importante. Quelques-uns d'entre eux ont été des chefs; aucun n'est resté obscur, ni oublieux du serment de sa jeunesse.

Hilarion ne put pas poursuivre longtemps ses études à Athènes. Suspectés d'hérésie, tous les religieux, anciens élèves de Caïris, avaient dû se rendre à Constantinople et se présenter devant une commission ecclésiastique, chargée de vérifier leur orthodoxie. Hilarion établit aisément la pureté de sa doctrine et, après une vaine tentative de se rendre en Russie, entra à l'école de Kourou-Tchechmé.

Cette école était alors le plus haut établissement scolaire de Constantinople. Les études helléniques y étaient enseignées avec beaucoup d'éclat. Parmi les nombreux élèves que la réputation des grands maîtres de Kourou-Tchechmé attirait de toutes les régions de la Turquie, figuraient aussi quelques Bulgares. Deux d'entre eux devaient jouer dans l'histoire future de la Bulgarie un rôle de tout premier ordre: Rakovski, dont la grande figure romantique domine tout le mouvement révolutionnaire bulgare, et Gavril Krstevitch qui, engagé dans une voie opposée, devint haut dignitaire de la Porte et exerça une influence prépondérante dans la direction de l'agitation nationale contre l'Eglise du Phanar.

A Kourou-Tchechmé Hilarion trouva, parmi les élèves d'origine bulgare, cette évolution passionnée vers le sentiment national qui s'était opérée en lui et chez ses camarades d'An-

dros et d'Athènes. Il communia avec eux dans la même foi patriotique et, dans ses rêves pour la Bulgarie, redoubla d'ambition et de flamme. En 1844 il termina les cours de l'école et s'apprêtait de nouveau à partir pour la Russie, lorsque Néophyte reparut tumultueusement à Constantinople et l'entraîna dans le tourbillon de son activité.

Au physique comme au moral ces deux hommes qui allaient se mettre maintenant à la tête du mouvement bulgare étaient fort dissemblables. Néophyte était hirsute, violent, démesuré et naïf; Hilarion était, au contraire, fin, distingué, mesuré en tout et d'une fermeté souple et prudente. A cela s'ajoutait encore une grande différence d'âge et de culture. Mais la passion commune qui les animait mettait de l'harmonie dans leur âme et une étroite solidarité dans leurs vues comme dans leurs entreprises. L'un et l'autre poursuivaient avec la même ardeur et voulaient réaliser par les mêmes moyens la constitution d'une hiérarchie bulgare avec un clergé national.

Les tendances de la politique ottomane semblaient devoir favoriser les aspirations des deux patriotes bulgares. Le mouvement réformateur, inauguré par la sultan Mahmoud et poursuivi par son successeur Abdul-Medjid, était encore dans sa période de belles promesses. La charte de l'ère nouvelle, le Hatti-Cherif publié en 1839, après avoir annoncé de grandes améliorations dans la condition des sujets de l'empire, ajoutait: „Ces concessions souveraines sont acquises à tous, de quelque religion ou secte qu'ils puissent être; tous sont appelés à en jouir sans exception“<sup>1)</sup>. L'attitude des hommes d'Etat turcs ne paraissait pas démentir ces généreuses intentions du monarque. Néophyte et Hilarion, qui avaient reçu une espèce de mandat de la colonie bulgare pour la représenter dans les démarches politiques, étaient reçus avec bien-

---

<sup>1)</sup> Ed. Engelhardt, La Turquie et le Tanzimat, Paris 1882, t. I, p. 36.

veillance à la Porte et en emportaient les impressions les plus encourageantes. Les deux chefs avaient, outre cette faveur apparente du gouvernement ottoman, une autre raison d'espérer: ils s'étaient assurés l'appui de l'émigration polonaise à Constantinople.

Depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle la nation polonaise jouit d'ardentes sympathies parmi les Turcs. L'on sait que la Porte est la seule puissance qui ait refusé de reconnaître le dernier partage de la Pologne. Depuis que l'ambition moscovite avait commencé à frapper aux portes de l'empire ottoman, l'amitié apitoyée des Turcs pour la Pologne n'avait fait que grandir, car, au respect ressenti pour cette noble et infortunée nation, s'ajoutait dans leur esprit le pressentiment d'une destinée analogue. Les patriotes polonais avaient plus d'une fois essayé de mettre à profit ces dispositions bienveillantes pour assurer la restauration de leur Etat, mais toutes leurs combinaisons avaient été emportées par les défaites répétées de la Turquie.

En 1840 un écrivain polonais, Tchaïkovski, très connu parmi ses compatriotes par des romans historiques où il exaltait les exploits glorieux des ancêtres, conçut l'idée d'une action toute nouvelle de la Pologne en Orient. Il rêvait d'arracher les Slaves du sud à l'influence russe et de les grouper autour d'une Turquie libérale et régénérée, destinée à devenir un instrument redoutable contre l'empire des tzars. Dans ce plan un grand rôle devait échoir au peuple bulgare, le plus nombreux parmi les Slaves balkaniques. Tchaïkovski avait connu à Paris de jeunes étudiants bulgares qui l'avaient frappé par leur sérieux. Il en conçut une estime encore plus grande pour cette nation mi-oubliée alors et dont le nom avait été jadis si retentissant dans l'Europe orientale. C'est ainsi que se précisa en lui le dessein d'aider au relèvement des Bulgares.

C'est au prince Czartoryski, chef de l'émigration polonaise et, en quelque sorte, roi non couronné de la Pologne

que Tchaïkovski exposa d'abord ses idées. Elles furent chaleureusement approuvées. Mais il était essentiel pour le succès de cette politique d'obtenir l'appui de la France. Tchaïkovski s'y employa. Il réussit à intéresser à ses projets le ministère Guizot qui lui promit des subsides. L'ambassade ottomane, sondée à son tour, montra les meilleures dispositions. En 1841 Tchaïkovski partit pour la Turquie comme agent politique du prince Czartoryski et apôtre du rapprochement turco-slave.

Après un voyage d'études dans les pays bulgares, Tchaïkovski rentra à Paris et eut avec Guizot une entrevue à laquelle assistaient Czartoryski et l'ambassadeur ottoman Nafi effendi. A la suite de son rapport, il fut décidé que des instituteurs polonais partiraient en Bulgarie pour y ouvrir des écoles que la France allait subventionner. Mais ce beau projet échoua par la faute d'un Polonais du nom de Paoucha qui dissipa les premières sommes versées par le cabinet français. Tchaïkovski dut retourner à Constantinople n'emportant avec lui que ses belles inspirations.

Le noble Polonais n'en continua par moins de s'intéresser au sort de la nation bulgare. Néophyte et Hilarion étant allés lui demander son appui, il mit chaleureusement à leur disposition les hautes et puissantes amitiés qu'il s'était créées dans le monde politique ottoman. „Je les ai conduits, raconte-t-il dans ses mémoires,<sup>1)</sup> chez Mehmet-Aali pacha, beau-frère du sultan et grand-maître de l'artillerie. Il leur promit de les protéger et les chargea de lui faire un résumé de l'histoire du Patriarcat bulgare d'Ochrida, de lui exposer les abus commis par le clergé grec sur le peuple bulgare et, d'une façon générale, de lui présenter leurs désirs et leurs aspirations. Le mémoire fut rédigé et présenté à qui de droit. Cependant le Patriarcat grec eut

---

<sup>1)</sup> Les extraits des mémoires de Tchaïkovski, relatifs à la Bulgarie, ont été publiés en traduction bulgare dans le Recueil du Ministère de l'Instruction Publique, Sofia, 1894, t. X.

vent de l'affaire et en chercha les auteurs. Après s'être consulté avec Mehmet-Aali pacha, j'ai caché les pères Néophyte et Hilarion au couvent des Lazaristes“.

Les deux patriotes bulgares restèrent peu de temps chez les Lazaristes. Le prosélytisme indiscret et impatient de ces missionnaires les avait vivement choqués. D'autre part, le grand logothète du Patriarcat, qui s'était mis en contact avec Néophyte, l'abusa par des paroles trompeuses. Les deux moines sortirent de leur retraite et reprirent leur propagande. Toutefois le Phanar n'attendait qu'une occasion propice pour sévir. Pour contre-balancer l'influence de Tchaïkovski, il s'assura la complicité de l'ambassadeur russe, Tiotoff. Celui-ci n'était pas au courant du mouvement bulgare. Il avait suffi qu'on lui apprît les relations de Néophyte et d'Hilarion avec les Polonais et les catholiques pour qu'il pensât d'eux pis que pendre. Il promit donc sans réserve son appui pour le châtimement des deux moines.

La colère de l'Eglise grecque ne tarda pas à se manifester. Un beau jour Néophyte fut saisi dans la rue par des gendarmes du Phanar qui voulaient le conduire au Patriarcat. Néophyte était d'une complexion athlétique, il se débattit violemment, mais il avait affaire à forte partie : il fut ligoté et traîné au Patriarcat, le visage en sang, la soutane déchirée, hurlant des invectives contre ses bourreaux. Hilarion fut le même jour arrêté et tous les deux, après un court séjour à l'île de Chalki d'où les Bulgares tentèrent vainement de les enlever, furent internés au Mont-Athos.

L'exil des deux moines suscita une grosse émotion dans la colonie bulgare. Celle-ci mit en mouvement toutes ses relations à Constantinople pour faire rapporter cette inique mesure. Des pétitions de la province furent aussi envoyées aux mêmes fins à la Porte. Le grand vézir, Réchid pacha, que Tchaïkovski pressait vivement et auquel l'ambassadeur français dit aussi un mot, se décida à intervenir et engagea le Phanar à se montrer clément. Mais le patriarche excipa de ses prérogatives et passa outre. L'exil fut maintenu.



Les deux coupables avaient été soumis, selon les ordres exprès du Phanar, à un régime très dur. Ils étaient enfermés dans des souterrains pleins de rats, et ne recevaient que du pain et de l'eau. Hilarion supportait son sort avec une douceur égale; aussi sa condition fut à la longue améliorée. Mais les protestations véhémentes de Néophyte lui attiraient un surcroît de mauvais traitements. Sa santé finit par s'en ressentir. Toutefois l'âme du vieux lutteur restait inflexible. Les lettres qu'il parvenait à envoyer en Bulgarie — on en a retrouvé quelques-unes — sont remplies de foi délirante et de rêves prophétiques. Le 28 mars 1848, peu de temps avant sa mort, il écrivait à un de ses disciples à Tirnovo: „De l'audace!.. Parle... Insiste... Pousse la charrue... Sème... Il viendra des moissonneurs pour nos moissons... De l'audace!“ Le jour où il rendit à Dieu son âme douloureuse et téméraire il appela près de lui Hilarion et lui dit: „Mon fils, je vais mourir. Toi, ne désespère jamais. Sois brave, sois persévérant. Continue à semer la bonne graine. Achève ce que j'ai commencé.“ Puis il parla en termes touchants aux quelques moines accourus à son chevet, leur dit qu'il voyait déjà la Bulgarie triomphante, et dans cette vision radieuse, s'assoupit et expira.

L'exil d'Hilarion dura encore deux ans. Enfin, en 1850, grâce aux démarches d'un voyageur russe, Mouravieff, qui l'avait connu au Mont-Athos, il reçut l'autorisation de rentrer à Constantinople.

Durant l'absence de ses deux chefs l'agitation bulgare n'avait point chômé. Désarmée un instant, elle avait repris de plus belle. Son effort s'était concentré principalement autour de l'idée première de Néophyte: la fondation d'une église bulgare à Constantinople.

Le mouvement national ayant pris une grande extension, il n'était pas difficile de réunir les fonds nécessaires pour l'exécution d'un tel projet; mais il fallait, pour bâtir

une église, obtenir du Sultan une autorisation spéciale, un bérat, et là on craignait tout de la résistance du Phanar. C'est alors que se produisit, dans les affaires bulgares, l'intervention inattendue et décisive du prince Bogoridi.

Etienne Bogoridi était né en 1775 à Kotel. Il était le petit-fils de Sofronii, qui — nous l'avons vu — fut un des grands précurseurs de la renaissance bulgare. Après avoir fait de bonnes études au collège de Saint-Savva à Bucarest, il était entré au service de la Turquie, où il eut une carrière extrêmement rapide et brillante. Depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle il était mêlé de près à tous les grands événements où la Porte avait été entraînée. Durant l'expédition d'Egypte il accompagnait, comme adjoint au grand drogman de la marine, le corps expéditionnaire turc, et assista à la bataille d'Aboukir. En 1828 nous le voyons faire partie d'une mission envoyée par le Sultan auprès de Nicolas I. En 1829 il négociait, au nom de la Porte, la convention de Petrograde. Aucune tractation importante ne se faisait sans sa participation. Le traité d'Unkiar-Skéléssi comme la convention de Balta-Liman sont en grande partie son œuvre. L'ancien ambassadeur anglais à Constantinople, le célèbre Stratford de Radcliffe, raconte dans ses mémoires que c'est grâce à l'intervention heureuse de Bogoridi que la Porte accepta en 1830 le protocole consacrant l'indépendance hellénique, résultat de première importance historique auquel les ambassades des puissances protectrices de la Grèce avaient vainement travaillé. Mais rien ne montre mieux la faveur exceptionnelle dont jouissait ce Bulgare emporté dans une vertigineuse ascension que la présence d'Abdul-Médjid au mariage de sa fille, honneur qui jusqu'à lui n'était échu à aucun chrétien, car c'était, de mémoire d'homme, la première fois que le calife se rendait dans la maison d'un infidèle.

En 1833, en récompense des services rendus dans sa dernière mission diplomatique, la conclusion du traité d'Un-

kiar-Skélessi, Bogoridi avait été nommé prince de Samos; mais il n'exerçait sa charge que par un mandataire, étant retenu lui-même à Constantinople sur l'ordre exprès du Sultan, qui ne voulait pas se priver de ses conseils.

Quoique issu d'une famille bulgare dont le nom s'est illustré dans le mouvement de la renaissance, Bogoridi s'était beaucoup éloigné de sa nation et avait complètement oublié la langue de ses aïeux. Mais le souvenir de ses origines se perpétuait à son foyer par la présence de sa mère. Celle-ci n'avait rien perdu de son origine. Elle s'entourait de domestiques bulgares et recevait affectueusement les gens de Kotel qui lui apportaient des nouvelles du pays natal. Lorsque le mouvement national commença, les Bulgares la sollicitèrent souvent d'engager son fils à prendre sous sa protection la cause de ses compatriotes. Elle parla et fut écoutée. Peu à peu Bogoridi commença à s'intéresser à sa race. D'abord il se chargea de l'éducation de quelques jeunes gens de Kotel parmi lesquels Krstevitch et Rakovski qu'il fit entrer à l'école de Kourou-Tchehmé. Lorsque ensuite il fut informé du désir de la colonie bulgare à Constantinople de bâtir une église pour sa communauté, non seulement il obtint de la Porte le firman nécessaire, mais il fit à ses compatriotes don du terrain sur lequel cette église devait être érigée.

La construction d'une belle église selon l'ambition des patriotes bulgares allait demander du temps; or ils étaient pressés; c'est donc une modeste chapelle qu'ils construisirent en attendant. Cette chapelle fut consacrée le 21 octobre 1849 au nom de Saint-Etienne, patron du prince Bogoridi. Les offices religieux étaient célébrés par un évêque du Phanar connaissant le slave et que le Patriarcat avait dû, bon gré mal gré, déléguer sur la demande de Bogoridi. La cérémonie attira une grande affluence de Bulgares, venus de tous les coins de l'immense cité. Les Macédoniens se faisaient tout particulièrement remarquer par leurs pittoresques costumes nationaux aux couleurs claires et par l'exubérance de leurs manifestations de joie.

Lorsque la cérémonie religieuse fut terminée, Néophyte Rilski prit la parole pour expliquer l'importance historique de l'événement de cette journée mémorable. Nous avons parlé, au chapitre précédent<sup>1)</sup>, de ce moine macédonien et de son rôle important dans la littérature naissante et dans l'organisation scolaire de la Bulgarie. C'est bien un homme de son prestige et de ses services qui devait parler à la nation dans un moment aussi solennel. Il parla sans fougue et sans excès, mais avec cette sagesse sereine et cette hauteur de vues que donne aux grands esprits équilibrés la prévision certaine de l'avenir. Il fut écouté avec une émotion recueillie et grave. Ce que dans cette modeste chapelle aux murs encore non séchés annonçait la voix du moine macédonien, c'était — tous les présents le sentaient profondément — la réapparition officielle de la race bulgare sur la scène du monde et la reprise du cours de ses destinées interrompues.

Dans les premiers temps les administrateurs de la nouvelle église — les conseillers de fabrique comme on dit en France — étaient, quoique Bulgares, choisis et nommés par le Patriarcat grec. Mais le peu de zèle que ceux-ci montraient pour la cause nationale — le Phanar les avait choisis précisément à cause de leur tiédeur — provoqua un vif mécontentement dans la colonie, qui manifesta la volonté de procéder elle-même à leur nomination. Pressenti à son tour, Bogoridi donna son approbation. Dans la maison attenante à la chapelle et qui servait de lieu de réunion aux Bulgares après la messe, ils convoqua un dimanche les notables et les chefs des corporations de la colonie et leur parla en turc. Il leur dit qu'il n'oublierait jamais qu'il était Bulgare, qu'il voulait aider au relèvement de sa race, conseilla à tous la concorde et la prudence et proposa qu'on constitue un conseil de communauté nationale pour gérer les

---

<sup>1)</sup> pages 64—68.

affaires de l'église. En faisant allusion à l'avenir du peuple bulgare il dit ces paroles pleines de signification: „Que Dieu donne à notre race ce que je lui souhaite“. A ce vœu une grosse émotion gagna le vieux prince et des larmes lui coulèrent des yeux.

Après l'exhortation émouvante de Bogordi, la réunion procéda (1849) à la constitution de la communauté bulgare de Constantinople, la première institution nationale du peuple bulgare depuis l'abolition de l'Eglise d'Ochrida.

Cette communauté était composée de ressortissants de toutes les terres bulgares. La Macédoine y était représentée par Néophyte Rilski et le docteur Zachariï Stroumski. Ce dernier était un des anciens élèves de Caïris. Après avoir continué ses études à Athènes, il avait suivi, à Pise, les cours de la faculté de médecine. Reçu docteur, il se souvint du serment que lui et ses camarades de la Société slavo-bulgare avaient fait à Andros de se vouer au salut de leur race, et retourna en Turquie. Il se fixa à Constantinople et s'y fit une situation en vue. Marié à une Anglaise, il avait parmi les étrangers influents des relations qu'il mettait à profit pour la défense du mouvement bulgare.

La chapelle bulgare s'élevait sur les bords de la Corne d'or, dans le quartier du Phanar. Elle était à quelques pas du Patriarcat. A côté de cette institution fameuse, le petit temple bulgare paraissait bien peu de chose. Mais cette humble maison était grande par sa signification morale. Son importance devait croître sans cesse sous la poussée de cette irrésistible force historique que l'on nomme le réveil des nationalités et, en considérant le Patriarcat, transformé par les siècles en forteresse de l'hellénisme, et, à côté de lui, la petite chapelle bulgare, on pouvait bien dire dès lors: ceci ébranlera cela.

La première tâche que se donna la nouvelle communauté fut de créer, à côté de l'église, une école. Quelque peu auparavant les patriotes bulgares avaient fondé, sous le



nom de Tzarigradski Vestnik <sup>1)</sup>, un journal politique qui paraissait une fois par semaine. Réunissant ainsi les forces morales traditionnelles et les facteurs puissants du progrès moderne en un seul faisceau — synthèse heureuse qui restera tout le temps [le trait distinctif de la renaissance bulgare — les chefs de la communauté édifièrent les bases de l'œuvre nationale sous ses trois aspects : l'église, l'école, la parole imprimée.

La mission des chefs bulgares était multiple ; mais c'est la polémique avec le Phanar qui, par la force des choses, devait être leur tâche immédiate. L'Eglise grecque ne négligeait aucun moyen pour jeter le discrédit sur le mouvement bulgare et en dénaturer les tendances. Il fallait riposter aux attaques et, selon les règles de la bonne guerre, prendre l'offensive. Le Tzarigradski Vestnik s'acquittait avec zèle de cette obligation, mais son tirage était restreint ; de plus il ne s'adressait qu'aux Bulgares. Heureusement, un organe important de la capitale, la Presse d'Orient, vint à l'appui de la cause bulgare. Cette feuille était rédigée par des pères lazarisites dans un sens hostile à l'Eglise grecque. Elle publiait toutes les doléances des Bulgares et polémisait vivement avec les journaux du Patriarcat. Grâce à cette publicité, le mouvement bulgare fut connu des étrangers et s'acquit parmi eux de précieuses sympathies.

Cependant qu'à Constantinople la discussion avec le Patriarcat allait son train par le moyen des feuilles publiques, l'agitation nationale dans les provinces bulgares accroissait en ampleur comme en violence. Le mécontentement contre les évêques grecs s'y exprimait déjà par des manifestations d'un caractère de plus en plus impressionnant. Ci et là se produisirent des désordres. La Porte finit par s'en émouvoir, mais elle ne pouvait ni ne voulait prendre

---

<sup>1)</sup> Journal de Constantinople.

une attitude. Elle réagissait sans plan et par à-coup, ce qui ne faisait qu'aggraver le malaise.

Sans doute la Porte n'était pas bien disposée pour le Phanar. Il n'y avait pas bien longtemps depuis que le patriarche Grégoire VII avait été pendu à la porte de sa résidence et le souvenir des excès dont s'accompagna l'insurrection de la Grèce restait cuisant dans l'âme musulmane. Les ambitions du jeune royaume que Capo d'Istria avait proclamées dans une formule retentissante ne laissaient pas, d'autre part, que d'inquiéter la Turquie. C'étaient autant de raisons pour entretenir chez la Porte de la méfiance contre le Patriarcat et de l'antipathie pour l'hellénisme. Mais, alors régnaient en Turquie la force de la tradition et le respect des situations acquises. La Porte n'osait pas toucher aux prérogatives que les sultans avaient accordées, dans le passé, à l'Eglise grecque et encore moins lui contester l'influence que celle-ci s'était acquise au cours des siècles. L'eût-elle voulu du reste que le pouvoir lui en aurait manqué, les privilèges des chrétiens jouissant déjà d'une protection, soit stipulée, soit admise de fait, de la part de l'Europe.

Pour la Porte donc la situation était celle-ci: le Patriarche était, en vertu des firmans impériaux, le chef de la nation grecque, „roum-mileti“, nom que l'on donnait officiellement à tous les sujets de l'empire professant la religion orthodoxe. Les Bulgares, en tant qu'orthodoxes, étaient censés faire partie de la communauté grecque et, au point de vue du droit, leurs manifestations contre l'Eglise du Phanar étaient des actes de révolte contre une autorité légitime.

A cette conception formaliste, l'acte de Gulhané (1839) semblait devoir apporter des adoucissements puisqu'il promettaient l'égalité à tous. Les chefs bulgares avaient conçu à cet égard de grands espoirs. Mais la Réforme turque était, dans toutes ses directions, confuse et chancelante; il n'en devait résulter finalement aucun changement notable.

Tout aussi peu fécondes en résultats devaient être à la longue les influences étrangères qui s'exerçaient alors à Constantinople en faveur des revendications bulgares. Le calcul politique que Tchaïkovsky et les émigrés hongrois faisaient entrevoir à la Porte — la perspective d'affaiblir l'hellénisme et d'arracher aux Russes la clientèle d'un peuple slave en séparant les Bulgares de l'Eglise grecque — offrait, il est vrai, une grande séduction aux yeux des hommes d'Etat turcs, mais ceux-ci n'avaient ni l'esprit de suite ni l'énergie qu'il fallait pour entreprendre et pousser hardiment une telle politique. Et peut-être n'en auraient-ils pas, non plus, le loisir et les moyens, étant sans cesse bousculés par les événements et absorbés par les tâches urgentes et diverses d'une politique au jour le jour.

Aussi les patriotes bulgares commençaient-ils à compter de moins en moins sur les directions générales de la politique ottomane. Par contre, connaissant l'efficacité paradoxale, mais plus sûre, de certaines voies détournées, ils y recouraient habilement. C'est ainsi que deux cochers favoris du Sultan, Bulgares d'origine, Kara-Ilia, de Kalofer, et Déli-Todor, de Svichtov, se firent au Palais les avocats de leur nation.

Des Bulgares d'une condition analogue avaient su gagner à la cause de leurs compatriotes la mère d'Abdul-Medjid, la Sultane-Validé. Celle-ci manifestait une vive sollicitude pour le peuple bulgare. Elle alla jusqu'à faire savoir au Patriarcat grec qu'elle désirait voir nommer Néophyte Bozveli évêque de Tirnovo. Pour la détourner de cette idée le Phanar lui fit dire qu'on n'avait jamais vu un Bulgare devenir évêque, pas plus qu'on n'avait vu un Tzigane devenir muphti. Frappée de cet argument — et surtout de la comparaison — la Sultane demanda aux Bulgares des éclaircissements. On dut lui expliquer que les Bulgares avaient eu, à Tirnovo et à Ochrida, des patriarches indépendants, ce qui dissipa son trouble. Mais les Grecs revinrent à la charge avec d'autres

arguments. Il fallut répondre derechef. Ce débat de théologie et d'histoire ecclésiastique se livrant autour d'une vieille Sultane un peu fantasque n'est pas l'épisode le moins curieux de la question gréco-bulgare.

Dans les provinces, les conditions générales se présentaient pour les Bulgares exactement sous le même jour. Les autorités s'en tenaient aux firmans qui, dans chaque évêque, reconnaissaient le chef de la communauté orthodoxe, et conséquemment grecque, du diocèse. Là où, par les moyens alors en usage en Turquie ou en vertu de quelque circonstance particulière, on savait capter la bienveillance du pacha, le mouvement bulgare jouissait de quelque liberté indéterminée et précaire. Mais, d'une façon générale, le haut clergé grec trouvait les autorités promptes à lui prêter main forte pour des répressions contre les „perturbateurs“.

Le Hatti-houmayoun, cette charte libérale de 1856 dont le traité de Paris constatait en termes exprès „la haute valeur“, apporta de nouveau aux patriotes bulgares quelques lueurs d'espoir. L'on sait que cet acte solennel proclamait encore une fois l'égalité de toutes les races dans l'empire. Vu les circonstances: l'entrée de la Porte dans le concert européen et son intimité avec les deux puissances les plus éclairées de l'Occident, la France et l'Angleterre, tous les esprits étaient portés à croire que la Réforme turque entretrait définitivement dans une ère de vigueur, de sincérité et de réalisations. Les deux hommes d'Etat qui dirigeaient alors la politique ottomane, Aali pacha et Fuad pacha, autorisaient cet espoir, car, outre qu'ils montraient une compréhension nette des besoins de l'empire, on leur prêtait une énergie et une passion pour le bien public que l'Europe avait perdu l'habitude de rencontrer en Turquie.

Un article spécial du Hatti-houmayoun ordonnait la révision des privilèges et immunités des communautés

non-musulmanes, sauf maintien de leurs immunités et privilèges purement spirituels. Le but visé était la répression des abus du clergé grec. Aussi le Phanar jeta-t-il les hauts cris. Un instant il pensa même refuser d'autoriser, conformément à la demande de la Porte, la lecture de l'acte impérial dans les églises; mais finalement il s'exécuta.

En novembre 1857 la Porte adressa aux communautés grecques, arméniennes, catholiques et juives l'invitation à se donner une constitution conforme à l'esprit moderne et aux besoins de l'époque. Le tezkéré envoyé au Patriarcat grec contenait, en plus, la liste des questions à étudier: elles étaient toutes d'ordre administratif. Malgré une répugnance de plus en plus visible à admettre en principe les nécessités d'une réforme dans son régime, le Patriarcat dut, encore une fois, s'incliner devant l'Etat. Il convoqua un grand conseil d'évêques et de laïques qui se réunit en octobre 1858. Les Bulgares étaient représentés dans ce conseil par trois délégués, nombre dérisoire en comparaison de leur importance numérique.

Le tezkéré de la Porte qui devait former la base de l'ordre du jour de cette assemblée ne mentionnait pas les doléances et les revendications bulgares. Le Phanar s'en prévalut pour éviter toute discussion sur ce sujet déplaisant. Les délégués laïques bulgares formulèrent quand même un ensemble de demandes constituant un programme très modeste, mais la majorité grecque passa outre. Alors ceux-ci se retirèrent en signe de protestation.

La fin de non recevoir hautaine du Patriarcat fut considérée par le peuple bulgare comme un véritable défi. Elle provoqua, dans les provinces, une grande recrudescence de l'agitation nationale et poussa les chefs du mouvement, résidant à Constantinople, à redoubler d'activité. Les démarches auprès de la Porte pour une solution du problème bulgare furent reprises; la polémique contre le Phanar fut poussée plus vivement; des tentatives furent faites pour intéresser aux



revendications bulgares les ambassades des puissances occidentales dont la guerre de Crimée avait singulièrement accru l'influence à Constantinople.

La thèse bulgare était basée à la fois sur la tradition historique et sur le droit moral des peuples. A ces deux arguments le Phanar opposait une exception tirée des canons. Il n'admettait pas de distinction ethnique au sein de l'Eglise et considérait le principe de nationalité dans le domaine spirituel comme une hérésie. A l'objection que les Bulgares avaient eu dans le passé et jusqu'il y avait un siècle, une hiérarchie indépendante, les Grecs répondaient que ces précédents n'étaient pas établis et qu'il s'était agi, dans les cas invoqués, d'usurpations notoires, jamais reconnues par l'Eglise.

Ces deux points de vue inspiraient, de part et d'autre, une polémique de plus en plus passionnée et suscitérent toute une littérature théologique. Les Bulgares n'étaient pas les moins productifs. Le premier exposé de leur thèse avait été écrit par le moine macédonien Nathanaël dans un livre édité à Prague en 1852 et intitulé *Lettre amicale d'un Bulgare à un Grec*. „Bâlgarski Knijitsi“, fondée à Constantinople en 1858, donna à son tour des études fort documentées où la thèse grecque était combattue avec une grande maîtrise. Le phanariote Karathéodory ayant publié, en 1860, un discours prononcé par lui à la clôture du congrès du Patriarcat — discours où l'agitation bulgare était vivement prise à partie — Gavril Krstiovitch, un ancien élève de la faculté de droit de Paris, très versé dans l'histoire de l'Eglise, lui répondit point par point dans une brochure que signa le délégué de Tirnovo, Nicoli Hadji Mintchoglou.

Sur le terrain politique la controverse bulgaro-grecque n'était pas moins passionnée. Les chefs du mouvement bulgare accusaient le Patriarcat de servir les vues ambitieuses de la Grèce. Le Phanar ripostait qu'ils étaient eux-mêmes des agents panslavistes et qu'en demandant la séparation

du peuple bulgare de l'Eglise œcuménique, souveraine reconnue des orthodoxes, ils suivaient un mot d'ordre de Pétrograde et de Moscou. Cette accusation revenait dans toutes les explications des Grecs. Elle s'accompagnait d'attaques virulentes contre les comités slavophiles et les intrigues supposées de la chancellerie russe. Elle finissait toujours par un avertissement à l'adresse de la Porte, lui rappelant qu'en protégeant le mouvement bulgare, c'est au triomphe de la politique moscovite qu'elle travaillerait.

„Le gouvernement turc, disaient les organes autorisés du Phanar,<sup>1)</sup> tend à détruire une institution grecque qui, protégée et considérée, deviendrait le plus solide rempart contre l'invasion du panslavisme. L'Eglise orthodoxe orientale a une nationalité reconnue; elle est grecque. Son origine, sa langue, ses traditions, la série des grands hommes qui l'ont illustrée, la conquête consommée en 1453 et à partir de cette époque, la mission que cette église a eue à remplir au milieu des populations soumises, tous ces faits démontrent qu'elle a été, qu'elle devait être, qu'elle est entièrement grecque. Ce n'est que dans ces derniers temps, poursuivaient les polémistes helléniques, que la propagande russe a battu en brèche cette prééminence nationale en disant: Je veux que la langue slave devienne la langue commune de l'Eglise d'Orient et de toutes les races d'en deçà et d'au delà des Balkans; je veux des métropolitains avec des sentiments slaves et non grecs. Saint-Pétersbourg doit être un jour le siège de l'Eglise d'Orient“.

Ce vaste projet de domination religieuse, si bruyamment prêté par le Phanar à l'ambition moscovite était, du moins à cette époque, purement imaginaire. Sans doute, la guerre de Crimée éveilla en Russie un intérêt nouveau pour les peuples slaves du proche Orient. Par sa célèbre déclai-

---

<sup>1)</sup> Engelhardt, o p. cit., t. I, p. 148.

ration „la Russie se recueille“, lancée, après le congrès de Paris, Gortchakoff voulait dire non seulement que l'empire des tzars s'abstiendrait de toute activité dans les affaires de l'Europe, mais qu'il se livrerait aussi à une enquête sur sa situation morale, à une révision de son programme, à des méditations sur sa destinée historique. De cet examen de conscience devait résulter, pour une certaine période et dans des milieux déterminés, une nouvelle orientation des esprits, caractérisée par le dédain de la civilisation occidentale, jugée inférieure et dissolvante, et par le culte de la tradition slave. Pour ce qui touchait au progrès de leur culture, les Bulgares bénéficiaient grandement de ces dispositions, mais ils ne pouvaient s'y appuyer dans leurs querelles avec le Phanar.

En effet, les sympathies des cercles slavophiles pour le mouvement bulgare devaient se heurter pendant bien longtemps à l'incompréhension et au mauvais vouloir de la politique officielle. L'esprit traditionaliste de la chancellerie russe, fixé dans des formules diplomatiques, continuait à considérer le patriarche de Constantinople comme le chef autorisé de l'orthodoxie et ne voyait dans l'agitation bulgare qu'une tendance subversive dirigée contre une autorité légitime. Ce n'est que plus tard que la diplomatie russe s'avisa de l'existence d'une question bulgare. Alors, prise bien malgré elle entre le slavisme et l'orthodoxie, elle se débattit dans cette contradiction, sans pouvoir se décider — nous le verrons plus loin — à prendre un parti déterminé.

Le Phanar n'ignorait point alors qu'il n'avait pas en la Russie un ennemi. Mais celle-ci étant battue<sup>1)</sup>, l'attaquer, c'était faire la cour à ses vainqueurs et les phanariotes, grands adulateurs du succès, s'empressaient de brûler leur ancienne idole. „L'attitude du clergé grec, dit le diplomate-historien français Ed. Engelhardt, s'était singulièrement

---

<sup>1)</sup> La guerre de Crimée (1854).

<sup>2)</sup> Engelhardt, *ibid.* 149.

modifiée depuis la guerre d'Orient<sup>2</sup>); les anciens protégés du Tzar affectaient vis-à-vis de la Russie, depuis ses revers, une indépendance voisine de l'hostilité, revirement qui ne faisait pas plus d'honneur à leur loyauté qu'à la prévoyance de leurs calculs politiques“.

Le cri d'alarme du Phanar au sujet du danger panslaviste ne laissait pas que d'impressionner la Porte. L'histoire a fait à l'esprit turc une telle éducation qu'on est toujours sûr de le troubler en invoquant quelque intrigue russe. Aussi les fins du mouvement bulgare éveillaient-elles chez les mieux disposés des hommes d'Etat turcs de brusques appréhensions. Mais, d'autre part, les projets ambitieux de la Grèce, la Grande Idée que claironnaient à travers l'Orient les fanfares étourdissantes de l'hellénisme donnaient à la Porte des soucis d'un ordre plus immédiat et qui revêtaient, au souvenir tout proche encore de l'Hétairie, une actualité plus inquiétante.

Entre ces deux dangers — la Russie panslaviste, l'hellénisme — la Porte ne savait à quoi se résoudre. Tantôt elle donnait des promesses aux Bulgares, pour leur faire prendre patience, tantôt elle sévissait contre eux en vue de calmer le Patriarcat. Le génie dilatoire que l'Histoire s'est toujours plu à reconnaître à la diplomatie turque, trouvait sur ce terrain l'opportunité d'une application classique.

Sous ces auspices précaires, le mouvement bulgare progressait tout de même, mais avec une lenteur infinie. Le 17 octobre 1858, Hilarion reçut du Patriarcat, qui dut céder cette fois à une démarche pressante de Bogoridi, le titre d'évêque in partibus et prit la présidence de la communauté bulgare de Constantinople. Cette nouvelle dignité rehaussa le prestige d'Hilarion. Elle fut considérée par les patriotes bulgares comme un succès réel. Mais, somme toute, ce n'était qu'un succès moral, puisque l'évêque Hilarion restait tout de même sous la juridiction directe de l'Eglise grecque et que la question de la hiérarchie bulgare ne faisait aucun pas en avant.

L'impression générale était donc que, malgré tout, le mouvement national s'enlizait et qu'il fallait, par quelque moyen énergique, lui imprimer une vigueur nouvelle. L'impulsion devait venir, cette fois aussi, de la Macédoine, mais le remède semblait plus dangereux encore que le mal, car il ne s'agissait de rien moins que de l'union avec Rome. C'est la ville de Koukouche qui donna le signal de cette nouvelle agitation.

Koukouche (Kilkiš en grec, Avret-Hissar en turc) est une petite ville, située à une trentaine de kilomètres de Salonique. Elle était habitée alors (les Grecs la brûlèrent en 1913 et en chassèrent les habitants) par des Turcs et des Bulgares. En 1858 ceux-ci avaient introduit dans les églises de la ville la liturgie nationale et depuis lors n'avaient cessé de réclamer pour leur diocèse un évêque de leur race. Le Phanar faisant la sourde oreille, Koukouche se livrait à toutes les manifestations d'un mécontentement croissant.

Il y avait, à cette époque, à Salonique, un centre de propagande catholique, dirigé par des religieux français. Ceux-ci essayèrent aussitôt de mettre à profit la fermentation qui se produisait à Koukouche. Ils expliquèrent aux patriotes de cette localité que s'ils proclamaient leur union avec le Saint-Siège, ils auraient un clergé national et jouiraient de la protection de la France. La tentation était grande; Koukouche y succomba d'autant plus facilement qu'il ne s'agissait en somme que de reconnaître l'autorité nominale du Vatican, ce qui était arrivé plus d'une fois aux tzars bulgares.

Le 22 juillet 1859 les habitants adressèrent à Pie IX une requête qui constitue, soit dit en passant, le document le plus précieux sur l'intensité du sentiment bulgare en Macédoine à l'époque qui nous occupe. Après avoir décrit l'indignité du clergé grec et ses crimes contre la nation bulgare, les nombreux signataires, parmi lesquels quatre prêtres, offraient de reconnaître le pape et ses successeurs sur le siège apostolique comme leur chef spirituel, mais aux conditions suivantes:



„II<sup>o</sup> Nous désirons et conséquemment prions Pie IX de n'apporter aucune modification dans les rites de notre Eglise (coutumes, solennités, liturgie), et dans la communion des mystères, et dans la situation de nos prêtres, et dans la langue dans laquelle seront faites nos prières à l'Eglise, langue qui est le vieux-bulgare ou le slavon.

„III<sup>o</sup> Notre diocèse sera confié à un archevêque, élu suivant nos vœux communs, élection que nous prions S. S. Pie IX d'approuver.

„IV<sup>o</sup> L'archevêque et les prêtres qui administreront le diocèse et les paroisses doivent être tous des Bulgares...

„V<sup>o</sup> La langue bulgare avec les lettres et caractères nationaux sera la langue principale et la base de l'enseignement donné à la jeunesse“.

Les signataires de la requête <sup>1)</sup> ne dissimulaient aucunement la nature purement nationale des motifs qui leur dictaient cette démarche. „Afin de conserver notre foi intégrale et intangible, telle que nous l'avons reçue de nos aïeux et afin de nous protéger contre le dépravé et corrompu clergé grec“... C'est dans ces termes non équivoques que les initiateurs de l'union avec le Saint-Siège définissaient le but et la signification de leur démarche.

L'événement de Koukouche produisit une vive alerte aussi bien au Phanar que dans les milieux patriotiques bulgares. L'Eglise grecque qui n'avait encore rien perdu de son assurance de garder intact son pouvoir sur les Bulgares, craignait que par le moyen de la nouvelle hérésie une partie de ce peuple n'échappât à sa juridiction. Les chefs du mouvement national redoutaient de leur côté que par son exemple Koukouche n'entraînât à sa suite d'autres localités impatientes et que, la contagion aidant, ne se produisît au sein de la nation un déchirement irréparable. Les Grecs et les Bulgares

<sup>1)</sup> La requête en question fut publiée à l'époque par le journal *Bàlgaria* paraissant à Constantinople, 1859, No. 24.

se trouvant, en face du péril nouveau, solidaires dans le désir de défendre l'orthodoxie contre le papisme, le Phanar pria Hilarion d'aller ramener la ville de Koukouche au sentiment de la vraie tradition et celui-ci s'y rendit avec le consentement des chefs du mouvement national.

En même temps que l'évêque bulgare Hilarion, partait de Constantinople pour Koukouche le supérieur des Lazaristes français Monseigneur Boré. Entre ces deux religieux se livra dans la petite cité macédonienne un véritable duel. C'est à Hilarion que resta finalement l'avantage. Catéchisés par lui, les habitants de Koukouche se déclarèrent prêts à retirer leur requête au Vatican à condition de recevoir du Patriarcat un évêque bulgare.

Cette condition était, aux yeux du Phanar, équivalente à une défaite, mais il ne pouvait faire autrement que de l'accepter, car un refus de sa part aurait déterminé une reprise immédiate du mouvement hérétique, avec plus de violence cette fois et des conséquences autrement graves. C'est ainsi que la ville de Koukouche eut, la première parmi les villes bulgares, un évêque de sa race. Ici encore, comme dans tant d'autres domaines de la renaissance bulgare, la Macédoine peut revendiquer la priorité.

L'évêque envoyé à Koukouche s'appelait Parténii Zografski.

Parténii était né, en 1820, à Galitchnik, sur les limites entre la Macédoine et l'Albanie. Il avait été à Ochrida élève de Dimitr Miladinoff de qui il reçut la flamme patriotique qui l'anima toute sa vie durant. Puis il étudia à Athènes et finalement à Moscou où il termina les cours de l'Académie de théologie. Entre temps il était entré dans les ordres, comme moine de la communauté de Zograf.

Parténii était d'esprit fin et de physionomie distinguée. Il plut beaucoup en Russie. Aussi y fut-il accueilli dans la meilleure société. Son dernier biographe prétend qu'il avait été même, pendant quelque temps, précepteur à la cour,

probablement chez quelque grand-duc<sup>1)</sup>. Avec de telles relations Parteniï aurait pu arriver en Russie à une situation en vue. Mais le paysan macédonien, que le hasard de la vie avait rapproché de la plus puissante cour du monde, ne fut pas ébloui par la splendeur qui l'entourait, n'étant ambitieux que d'une chose: servir sa race.

Après un séjour en Macédoine où, retrouvant son ancien maître Miladinoff, il stimula, de concert avec lui, l'agitation nationale, Parteniï fut nommé (1857) directeur de l'école bulgare de Constantinople. En même temps qu'il réorganisait l'enseignement assez rudimentaire qu'y avaient donné jusqu'alors des professeurs de fortune, il collabora activement aux périodiques bulgares, d'abord au *Tzari-gradski Vestnik*, ensuite aux *Knijitsi*.

Les écrits de Parteniï se distinguent par un style ferme et élégant. Ils se rapportent en grande partie à l'histoire de l'Eglise bulgare. Quelques-uns ont pour objet la langue bulgare alors en devenir. Parteniï voulait y établir la prédominance des dialectes de la Macédoine occidentale qu'il jugeait plus harmonieux. A l'appui de sa thèse vient aujourd'hui encore son propre œuvre où il y a des pages d'une sonorité admirable et de beauté parfaite. De sa communion d'idées avec Miladinoff, Parteniï avait pris le goût du folklore. Il a publié lui aussi des chants populaires bulgares de la Macédoine.

Parteniï se rendait à Koukouche, précédé d'une belle réputation de patriote et de littérateur. Il y fut accueilli avec de grandes démonstrations de joie. Les débuts de son administration portèrent encore plus haut sa popularité. La douceur apparente de son extérieur cachait une âme ardente. Les habitants de Koukouche sont connus par la violence de leur

<sup>1)</sup> L. Dimitroff, L'activité publique et littéraire de Hadji Parteniï Zografski, (en bulgare), dans le Bulletin du Séminaire de philologie slave de l'Université de Sofia, 1905.

tempérament. Parténii se mit au même diapason qu'eux. Il avait pris pour sa devise les mots bibliques : „œil pour œil, dent pour dent“. Les phanariotes avaient brûlé les manuscrits bulgares : il fit dans son diocèse des autodafés des livres grecs. Le reste était à l'avenant.

Parténii apportait le même esprit absolu dans ses rapports avec les Turcs. Cette attitude tranchante à l'égard du pouvoir devait provoquer la fin prématurée de sa mission, car en 1861 il fut contraint de quitter son diocèse.

Lors du règlement de l'incident de Koukouche le Patriarcat s'était engagé en principe devant Hilarion de donner aux Bulgares des évêques de leur race toutes les fois que le siège d'un de leurs diocèses deviendrait vacant. Or, trois mois après mourait l'archevêque d'Ochrida Inokéntios. Les marchands de fourrures d'Ochrida établis à Constantinople se présentèrent aussitôt au Phanar pour rappeler la promesse donnée. Peu après la ville d'Ochrida demanda elle-même un évêque bulgare par une requête-monstre. Au choix du Patriarcat étaient proposés trois candidats : Hilarion, Avksentiï de Vélès, qui venait d'adhérer au mouvement national, et l'archimandrite Anthyme, qui ne s'était pas encore déclaré publiquement contre l'Eglise grecque, mais dont le patriotisme était connu et apprécié de tous ses compatriotes.

Le patriarche eut l'air d'accéder à ce désir ; mais lorsque parut le bérat d'investiture pour le nouveau titulaire d'Ochrida, on vit avec surprise qu'il avait été promulgué au nom de Mélétiôs, un Grec fanatique connu pour la violence de son caractère et la dépravation scandaleuse de ses mœurs.

Cette dernière félonie du Patriarcat devait avoir des conséquences décisives. Les plus modérés parmi les dirigeants du mouvement bulgare durent s'avouer qu'il était vain d'attendre de la mauvaise foi grecque la moindre concession et qu'à temporiser davantage on allait risquer de désillusionner complètement le peuple et de le jeter dans les bras de la propagande catholique.

Le chef de l'agitation bulgare, l'évêque Hilarion, n'était ni un utopiste ni un timide ; il était ce qu'on appelle au jourd'hui un possibiliste. Il sentait que le moment était venu de relever, par un coup d'audace, l'espoir énervé de ses compatriotes et d'ouvrir une voie nouvelle à l'action nationale. Au mois de mars de 1860 il réunit chez lui quelques-uns des notables de la colonie bulgare et leur tint ce langage : „J'ai été à Koukouche et j'ai emporté de la Macédoine l'enseignement que voici : quand on ne veut plus d'un évêque, on le chasse ; quand on veut se libérer d'un patriarche, on expulse son nom des invocations des églises“. Hilarion conclut qu'il fallait rompre officiellement avec le Phanar et ne plus mentionner à l'avenir le nom du patriarche grec dans la liturgie.

Cette proposition fut adoptée avec enthousiasme, mais fut tenue secrète. Seuls un certain nombre d'initiés en eurent connaissance. Ceux-ci firent répandre parmi la colonie que le premier jour de Pâques tout le monde devait se rendre à l'église bulgare. Effectivement l'affluence fut énorme. L'attente de quelque chose de grave donnait à tous les visages de la solennité. Enfin l'instant décisif vint. Le diacre apparut devant l'autel et commença la prière pour le patriarche grec. Mais, au premier mot, une voix véhémement s'éleva : „Arrête!“ Il y eut quelques secondes de surprise, puis, ayant compris, l'assistance éclata en cris innombrables : „Nous ne reconnaissons pas le patriarche grec ! Passez son nom!“ Le diacre essaya de reprendre son invocation ; mais les mêmes clameurs, de plus en plus impérieuses, le firent taire.

Alors Hilarion qui officiait se montra, mitre en tête, devant les portes de l'autel. „Que faites-vous ? dit-il. Et pourquoi troublez-vous ainsi le service divin ?“ — „Nous ne voulons plus entendre le nom du patriarche grec !“ Hilarion reprit : „Quel nom voulez-vous alors que l'on mette à la place du sien ?“ — „Le nom du sultan“, répondirent plusieurs voix.



Et tout le monde de s'écrier : „Oui, nous voulons le nom du Sultan. Vive le Sultan!“ Un des grands bourgeois bulgares, Hadji Nikoli Mintchoglou qui avait toujours déconseillé les mesures brusques, essaya de ramener le calme. Mais un ouvrier macédonien s'approchant de lui, lui enjoignit vivement : „Toi, tais-toi. Ne vois-tu pas qu'on n'en veut plus, du patriarche?„ Sur ce, les chantres et le chœur entonnèrent la prière pour le Souverain.

Le reste de la liturgie s'acheva au milieu d'une émotion que les assistants ne pouvaient contenir. A peine sortis de l'église ils donnèrent libre cours à leur joie, se livrant à des manifestations bruyantes. Hilarion, suivi des prêtres qui avaient officié avec lui, se retira dans le métoque, où il reçut les notables de la colonie. Le fait accompli fut approuvé et reçut une espèce de sanction officielle. Deux délégués furent séance tenante dépêchés à la Porte pour déclarer au gouvernement ottoman que la nation bulgare avait rejeté l'autorité de l'Eglise grecque et rompu avec le Phanar.

Cela se passait le 15 avril 1860.

## II

L'acte du 15 avril clôt la première phase dans les luttes contre l'Eglise du Phanar. Jusqu'à cette date l'agitation nationale avait poursuivi un programme modeste : elle se bornait à réclamer un clergé bulgare sous l'autorité du patriarche. Désormais, elle exigera une solution radicale : la constitution d'une hiérarchie religieuse autonome. En effet, dès le lendemain de la manifestation contre le Patriarcat, l'Eglise bulgare se considéra comme indépendante et son chef provisoire, l'évêque Hilarion, apparut aux yeux de ses compatriotes comme le successeur direct des anciens patriarches nationaux de Tirnovo et d'Ochrida.

Les événements de Constantinople imprimèrent au mouvement national une impulsion très vigoureuse. Ils faisaient

sortir les aspirations bulgares du vague où les avaient maintenues tant d'années de demi-mesures et d'atermoiements, et donnait à l'idéal du peuple une forme concrète, ce qui est bien, dans toutes les révolutions, une des choses les plus importantes. Suivant l'exemple de Constantinople, la plupart des villes bulgares déclarèrent déchue l'autorité du Phanar, se placèrent spontanément sous la juridiction de Hilarion, s'agrégèrent les unes aux autres dans une espèce de fédération, et lorsque le débat s'engagea entre la Porte et le Patriarcat sur la question de savoir si l'Eglise bulgare avait le droit d'exister, celle-ci se trouvait déjà organisée et fonctionnait selon toutes les règles.

Il serait inexact pourtant de conclure qu'une manifestation avait suffi pour trancher la question bulgare. Le rejet du nom du Patriarche ne préjugait en rien du dénouement ultérieur de la controverse bulgaro-grecque sur le terrain officiel. L'Eglise du Phanar restait toujours, en droit et aux yeux de la Porte, la souveraine religieuse des Bulgares. Dans les provinces, l'autorité des évêques grecs, rejetée de fait par la population, gardait aux yeux des pouvoirs locaux son caractère légal. Quoique jouissant déjà d'une tolérance de fait qui devait augmenter avec le temps, le mouvement bulgare continuait à revêtir au regard de la situation officiellement existante, un caractère subversif que des répressions périodiques ne manquaient pas de relever. De grandes luttes et de dures épreuves éloignaient encore les patriotes bulgares de leur triomphe.

Dans aucune des provinces bulgares le mouvement national ne devait rencontrer autant d'obstacles et, d'autre part, montrer autant d'énergie qu'en Macédoine. Et cela est très explicable.

La Macédoine est, géographiquement, proche du royaume de Grèce. Déjà à cette époque elle touchait presque à ses frontières. L'hellénisme avait pris l'habitude d'y voir un prolongement idéal de la Grèce. C'était la dernière pro-

vince qu'il pouvait se résigner à sacrifier aux Barbares. La situation intérieure de la Macédoine donnait du reste quelque apparence de justification à cette manière de voir. Dans plusieurs villes macédoniennes existaient des communautés grecques, constituées par des Koutzo-Valaques hellénisés auxquels s'étaient ajoutés des Bulgares enrichis, transfuges de leur race. Ces communautés étaient prestigieuses par la richesse et l'influence acquise. Elles pouvaient donc donner aux Grecs l'illusion d'être la seule puissance sérieuse en Macédoine.

Mais contre les ambitions helléniques s'élevait, non moins passionné et plus téméraire encore, l'assaut des forces populaires bulgares. Maîtresses des campagnes, celles-ci luttaient déjà victorieusement pour l'hégémonie dans les villes mêmes où l'hellénisme s'était cru, pendant tant de temps, chez lui. Outre que de nombreuses familles bulgares, quasi hellénisées ou dédaigneuses de leur origine, étaient retournées au sentiment de leur race, l'affluence dans les villes de paysans enrichis ou assoiffés de sécurité, aidait à la croissance rapide de la petite bourgeoisie, classe vigoureuse et remuante qui, dans sa haine contre les Grecs représentants de l'oligarchie économique et dominateurs du marché, mêlait aux rancunes nationales des motifs de passion sociale. A la fois patriotique et populaire, le mouvement bulgare participait de l'idéalisme altier de ces deux tendances et dressait ainsi, contre les remparts de la Grande Idée hellénique, les deux plus formidables machines de guerre de l'époque : le droit des nationalités et la démocratie.

Les luttes contre l'hellénisme en Macédoine forment la partie la plus dramatique de l'histoire de la renaissance bulgare. Malheureusement, nous ne pouvons pas en faire l'historique complet, vu les cadres restreints de cet ouvrage. Force nous est donc de nous limiter aux villes les plus importantes et de ne donner de leur rôle dans le mouvement national qu'une idée succincte.

## S k o p i é

Depuis plus de mille ans Skopie est considérée comme un des principaux centres de la nationalité bulgare. Déjà dans les toutes premières années du IX-e siècle cette ville faisait partie de l'Etat du tzar Kroum. Lorsque l'empire de Samuel fut détruit par Basile II, c'est à Skopie que les Bulgares se soulevèrent contre la domination byzantine (1040). En racontant cette insurrection, le chroniqueur byzantin Skylitzès appelle Skopie „métropole de la Bulgarie“<sup>1)</sup>. C'est encore à Skopie que devaient avoir lieu, trente ans plus tard, le second soulèvement bulgare contre Byzance que dirigea le boyard Voitech (1071). Au cours du XII-e siècle cette ville entra de nouveau dans les limites de l'empire bulgare, restauré par les frères Pierre et Assen.

Sous le règne d'Etienne Ouch (1282—1321) les Serbes réussirent à s'emparer de Skopie. Ils s'y maintinrent jusqu'à la mort de Douchan (1355). L'on sait que les successeurs de ce monarque se taillèrent dans ses possessions des Etats indépendants. Skopie échut, ainsi qu'une grande partie de la Macédoine, au despote Voukachine qui, en raison de la nationalité du peuple sur lequel il régnait, prit le titre de roi de Bulgarie.

La courte domination serbe laissa dans la région de Skopie quelques monuments d'architecture religieuse: c'est à cela que se réduit sa seule influence. Sur la physionomie ethnique de la population elle n'eut ici, comme partout ailleurs en Macédoine, aucune action. Par contre les Turcs y apportèrent un bouleversement violent. Ils s'établirent en masse à Skopie et donnèrent pour longtemps à cette ville l'empreinte caractéristique de cette race.

La conquête ottomane avait réduit considérablement l'élément chrétien à Skopie. Mais, au cours du XVIII-e siècle,

---

<sup>1)</sup> Voir la chronique de Skylitzès dans G. Cedreni *Historiarum Compendium* II p. 527, Ed. Bonnæ.

la ville subit une catastrophe qui à son tour diminua le nombre de ses habitants turcs: en 1688 le général autrichien Piccolomini qui, par le défilé de Katchanik avait débouché dans la plaine macédonienne, livra Skopié aux flammes et au massacre. Cette cité florissante ne put plus jamais se relever complètement. Mais elle reprit peu à peu, grâce surtout aux paysans bulgares des campagnes environnantes qui en formèrent l'élément industriel.

Au cours de toutes ces vicissitudes Skopié conserva son caractère de ville éminemment bulgare.<sup>1)</sup> Elle ne fut jamais considérée autrement que comme partie des terres bulgares. Ainsi — pour ne citer qu'un exemple — dans un rapport de 1659, écrit par un des chefs de la propagande catholique dans les Balkans, l'évêque Bogdan, nous lisons ceci:<sup>2)</sup> „Dans la ville de Skopié, ville de la Bulgarie, l'archevêque est Monseigneur D. Andrea“. (Nella città di Scopié pero città di Bulgaria e Mons. D. Andrea arciev.).

Faute de sources historiques nous ne pouvons pas nous faire quelque idée de ce que fut, sous la domination turque, la vie morale des Bulgares à Skopié. Nous savons seulement que dans la seconde moitié du XVI-e siècle un certain Kara-Trifoun y avait ouvert une librairie bulgare. Cela reviendrait à dire qu'un reste d'activité intellectuelle s'y

---

<sup>1)</sup> Dans son Recueil d'itinéraires dans la Turquie d'Europe (1854) le célèbre ethnographe et voyageur Ami Boué écrit: „Ouskoub (Skopia) a au moins 10,000 âmes, sa population est éminemment bulgare...“ Plus loin, en parlant de la province dont Skopié était le chef lieu, il disait ceci: „Ouskoub est le chef-lieu du plus grand Pachalik de la Turquie centrale. Il comprend dix villes, savoir: Ouskoub, Keuprili (Vélès), Istib (Chtip) avec Novosélo, Kostendil, Kalkandel (Tétovo), Doubnitza, Komonova, Dchoumaa, Kratova, Radovitch et au moins 5 bourgs savoir Egri-Palanka, Katschanik, Kostovo, Stroumitza et Petritch... Le nombre des villages y est fort grand, de manière que la population peut bien aller à 5 ou 600,000. La grande masse est bulgare et chrétienne“, vol I, pp. 211 211.

<sup>2)</sup> N. Milleff, La Propagande catholique en Bulgarie au XVII-e siècle (en bulgare) Sofia, p. 132. Le document cité a été trouvé par l'auteur dans les Archives d'Etat de Vienne-Bulgarie I f. 184—287.



était conservé jusqu'à cette époque. Sur la période qui suit l'obscurité est presque complète. On peut toutefois dire que, dans Skopié et la région environnante, l'énergie tenace des moines put sauver l'écriture bulgare d'une destruction totale. Dans les couvents un enseignement rudimentaire continuait à être donné en bulgare. De même la liturgie slave se maintint dans les églises jusqu'à une époque proche de nous.

Il faut ajouter — car l'histoire doit rester étrangère aux passions politiques et aux partis-pris des polémistes — il faut ajouter que le Patriarcat d'Ypek, sous la juridiction duquel le diocèse de Skopié se trouva pendant un certain temps, a contribué considérablement à la conservation de la tradition nationale parmi les Bulgares de cette région. Quoique occupée par des Serbes, l'Eglise d'Ypek restait libre de toute préoccupation de prosélytisme ethnique et, jusqu'à sa suppression par le Phanar (1766), continua à exercer une protection tutélaire sur la culture bulgare.

L'Eglise d'Ypek — nous y insistons — ne mit jamais en question le caractère bulgare de la chrétienté de Skopié. Ainsi, dans une lettre du 4 octobre (v. s.) 1719 le patriarche Moïse écrit qu'il était en tournée dans la région de Skopié et qu'il se trouvait en terre bulgare<sup>1)</sup>. Des mentions analogues abondent dans les actes émanés de la chancellerie ecclésiastique d'Ypek.

En 1766 l'Eglise du Phanar s'empara du diocèse de Skopié. L'hellénisme s'y mit à l'œuvre avec acharnement, mais malgré toutes ses violences n'eut qu'un succès médiocre. Il réussit, il est vrai, à expulser la liturgie slave des églises des villes, mais ne put pas l'atteindre dans les villages et les monastères. Il lui fut de même impossible d'éteindre tout à fait l'instruction dans la langue du peuple. A Skopié même l'enseignement des lettres bulgares ne cessa

---

<sup>1)</sup> Cette lettre se trouve dans le recueil serbe *Spomenik LI* pp. 120—121.

jamais complètement. C'est ainsi qu'au début du siècle passé, un certain Nicolas de Krouchovo tenait, à son domicile, une école privée où il donnait ses leçons sur des manuscrits anciens.

La fermeté avec laquelle le diocèse de Skopié avait su défendre contre la destruction phanariote sa culture et ses traditions le prépara à jouer un rôle prépondérant dans la renaissance bulgare. C'est dans ce diocèse, à Tétovo, que naquit et se prépara pour sa mission le moine Kyril, auteur d'un des premiers livres en langue bulgare moderne<sup>1)</sup>. Dans la lutte engagée contre l'Eglise grecque c'est encore le diocèse de Skopié qui a sonné le tocsin. Skopié est en effet la première ville qui a demandé au Phanar un évêque bulgare.

Cette demande fut faite en 1829: c'est la date qui, dans l'histoire nouvelle de la Bulgarie, fixe le commencement du mouvement populaire pour la restauration de l'Eglise nationale. Comme il était à pévoir, le Phanar refusa de donner satisfaction au vœu exprimé par le peuple de Skopié; celui-ci de son côté y persista avec une énergie croissante. De 1829 à 1833, en moins de quatre ans, le Phanar envoya à Skopié trois évêques grecs qui, l'un après l'autre, furent chassés par la population. Enfin, en 1833, le siège de ce diocèse fut occupé par l'évêque Gabriel qui se disait d'origine bulgare et qui célébrait la messe en langue slave. Son successeur, Joachim, quoique Grec, suivit la tradition établie: il dut apprendre un peu de bulgare et disait le *Pater* en cette langue.

Dans la première période de l'agitation nationale à Skopié les Bulgares de cette ville étaient conduits par Hadji-Traïko, un vieux bourgeois très influent. Celui-ci, tout en étant d'accord avec ses compatriotes pour demander que le siège du diocèse fût occupé par un Bulgare, n'admettait pas qu'on rompît en visière à l'Eglise du Phanar. Cette

---

<sup>1)</sup> Voir p. 63.

modération, taxée de tiédeur par les impatients, fut pendant un certain temps un obstacle sérieux à l'essor du mouvement bulgare.

A la mort de Hadji Traïko la direction des affaires nationales à Skopié fut prise par deux négociants, les frères Christo et Guiorgui Popoff. Tous les deux étaient des hommes d'action, énergiques et à l'esprit entreprenant. Autour d'eux se forma tout un groupe ardent de jeunes bourgeois enthousiastes : Zafir Maleff, Guioré Traïkoff, Guiorgui Karaïovoff etc. Cette pléiade était animée d'un esprit radical et ne pensait qu'à pousser les démêlés avec le Phanar jusqu'à leurs conséquences extrêmes. Toutefois elle avait l'esprit assez avisé pour se rendre compte que le moment n'était par encore venu pour une rupture formelle avec l'Eglise grecque. Ce qui lui parut, par contre, urgent, c'était l'organisation de l'enseignement bulgare dans la ville. Elle s'y voua avec un élan admirable.

Depuis 1837 l'instruction en langue bulgare était donnée à Skopié dans une école publique. Cette école, tenue par un autodidacte nommé Pavel Kharvat, ne répondait pas à l'ambition croissante de la communauté bulgare. On décida d'en construire une nouvelle et en quelques jours les fonds nécessaires furent réunis. Ce superbe édifice, qui resta aux Bulgares jusqu'à la guerre balkanique, s'élevait dans la cour de l'Eglise de la Sainte Vierge.

A cette époque — nous sommes au beau milieu du siècle passé — bâtir une école était chose plus facile que de trouver un bon professeur. Les Bulgares de Skopié eurent la main heureuse. En 1848 ils appellèrent dans leur ville Jordan Djinote.

Nous avons déjà esquissé la curieuse physionomie de Djinote. Il apparut à Skopié tel que nous le connaissons, vibrant, excessif, fantasque, nourrissant contre le clergé grec une haine bouillonnante. L'arrivée du nouveau professeur imprima à l'agitation bulgare un cours précipité. Jusqu'alors

l'évêque de Skopié, phanariote habile, avait, grâce à des concessions opportunes, vécu dans une espèce de trêve avec ses ouailles: Djinote se mit à le harceler impitoyablement, le poursuivant sans cesse et partout de ses propos burlesques et corrosifs. Même à l'église, il ne le laissait pas en repos, car il y prenait la parole, le livrait, sous le couvert d'une phraséologie ironiquement onctueuse, à la risée des fidèles, mêlant à la trame de son discours des paraboles d'un comique étourdissant.

Il faut revenir à la haine de Djinote — cet helléniste raffiné — contre les Grecs, car cette passion revêtait chez lui les formes les plus singulières. Ainsi, dans son cours d'histoire, il faisait apprendre par cœur à ses élèves une chronologie curieuse, composée par lui et où il était dit qu'il y avait:

„Depuis la création du monde: 7360 ans; depuis la naissance du Christ: 1852; depuis qu'il y a des écoles en Bulgarie: 12; depuis que les Grecs ne nous aiment pas: 3505; depuis qu'ils nous nomment des chondrocéphales: 613; depuis que nous sommes contraints par l'ignorance à étudier en grec et à officier en grec dans les églises: 202; depuis que nos évêques et nos patriarches sont morts: 181; depuis que les instituteurs bulgares sont pourchassés, comme naguère les apôtres, de ville en ville: 13 ans“.

La note fantaisiste par laquelle Djinote se singularisait partout ne doit pas nous faire oublier la tâche féconde accomplie par lui à Skopié. Il donna à l'école de cette ville une organisation toute moderne et enseigna à un nombre sans cesse croissant d'élèves les sciences naturelles, l'histoire, la philosophie, en un mot des matières qui pour la première fois figuraient dans un programme bulgare en Macédoine.

L'enseignement n'absorbait pas entièrement Djinote. Il collaborait régulièrement au périodique bulgare de Constantinople, le Tzarigradski Vestnik. Nous avons déjà dit un mot de ses écrits. Sous leur forme pittoresque à l'excès

et les flots impétueux d'un lyrisme abondant et désordonné, ils cachaient une pensée originale et forte et des intuitions admirables. L'inspiration en était essentiellement patriotique : tout ce qui sortait sous la plume de Djinote exaltait la gloire de la race bulgare et en magnifiait les vertus.

Faut-il dire combien la présence d'un tel homme à Skopié était désagréable au Phanar ? Aussi l'Eglise grecque, essaya-t-elle de plusieurs moyens pour l'en éloigner. Elle n'y réussissait point toutefois car la bourgeoisie bulgare était déjà assez influente pour exercer quelque protection sur les serviteurs de l'idée nationale. C'est Djinote lui-même qui, par les écarts de sa fantaisie, devait finir par se rendre impossible. Il avait eu, en effet, l'idée d'organiser ses élèves par compagnies, avec des caporaux, armés de sabres en étain. Et c'est dans cet appareil militaire qu'il les faisait défiler dans les rues de Skopié.

La nature fantasque de Djinote ne déplaisait pas aux Turcs qui — on le sait — gardent pour les caractères singuliers d'inépuisables trésors d'indulgence, mais ils trouvèrent tout de même ces parades militaires impertinentes. La guerre de Crimée venait de commencer ; les esprits étaient de plus en plus excités et, les intrigues de l'évêque grec aidant, il fut décidé par les autorités que Djinote devait être relevé de son poste. Les patriotes bulgares durent obéir, mais ils engagèrent le bouillant pédagogue à rester dans la ville comme personne privée.

Djinote séjourna encore un an à Skopié. Il y menait la vie d'un philosophe, invitant dans sa maison ses nombreux amis avec lesquels il entretenait, à la manière socratique, des dialogues dont l'objet constant était ce qu'il appelait „le slavo-bulgarisme“. Cet enseignement à domicile qui s'entourait d'un mystère de conspiration parut aux autorités encore plus inquiétant. Enfin ordre fut donné à Djinote d'avoir à quitter Skopié.



Il eut un départ triomphal; une foule énorme, massée dans les rues, l'acclama. On lui criait que sa pensée ne mourrait pas; lui, promettait de revenir. Bref, ce fut une séparation tumultueuse et touchante.

Djinote fut remplacé par Stefan Kostoff. Celui-ci était un esprit modéré. Il prêcha l'apaisement. Il s'en suivit pour Skopié une nouvelle période de calme. Mais les événements devaient bientôt donner à l'agitation bulgare une impulsion violente qui ne pouvait pas ne pas avoir son contre-coup en Macédoine. L'acte par lequel la communauté bulgare de Constantinople rejeta l'autorité du Phanar fut suivi de manifestations du même genre dans les provinces. C'est ainsi qu'en 1861 les Bulgares de Skopié enlevèrent solennellement les livres grecs de la cathédrale et décidèrent que désormais à liturgie y serait célébrée dans leur langue.

Le lendemain l'évêque se rendit chez le gouverneur pour protester contre l'atteinte portée à son autorité; aussitôt, une grande foule entourait le konak<sup>1)</sup>, poussant des cris hostiles. Les paysans des environs auxquels un émissaire avait été dépêché la nuit, s'étaient empressés de venir en grandes masses et ils n'étaient pas les moins acharnés. Voyant des fenêtres du konak la multitude devenir de plus en plus houleuse, l'évêque décida de se soumettre; il admit la liturgie slave à condition que la communauté resterait dans le giron de l'Eglise de Constantinople.

L'offre de l'évêque fut acceptée et il en résulta de nouveau une trêve qui devait durer jusqu'en 1864. Les Bulgares mirent ce temps à profit pour organiser l'enseignement national dans le diocèse. Dans toutes les villes de la région, à Vrania, Koumanovo, Tétovo etc. des écoles bulgares furent établies. A Skopié même furent construites deux écoles communales, des vastes bâtiments à deux étages qui étaient, pour l'époque, de véritables palais.

---

<sup>1)</sup> Résidence du gouverneur.

En 1864 vint à Skopié un nouveau gouverneur très mal disposé pour les Bulgares, un certain Mahmoud pacha. Très impressionné par la violence du sentiment national qui agitait les masses populaires, il redouta que cette effervescence ne prit à la longue une forme politique dangereuse pour la Turquie. En vue de donner un avertissement sérieux aux agitateurs bulgares, il ordonna dans les villages des arrestations nombreuses, d'après des indications que lui avait fournies l'évêque grec. Du même coup un certain nombre de Bulgares furent envoyés en exil à l'intérieur de l'empire.

Violences inutiles ! Car rien ne pouvait plus endiguer la vague bulgare en Macédoine. A Skopié c'était moins possible qu'ailleurs. En effet, la lutte contre l'évêque grec recommença de plus belle. Des rixes se produisaient à tout propos jetant l'alarme dans la ville. Chaque jour il devenait plus difficile de contenir la fermentation des esprits. Enfin, le 26 septembre 1869, par une pétition couverte de plusieurs milliers de signatures, les Bulgares de Skopié déclaraient aux autorités qu'ils rejetaient la juridiction de l'Eglise grecque et qu'ils ne reconnaissaient comme leur chef religieux que l'évêque Hilarion, président de l'Eglise nationale. Cette démarche devait être suivie d'une manifestation encore plus solennelle : le 1-er décembre de la même année, fête de la Sainte Vierge, les prêtres officiant à la Cathédrale reçurent séance tenante l'ordre du peuple assistant d'omettre dans les invocations le nom du patriarche grec et d'y substituer celui d'Hilarion. C'était la rupture formelle. Elle devait être irrémédiable.

### V é l è s.

Dans cette même année 1869, si décisive pour le triomphe du mouvement bulgare en Macédoine, l'autorité du Phanar fut rejetée par Vélès (en turc Keuproulou), la ville la plus importante du noyau central de la vallée du Vardar.

Vélès n'avait connu la domination phanariote que de nom. L'hellénisme n'avait jamais pu y prendre racine. Dans les églises comme dans les écoles la langue bulgare s'était maintenue de tout temps<sup>1)</sup>. Depuis le XVIII-e siècle, le diocèse de Vélès était bien occupé par des évêques grecs, mais ceux-ci évitaient de heurter la tradition bulgare à laquelle étaient restées attachées leurs ouailles.

Dans la première moitié du siècle passé la ville de Vélès était dans une situation florissante. Entrepôt des produits de la Macédoine centrale, elle faisait des affaires importantes avec l'Europe centrale, tout particulièrement avec l'empire d'Autriche. Le commerce y avait constitué une classe bourgeoise fière, avide de progrès et très patriote. Djinote qui n'aimait guère cette oligarchie et qui la poursuivait de ses railleries dans ses discours comme dans ses écrits, concède qu'elle était pleine de zèle pour sa nation. Dans un article de 1852, publié dans le *Tzarigradski Vestnik*, après avoir tracé de ses concitoyens de Vélès un portrait sévère, ce terrible censeur des mœurs de son temps ajoute qu'ils étaient de bons Bulgares.

L'éloge est mérité. Dans les affaires de la nation la bourgeoisie de Vélès se montrait en effet aussi active que généreuse. Pour illustrer l'esprit éclairé dont elle était animée, il suffit de rappeler que dès 1832 elle avait institué dans sa ville l'enseignement gratuit à la notion duquel n'étaient pas arrivés à cette époque des peuples autrement avancés.

<sup>1)</sup> G. M. Mackenzie et A. P. Leby, dont le livre sur la Turquie d'Europe était considéré par Gladstone comme le meilleur ouvrage paru sur la presqu'île balkanique, écrivaient en 1867 que Vélès avait pu sauver après la conquête turque une partie de la culture nationale bulgare. Voici exactement ce passage de leur livre: „Velessa (Vélès) is a thoroughly Bulgarian town; out of 4000 houses only 1,000 are divided between Turks and Tzintzars, while the other 3 000 are Christian Slaves. Under such circumstances the Bulgarians of Velessa were able, till long after the Turkish conquest, to continue as the guardians of a certain amount of national learning“ *Travels in the Slavonic provinces of Turkey-in-Europe*, London, 1867, p. 110.

Parmi les Bulgares de Vélès qui ont attaché leur nom à l'histoire de la renaissance bulgare il faut citer en premier lieu Anguelko Palacheff. Fils d'un riche commerçant, Palacheff, avait fait, au commencement du XIX-e siècle, de bonnes études au gymnase de Zemlin. Le mouvement national parmi les Serbes de Hongrie était alors en plein essor. Le jeune Macédonien en reçut une impression très forte. Le spectacle des progrès serbes lui inspira un ardent désir de travailler au relèvement de sa propre race. Dès son retour à Vélès il se mit énergiquement à l'œuvre et jusqu'à sa mort, survenue en 1850, il garda le souci passionné des progrès de sa nation. Il veilla tout particulièrement sur l'organisation de l'enseignement public. C'est à lui que l'on doit la constitution du premier comité pour l'administration et l'entretien des écoles (1845), institution qui, généralisée en Macédoine, rendit des services inestimables à la renaissance bulgare.

Si la physionomie de Palacheff garde dans l'histoire du réveil bulgare à Vélès un relief tout particulier, il faut dire que ce patriote ne resta pas dans son dévouement à la chose publique un isolé. Son activité avait été soutenue de son vivant et fut continuée après sa mort par les plus grandes familles bourgeoises de la ville. Les frères Koucheff, Yanco Vessoff, Zaphir Anguéloff, les Drandar, les Chouleff et tant d'autres dont la liste serait trop longue ont joué dans la direction des affaires bulgares à Vélès un rôle aussi fécond qu'éclairé. Tous ces hommes connaissaient l'Europe, ayant fait de fréquents voyages à Buda-Pest et à Vienne, possédaient cette libéralité de l'esprit que donne le grand commerce et nourrissaient pour l'avenir de leur race des projets d'une hardiesse étonnante. D'autres villes de Macédoine ont eu à livrer pour le triomphe de l'idée bulgare des assauts plus terribles ; aucune d'elle n'a été conduite par une pléiade aussi riche en hommes de grande envergure et aussi habile que celle de Vélès.

Tant que l'action bulgare à Vélès se maintint sur le

domaine moral: écoles et églises, l'évêque se gardait bien d'y faire obstacle. Mais en 1860 l'agitation nationale prit un caractère nettement politique, elle visait désormais une rupture complète avec l'Eglise grecque; aussi le conflit inévitable avec le Phanar s'engagea-t-il à Vélès comme ailleurs.

L'offensive vint du côté grec. En 1861 passa par Vélès le ministre Kibrizli Méhmed pacha, qui parcourait les provinces pour se rendre compte du progrès des réformes annoncées par le Hatti-Houmayoun et de l'état d'esprit des populations chrétiennes. Profitant de la présence de cet illustre personnage, l'évêque grec se livra à des insinuations vénémeuses contre les Bulgares. Il dit qu'un mauvais esprit s'était emparé d'eux et que si l'on ne prenait pas d'urgence des mesures énergiques, l'empire s'exposerait à un grand péril. Passant de ces considérations générales aux affaires locales, il accusa nettement les deux professeurs bulgares de Vélès de préparer, à l'instigation de puissances étrangères, — il entendait par là la Russie — un soulèvement populaire. L'un des deux professeurs en question était Yordan Hadji-Constantinoïf Djinode.

On avait beau jeu d'accuser un homme comme Djinode, car ses fantaisies ou ses imprudences le rendaient toujours vulnérable par quelque côté. Une perquisition opérée chez lui amena en effet la découverte de livres bulgares à tendances plus ou moins subversives, imprimés à l'étranger, entre autres, les œuvres de l'agitateur révolutionnaire Rakovski. C'était assez pour perdre à cette époque un professeur bulgare. Djinode fut condamné à la détention perpétuelle dans une forteresse de l'Anatolie, à Guzel-Hissar. En route il fut cruellement maltraité. Un gendarme de l'escorte lui creva un œil à coup de cravache.

Depuis, l'agitation contre le Phanar prit à Vélès une violence sans cesse croissante. Le 17 décembre 1868 une grande réunion populaire à laquelle participa, selon la vieille coutume des villes macédoniennes, toute la population mâle,



décida, au milieu d'un grand enthousiasme, de rompre avec l'Eglise grecque. Le lendemain le nom du patriarche de Constantinople fut éliminé de la liturgie. Mais la masse jugeait tout cela insuffisant; le 19, elle se réunit dans la cour de l'école et réclama à grands cris qu'on chassât l'évêque grec de la ville. Sous l'effet de cette menace celui-ci dut quitter l'hôtel de l'évêché et se réfugier, poursuivi par les huées du peuple, dans une maison privée que des gendarmes entourèrent aussitôt. Affolé, l'évêque télégraphia au patriarche à Constantinople que la ville était en révolution. L'effet de cette dépêche, qui avait été aussitôt communiquée au grand-vizirat, fut tel que le gouverneur militaire de Monastir, Ahmed pacha, reçut incontinent l'ordre de partir pour Vélès avec des troupes pour y rétablir l'ordre. De révolution il n'y avait point; toutefois la ville était tout de même dans un état de grande surexcitation. Le marché restait fermé; des réunions quotidiennes du peuple demandaient l'expulsion du phanariote. Mais lorsque Ahmed pacha arriva on lui fit une réception triomphale et on cria „vive le sultan!“ Il fut ainsi établi que le mouvement n'était dirigé que contre le clergé grec. Le 19 janvier 1869 le gouverneur convoqua 250 parmi les plus influents des Bulgares de Vélès pour leur communiquer une dépêche du grand vizir Aali pacha promettant d'incorporer le diocèse dans le territoire de leur Eglise nationale. Cette nouvelle provoqua dans la ville une joie délirante. On s'embrassait dans les rues et toute la journée Velès retentit de musiques et de chants.

### P r i l e p

Prilep se glorifie d'avoir joué, parmi toutes les villes de Macédoine, le rôle le plus marqué dans la renaissance bulgare. Cette prétention est légitime surtout dans ce sens que les couches populaires y ont revendiqué de bonne heure leur part d'influence et que, plus tôt que partout ailleurs en

Macédoine, elles ont imposé au mouvement bulgare une direction démocratique.

Quoique soumis au Phanar, Prilep ne connut jamais les atteintes surnoises ou brutales de l'hellénisme. La ville autant que la région environnante avaient gardé l'écriture bulgare et la liturgie nationale. Au commencement du siècle passé l'évêque avait essayé d'introduire la langue grecque dans les églises, mais, devant l'opposition de la ville, il dut renoncer à son projet. Le mérite principal de cette résistance revient à Hadji Christo Logothète, un commerçant riche et influent de Prilep. Hadji Christo connaissait les procédés insinuants de l'hellénisme et ses habituels travaux d'approche; aussi disait-il souvent à ses concitoyens: „Veillez sur la langue bulgare comme s'il s'agissait de votre prune! Sans quoi ces gens-là nous engloutiront“. Ce noble patriote était en même temps un chrétien très pieux. C'est lui qui obtint de la Porte le firman pour la construction de la cathédrale bulgare de Prilep, bâtie en 1838. Cette église est consacrée à l'Annonciation, en souvenir de la bonne nouvelle que Hadji Christo avait apportée à ses compatriotes en revenant de Constantinople avec l'acte impérial.

Hadji Christo, peu instruit lui-même, n'avait pas pu donner ses soins à l'enseignement dans sa ville. Mais ces successeurs à la tête de la nation y portèrent l'attention la plus zélée.

Prilep avait eu de tout temps des écoles privées où les leçons de bulgare étaient données d'après les méthodes antiques, à peu près comme au temps de Saint-Clément. C'est dans une de ces écoles que Nathanaël était venu étudier en 1837. Si pauvre qu'il fût, cet enseignement formait de bons patriotes. Vers la moitié du dernier siècle notamment il en sortit une génération ardente et vivement pénétrée du sentiment de sa race. Cette génération fut riche en dévouement à la nation et en beaux caractères. Deux

hommes l'illustrent d'un éclat tout particulier: Hadji-Mirtché Bomboloff et Hadji Anguéle Hadji Ilieff, dont la sollicitude et la générosité s'exercèrent surtout en faveur des écoles.

La première école publique fut érigée] à Prilep en 1843. C'était un bel édifice à deux étages, construit en pierres de taille. Le communauté avait grandement fait les choses. Dans le choix des professeurs elle montra le même souci de bien faire. Ce fut son ambition d'avoir dans son école les professeurs aux noms les plus retentissants. Miladinoff, Jinzifoff, Pârlitcheff, Djinote pour ne parler que des plus illustres, y enseignèrent. Aussi l'école de Prilep acquit-elle un lustre unique en Macédoine.

L'organisation des écoles bulgares à Prilep fut l'œuvre de la bourgeoisie de cette ville. Lorsque commença l'agitation nationale contre le Phanar c'est encore la classe riche qui exerça la direction du mouvement. Mais à partir de 1860 son autorité se mit à baisser, car on l'accusait de tiédeur ou tout au moins de timidité. De fait la grande bourgeoisie, quoique très patriote, répugnait visiblement à une rupture violente avec le Phanar; elle aurait préféré un règlement à l'amiable du conflit bulgare-grec. Cette manière de voir soulevait de vives protestations dans la ville. La génération nouvelle, sortie des cours de Miladinoff, de Pârlitcheff et de Djinote, frémissait d'impatience et de passion. Or elle avait communiqué cet état d'âme à toute la masse bulgare.

Les „jeunes“ — c'est le nom que se donnaient les chefs du courant populaire — avaient commencé par constituer une société de lecture. Ils s'y réunissaient pour y entendre des conférences et discuter les affaires de la nation. A cette société fut adjointe peu après une école du dimanche pour les adultes. Débordant ces limites, le mouvement finit par prendre un caractère social. Les „jeunes“ organisèrent les artisans et les ouvriers et les opposèrent à la grande bourgeoisie. La lutte entre les deux classes fut très vive et dura plusieurs années. Finalement, en 1867, les couches popu-

laïques obtinrent dans la direction du mouvement national la part qui leur revenait.

L'ardeur que les „jeunes“ avaient mise à battre en brèche la puissance de la classe riche fut, après ce triomphe, tournée contre le Phanar. Le motif immédiat de cette nouvelle campagne devait leur être fourni par les Grecs eux-mêmes.

Prilep, tout comme Vélès, comptait dans sa population un certain nombre de Koutzo-Valaques, originaires de Voshopolis, d'où leurs familles s'étaient enfuies après la destruction de cette ville dans la seconde moitié du XVIII-e siècle. Ces Koutzo-Valaques, tous hellénisés, constituaient une communauté à part. L'attitude de ces immigrés avait été dans les premiers temps réservée; mais ils s'étaient avisés récemment de vouloir mêler à la liturgie des chants grecs et d'occuper un des lutrins à la cathédrale. Par l'intermédiaire du Phanar ils avaient obtenu de la Porte un ordre formel à cet effet. Le 9 février 1868 l'évêque Vénédictos devait lire cet ordre à ses ouailles, réunies dans l'église. Mais le peuple, préalablement averti de ce qui devait se passer, interrompit la messe criant qu'il ne voulait point tolérer la langue grecque dans une église bâtie par lui et menaçant l'évêque de le lyncher s'il osait proférer un seul mot grec. Pris de frayeur, Vénédictos quitta Prilep et n'y revint plus jamais.

Après cette scène la rupture avec le Phanar était de fait consommée. Elle ne fut proclamée officiellement qu'un an plus tard par la constitution de la „Communauté bulgare de Prilep“. Voici ce qu'on lit dans la chronique de la ville, conservée encore dans les archives de la communauté: „1869. 25. III (vieux style). Le каза de Prilep rejeta le joug grec et réclama notre Eglise nationale, usurpée par les phanariotes maudits il y a un siècle, le 30 juin 1767“. Le conseil de la commune comprenait les chefs des plus grandes familles de Prilep: Hadji Mirtché Bomboloff, Hadji Anguéle,

Hadji Ilieff, Yossé Kraptcheff, Spiro Popeff, Yovtché Hadji Toscheff, Guiorgui Portokaleff, Ilia Piperkoff, Spiro Peschkoff, Dimé Bioltcheff etc. On reverra pendant longtemps ces mêmes hommes à la tête de toutes les initiatives pour le triomphe de l'idée bulgare en Macédoine. Plus tard, leurs ils conduiront le mouvement révolutionnaire pour l'affranchissement politique du pays.

### O c h r i d a

Il y avait, à l'époque où la Macédoine livrait les grandes batailles contre l'hellénisme, une grande émulation entre Ochrida et Prilep, chacune de ces deux villes ambitionnant la gloire d'avoir montré plus d'ardeur dans le mouvement national. Prilep secoua quelques mois plus tôt le joug de l'Eglise phanariote, mais il faut dire qu'Ochrida eut à briser une résistance incomparablement plus sérieuse.

Depuis la suppression du Patriarcat d'Ochrida cette antique cité bulgare avait fortement subi l'influence du Phanar. Une partie de sa bourgeoisie avait été hellénisée de sentiment par l'action des écoles, d'où l'enseignement bulgare avait été banni. Ceux de la classe riche qui n'avait point fait d'études n'en étaient que plus ardents à se proclamer Grecs parce qu'ils croyaient participer de la sorte à la supériorité sociale de l'hellénisme.

Tout autre était l'état d'esprit des classes populaires. Le culte de Saint-Clément, l'apôtre bulgare qui au milieu du X-e siècle avait fait d'Ochrida un foyer de lumières, la gloire inoubliée du Patriarcat national qui, tel le soleil laissant après s'être couché une réverbération à l'horizon, projetait même après sa suppression en 1767 un éclat lumineux et tutélaire sur sa capitale; le règne du tzar Samuel moins précis dans la mémoire des générations en raison du recul historique, mais resté prestigieux sur l'imagination populaire à cause de sa grandeur tragique et de son mystère



d'épopée; les églises et les monuments qui à chaque pas dans l'antique cité évoquent les fastes de l'empire et de l'Eglise bulgares, tout contribuait à entretenir ici une tradition prompte à redevenir active. Aussi c'est dans la masse que se réveilla d'abord la conscience nationale et c'est d'elle que partit la première initiative pour le relèvement bulgare à Ochrida.

En 1858, le quartier populaire Kochichta, habité principalement par des artisans et des ouvriers, décida de bâtir une école communale bulgare. L'idée aussitôt lancée, tout le quartier fut pris d'une espèce de fièvre. Les dons affluaient de toutes parts. Des femmes venaient apporter leurs boucles d'oreilles, leurs bagues. Les tout pauvres s'offraient pour porter des pierres et de la chaux. Au milieu de cet enthousiasme l'école poussa comme par enchantement. Le premier jalon était ainsi posé.

La même année, deux hommes d'origine très humble, deux ouvriers du quartier de Messocastro, Guiorché Moustreff et son fils Nicolas, chez lesquels un de leurs parents, moine au Mont-Athos, avait allumé l'étincelle du sentiment national, ouvrirent une école bulgare du soir. C'était une école clandestine; l'enseignement était donné dans une cave. Nicolas Moustreff, qui avait appris l'écriture bulgare au couvent Saint-Jean de Dibra, apprenait le peu qu'il savait à des hommes adultes, ouvriers comme lui et qui avaient son âge. L'école eut un succès extraordinaire. On y allait, dit un contemporain, comme „les brebis se précipitent sur le sel“. Cette vogue alarma les bourgeois hellénisés de la ville. Sur leur demande Nicolas Moustreff fut arrêté le 29 octobre 1859 et son école fut fermée. Nous avons déjà raconté quel sort fut réservé un peu plus tard à Dimitr Miladinoff pour avoir en 1861 tenté d'introduire l'enseignement bulgare dans la cité même d'Ochrida, où résidait la grande bourgeoisie.

---

<sup>1)</sup> Voir une correspondance dans le journal *Makédonia*, Nos 39 et 40, année 1867.

Cependant que l'oligarchie d'Ochrida restait hypnotisée par l'hellénisme où la vanité la fixait autant que l'habitude, les riches commerçants de cette même ville que leurs affaires faisaient voyager, ayant, en raison de leur contact avec le monde étranger, l'esprit plus ouvert aux idées du temps nouveau, étaient entrés avec enthousiasme dans le mouvement national. Ceux d'entre eux qui avait le centre de leurs affaires à Constantinople, les Katzkoff, les Paountcheff, les Mantcheff etc., prenaient une part active aux luttes de la communauté bulgare de la capitale contre le Phanar. A leur suite une partie de la bourgeoisie d'Ochrida commençait à renier l'hellénisme. A mesure que l'antagonisme avec le Phanar s'aggravait, ces défections en faveur de l'idée bulgare se multipliaient.

En 1859 fut engagé pour la première fois à Ochrida un conflit ouvert avec l'Eglise grecque. En cette année l'évêque Inokentios étant mort, la ville d'Ochrida, par une pétition couverte de 5000 signatures, demanda un évêque bulgare. Sur le refus du Phanar, une autre pétition fut présentée par le diocèse d'Ochrida : celle-ci portait 9000 signatures et désignait l'évêque Hilarion, président de la communauté bulgare de Constantinople, comme le prélat le plus digne d'occuper la chaire de Saint-Clément. En réponse à toutes ces démarches le Phanar envoya un phanariote d'abominable réputation, Mélélios.

Mélélios avait quelques années auparavant servi dans le diocèse d'Ochrida comme coadjuteur de l'évêque décédé. Il y avait mené une vie très scandaleuse. Il y avait laissé en outre le souvenir d'un ennemi irréconciliable de la race bulgare, car, moine dissolu, Mélélios n'en était par moins un serviteur passionné de l'hellénisme. Aussitôt connue, sa nomination provoqua dans tout le diocèse une vive irritation. Des protestations véhémentes furent envoyées au Patriarcat et, comme elles n'eurent aucun effet, les Bulgares d'Ochrida s'adressèrent au gouvernement turc demandant la restauration

de leur Eglise indépendante, abolie en 1767. Mélélios n'en arriva pas moins, défiant ses ouailles dès le premier jour.

De 1860 à 1869 ce sera maintenant entre Mélélios et les Bulgares du diocèse un duel impaenable, plein d'épisodes de toutes sortes. L'évêque fut souvent hué et quelquefois poursuivi à coups de pierres. Dans quelques églises de son diocèse il fut maltraité et jeté défaillant par la porte. Mais il n'était pas homme à être intimidé. Grand, les épaules larges, le cou robuste, la mine altière, la barbe hérissée, il avait, raconte-t-on, l'air d'un janissaire en soutane. Plus d'une fois les Bulgares du diocèse firent, soit à la Porte soit au Patriarcat de Constantinople, des démarches énergiques pour faire éloigner le terrible évêque; ils n'obtenaient rien.

Un moment on crut en être arrivé à bout. Mélélios avait fait enlever par ses kavas une jeune femme qu'il incorpora publiquement à son harem. Le mari, qui était en Roumanie, rentra pour la réclamer et put la reprendre; mais deux mois après, on le trouva assassiné; quant à sa veuve, elle n'eut rien de plus pressé que de réintégrer le gynécée épiscopal. Aucun doute n'étant possible sur l'inspirateur du crime, ce fut dans tout le diocèse un grand tollé. Tous les quartiers d'Ochrida se réunirent et rédigèrent à l'adresse de l'Eglise de Constantinople une plainte, *ἀναφορά*, où les crimes de Mélélios étaient énumérés dans autant de rubriques qu'il y a de péchés capitaux. Une députation de trente personnes se rendit auprès du patriarche de Constantinople qui n'en voulut recevoir que cinq délégués.

La requête fut lue en séance plénière du Saint-Synode; elle fut écoutée avec une nervosité visible. Après le récit de l'enlèvement de la jeune femme, suivait dans la requête une apostrophe directe au patriarche: „O Sainteté! Qu'attends-tu encore? Que les cieux s'ouvrent et que Dieu lui-même nous châtie comme il a châtié Sodome et Gomorrhe?“ A ces mots, l'évêque de Chalcédoine, perdant patience, interrompit la lecture: „Est-ce la peine vraiment, interpella-t-il

les délégués, que vous nous occupiez de semblables histoires? Si Christ a parlé à la Samaritaine pourquoi un simple évêque ne s'entretiendrait-il pas avec une jeune femme? Cette sortie imprévue laissa les délégués un instant pétrifiés. Puis l'un d'eux dit aux autres: „Enfin le moment est venu!“ Et tous partirent. Arrivés à la porte, ils secouèrent la poussière de leurs pieds. En vain le patriarche lui-même courut après eux, leur criant „restez mes enfants!“ Ils étaient désormais sourds à sa voix. Cela se passait en 1868. La rupture complète ne devait pas tarder.

Le mouvement bulgare était, en effet, entré à Ochrida dans sa phase triomphante. Les familles restées fidèles à l'hellénisme ne constituaient plus qu'une minorité impuissante. La masse populaire vibrait d'un enthousiasme sacré pour la cause bulgare et était prête à toutes les audaces. Non moins ardente était à présent la bourgeoisie revenue au sentiment de ses origines.<sup>1)</sup> Disons enfin qu'à la tête de l'agitation nationale se trouvait alors un homme à la parole enflammée, le poète Pârlitcheff, directeur du collège d'Ochrida.

L'admirateur fervent d'Homère, le poète lauréat qu'Athènes avait acclamé, se livrait maintenant à une propagande frénétique contre les Grecs. Dans des discours véhéments, prononcés à l'église, il faisait honte à ses compatriotes de supporter encore le joug odieux des phanariotes. Il leur criait: „Toute la sainte Bulgarie s'est réveillée et vous dormez encore? Quel est donc cet aveuglement qui vous empêche de voir la divine lumière? Quelle réponse donnerez-vous à Dieu? Quel usage faites-vous de l'esprit et de la raison qui nous distinguent des bœufs à l'étable si ce n'est pour aimer votre nation? <sup>2)</sup>“

<sup>1)</sup> Voici les noms des principaux chefs du mouvement bulgare à Ochrida entre 1861 et 1869: Petré Oghnénoff, les frères Paountcheff, Anguel Grouptcheff, Milé Mantcheff, Tassé et Jachim Sapoundjieff (celui-ci avait fait ses études à Athènes), Costa Razmoff, Grigor Boyadjieff, Anguel Sprostranoff, Stefan Trimtcheff, les frères Parmakoff, Costa Neltchinoff etc.

<sup>2)</sup> Un de ces discours est publié dans la journal *Makédonia*, 1869, No. 32.

Tant d'audace ne pouvait pas rester sans châtement. Le 9 décembre 1868, Pàrlitcheff fut arrêté, sur la demande de Mélélios, et envoyé en prison à Dibra. Nous avons déjà décrit la douleur du peuple à son départ. La mesure était comble. La rupture solennelle avec l'Eglise grecque fut décidée par une assemblée populaire. Il n'y eut pas de discussion : ce n'était qu'un cri, il fallait en finir. Mais les prêtres, terrorisés par le redoutable évêque, tergiversaient : ne les avait-il pas menacés de leur faire couper la barbe et de les interner dans quelque prison de couvent ? Or on savait qu'il n'était pas homme à reculer devant un scandale. Enfin, pressés par le peuple, ils se décidèrent. Le 5 septembre 1869, à la messe qui fut célébrée dans la cathédrale de Saint Clément, toutes les autres églises étant fermées ce jour là, le nom du patriarche fut éliminé des prières aux acclamations frénétiques du peuple réuni. L'après-midi la communauté bulgare d'Ochrida était officiellement constituée sous la présidence du prêtre Nicolas Bâdeff. L'exemple d'Ochrida fut suivi avec une solidarité admirable par tout le diocèse : jusqu'à la fin de l'année 1869 Strouga, Krouchevo et Ressen avaient proclamé le caractère bulgare de leurs communautés et rompu avec l'Eglise de Constantinople.

### Monastir.

Le savant russe Victor Grigorovitch qui, au cours d'une mission d'études que lui avait confiée l'Université de Kazan, parcourut la Macédoine dans les années 1844—1845, écrivait, dans ses rapports à la faculté sur son voyage, la courte note suivante sur la population de Monastir : „A Monastir où une garnison nombreuse est logée dans des casernes construites par les Bulgares, vivent des Bulgares, des Macédo-Valaques et des Albanais. On m'a dit et j'ai pu le remarquer moi-même que la majorité y est composée de Bulgares, mais si je ne me trompe pas dans mes observations,



les Valaques dans cette ville, comme dans la ville voisine de Krouchevo, se sont acquis, grâce à leur attitude neutre, une influence toute particulière."

Ces lignes ont été publiées en 1848. Elles ne faisaient que confirmer ce qui avait été déjà dit précédemment par tous les voyageurs.

En effet, toute la région qui entoure Monastir — la Macédoine occidentale — est, par sa population, éminemment bulgare. Depuis Guillaume de Tyr et le moine Robert de Reims qui y passèrent à l'époque des croisades jusqu'aux voyageurs qui s'y sont rendus plus récemment, comme Miliukoff et Kondakoff — en passant par Pouqueville, Hahn, Lejean, Ami Boué etc. — tous ceux qui ont étudié cette partie de la Macédoine et observé sa population proclament que c'est là un pays bulgare. Dans la ville même la majorité n'a jamais cessé d'appartenir à la nation bulgare. Il est vrai pourtant, comme Grigorovitch l'a remarqué, que les Koutzo-Valaques y avaient pendant un certain temps acquis une situation exceptionnelle.

Selon les estimations les plus sûres, il y a en Macédoine jusqu'à 64.000 Koutzo-Valaques ou Tzintzars, ce qui fait à peu près  $4\frac{1}{2}\%$  de la population totale de la province. Cette petite minorité occupe principalement les villes. Dédaignant les rudes travaux agricoles, elle se livre au commerce. Un esprit spéculatif inné et la passion de l'accaparement expliquent cette vocation; d'autres aspects du caractère de cette race devaient en assurer le succès. Le Koutzo-Valaque est souple, rusé et servile<sup>1)</sup>. Il a su s'adap-

<sup>1)</sup> Mackenzie et Irby font, dans leur ouvrage déjà cité, un parallèle intéressant entre le caractère bulgare, loyal et bienveillant, et la nature rapace et servile du Koutzo-Valaque: "The sly, grinding and servile character of the Tzintzars in Turkey detracts from the respect one would otherwise feel for their industrie and shrewdness; while the kindliness and honesty of the oppressed Bulgarian conciliates sympathy".

Une faible partie de Koutzo-Valaques, les Karakatchans, sont bergers et pendant la belle saison habitent les montagnes; mais ceux-ci semblent avoir une autre origine, et, en tout cas, sont sous bien des rapports, sauf la langue, très différents des Tzintzars des villes.

ter aux Turcs et capter leur bienveillance. Aussi a-t-il de tout temps bénéficié, sous la domination ottomane, d'une situation privilégiée qu'il a mise à profit pour s'enrichir.

Depuis une trentaine d'années il y a eu parmi les Koutzo-Valaques quelque chose comme un réveil national. La Roumanie qui les considère comme un élément proche de sa race leur a ouvert des écoles où elle leur fait enseigner sa propre langue. Mais cette propagande n'a eu quelques succès que parmi les classes populaires. La bourgeoisie koutzo-valaque s'y est montrée non seulement réfractaire, mais ardemment hostile.

A l'époque dont nous nous occupons, les Koutzo-Valaques, quoique conservant leur propre dialecte, étaient complètement hellénisés. Ce sont eux qui formaient dans la moitié occidentale de la Macédoine les communautés grecques. A Monastir ils étaient, sinon très nombreux, du moins particulièrement puissants. Ils avaient entre leurs mains une grande partie du commerce et tenaient sous leur dépendance la vie économique de la région. Très fanatisés alors pour l'hellénisme, ils lui donnaient une force redoutable.

Par bonheur, le mouvement bulgare devait trouver à Monastir des chefs capables de braver — et de briser à la longue — la puissance grecque. Ces chefs étaient le docteur Michaïkoff, les trois frères Robeff, et Dimko Radeff.

Michaïkoff était né au village de Pâtelé, dans l'arrondissement de Florina (Lérine). Lui et son frère aîné — le futur évêque Panarète dont nous verrons plus loin le rôle important — avaient fait partie, à Athènes, du cercle des anciens élèves de Caïris et communiqué avec eux dans le même rêve de la régénération de la race bulgare. Ses études à Athènes finies, Michaïkoff entra à la faculté de médecine de Pise. Dans la ville aux tours penchées il retrouva Tchomakoff et vécut dans l'intimité de ce grand esprit. Après avoir pris tous ses grades, Michaïkoff rentra en Macédoine et s'y consacra au service de sa nation. Dans les années 1860—70

il était médecin à Monastir et chef du service sanitaire du vilayet.

Les trois frères Robeff: Joachim, Dimitr et Nicolas avaient de même fait leurs études à Athènes. L'un d'eux Dimitr, avait fréquenté, comme Michaïcoff, le cercle des anciens élèves de Caïris et partagé leurs rêves patriotiques; il s'était tout particulièrement lié, lui aussi, avec Tchomakoff. Dimitr était une nature ardente, expansive, téméraire; ses frères montraient plus de réserve et de prudence. Mais tous les trois étaient animés d'une passion égale pour le mouvement bulgare. Les Robeff sont une très ancienne famille d'Ochrida. Déjà au XVIII<sup>e</sup> siècle — la tradition fait remonter leur fortune plus haut — ils faisaient de grandes affaires avec l'Europe centrale. Au siècle passé, ils avaient des comptoirs à Vienne et à Leipzig. A leur grande fortune ils alliaient de hautes vertus de bourgeoisie et un esprit éclairé que le contact avec l'étranger ouvrait à toutes les influences fécondes de la civilisation européenne. En face de la communauté puissante des Koutzo-Valaques hellénisés la famille des Robeff se dressait comme une force égale.

Aucun chrétien n'eut, au XIX<sup>e</sup> siècle, en Macédoine, une situation égale à celle qu'occupa Dimko Radeff, dit Dimko pacha. Il était originaire de Velès, mais le centre de ses affaires était à Monastir. Les légendes et les chants populaires en Macédoine sont encore pleins du souvenir de sa richesse et de sa puissance: les plus grands parmi les Turcs le traitaient, en effet, en égal. Un procès ruineux avec le trésor turc — procès que sa famille devait gagner après cinquante années de procédure mais qui avait débuté par une espèce de confiscation — avait vers l'année 1860 singulièrement réduit sa fortune, mais son prestige restait intact. Trop vieux pour prendre au mouvement bulgare une part toujours active, il mettait au service de sa nation toute l'influence attachée à son grand nom. Le fils de Dimko pacha, Pètre Radeff, occupa dignement par la suite la place de son père dans les délibérations des chefs bulgares.

Monastir avait subi antérieurement — il n'est pas besoin de le dire — une certaine empreinte hellénique. Toutes ses églises et toutes ses écoles étaient entre les mains du clergé grec. Mais la masse du peuple n'était nullement touchée par cette influence et gardait sa langue et ses coutumes bulgares. Dès que le mouvement national commença elle y adhéra en bloc. Toutefois, la résistance de l'Eglise grecque devait être acharnée et riche en moyens et ce n'est que peu à peu que les positions de l'hellénisme allaient être forcées.

L'honneur d'avoir inauguré à Monastir les luttes bulgares contre la domination de l'Eglise grecque revient au docteur Michaïkoff. Il faut nous arrêter de nouveau devant la pure image de cet homme de grand cœur. Il ne vécut que pour sa nation et c'est à elle qu'en mourant il devait laisser toute sa fortune. A son patriotisme il ajoutait la pratique de toutes les vertus privées et un grand charme personnel. Sa séduction s'exerçait dans tous les milieux où l'appelait sa profession. Il était tout aussi aimé des Turcs que de la masse bulgare. Cette grande popularité devait lui être d'un secours précieux pour le succès de la mission qu'il avait assumée au milieu de ses compatriotes.

Michaïkoff procéda d'abord discrètement et avec beaucoup de tact. En 1863 il fit ouvrir la première école bulgare à Monastir. Celle-ci était installée dans une obscure maison des quartiers pauvres. Le vieux Jinzifoff, père du poète, y donnait d'élémentaires leçons de langue bulgare. Cette école était trop modeste pour provoquer quelque émotion chez les Grecs : ceux-ci n'y virent qu'un sujet de réflexions ironiques, car en face de leurs institutions florissantes la mesure où le bulgare allait être enseigné leur paraissait une chose risible. C'est précisément sur cet état d'esprit des orgueilleux Koutzo-Valaques qu'avait compté Michaïkoff pour consolider le fait accompli.

Si la création de cette école bulgare ne rencontra pas d'obstacle, le désir des Bulgares d'introduire la liturgie nationale à Monastir devait se heurter à une très grande résistance. Les Koutzo-Valaques hellénisés occupaient toutes les églises de la ville et se montraient décidés à défendre par tous les moyens cette situation usurpée. D'autre part, à mesure que grandissait sa force dans les couches populaires, le mouvement bulgare devenait à la fois plus ambitieux et plus impatient. Dans ces conditions, le conflit était inévitable et il finit, comme partout ailleurs, par revêtir des formes violentes.

En 1868, à la fête de Noël, les Bulgares s'emparèrent de l'église Svéta-Nédélia, d'où ils chassèrent les chantres grecs. Mais cette victoire n'avait qu'un caractère provisoire, car le dimanche suivant les Koutzo-Valaques revinrent à la charge, ostensiblement armés, et rétablirent le statu quo. A leur tour les Bulgares se livrèrent à un nouvel assaut. Mais le lendemain c'était à recommencer. Au cours de ces péripéties les adversaires échangèrent des apostrophes véhémentes et pas mal de coups. Finalement, l'avantage resta aux Bulgares. Grâce à l'influence de Michaïkoff, des Robeff, de Dimko Radeff, les autorités turques s'abstinrent de toute intervention dans cette mêlée greco-bulgare.

La prise de l'église de Svéta-Nédélia marque l'étape décisive dans le progrès du mouvement national à Monastir. Sans doute l'hellénisme n'était pas encore vaincu — sa défaite complète devait venir plus tard — mais les Bulgares de Monastir s'étaient désormais acquis de fait leur place comme nation et pouvaient s'organiser en paix. En 1869 ils avaient déjà une école où étaient introduits des éléments de l'enseignement secondaire. La même année ils constituaient officiellement le conseil de communauté bulgare, dans lequel figuraient : Michaïkof, D. Robeff, Dimko Radeff, D. Otzeff, Apostol Kambouroff, Noné Grântcharoff, Riso Dimitroff et Christo Chekerdji.



C'est encore en 1869 que les Bulgares de Monastir ouvrirent une école pour les filles. Leur première institutrice fut la célèbre Nédélia Pétkova, qui enseigna plus tard à Ochrida et à Prilep.

Dans une correspondance de Monastir, en date du 8 février, adressée au journal *Makedonia*, et où sont relatées les conquêtes du mouvement bulgare dans cette ville, nous rencontrons ces réflexions triomphantes :

„Il a été souvent dit que Monastir était la clef de la Macédoine. Cela est vrai. De quelle joie devrait battre le cœur de tout Bulgare en apprenant que cette clef est aux Bulgares ! Je vous donne l'assurance que grâce à la grande sollicitude des nobles chefs bulgares d'ici, non seulement pour le progrès des affaires locales, mais aussi pour les régions environnantes où par leurs conseils et leur aide ils encouragent l'agitation bulgare, Monastir sera réellement la clef avec laquelle on ouvrira la porte au bulgarisme de toute la Macédoine, enfermée par la Grande Idée (l'hellénisme) <sup>1)</sup>.

Cette prévision optimiste devait se réaliser pleinement. Monastir devint un centre directeur pour le mouvement national et en quelque sorte la capitale morale de la Macédoine bulgare à l'ouest du Vardar.

### Salonique

Par les récits qui précèdent nous croyons avoir donné au lecteur une idée assez claire du mouvement bulgare en Macédoine, de ses origines psychologiques ainsi que de ses endances. Suivre les luttes contre l'hellénisme dans toutes les villes macédoniennes nous entraînerait à des répétitions fastidieuses, car le caractère de l'agitation nationale fut partout le même. Ainsi nous ne parlerons ni de Stroumitsa où

<sup>1)</sup> *Makédonia* (la Macédoine) journal paraissant à Constantinople, 1869, № 12.

enseigna Arseni Kostentzeff, dont les mémoires si pleins de bonhomie et de notes pittoresques sont un vrai délice pour les nouvelles générations; ni d'Enidjé-Vardar, où le prêtre Dîmo, après être revenu de l'exil où l'avait fait envoyer l'évêque grec, put trouver en son âme, à l'âge de 70 ans, assez d'énergie pour faire bâtir une église bulgare et y servir la messe en sa langue; ni de Vodéna (Vodène), où les frères Zanecheff et Hadji-Gogo consacrèrent toute leur fortune au service de la nation et en 1869 triomphèrent de l'hellénisme; ni de Castoria (Costour) où le 17 octobre 1869 une foule de 400 ouvriers et artisans envahit la résidence de l'évêque grec, lui criant: „Nous ne voulons pas de toi, car nous sommes Bulgares“ (Δὲν σὲ θέλομεν διὰ Δεσπότην ἡμεῖς εἶμεθα Βούλγαροι)<sup>1)</sup>: ni de Schtip (Jchtip) où Jossif Kovatcheff, plus tard professeur de pédagogie à l'Université de Sofia, organisa l'enseignement public d'une façon qui aurait pu faire envie aux peuples déjà libérés des Balkans; ni de tant d'autres bourgades qui, pour être plus obscures, n'ont montré par la victoire de la conscience bulgare en Macédoine ni moins d'enthousiasme ni moins de persévérance. Toutefois nous ne voudrions pas clore ce chapitre avant de mentionner les progrès du mouvement bulgare à Salonique même où l'hellénisme se croyait absolument chez lui.

Depuis que les Bulgares se sont établis dans la péninsule balkanique, ils n'ont jamais cessé d'avoir une colonie à Salonique. Il est vrai qu'ici, comme dans toutes les échelles du Levant, le commerce a donné aux Grecs une situation prépondérante; mais depuis le siècle dernier l'élément bulgare, sans cesse accru par des apports du hinterland, ne cessait de gagner en force économique et en influence.

C'est en 1833 qu'on peut remarquer la première manifestation du réveil bulgare à Salonique. Dans la chronique

<sup>1)</sup> Correspondance du village de Zagoritchani, publiée dans le journal Makédonia (la Macédoine) No. 48, année 1869.

de la corporation des tailleurs, chronique écrite en dialecte macédonien, nous trouvons à ce sujet quelques détails précieux. Cette corporation était composée de gens originaires de Débra, de Krouchovo et de Kitchévo, villes de la Macédoine occidentale où l'écriture bulgare s'était conservée. Cela explique le vif désir qu'elle avait de créer à Salonique une école de sa langue.

„Les hommes pieux de Débra, de Krouchovo et de Kitchévo — lisons-nous dans ladite chronique — ayant de la tristesse dans le cœur pour la parole des aïeux, chaque jour de plus en plus, se mirent à réfléchir à ce qu'ils devaient faire et au moyen qu'ils devaient trouver pour ne pas perdre leur langue et pour bâtir soit une église soit une école. Et ils commencèrent peu à peu, depuis 1833, avec un moine étranger professeur de langue slave. Et ces nobles tailleurs avaient de petits enfants et lui dirent: „Père, nous te prions, fais-nous le bien que tu peux, enseigne à nos enfants notre écriture à nous, c'est à dire l'écriture slave ou plus simplement bulgare, afin que ta mémoire soit éternelle et pour que notre langue ne s'éteigne à jamais“ Et le vieux moine qui s'appelait Isaï, russe de son origine, ne se montra pas paresseux et s'acquitta de ce que les puissants maîtres (de la corporation) désiraient. Les premiers furent les fils de Stéfan, Simon et Aleko, et ceux de Todor, Zafir, Tzvetko, Doïtchine, amis de ce moine. Il (le moine)<sup>1</sup> a pris leurs enfants pour les instruire et, à cause d'eux, les enfants de toute la corporation et leur a donné des leçons durant deux ans. Ces élèves réveillèrent leurs pères et les incitèrent à se mettre en peine pour bâtir une église ou créer une école dans leur langue“.

L'enseignement dans cette école était donné sur des manuscrits. Mais en 1839, Hadji Théodossii installa à Salonique sa typographie et tira de ses presses des livres en langue bulgare. Voici ce qu'écrivit sur cet événement un Bulgare de Débra, Vélîo Négreff, contemporain de Hadji-Théo-

<sup>1</sup>) Jordan Ivanoff, Les Bulgares de Macédoine (en bulgare) Sofia 1917, p. 223.

dossii: „En ce temps se trouvait (à Salonique) un moine bulgare dans notre église Sveta-Sina et il eut pitié des fils de sa nation de ce qu'ils n'avaient pas de livres où leurs enfants pouvaient apprendre; il en eut pitié et il fit venir une typographie pour (imprimer) des abécédaires en caractères d'église en langue bulgare et grecque“.

L'école où enseignait le moine russe était privée. C'est une école publique que les Bulgeres de Salonique voulurent créer quelques années plus tard. Ils s'adressèrent à cette fin à l'évêque grec, mais celui-ci les chassa. Vélío Négreff consacre dans sa chronique quelques lignes à cet épisode: „Il nous vint, dit-il, une lettre de Constantinople comme quoi une femme avait fait des dons pour qu'on bâtit trois écoles, une à Salonique, une à Monastir et une. Là où cela conviendrait. Et nous avons reçu la lettre et nous nous réjouîmes à cause que les temps étaient révolus. Et vite se levèrent les principaux maîtres (des corporations) du peuple sincère et se rendirent chez notre père l'évêque pour qu'il leur donne sa bénédiction ou plus simplement une autorisation de faire cette chose (l'école). Et lorsqu'ils y arrivèrent ils furent accueillis premièrement par le vicaire de l'évêque, Hiéronyme: „Que désirez-vous, maîtres“? Et ils lui racontèrent ce que disait la lettre. Et il leur répondit avec perfidie: „O Bulgares stupides! Ce vieux feu, nous l'avons à peine éteint, et vous voulez à présent le rallumer?“ Le plus grand des maîtres, nommé Ivan Kambour, Iossif Frango étant le plus petit, dit: „Hé, qu'avons nous à écouter ce chien? Allons chez notre père l'évêque lui-même!“ Et ils montèrent en haut, entrèrent dans sa chambre, s'inclinèrent devant lui et lui baisèrent la main. Ils lui répétèrent ce qu'ils avaient dit au vicaire... Mais ils furent chassés. Et rentrèrent les maîtres tristes du fait de l'évêque“. <sup>1)</sup>

Cette démarche des chefs des corporations donna l'éveil aux Grecs et depuis lors le mouvement bulgare à

---

<sup>1)</sup> Jordan Ivanoff, op. cit. p. 223—223.

Salonique se heurta à des obstacles presque insurmontables. Jusqu'en 1865 toutes les tentatives d'y reprendre l'agitation nationale devaient rester infructueuses, car l'hellénisme dominait encore de toute sa puissance la métropole macédo-nienne. En 1865 les Bulgares purent y enregistrer leur première victoire. Celle-ci était due à l'énergie dévouée de Guiorgui Dinkoff, dit Dinkata.

Guiorgui Dinkoff était né au village de Dârgilovo, arrondissement de Vodéna. Son père, Constantin Dinkoff, avait pris part aux insurrections pour l'indépendance hellénique et, après la constitution du royaume de Grèce, avait passé quelque temps à Athènes. Mais ni les heures de danger vécues ensemble ni la joie du succès définitif n'avait empêché ce rude Bulgare de se sentir par les Grecs un étranger et un intrus. Aussi retourna-t-il en Macédoine et se fixa à Salonique. Avant lui s'était établi dans cette ville le frère de Constantin, Kyriak Dinkoff. Celui-ci appartenait aux tout premiers initiateurs du mouvement bulgare en Macédoine. C'est lui qui, après la mort de Hadji-Théodossi, imprima à Salonique, avec des caractères grecs, des livres en langue bulgare. Plus tard il ouvrit dans la même ville une librairie bulgare. L'influence de ce patriote intrépide ne fut pas étrangère à l'ardeur que, dès son tout jeune âge, son neveu manifesta pour sa race.

Comme son père, Guiorgui était de tempérament romantique. Il étudia dans plusieurs villes: à Salonique d'abord, à Athènes ensuite et finalement à Moscou, mais il avait peu de goût pour la science; sur les bancs de l'école il rêvait aux aventures héroïques de son père et un impérieux besoin d'action le dévorait. Après 1860 nous le voyons paraître à Salonique. Ne pouvant pas échanger des coups de fusils avec les Turcs pour la libération de la Bulgarie, comme le voulait son imagination, il se dédia au pacifique mouvement qui emportait sa race vers le progrès national: il voulut ouvrir une école bulgare à Salonique. Depuis que



l'hellénisme était sur ses gardes, une telle initiative dans la capitale de la Macédoine ne pouvait aboutir que très difficilement. Par sa turbulence et ses airs de bravade, Dinkoff devait forcément en diminuer les chances. D'ailleurs il n'eut pas beaucoup de temps pour réaliser son projet, car, sur la demande de l'évêque grec, il fut arrêté et passa en prison plus de dix-sept mois.

Dinkoff sortit de la prison assagi. Il comprit qu'à la violence hellénique il lui fallait opposer une prudence égale. Les femmes étant encore à cette époque, grâce à une répugnance chevaleresque des Turcs à sévir contre le sexe faible, à l'abri des persécutions, c'est sous le nom de sa sœur Slavka que Dinkoff réussit à fonder et à consolider l'école bulgare de Salonique (1865).

Slavka Dinkova avait alors à peine dix-huit ans et venait de terminer ses études au collège grec. Elle connaissait le bulgare parlé dans sa famille, mais ne savait ni lire ni écrire en cette langue. C'est son frère qui lui en donna les premières leçons. En peu de temps elle en apprit assez pour enseigner à son tour. Slavka commença son œuvre d'une façon modeste et presque clandestine. C'est dans sa propre maison qu'elle réunissait tout d'abord ses élèves. Peu à peu l'école prit une importance considérable. De tous les quartiers de la grande ville écoliers et écolières affluaient en nombre toujours croissant. La tâche devenait écrasante pour l'institutrice. Or l'héroïque jeune fille, de santé très délicate, n'était soutenue que par l'ambition patriotique et la fièvre. Elle ne put résister longtemps à ce surmenage. En 1878 elle mourut d'épuisement, en laissant dans l'histoire de la renaissance bulgare une image aussi gracieuse que touchante.

La mort de Slavka Dinkova n'entraîna pas la destruction de son œuvre. L'école continua à exister avec un personnel nouveau. En 1869 une communauté bulgare fut constituée officiellement à Salonique et prit entre ses mains l'enseignement aussi bien que toute la direction des affaires

de la nation. A partir de cette année l'élément bulgare de cette ville, constamment renforcé par l'exode de la campagne environnante et des villes du hinterland, augmenta sans cesse en nombre et en importance économique et devint un péril imminent pour la prépondérance grecque.

Pendant que sa sœur enseignait à Salonique, Guiorgui Dinkoff ne restait pas inactif. C'est dans l'intérieur de la Macédoine qu'il poursuivait maintenant sa mission. En 1869 nous le voyons maître d'école au village de Zagoritchani, arrondissement de Castoria (Costour). Cet arrondissement étant le plus proche du royaume de Grèce, dut, parmi tous ceux de Macédoine, rencontrer le plus de résistance de la part de l'hellénisme et se livrer aux plus rudes assauts contre l'Eglise grecque. C'est Dinkoff qui a le mérite d'y avoir le premier sonné le tocsin du réveil bulgare. Des chefs ardents, parmi lesquels se dresse la figure énergique du prêtre Târpo Popovski, continuèrent si bien son œuvre, si enthousiaste a été l'accueil que leur voix trouva parmi la population, qu'après avoir brisé la puissance de l'hellénisme, la région de Castoria devint un foyer de l'idée nationale et le théâtre principal de l'insurrection bulgare de 1903.

Nous voici au terme de ce long chapitre. A la date où nous nous arrêtons, 1869, le mouvement national a déjà triomphé en Macédoine. Sans doute, toute la masse bulgare ne s'est pas encore émancipée du joug phanariote. Ci et là des groupes ethnographiques bulgares restent encore soumis à l'Eglise grecque. Dans certaines villes les Koutzo-Valaques hellénisés, quoique réduits à la défensive, gardent un reste de puissance. Mais les flots bulgares ont déjà renversé la digue de l'hellénisme, ils se sont répandus sur la terre macédonienne, et ceux qui hésitent encore dans leur timidité ou qui ont l'âme obscure ne tarderont pas à aller à leur race en mouvement vers le progrès — comme les ruisseaux vont à la mer.

---

## CHAPITRE IV

### LA FONDATION DE L'EXARCHAT BULGARE ET LA QUESTION DES DIOCÈSES MACÉDONIENS

I. La politique dilatoire de la Porte cause une vive désillusion aux Bulgares et suscite parmi eux un mouvement pour l'union au Saint-Siège et le protectorat de la France. Pie IX rétablit l'Eglise bulgare et lui accorde un chef national (1861). — II. Cette agitation catholique ne devait pas avoir de lendemain, mais son premier succès alarma la diplomatie russe et l'obligea à intervenir dans la querelle bulgare-grecque. — III. La Société évangélique essaie d'assurer aux Bulgares l'appui de l'Angleterre, mais n'y réussit point. — IV. En 1867 le patriarche Grégoire VI rédige un projet qui accorde aux Bulgares une hiérarchie nationale, soumise à la suzeraineté du Phanar et comprise entre le Balkan et le Danube. Malgré les recommandations du comte Ignatieff, les chefs bulgares repoussent cette offre et réclament pour leur Eglise un territoire délimité sur la base du principe des nationalités. — V. Tous les essais d'une entente directe entre les Bulgares et le Phanar ayant échoué, la Porte restaure l'Eglise bulgare par un firman qui fonde l'Exarchat (1870). — VI. Le Patriarcat propose de reconnaître la nouvelle Eglise à condition que les Bulgares renonceront aux diocèses macédoniens. Bravant les menaces de l'ambassadeur russe qui exige d'eux cette concession au nom de l'orthodoxie, les Bulgares refusent de sacrifier la Macédoine, à la suite de quoi l'Eglise grecque les déclare schismatiques. — VII. Durant toute cette période l'opinion publique serbe enregistre avec satisfaction et éloges les luttes des Bulgares de Macédoine pour la restauration de leur vie nationale. — VIII. En vertu du firman de 1870 les plus importants diocèses de Macédoine reçoivent, sur la base d'un plébiscite, des évêques bulgares.

Les deux délégués qui, dans la journée du 15 avril 1860, portèrent à la Porte la communication de la rupture entre la nation bulgare et l'Eglise grecque avaient remarqué que les ministres ottomans les avaient écoutés avec une satisfaction visible. En effet, les Turcs ne pouvaient que se réjouir de voir éclater dans le monde de l'orthodoxie une scission irréparable. Mais étaient-ils disposés à donner au fait accompli la sanction politique qu'il comportait ?

Allaient-ils autoriser l'établissement d'une hiérarchie bulgare indépendante?

Les chefs bulgares y comptaient. Certes, ils n'avaient point oublié les déceptions antérieures. Plus d'une fois déjà le gouvernement avait donné un démenti aux espoirs qu'il avait suscités. Mais la manifestation du 15 avril était si grave et d'une telle portée qu'elle semblait appeler nécessairement une solution. Cette facilité à s'illusionner ne doit point nous surprendre, car chez les meneurs des peuples l'optimisme est, aux époques de révolution, un besoin instinctif. La masse du peuple ne demandait, de son côté, qu'à croire, elle aussi, aux bonnes nouvelles. Elle se laissa donc persuader facilement que le règlement de la question bulgare était décidé en principe et que la Porte n'attendait plus qu'une occasion pour faire connaître solennellement sa décision. En vue de hâter cette heure, les Bulgares multipliaient dans les provinces les manifestations contre l'Eglise grecque. La proclamation de la rupture avec le Phanar était, dans toutes les villes, suivie de requêtes demandant à la Porte de reconnaître l'indépendance religieuse de la nation bulgare. Aucun moyen n'était négligé pour donner à la volonté populaire une expression éclatante. A la grande foire d'Ouzoundjovo, 750 commerçants, venus de toutes les régions bulgares et représentant 32 villes, s'adressèrent directement au sultan avec la prière de restaurer les droits de leur Eglise nationale.

Sur ces entrefaites, le patriarche grec Cyrille, contre lequel un vif courant s'était formé au sein de l'hellénisme, donna sa démission. Appelés à participer, selon les règles, à l'élection de son successeur, les Bulgares répondirent par un refus. Ils s'imaginaient que la Porte allait profiter de cette crise pour soustraire la nation bulgare à l'autorité du nouveau chef de l'Eglise grecque. Mais leur illusion fut vite démentie, car le firman d'investiture du nouveau patriarche, Joachim II, reproduisait exactement ceux de ses prédécesseurs et ne touchait en aucune façon aux limites territoriales de sa juridiction.

Ce fut un cruel mécompte pour l'opinion publique bulgare. A l'attente pleine d'espoir succéda maintenant un pessimisme radical. Et la conviction commença à s'établir dans les esprits que tout était à recommencer et que par les moyens dont on avait usé jusqu'alors on n'obtiendrait ni des concessions du Phanar ni une décision de la Porte. La propagande catholique qui suivait de près le mouvement bulgare, guettant ses défaillances, vit dans cet état d'esprit un terrain favorable à son prosélytisme et précipita son jeu.

Nous avons déjà parlé de l'alerte provoquée dans le monde orthodoxe par les événements de Koukouche. De la grande victoire catholique il n'était resté là, il est vrai, que peu de chose, mais cette expérience prouvait que si toute autre issue était fermée au peuple bulgare, celui-ci n'hésiterait pas à chercher dans l'union avec Rome le moyen de rétablir son Eglise nationale. Cette leçon des faits n'avait point échappé aux missionnaires papistes.

Depuis 1859, la propagande catholique à Constantinople, que le Saint-Siège avait confiée aux Lazaristes, publiait un journal en langue bulgare, *Bàlgaria* (La Bulgarie). Le rédacteur principal de cette feuille était un publiciste qui devait plus tard jouer dans la Bulgarie libérée un rôle de premier plan, Dragan Tzankoff.

Ce n'était nullement la passion religieuse qui avait rapproché Tzankoff des catholiques. Il est à supposer, au contraire, que le démocrate qu'il était ne pouvait nourrir que de l'antipathie pour l'esprit autoritaire de l'Eglise romaine. Les considérations qui l'avaient amené à s'associer à l'œuvre des Lazaristes étaient de fait purement politiques. L'union avec Rome, pensait-il, devait, en premier lieu, assurer au peuple bulgare la protection des puissances catholiques. D'autre part, il escomptait que la rupture avec la Russie orthodoxe qui devait en résulter ôterait à la Porte l'appréhension de voir un jour la nation bulgare, reconstituée par sa faveur, devenir un instrument de la politique moscovite. En aidant à ce



qu'un abîme fût creusé entre les Bulgares et la Russie, Tzankoff croyait, enfin, travailler à garantir l'avenir de sa patrie car, vivant alors en contact avec les émigrés polonais et hongrois, il voyait, de concert avec eux, un grand péril pour les Balkans, comme pour toute l'Europe, dans la puissance et dans les ambitions de l'empire des tzars. :

C'est dans cet ordre d'idées qu'il rédigeait la *Bulgaria*. Dès la fondation de ce journal, il soutenait qu'en dehors de l'union avec le Saint-Siège, qui s'offrait à restaurer l'Eglise bulgare, il n'y avait point de solution possible pour la question nationale et qu'il ne fallait rien attendre ni du Patriarcat grec, qui ne voulait pas se désister de ses droits usurpés, ni de la Porte qui était désarmée, le spirituel n'entrant pas dans sa compétence. Depuis que le gouvernement turc avait refusé de sanctionner la rupture avec le Phanar, proclamée par les Bulgares de Constantinople le 15 Avril 1860, cette thèse avait reçu un grand surcroît de force. Tzankoff était un écrivain peu correct, mais un polémiste redoutable. Avec sa manière virulente, son style hâché et nerveux, sa logique pressante et passionnée, il reprenait maintenant ses arguments, surexcitant à la fois le désespoir et les impatiences de ces compatriotes.

Cette propagande violente donna rapidement les premiers résultats espérés. Le 24 décembre 1860, une délégation bulgare se présenta à la résidence de M-gr Brunoni, délégué apostolique, et en présence de M-gr Hassoun, primat des Arméniens unis, lui remit un acte d'union avec l'Eglise romaine et une supplique à Pie IX. Par ces deux documents<sup>1)</sup>, le peuple bulgare déclarait reconnaître le pape comme „véritable successeur de Saint-Pierre et chef suprême de l'Eglise romaine“ et demandait une hiérarchie nationale indépendante ainsi que le maintien de sa liturgie et de ses coutumes religieuses. L'acte de l'union se termi-

<sup>1)</sup> Voir d'Avril, *La Bulgarie chrétienne*, pages 37—47.

nait par la prière suivante qui révélait une des plus grandes préoccupations des patriotes bulgares :

„Enfin, nous prions humblement Sa Sainteté de vouloir bien inviter S. M. l'Empereur des Français d'être, en sa qualité de fils aîné de l'Eglise, le médiateur auprès de S. M. I. le Sultan, pour que notre hiérarchie soit reconnue indépendante par le gouvernement ottoman, et pour que ce gouvernement nous prête une protection bienveillante contre les intrigues qui peuvent arriver de la part du clergé grec ou d'un autre côté. Nous prions également le gouvernement français de daigner nous accorder sa protection et ses bons offices comme il les accorde aux autres nations de l'Empire ottoman qui reconnaissent l'Eglise occidentale“.

La réponse du Vatican ne se fit pas attendre. Le 21 janvier 1861, par une lettre adressée à M-gr Brunoni, le pape faisait savoir à la délégation bulgare qu'il agréait ses vœux. Le gouvernement français était-il tout aussi disposé à prendre acte du désir de la nation bulgare de se placer sous sa protection ? M. Engelhardt ne le croit pas. „Informé de ces ouvertures qui le mettaient directement en cause, écrit-il dans son ouvrage si documenté sur la Turquie et le Tanzimat, le cabinet de Paris ne se départit point de l'abstention, d'ailleurs toute bienveillante, dont il s'était fait une règle dès les premiers temps du mouvement séparatiste et, suivant les interprétations autorisées de la presse contemporaine, cette réserve lui aurait été surtout dictée par son désir de ne point porter ombrage à la Russie“<sup>1)</sup>.

Il est difficile de supposer que l'appel à la protection de Napoléon III avait pu être inséré dans la supplique bulgare sans avis préalable de l'ambassade de France. Toujours est-il que celle-ci montra pour les Bulgares unis une vive sollicitude. C'est elle qui obtint de la Porte la reconnaissance civile de la nouvelle communauté avec tous les droits qui

<sup>1)</sup> Ed. Engelhard, op. cit. t. I, p. 181 - 82.

en découlaient. C'est encore grâce à son intervention que les Bulgares ayant accepté l'union avec le Saint-Siège furent rayés des registres du Patriarcat grec.

La communauté des Bulgares unis s'organisa rapidement. Dans les premiers jours de janvier 1861, elle avait déjà à Constantinople sa propre chapelle. Les premiers fonds pour la nouvelle Eglise avaient été fournis par les Polonais. Des subsides furent envoyés un peu plus tard par l'Œuvre des Ecoles d'Orient ainsi que par le collège de la Propaganda Fide de Rome.

Tout cela n'était qu'un commencement. L'Eglise bulgare unie ne pouvait revêtir un caractère officiel définitif qu'après avoir reçu du Saint-Siège un chef canonique. Dans ce but une députation spéciale se rendit à Rome. Elle comprenait deux religieux : l'archimandrite Sokolski, le diacre Raphaël, et deux laïques : Dragan Tzankoff et le docteur Mirkovitch. Mgr Boré, préfet de la mission des Lazaristes de Constantinople, était du voyage en qualité de conseiller.

C'est le 27 mars 1861 que cette députation arriva à Rome. Elle y fut accueillie avec de grands honneurs. Le pape, qui était souffrant, s'empressa de la recevoir malgré son indisposition. L'audience fut très cordiale. A la harangue de l'archimandrite Sokolski, Pie IX répondit par des paroles très flatteuses pour la nation bulgare. Il rappela que c'est par un de ses prédécesseurs sur le trône de Saint-Pierre, le pape Nicolas I, qu'avait été consacré le premier archevêque de la Bulgarie. Il se dit heureux de reprendre cette glorieuse tradition. En levant l'audience le saint-père adressa à l'archimandrite Sokolski quelques mots bulgares qu'il avait appris pour la circonstance, le saluant du titre de patriarche. A la sortie du Vatican la députation fut acclamée par la population de Rome. Quelques jours après, Sokolski fut consacré dans la chapelle Sixtine par Pie IX lui-même, assisté d'un prélat du rite grec et de l'évêque de Chartres. A son retour à Constantinople, Sokolski reçut de la Porte un

bérat d'investiture le confirmant dans sa dignité de patriarche des Bulgares unis et prit officiellement une position égale aux grands chefs des communautés religieuses de la capitale.

La personnalité de Sokolski n'était pas faite pour relever le prestige de la nouvelle Eglise. Après avoir vainement essayé de gagner à ses idées quelque prélat en vue du mouvement bulgare — Hilarion avait été l'objet des sollicitations les plus pressantes — la propagande catholique avait dû se contenter de ce moine, mi-lettré, brave homme au demeurant et bon patriote, mais d'une rusticité par trop marquée. Toutefois, malgré la médiocrité du personnage, son titre, les honneurs dont il était entouré, la magnifique suite qui l'accompagnait, frappèrent l'imagination des Bulgares de Constantinople et accrurent chez eux l'inclination pour l'union avec Rome.

Cet attrait du schisme menaçait de devenir d'autant plus grand que les affaires des Bulgares restés fidèles à l'orthodoxie étaient loin de prendre une tournure heureuse. A la suggestion de la Porte de chercher un compromis avec les Bulgares, le nouveau patriarche grec, Joachim II, avait répondu qu'il ne pouvait examiner les vœux de cette nation qu'après que celle-ci serait rentrée dans l'obéissance. Cette question préjudicielle impliquait pour les chefs bulgares le désaveu de l'acte du 15 Avril 1860. Elle était donc inacceptable. Aussi la communauté bulgare la rejeta sans hésiter. Appelés au Patriarcat pour s'y expliquer sur leurs faits et gestes, Hilarion et Avcsentiï de Vélès refusèrent de s'y rendre.

Cette attitude des deux évêques rebelles appelait, aux yeux de l'Eglise grecque, une sanction immédiate. Le 8 mars 1861 le Phanar convoqua à cette fin un concile local auquel prirent part, outre les évêques présents à Constantinople, les patriarches de Jérusalem, d'Antioche et d'Alexandrie. L'assemblée commença par citer à sa barre Hilarion et Avcsentiï. Trois fois répétée, cette citation étant restée

sans effet, les deux chefs bulgares furent déclarés déchus de leur dignité épiscopale et condamnés à l'exil. De la même punition fut frappée l'archevêque de Philippople, Païssiï, qui malgré qu'il fût Grec d'origine, avait embrassé la cause bulgare, comme juste et conforme aux véritables traditions de la religion chrétienne.

Ce châtement une fois prononcé, le concile crut devoir faire montre d'esprit de conciliation : il inscrit à son ordre du jour les revendications bulgares et se mit à étudier la mesure dans laquelle il était possible de les accueillir. C'était, apparemment sinon de fait, un grand tournant dans la politique jusqu'alors intransigeante et purement négative du Phanar. La Porte disait y avoir contribué par ses conseils. Mais il est plus juste d'y voir un résultat de la pression russe.

Au début de l'agitation bulgare, la diplomatie russe — nous l'avons déjà dit — n'y voyait qu'une effervescence plus ou moins reprehensible contre l'autorité légitime de l'Eglise grecque. La guerre de Crimée qui eut pour conséquence d'accroître l'intérêt de la société russe pour les Slaves d'Orient ne modifia pas d'emblée le point de vue officiel. C'est ainsi qu'après le traité de Paris, l'ambassade russe à Constantinople recevait du ministère des affaires étrangères une notice intitulée *Nos futurs rapports avec l'Eglise d'Orient*, notice dont le sens essentiel était formulé dans la phrase suivante : „Il nous importe de resserrer de plus en plus nos liens avec l'Eglise d'Orient et surtout avec le Patriarcat de Constantinople qui en est le centre<sup>1)</sup>“. L'ambassade s'en tint fidèlement à ces instructions. Boutenieff, qui représenta la Russie près la Porte de 1856 à 1859, ainsi que le prince Lobanoff-Rostovski, qui lui succéda, ne dissimulèrent nullement leur désapprobation de l'agitation bulgare. Ils ne reniaient certes pas les Bulgares comme frères de race,

<sup>1)</sup> Grégoire Troubetzkoï, *La politique russe en Orient*, Revue d'histoire diplomatique, t. XXI, 1907, p. 162.



mais ils leur reprochaient de troubler la paix de l'Eglise et de poursuivre, dans ce bloc qu'était l'orthodoxie, une grave désunion.

Cette manière de voir ne devait pas résister au coup des événements de 1861. La dissension que la diplomatie russe craignait, le mouvement en faveur de l'union avec Rome menaçait de la rendre plus dangereuse, car il ne s'agissait de rien de moins que d'un schisme. Le prince Lobanoff n'appartenait pas aux slavophiles; il avait peu de goût pour la politique à base religieuse. Le schisme bulgare n'alarmait donc pas son âme, pas plus qu'il ne choquait son système. Mais il connaissait trop les milieux russes pour ne pas se rendre compte de l'effet désastreux qu'y devait produire la nouvelle d'un déchirement dans l'orthodoxie et qu'on l'y tiendrait pour responsable de ce malheur de l'Eglise. Le dédaigneux diplomate dut donc sortir de sa réserve et descendre dans la mêlée. Appelant les chefs bulgares, ils les mit en garde contre les conséquences de l'union avec Rome; en même temps il s'entremît auprès du Patriarcat pour une solution conciliante. C'était la première fois que la politique russe intervenait en faveur des revendications bulgares.

Les concessions élaborées par le Patriarcat en vertu d'une décision du concile — concessions en 15 points que la Porte sanctionna par un firman — promettaient aux Bulgares un clergé appartenant à leur race, mais directement soumis à l'Eglise grecque. Ces promesses auraient suffi dix ans auparavant; en 1861 elles paraissaient dérisoires. Aussi c'est par un cri unanime de protestation qu'elles furent accueillies par les intéressés. Passant des paroles aux actes, le Patriarcat nomma dans quelques diocèses, notamment à Schoumen (Schoumla) et à Philippople, des évêques d'origine bulgare, mais ceux-ci furent tout aussi mal reçus par population que s'ils avaient été des Grecs authentiques.

Après leur refus d'accepter les concessions offertes par le Phanar, les chefs bulgares se trouvèrent dans une situation très difficile. L'ambassade de Russie qui leur reprochait leur intransigeance avait l'air de leur retirer son appui. La Porte, vers laquelle ils se tournaient toujours aux heures graves, était encore moins encourageante. En réponse à leurs doléances elle leur montrait le chemin de Rome où s'étaient engagés une partie de leurs compatriotes. „Faites-vous catholiques et vous aurez tout ce que vous demandez“, disait un jour Aali pacha à une députation bulgare. L'organe du gouvernement ottoman, le Journal de Constantinople, laissant voir les intentions de la Porte, invitait publiquement les Bulgares de choisir des deux choses l'une: ou accepter l'union avec le Saint-Siège (le champ est libre, disait cette feuille, la voie est ouverte, les privilèges sont accordés), ou se contenter de ce que le Patriarcat avait proposé. En dehors de ces deux possibilités, ajoutait l'organe ottoman, il ne restait à la nation bulgare que les moyens d'une agitation stérile.

Placer les Bulgares devant ce dilemme, c'était les engager à adhérer en bloc à l'Eglise unie. Que ce fût là la véritable pensée du gouvernement turc, il n'y avait point à en douter. L'union avec Rome était, en effet, aux yeux de la Porte, la solution idéale, car elle comportait trois grandes conséquences: l'affaiblissement de l'hellénisme, une diminution de l'influence russe et, enfin, la soumission du peuple bulgare à la tutelle morale du Vatican et de la France, deux puissances qui avaient pour principe de soutenir l'intégrité de l'empire ottoman. Aussi Aali pacha témoignait-il à l'Eglise unie une faveur ostensible.

La propagande catholique ne faisait, malgré cette protection, aucun progrès. L'élan vers Rome qui, au début, fut assez vif dans la colonie bulgare de Constantinople, était retombé complètement. Cet arrêt tenait à plusieurs causes. Il faut mentionner en premier lieu la réaction énergique de

la presque totalité des chefs bulgares. Il est vrai que quelques-uns d'entre eux n'avaient pas vu d'un mauvais œil l'agitation naissante en faveur de l'union. On a prétendu même qu'Hilarion en personne s'y était montré secrètement sympathique. Mais pour ces patriotes l'union avec Rome ne devait pas être autre chose qu'une manœuvre pour gagner, par la menace d'un schisme, l'appui de la Russie. Une fois ce but atteint, ils prirent toutes les mesures pour que cette manœuvre n'eût pas d'autres effets. Ils expliquèrent au peuple que sous l'autorité de Rome sa nationalité et ses traditions ne seraient pas moins menacées que sous celle du Phanar et, en touchant à cette corde sensible dans l'âme bulgare, provoquèrent une opposition unanime contre la nouvelle Eglise.

De leur côté, les dirigeants de la propagande catholique firent toutes les maladresses possibles pour hâter ce revirement. Le supérieur des Lazaristes, M<sup>gr</sup> Boré, était un homme agité et dépourvu de toute prudence. Déjà en 1845 son prosélytisme avait fait fuir Hilarion et Bozvéli du couvent de Saint-Benoît où la propagande catholique leur avait offert un refuge. En 1861 il montrait le même excès de zèle et la même imprévoyance. Ses goûts autoritaires, l'impatience qu'il avait d'assimiler en fait la nouvelle Eglise au catholicisme romain, choquaient les Bulgares unis tout autant qu'ils alarmaient leur conscience. Il en résulta des défections dont la partie adverse se servit très habilement dans ses attaques.

La défection qui devait porter le coup le plus rude à l'Eglise unie fut celle de son propre chef, M<sup>gr</sup> Sokolski. En se prêtant à la combinaison romaine, ce brave homme avait cru servir sa nation. Il s'était imaginé que d'avoir fait revivre le titre de patriarche bulgare il passerait aux yeux de ses compatriotes pour un véritable héros. Cette joie lui manqua au milieu des honneurs. Loin de voir la gloire s'emparer de son nom, c'est le vide et la désaffection qu'il

remarquait autour de lui. D'autre part il sentit s'appesantir chaque jour davantage sur son âme fruste le joug de l'Eglise catholique, cette terrible mainmise morale de Rome qui n'élève les hommes qu'après en avoir brisé l'orgueil et assoupli les ressorts.

Malgré l'isolement de plus en plus sévère auquel il était astreint, Sokolski recevait quelques vieux amis. Un jour le poète Slaveïkoff l'alla voir. Comme il le voyait triste, il lui parla de son couvent dans les forêts du Balkan, remua en lui les vieux souvenirs, et le trouvant attendri à point, l'enleva au vrai sens du mot et l'embarqua sur un bateau qui partait pour Odessa. L'ex-patriarche s'établit dans un couvent près de Kiev. On n'en entendit plus parler.

L'évasion de Sokolski fit un tort grave à l'Eglise unie. Elle n'en mourut pas, car elle garde jusqu'à nos jours, notamment parmi les Bulgares de Koukouche et d'Andrionople, des noyaux de fidèles; mais après cet épisode, qui mit les rieurs contre elle, elle perdit beaucoup de son prestige.

En même temps que la propagande catholique, s'exerçait parmi les Bulgares une action protestante. Mais celle-ci se produisait sans éclat et suivait prudemment son chemin.

L'action protestante en Orient date des premières années de l'insurrection hellénique. Attirés par le réveil de ce peuple au nom prestigieux, des missionnaires américains s'étaient rendus parmi les Grecs pour aider à leur relèvement. Ils leur bâtirent des écoles, publièrent en leur langue des livres scolaires et contribuèrent de toute façon à leur progrès moral. C'est par l'ingratitude la plus noire que l'Hellade libérée répondit à ce zèle désintéressé: sous le roi Othon elle expulsa de son territoire tous les missionnaires américains. Retirés en Turquie, ceux-ci n'en continuèrent pas moins à travailler pour la diffusion des lumières dans le peuple grec.

Non moindre fut la sollicitude de la mission protestante pour l'éducation morale du peuple bulgare. Ce sont

les missionnaires américains qui chargèrent le Macédonien Néophyte Rilski de traduire en langue bulgare moderne le nouveau testament dont ils publièrent la première édition. En 1838 les Américains créèrent, dans la typographie qu'ils avaient montée à Smyrne, une section bulgare: c'est ici que fut composé le premier périodique bulgare, le *Liouboslovié* de Fotinoff<sup>1)</sup>. Les missionnaires ne se bornaient pas à protéger la culture naissante de la Bulgarie: ils contribuaient directement à ses progrès. C'est ainsi qu'en 1844, un des chefs de la société biblique, Elias Riggs, publia un essai de grammaire bulgare, basé sur le dialecte macédonien. En 1859, un autre Américain, Morse, devait écrire, sous la direction de Riggs, une grammaire complète de la langue bulgare.

La sollicitude que la mission protestante montrait pour l'instruction des Bulgares ne manqua pas de s'étendre à leurs revendications nationales. D'esprit plus pratique et non assujettis à la tradition impérieuse qui domine le prosélytisme catholique, les Américains s'efforçaient de gagner le peuple bulgare à leur influence non pas par l'établissement sur lui d'une autorité organisée, mais au moyen de l'éducation. Dans cette voie, l'orthodoxie des Bulgares ne leur paraissait pas un obstacle immédiat. Aussi, c'est avec une faveur sincère qu'ils envisageaient la constitution d'une Eglise bulgare indépendante. Ce qu'ils redoutaient par contre, c'était de voir triompher parmi les Bulgares l'idée de l'union avec Rome. Aussi, lorsque les chefs du mouvement bulgare se trouvèrent devant le dilemme formulé par la Porte: embrasser le catholicisme ou courber la tête devant le Phanar, les protestants leur offrirent-ils spontanément leur appui pour la réalisation d'un programme purement national.

Au début de 1861, la section de Constantinople de la Société évangélique se fit envoyer par les chefs du mouvement national un mémoire sur la base duquel elle s'adressa

<sup>1)</sup> Voir l'étude si intéressante du professeur Schischmanov sur *Le rôle de l'Amérique dans la culture bulgare* (en bulgare).



à tous les ministres des puissances protestantes à Constantinople demandant leur intervention près la Porte pour la constitution d'une Eglise bulgare indépendante.

Les réponses de la plupart des légations protestantes ne furent guère encourageantes. Elles rappelaient la nature délicate des compétitions d'Eglise et se réfugiaient finalement derrière le devoir de s'abstenir de toute immixtion dans les affaires intérieures de la Turquie. A ces déclarations générales seul le ministre des Pays-Bas ajouta quelques mots de sympathie pour le mouvement bulgare insistant sur le respect professé par son gouvernement pour le principe de la liberté religieuse des peuples et promettant d'en recommander la loyale application à la Porte.

Parmi les représentants des puissances protestantes celui qui suivait de plus près l'agitation bulgare était l'ambassadeur britannique, Sir Henri Bulwer. Malheureusement, il n'en saisissait ni les causes véritables ni la portée. Sans doute il ne nourrissait à l'égard de la nation bulgare aucun parti pris. Il reconnaissait que ses plaintes étaient tout aussi fondées que ses revendications. Dans le rapport qu'il avait fait dresser par ses agents consulaires sur la situation intérieure de la Turquie, la domination spirituelle du Phanar était caractérisée par ces mots lapidaires: „Indigne et misérable conduite du clergé grec<sup>1)</sup>“. Néanmoins le mouvement bulgare lui inspirait de la méfiance. Les préjugés inhérents à la politique anglaise de ce temps l'incitaient, en effet, à y voir la main dissimulée de la diplomatie russe.

Il faut ajouter que les événements politiques ne pouvaient que contribuer à renforcer chez le diplomate anglais cet état d'esprit soupçonneux. Le recueillement auquel, selon le mot de son chancelier, la Russie s'était livrée ne fut guère de longue durée. Déjà en 1859, par une communication adressée aux chancelleries, elle reprenait, avec sa tradition

<sup>1)</sup> Ed. Engelhardt, op. cit, t. I, p, 173.

interrompue, sa tactique offensive. Après avoir relevé l'inaction de la Porte au sujet des réformes promises par le Hatti-Houmayoun, Gortchakoff demandait une enquête internationale sur la situation en Bulgarie, Bosnie et Herzégovine et un nouveau système administratif pour les populations de ces provinces. „La circulaire qui formulait ces deux propositions, dit Engelhardt, renfermait à l'adresse des chrétiens ottomans une protestation de sympathies analogue à l'allusion célèbre du roi Victor Emmanuel rappelant en 1868 la solidarité qui l'unissait à tous ses frères d'Italie <sup>1)</sup>“.

C'était là un retour de la politique russe à ses inspirations anciennes, une tentative du cabinet de Pétrograde de rappeler au monde, sinon de reprendre en fait, son rôle de protection à l'égard de la chrétienté de Turquie. Ce fait n'avait aucune connexité avec le mouvement bulgare. Mais l'intervention de Gortchakoff ne s'étant produite qu'en faveur de trois provinces slaves, on y vit l'indice d'un système basé sur l'idée de race, l'annonce d'une croisade du panslavisme. L'impression qui se dégagait de cette manœuvre ne pouvait pas être favorable au succès des aspirations bulgares. L'appréhension de voir le peuple bulgare, une fois libéré du joug phanariote, se jeter dans les bras de la Russie et s'en faire l'instrument, cette appréhension que la Bulgarie devait rencontrer plus d'une fois sur le chemin de son unité, redoubla chez la diplomatie anglaise tout autant que dans l'esprit des hommes d'Etat turcs.

C'est dans ces dispositions inquiètes que la démarche des missionnaires protestants de Constantinople en faveur de l'Eglise bulgare trouva l'ambassadeur britannique. La réponse de sir Henri fut en principe bienveillante, mais évasive. Elle déçut les solliciteurs. Tenaces, ceux-ci firent intervenir le comité central de la Société évangélique à Londres qui s'adressa directement à lord John Russel, ministre

<sup>1)</sup> Ibid. p. 162.

des affaires étrangères. Mais le chef du Foreign office ne semble pas avoir donné suite à cette démarche. Une lettre du président de la Société évangélique à sir Henri Bulwer lui demandant de s'entremettre en faveur d'une Eglise indépendante bulgare n'eut pas plus de résultat. S'enfonçant de plus en plus dans l'erreur que la régénération bulgare dans les cadres de l'orthodoxie ne servirait que les vues russes, ce diplomate ne consentait à appuyer qu'une solution qui briserait les liens religieux du peuple bulgare avec l'empire slave. Absolument étranger à toute préoccupation professionnelle, sir Henri ne visait pas une conversion des Bulgares au protestantisme. Tout au contraire, l'organe de l'ambassade britannique, le *Levant Herald*, conseillait aux chefs du mouvement national d'adhérer à l'Eglise unie, le catholicisme paraissant, grâce à son organisation autoritaire, plus à même de soustraire les Bulgares à l'influence de la Russie.

Dans cette situation pleine d'embûches et dont toutes les issues semblaient devoir comporter de cruels sacrifices, les chefs bulgares gardèrent admirablement leur sang-froid. Des deux possibilités qui s'offraient à eux : un compromis avec le Patriarcat, comme l'ambassade russe leur en donnait le conseil, ou l'union avec Rome, comme l'y engageaient la Porte et les puissances occidentales, ils ne voulurent aucune. Rétablissement de l'Eglise bulgare dans la plénitude de son autonomie nationale, conformément au droit et à la tradition, tel restait, en dépit de tout, leur programme. Pour affirmer avec plus d'éclat cette attitude, ils communiquèrent officiellement au gouvernement turc qu'ils constituaient leur communauté religieuse sous le titre „d'Eglise chrétienne bulgare libre et indépendante de l'Eglise des Grecs orthodoxes“.

Les chefs bulgares s'étaient ingéniés à accumuler dans ce long titre tous les mots pouvant signifier que leur Eglise devenait indépendante tout en restant orthodoxe. Néanmoins, cette précaution ne leur servit pas à grand'chose. Lors-

qu'ils se présentèrent devant Aali pacha, celui-ci leur tint un langage bien peu encourageant. „Si vous voulez fonder une secte nouvelle, leur dit-il, je ne saurais vous y autoriser. Si vous restez orthodoxes comme par le passé, vous devez vous soumettre au Patriarcat. Enfin, si vous désirez passer dans une des autres confessions connues, il faut le déclarer expressément, auquel cas la protection due vous sera accordée“. Le sens peu ambigu de cette déclaration était que les Bulgares, pour recevoir les privilèges attachés aux Eglises indépendantes, devaient se faire ou protestants ou catholiques.

Depuis tant d'années que duraient la querelle avec le Phanar, les chefs bulgares avaient entendu à la Porte des déclarations dans tous les sens, car rien n'était aussi changeant et vague que la pensée politique ottomane; mais jamais encore ils n'y avaient recueilli une impression aussi nettement pessimiste. Peu de temps après, un événement devait survenir qui rendit encore plus sombres les perspectives du mouvement national: les évêques bulgares furent envoyés en exil.

La décision de punir d'exil Hilarion et Avcsentii de Vélès avait été prise par le concile local convoqué par le Phanar; mais la Porte, dont la sanction était nécessaire, avait réservé son consentement. Tout ce que Aali pacha avait fait, ç'avait été d'engager les deux évêques punis de s'abstenir d'officier à l'Eglise bulgare. Cette situation provisoire tenait en suspens les deux parties en attendant que la balance penchât d'un côté ou d'un autre, suivant les exigences du moment. C'est contre les Bulgares qu'elle pencha bientôt. La tactique où la Porte venait de s'engager et qui consistait à convaincre les chefs bulgares du caractère irréalisable de leurs projets afin de les contraindre à l'union avec Rome, demandait une série de manifestations de nature à déprimer de plus en plus leur esprit. Dans cet ordre d'idées, l'envoi en

exil des évêques devait, semblait-il, produire le plus grand effet. Pour secouer plus rudement les Bulgares Aali pacha leur communiqua sa décision le jour même où était rentré à Constantinople, de son voyage à Rome, le chef de l'Eglise unie, Mgr Sokolski.

C'est quelques jours avant Pâques que la Porte avait décidé cette mesure. Les deux évêques devaient quitter Constantinople la veille même de la grande fête chrétienne, le samedi. Le jeudi de la semaine sainte, Hilarion qui habitait le quartier de Yéni-Mahalé se transporta dès le matin près de l'église bulgare, dans le métoque où Avcsentiï de Vélès avait son domicile. Le bruit de l'exil imminent des deux évêques s'était répandu dans la colonie avec cette mystérieuse rapidité avec laquelle volent les mauvaises nouvelles. Il y avait produit autant de douleur que d'indignation. Sans y avoir été invités, instinctivement, de toutes les parties de la capitale, des Bulgares étaient partis en groupes compacts auprès des deux chefs menacés. En peu de temps le peuple couvrit toute la cour de l'église et les abords du métoque. A midi il comptait plus de deux mille personnes. A mesure que la journée avançait de nouveaux flots affluaient sans relâche. On aurait dit une armée le jour de la mobilisation.

Les manifestants arrivaient sombres et silencieux, avec un air concentré qui ne promettait rien de bon. Ils se contentaient pour le moment de monter la garde autour des évêques et attendaient les événements. Sur ces entrefaites se présenta sur les lieux un fonctionnaire de la Porte qui devait lire à Hilarion et Avcsentiï l'ordre de leur envoi en exil. Il était accompagné de deux notables bulgares, porteurs d'un message d'Aali pacha. Ceux-ci demandèrent à parler aux évêques en particulier, mais le peuple refusait de les y autoriser, car il avait le soupçon de quelque machination ténébreuse. Comme, sous la protection du fonctionnaire turc, ils montèrent dans la chambre où se tenaient les futurs exilés, un groupe de manifestants les y suivit. L'un des deux notables, Hadji Nicoli Mintchoglou, dont la nature impérieuse



s'emportait facilement, invita un peu rudement tout ce monde à se retirer. Mais en réponse de cette injonction le peuple se saisit de lui et le roua de coups. Dans la confusion qui s'en suivit l'envoyé de la Porte disparut sans qu'on s'aperçut par où il avait passé.

Après cette alerte, le calme fut peu à peu rétabli et le peuple reprit silencieusement sa faction. Vers le soir, exactement deux heures après le coucher du soleil, arriva le ministre de la police en personne, accompagné de gendarmes et de soldats. Il fut aussitôt introduit dans la chambre des deux évêques. La haute qualité de ce personnage n'empêcha pas les plus exaltés parmi les manifestants d'y faire irruption à sa suite. Le ministre essaya d'expliquer les motifs de la mesure prise par la Porte et la nécessité de s'y résigner. Mais dès ses premiers mots il fut interrompu avec véhémence. On lui déclara que les évêques n'avaient fait, dans tout ce qui leur était reproché, que suivre les ordres de la nation et que celle-ci ne voulait pas admettre qu'ils souffrissent pour avoir fait sa volonté. „Si vous voulez à tout prix trouver des coupables et les frapper, proposaient les manifestants, choisissez-les parmi nous“.

C'est en vain que le ministre voulait leur faire comprendre qu'un ordre du sultan, un iradé, ne pouvait pas rester sans exécution; on lui objectait que l'iradé était cette fois le résultat d'intrigues grecques et que le sultan avait été trompé, car il était impossible qu'il voulût commettre une injustice envers la nation bulgare. „Laissez-nous le temps, proposaient les voix du peuple, de nous adresser à notre souverain, et s'il rejette nos doléances, nous obéirons“. Soit qu'il craignît de heurter brutalement une multitude qu'il voyait décidée à tout, soit qu'il fût impressionné par cet appel à la justice du sultan, le ministre se retira sans donner aucun ordre.

Sur ce, le jour finissant, le peuple se disposa pour la garde de nuit. On s'installa tant bien que mal dans la

cour de l'église et autour du métoque ; on alluma des feux ; et le cœur serré, car tous se demandaient ce que l'aube allait apporter, on attendit dans le silence.

De temps en temps de fortes patrouilles passaient à travers ce camp improvisé, mais elles s'abstenaient de toute observation. Ce déploiement militaire ne visait pas uniquement à intimider les Bulgares ; il constituait une mesure de précaution utile en vue de la possibilité d'un conflit entre les manifestants et les Grecs du lieu. L'église bulgare, nous l'avons dit, se trouvait au Phanar, tout près du Patriarcat, dans le plus fanatique des quartiers grecs de la capitale. Des rixes étaient d'autant plus à craindre que depuis plusieurs jours les journaux grecs publiaient contre le mouvement bulgare des articles incendiaires qui constituaient des appels à la violence.

Cette éventualité avait été prise en considération par les Bulgares, qui n'avaient pas manqué de s'y préparer. Il y avait parmi les manifestants une jeunesse ardente qui ne demandait qu'à se mesurer avec les Grecs sur un terrain où ceux-ci ne pouvaient invoquer les décisions des conciles et le droit canon. Ces dispositions étaient tout particulièrement vives parmi les Macédoniens. Laitiers et boulangers de Castoria, vendeurs de fleurs de Prespa, jardiniers et maraîchers de Ressen, bozadji de Tétovo, ouvriers maçons de Débra, tout le prolétariat macédonien de la colonie était représenté ici par des hommes au sang bouillonnant, déterminés à tout. Mais les Grecs se tinrent cois et la nuit se passa sans incident.

Le lendemain, vendredi saint, les chefs bulgares élurent deux députations dont l'une devait faire parvenir au sultan les doléances de la nation tandis que l'autre était chargée de solliciter la protection du corps diplomatique.

Les ambassadeurs devaient se réunir un jour après, le samedi, pour délibérer sur les affaires de l'Herzégovine où

des troubles avaient éclaté. Ils profitèrent de l'occasion pour procéder à un échange de vues sur la question bulgare. Dans un rapport de l'envoyé de Prusse<sup>1)</sup>, daté du 8 mai, nous trouvons un compte-rendu très intéressant de cette séance.

L'ambassadeur russe, dont la préoccupation dominante était d'empêcher une rupture entre les Bulgares et l'Eglise grecque, conseillait une démarche auprès du grand-vézir pour l'engager à confier à une commission mixte le soin de trouver un compromis acceptable pour les deux parties. En attendant, la mesure prise à l'égard des évêques devait être, selon lui, suspendue, afin de ne pas donner lieu à une plus grande effervescence parmi les Bulgares. En exposant les conséquences pernicieuses que cette agitation pouvait entraîner aussi bien pour la tranquillité intérieure de l'empire ottoman que pour la paix dans l'Eglise orthodoxe, le prince Lobanoff parla avec une certaine passion des propagandes religieuses étrangères qui s'étaient abattues sur le peuple bulgare le poussant à renier la foi de ses pères. Il s'éleva tout particulièrement contre la Société évangélique qui aurait promis aux Bulgares la protection de l'Angleterre au cas où ils embrasseraient le protestantisme.

Par-dessus la Société évangélique cette accusation de prosélytisme visait sir Henry Bulwer. Celui-ci riposta sur un ton très vif. „L'ambassadeur de Grande-Bretagne, écrivait Goltz<sup>2)</sup> à son gouvernement, déclara que l'affirmation comme quoi il aurait promis aux Bulgares la protection anglaise s'ils passaient au protestantisme était simplement un mensonge. (Le prince Labonoff assurait positivement que dans une réunion bulgare avait été donnée lecture d'une lettre

---

<sup>1)</sup> M. L. Popoff a pu consulter aux Archives du ministère des affaires étrangères à Berlin le dossier relatif à la querelle bulgaro-grecque et il en a publié les pièces les plus intéressantes, en traduction bulgare, dans le supplément de Tzârkoven Vestnik, Sofia, 1912.

<sup>2)</sup> Le comte de Goltz, envoyé de Prusse près la Porte.

de sir H. Bulwer au missionnaire Millinger se rapportant à la protection anglaise). Le représentant de l'Angleterre ajouta qu'après avoir reçu la requête de la Société évangélique il s'était entendu avec l'envoyé des Pays-Bas et les autres représentants protestants pour ne point se mêler de cette affaire<sup>1</sup>.

Goltz lui-même, qui ne voyait aucun intérêt de la Prusse engagé de près ou de loin dans cette querelle d'Eglise, opinait en termes très catégoriques dans le sens d'une non-intervention. L'Autriche ne pouvait pas considérer les choses avec le même détachement. Son caractère de puissance catholique au premier chef, sa situation géographique, les traditions de sa politique orientale lui faisaient un devoir de suivre de près toutes les péripéties d'un mouvement où l'Eglise romaine avait engagé son action et qui tendait à modifier profondément la physionomie morale de la Turquie d'Europe. Aussi l'attitude de l'internonce fut-elle exactement celle que laissaient prévoir les intérêts complexes de la monarchie habsbourgeoise. Une immixtion dans les querelles entre le Phanar et les Bulgares lui paraissait inopportune et non justifiée tant que ceux-ci restaient dans le giron de l'Eglise grecque. „Mais il ajouta, mande Goltz, que si une Eglise bulgare existait de droit, il n'hésiterait pas à exiger pour elle de la Porte la même protection que celle dont jouissent les autres Eglises“. Comme les Bulgares, vu l'opposition intransigeante du Phanar, ne pouvaient pas obtenir une Eglise nationale en dehors de l'union avec Rome, la déclaration de Prokesch<sup>1)</sup> signifiait que l'Autriche ne pouvait intervenir en faveur du peuple bulgare que s'il rompait tout lien avec l'orthodoxie et, par là, avec l'empire russe.

Tout particulièrement délicate était la situation de l'ambassadeur de France. Le principe des nationalités proclamé par Napoléon III devait le faire pencher en faveur

<sup>1)</sup> Ambassadeur ou, comme on disait alors, internonce d'Autriche

des revendications bulgares. D'autre part le souci de ne pas s'aliéner les Grecs et surtout la préoccupation de ne pas heurter les susceptibilités de la Russie lui imposaient de ne pas avoir l'air d'encourager les dissensions dans le sein de l'Eglise orthodoxe. Enfin il ne pouvait pas oublier qu'il était le représentant d'une puissance qui était toujours considérée comme la fille aînée de Rome et que de ce fait lui incom bait la charge de protéger les intérêts du catholicisme, déjà liés à la solution de la question bulgare.

Depuis un an les événements avaient donné à cette dernière considération une force singulière. L'Eglise bulgare unie se réclamait de la protection française. L'empereur lui avait envoyé des vases sacrés. A Paris s'était constituée, sous la présidence de la princesse Czartorysky, un comité de secours aux Bulgares où figuraient de grands noms de la société. En dépit de la réserve où l'ambassadeur voulait se tenir en principe, tous ces faits rompaient sa neutralité et lui donnaient forcément un rôle dans la question bulgare. Bon gré mal gré il devait donc s'en mêler. Un jour avant la réunion des ambassadeurs, le vendredi saint, venait précisément de se produire un incident qui avait entraîné son intervention. Un Bulgare de l'Eglise unie étant décédé à l'hôpital français de Péra, des Grecs conduits par des prêtres du Phanar voulurent y pénétrer pour s'emparer du cadavre et l'inhumer suivant le rite orthodoxe. La religieuse dirigeant l'hôpital leur en ayant refusé l'entrée, les Grecs, auxquels tout une multitude s'était ajoutée, essayèrent de passer par force, poussant des cris et menaçant de tout saccager. L'arrivée d'un détachement de matelots français, dépêchés en hâte sur l'ordre de l'ambassade, dispersa ces fanatiques, mais l'alerte avait été chaude et il y eut des blessés. Au lendemain d'un pareil incident l'ambassadeur français pouvait difficilement se ranger aux avis préconisant une abstention absolue.

Avec beaucoup de souplesse il sut concilier toutes les exigences de sa situation :



„L'ambassadeur français, écrit Goltz, reconnaissait que l'intérêt du maintien de l'ordre peut nous contraindre à intervenir; mais il montra la nature délicate de la chose. Quoique ennemi de tout prosélytisme, il dit que catholiques et évangelistes pourraient nous reprocher nos démarches si celles-ci étaient susceptibles d'entraver le mouvement en faveur de l'une de ces Eglises ou de l'autre. D'autre part, une immixtion dans les affaires intérieures de l'Eglise orthodoxe lui paraissait périlleuse. Toute manifestation de partialité pour l'une des parties pourrait nous entraîner plus loin que cela ne nous serait agréable“.

Le résultat de ces délibérations n'était point favorable aux Bulgares, car il fut décidé de ne donner aucune suite à leur requête.

Le sultan devait, par contre, faire preuve d'une grande magnanimité. Ausstôt que lui parvint la prière des Bulgares, il donna à la Porte l'ordre de surseoir à l'exécution de la mesure prise à l'égard des deux évêques. La nouvelle de cette grâce provoqua une immense joie dans la colonie bulgare et les fêtes se passèrent en jubilations. Toutefois le sursis n'était accordé que pour une semaine. Dans la matinée du 11 mai, l'adjoint du ministre des affaires étrangères, Kabouli effendi, et le chef de la gendarmerie, Salih pacha, se présentèrent à l'église bulgare, suivis de quelques détachements. Introduits auprès de Hilarion et d'Avcsentiï, ils leur déclarèrent que leur départ était fixé pour le jour même et qu'ils devaient faire en toute hâte leurs préparatifs. Ne soupçonnant rien, la colonie bulgare n'avait pris aucune mesure. Il n'y avait autour de l'église et du métoque qu'une garde réduite, pas plus d'une cinquantaine de personnes. Malgré leur petit nombre, ces patriotes essayèrent de s'opposer quand même à la force armée. Mais sur l'ordre de Salih pacha la troupe les dispersa. Puis on fit monter les deux évêques dans une barque et on les conduisit au bateau qui devait les emmener de Constantinople.

Avant que le bateau ne partit, Hilarion et Avcsentiř y reçurent la visite de Dragan Tzankoff. Celui-ci venait de la part de la propagande catholique leur communiquer que la mesure d'exil serait rapportée sur le champ par la Porte s'ils adhéraient à l'Eglise unie. Il avait sur lui un projet de déclaration dans ce sens qu'ils leur proposa de signer. Sur le refus qu'ils lui opposèrent, il se retira, après quoi le bateau se mit en mouvement.

Le départ des deux chefs provoqua une grande désolation dans toute la colonie. En signe de deuil les portes de l'église bulgare furent couvertes d'une tenture noire ayant une croix blanche au milieu. Cette croix devait, suivant l'expression des Bâlgarski Knijitzi, „rappeler à tous les Bulgares la patience et l'espoir qu'ils devaient avoir, comme de véritables chrétiens, jusqu'à ce que justice leur fût reconnue“.

En faisant envoyer en exil Hilarion et Avcsentiř de Vêlès, le Phanar s'imaginait un instant avoir décapité le mouvement bulgare; mais il fut vite détrompé. En prévision des représailles du Patriarcat la communauté bulgare avait, au mois de février 1861, demandé aux diocèses des provinces d'envoyer à Constantinople des mandataires pour représenter la nation auprès de la Porte. Ces délégués commencèrent à arriver dès les premiers jours du mois de mai. En juin ils étaient tous arrivés; avec les personnes élues par la colonie de Constantinople — parmi lesquelles figuraient quelques maîtres des corporations macédoniennes — ils formaient un conseil d'une trentaine de personnes.

Le premier acte de ces représentants du peuple bulgare fut de se présenter au grand-vizir (21 juin 1861). Méhmet Kibrizli pacha était un homme colère, de psychologie sommaire et qui parlait sans nuances. Il fit aux délégués bulgares un accueil fort brusque. Après avoir jeté un coup d'œil sur le mémoire qu'ils lui présentaient, il agita

nerveusement cet innocent papier et, haussant la voix, il cria que les Bulgares devaient chasser de leur esprit tout espoir d'obtenir une Eglise indépendante, car tout s'y opposait, à commencer par les traités avec les puissances étrangères. Après cette sortie violente, le grand-vizir radoucît quelque peu son ton et ajouta que les revendications bulgares seraient prises en considération dans la mesure où elles n'étaient pas exclusives de l'autorité reconnue de l'Eglise grecque.

C'est dans un grand trouble que les délégués sortirent du cabinet du grand-vizir. Avant de quitter la Porte ils se rendirent chez le ministre des affaires étrangères et des cultes, Aali pacha. Ici l'accueil fut charmant. Aali pacha était un diplomate de l'ancienne école. Son caractère était tout en souplesse. Il aimait les périphrases et les mots en demi-teinte. Refuser brutalement lui répugnait; aussi faisait-il volontiers des promesses, qu'intérieurement il corrigeait par des réserves mentales. Bien entendu, il ne sentait aucune gêne à se contredire et la pratique des procédés dilatoires lui paraissait la monnaie courante de la politique. A cela l'histoire ajoutera qu'il avait quelques conceptions de véritable homme d'Etat, qu'en finesse et en pénétration d'esprit il n'était inférieur à personne, qu'il voulait sincèrement une Turquie nouvelle et que si sa manière n'était ni spontanée ni rectiligne, c'est qu'il était de son pays — et de son époque.

Aali pacha était, tout autant que le grand-vizir, opposé à l'idée d'une hiérarchie bulgare autonome. „Ainsi que me l'a communiqué l'ambassadeur français, mandait Goltz à son gouvernement, le ministre turc lui a déclaré que la Porte ne consentirait jamais à la création d'une Eglise bulgare indépendante“. L'union avec Rome était, en effet, nous l'avons dit plus d'une fois, l'unique solution radicale qu'admettait le gouvernement turc. Toutefois, voyant les délégués bulgares sous le coup de l'émotion que leur avait produite la rude parole du grand-vizir, Aali pacha jugea nécessaire de ne point augmenter leur désespoir en insistant à son

tour sur le caractère inacceptable de leurs demandes. Il s'appliqua, au contraire, par des paroles bienveillantes qui n'engageaient point l'avenir, à atténuer l'impression fâcheuse à laquelle ils étaient en proie. Et comme ceux-ci se plaignaient de la façon dont ils venaient d'être secoués, Aali pacha leur conseilla de n'y pas voir une cause d'affliction. „Si, ajouta-t-il, le grand-vizir vous a parlé d'une façon sévère, cela tient uniquement à son caractère naturellement irascible : car, autrement, il aime le peuple bulgare“.

Les assurances d'Aali pacha ne donnèrent aucune illusion aux délégués bulgares. Au contraire, ils se rendirent bien compte que pour être plus dissimulée et, pour ainsi parler, embusquée derrière les nombreux méandres de sa parole onctueuse, la résistance n'était chez lui ni moins ferme ni moins irrévocable. Cette constatation produisit sur l'esprit des chefs bulgares un très grand effet. Ils comprirent qu'à se jeter brutalement sur les obstacles ils risquaient de tout compromettre et que le moment était venu de manœuvrer.

Faisant semblant de renoncer, selon la recommandation de la Porte, à l'idée d'une Eglise indépendante, le 30 juillet 1861 les chefs bulgares présentèrent à Aali pacha un projet en 8 points où les revendications bulgares étaient formulées sous une forme compatible avec le maintien de l'autorité du Patriarcat. Dans le fait, ils étaient sûrs que les Grecs rejetteraient purement et simplement leur projet, car ce que sous une modération apparente ils exigeaient, c'était de donner à l'Eglise même du Phanar une physionomie bulgare. En effet, après avoir accepté en principe de rentrer sous la juridiction du Patriarcat, ils demandaient pour la nation bulgare la moitié des places dans le Saint-Synode et, dans l'élection du patriarche, une part proportionnée à leur nombre. Or, il n'y a qu'à jeter les yeux sur un livre de géographie pour voir qu'en 1861, la Grèce étant libérée et tous les Bulgares

1) Rapport de l'envoyé de Prusse en date du 8 mai 1861.

restant encore sous la domination turque, le peuple bulgare était dans l'empire ottoman au moins deux fois plus nombreux que le peuple grec.

A ne la considérer qu'au point de vue de l'équité cette formule n'était rien moins qu'arbitraire. Car, puisque l'Eglise du Phanar déclarait elle-même qu'elle n'avait pas de caractère national, étant œcuménique, c'est à dire universelle, il aurait été naturel que le peuple bulgare y prit une influence conforme à sa force numérique. Mais accepter ce point de vue, cela aurait équivalu aux yeux des Grecs à un suicide de l'hellénisme.<sup>1</sup> Aussi le Phanar refusa même de discuter les propositions bulgares.

Sur ces entrefaites Aali pacha reçut le sceau du grand-vizirat. Comme don de joyeux avènement il donna aux Bulgares l'assurance qu'il prendrait vigoureusement en main la solution de leur question. Effectivement, il fit nommer une commission mixte où des délégués grecs et bulgares furent appelés à chercher une base de compromis. Cette commission siégea d'abord à la Porte, puis dans la résidence même du grand-vizir qui en présida personnellement les séances les plus importantes. Les travaux de la commission durèrent plus de deux ans. Comme il était à prévoir, vu le caractère irréconciliable des deux thèses en présence, on n'aboutit à aucun résultat.

Il faut dire qu'aux difficultés inhérentes à la question le patriarche grec, Joachim, avait ajouté son intransigeance de principe et sa nature peu maniable. En 1863 il fut remplacé par l'évêque d'Amassia, Sophronios, qui monta sur le trône patriarcal le 9 novembre.

Le nouveau chef de l'Eglise du Phanar était un homme d'esprit conciliant et de bonne volonté, mais il n'avait ni initiative ni caractère. Il avait, au moment de son avènement, promis à la Porte de s'occuper de la question bulgare, mais redoutant les responsabilités, il décida de s'en



rapporter à une grande assemblée où, à côté du haut clergé, il voulut appeler des représentants de la nation grecque. De toutes les méthodes qui s'offraient à son choix, celle-là était certes la plus détestable puisque l'élément laïque ne pouvait apporter dans l'Eglise que la passion et le parti pris.

L'opinion publique grecque était, en effet, à Athènes aussi bien qu'à Constantinople, opposée à toute concession aux Bulgares. Que ces barbares conservassent leur obscure et rude langue, elle n'y voyait pas en somme un grand inconvénient, mais son indignation était infinie de les voir s'insurger contre le noble joug de l'hellénisme, car c'était là, aux yeux des vrais Grecs, insulter à la civilisation. Ce point de vue n'a rien de surprenant, car il procède d'une tradition morale fort ancienne. N'est-ce pas l'orateur Isocrate<sup>1)</sup> qui, au temps de Philippe de Macédoine, avait dit que ce qui faisait qu'on était Grec c'était plutôt encore la culture que le sang? Les Grecs modernes ne pensent pas autrement. Hypnotisés par les grands souvenirs de leur passé et comme possédés par l'obsession d'une destinée unique, ils croient encore que l'Orient leur appartient en toute équité comme les colonies d'Afrique reviennent aux puissances européennes. Ils oublient que si leurs ancêtres (plus ou moins authentiques, soit dit en passant), quand ils partageaient le monde en Hellènes et barbares, avaient, pour légitimer cette distinction, le miracle de leur civilisation, ils ne sont pas, eux, le moins du monde justifiés à se prévaloir de cette supériorité, étant, parmi les peuples chrétiens dans les Balkans, celui qui compte le plus d'analphabètes.

A l'époque qui nous occupe cette mentalité grecque s'affirmait, naturellement, avec beaucoup moins de retenue que de nos jours. „Quelle que soit la langue usitée par les Thraces, les Macédoniens, les Daces, disait en 1860 le jour-

---

<sup>1)</sup> Alfred et Maurice Croiset, Manuel de l'histoire de la littérature grecque, p. 531.

nal Ἡμέρα, ils ne peuvent pas abandonner l'étude des œuvres immortelles, laissées par Aristote et Platon ainsi que celles des écrivains nouveaux Evguénis, Théotokis, Coraï etc... Que le Bulgare et l'Albanais continuent à se servir de leur idiome, mais dans les églises on entendra toujours la langue dans laquelle l'Evangile a été prêché dans le monde et dans laquelle ont été écrits les ouvrages des Pères par lesquels Dieu a parlé“.

Si enivrés qu'ils fussent de leur propre phraséologie, les Grecs ne pouvaient pas ne pas s'apercevoir néanmoins des progrès de l'enseignement bulgare et de la brèche qui en résultait dans leur domination. Aussi songèrent-ils à renforcer, de leur côté, les moyens éducatifs de l'hellénisme. En septembre 1863 le ministre de l'instruction publique en Grèce, Nicolopoulos, s'adressait à tous les professeurs et savants d'Athènes leur demandant à lui présenter un plan pour la défense de la langue grecque dans les pays où elle était menacée. La commission qui fut instituée à cette fin élaborait un vaste projet dont l'application devait s'étendre sur tous les chrétiens de l'Orient : les Bulgares, les Albanais, les Moldo-Valaques, sans oublier les Arméniens et les Arabes. Tout un ensemble d'institutions scolaires étaient prévues pour les pays bulgares. La commission recommandait tout particulièrement d'y envoyer des institutrices grecques, car ainsi que le remarquait le journal Κλειώ, „les Aspasiades ont une force magique pour répandre l'hellénisme“.

Malgré l'annonce de ces grands projets qui devaient, selon leurs auteurs, constituer entre les mains du roi Georges „le levier d'Archimède pour ébranler les Balkans et l'Asie et réduire en poussière les ennemis de l'hellénisme“, l'opinion publique trouvait que ce n'était point assez et qu'il fallait recourir à des mesures plus énergiques. Des voix continuaient à s'élever de tous côtés proclamant la Grande Idée en danger. A la chambre des députés un certain Ialémos s'écriait aux applaudissements de ses collègues :

„Ce qui se passe en Thrace et en Macédoine met en péril l'avenir de la patrie et fait surgir une barrière infranchissable au progrès et à la grandeur de l'hellénisme civilisateur. Quelques peuplades, si indignes qu'elles ne méritent pas qu'on s'en occupe (entendez : les Bulgares), peuplades qui, il y a peu de temps, considéraient comme un honneur d'appartenir à l'hellénisme, se font maintenant les instruments aveugles et sans conscience des deux propagandes anti-grecques (il s'agit de la Russie et de l'Eglise catholique) et font tout leur possible pour effacer chez elles toute trace d'hellénisme. A deux heures de distance de Salonique, Messieurs, (cris : *à Salonique même ! à Salonique même !*) à Constantinople même, l'Eglise grecque et la nationalité grecque sont devenues un objet de dérision et de mépris“.

C'est au milieu de cette excitation de l'esprit grec que se réunit le concile local convoqué par le patriarche Sophronios et où, à côté du haut clergé, siégèrent des représentants laïques de l'hellénisme. Il serait oiseux de s'arrêter sur les délibérations de cette assemblée où le fatras théologique alternait avec une rhétorique grandiloquente exaltant les sempiternels droits de l'hellénisme. Contentons-nous donc de noter seulement que les revendications bulgares furent rejetées en bloc. Sur la demande des laïques les noms mêmes des Bulgares et de la Bulgarie qui figuraient dans certaines propositions furent éliminées comme contraires à la tradition ecclésiastique et au droit canon.

Aali pacha ne fit rien pour détourner le concile grec de cette manifestation d'intransigeance, car tout ce qui pouvait tenir la question bulgare en suspens et prolonger les dissensions au sein du monde orthodoxe secondait ses vues. Il était de même conforme à sa tactique de ne pas pousser à bout les Bulgares, parmi lesquels commençaient à se faire jour les premiers symptômes d'une agitation nettement révolutionnaire. Aussi le voyons-nous prendre une série de

mesures destinées à entretenir parmi les chefs bulgares la confiance dans ses bonnes dispositions. Ainsi, pour ne parler que de ce qui touche à la Macédoine, il gracia Djinite qui depuis trois ans était enfermé dans une forteresse de l'Anatolie, mit en liberté Guorgui Dinkoff, que l'évêque grec de Salonique avait fait jeter en prison, ordonna la cessation des poursuites contre les notables de Névrokop, accusés eux aussi par le Phanar, en un mot apporta un adoucissement ostensible au régime rigoureux qui avait pesé jusqu'alors sur le mouvement bulgare.

Dans cet ordre d'idées, le grand-vizir alla même plus loin. Comme, en exécution des promesses de réformes, la décision fut prise à la Porte de faire entrer dans les écoles supérieures de l'Etat des jeunes gens chrétiens, Aali pacha accorda à la communauté bulgare autant de places qu'aux autres chrétiens de l'Empire. Ce geste produisit parmi les Bulgares le meilleur effet. „Pour la première fois, s'écriait le Sâvetnik, les Bulgares sont traités par le gouvernement impérial comme une nation séparée; pour la première fois ils se voient appelés à prendre part, sous leur propre nom, aux faveurs du monarque; pour la première fois un bienfait leur est directement accordé du trône, sans qu'ils soient confondus avec la nation grecque et sans l'intermédiaire du Patriarcat“.

Bientôt Aali Pacha devait donner aux Bulgares une autre preuve de bienveillance. Au mois de septembre 1864 il fit savoir à la communauté bulgare que Hilarion et Avcsentiï de Vélès étaient autorisés à rentrer à Constantinople. Les Bulgares voulurent faire aux deux évêques, à qui l'exil avait donné, en plus de leur popularité ancienne, une auréole de martyrs, la réception la plus triomphale. Ils louèrent un bateau pour aller à leur rencontre sur la mer

---

<sup>1)</sup> Sâvetnik était l'organe officieux des délégués bulgares à Constantinople. Voir année I, No. 45.

de Marmara. Toutefois le gouvernement n'autorisa pas cette manifestation. Il fit débarquer discrètement les prélats libérés et ce n'est qu'à l'église que le peuple put leur exprimer sa vénération. Le jour de leur retour, la tenture noire qui couvrait la porte de l'église fut enlevée et, dans la cour, les réjouissances populaires continuèrent jusqu'à la tombée de la nuit.

Hilarion et Avcsentiï avaient supporté l'exil avec un stoïcisme égal. Mais le dernier, fort avancé en âge, était rentré avec une santé très compromise. Peu de temps après son retour il s'alita. Lorsque le bruit courut qu'il était à la dernière extrémité, le Phanar lui dépêcha un évêque qui lui promettait le pardon du patriarche s'il rentrait dans le giron de l'Eglise grecque. Avcsentiï repoussa fièrement ce message. „Je n'ai nul besoin du pardon du patriarche, déclara-t-il. Il y a un Dieu créateur qui voit tout et c'est Lui qui nous jugera, le patriarche et moi. C'est de Lui que j'attends mon pardon et ma récompense“. Puis il dit à l'importun: „Et maintenant je te prie de t'éloigner de moi, afin que je meure en paix“.

Avcsentiï de Vélès décéda le 13 février 1865. Il laissa toute sa fortune à la communauté bulgare par un testament rédigé quelques jours avant sa mort et qui est, par l'accent et l'inspiration, une des choses les plus émouvantes qui aient été écrites en langue bulgare.

A la mort d'Avcsentiï, Hilarion était en pleine maturité. Les affaires nationales à la tête desquelles il se trouvait depuis vingt ans lui avaient donné une grande expérience. Sans rien perdre de la vivacité naturelle de son esprit, il avait acquis cette sagesse que donnent les épreuves subies avec une âme haute et le sentiment des responsabilités. Dans la même mesure avaient grandi aux yeux du peuple bulgare son nom et son prestige. Et pourtant nous touchons à présent à une période qui, en dépit de tout cela, devait voir baisser son influence réelle.



Nous avons dit qu'après le départ des deux évêques pour leur exil les pays bulgares avaient envoyé à Constantinople une trentaine de délégués pour représenter la nation auprès de la Porte. La mission de ces députés était temporaire; après s'en être acquités, ils retournèrent dans leurs provinces. Mais avant de s'en aller ils délèguèrent leurs droits à un certain nombre d'entre eux qui se fixèrent dans la capitale. Ces mandataires du peuple bulgare étaient reçus par la Porte à titre officieux. Cet état de choses présentait toutefois de grands inconvénients. Aussi, en mars 1864, il fut décidé de placer à la tête de la nation un corps constitué. Au mois de mai de la même année, fut créée „Le conseil provisoire de la communauté bulgare de Constantinople“ dont faisaient partie, à côté des mandataires des provinces, des élus de la capitale. Hilarion, alors en exil, était proclamé président d'honneur de ce conseil: la présidence effective fut donnée au docteur Tchomakoff.

Nous avons jusqu'ici mentionné plus d'une fois le nom du docteur Tchomakoff. Il faut nous y arrêter maintenant car il s'agit d'un homme qui fut la personnalité centrale du mouvement national.

Stoïan Tchomakoff est issu d'une grande famille bulgare de-Koprivchtitza. Il était le neveu de Tchorbadji Vâlco, qui fut fermier général de Roumélie et un des personnages chrétiens les plus influents de l'empire ottoman dans la première moitié du siècle passé. Après avoir fréquenté l'école grecque de Philppople, Tchomakoff fut envoyé par sa famille dans l'île d'Andros où il arriva sur un bateau à voile, après un long voyage plein de péripéties.

Nos lecteurs connaissent la vie des jeunes Bulgares à Andros et la révolution qu'y subirent leurs sentiments. De tous les élèves bulgares de Caïris, Tchomakoff était certainement le mieux doué. Le vieux Dobrovski, qui fut son camarade à Andros et dont M. Schischmanov a noté les souvenirs parlés, dit que dès cette époque il était visible que Tchoma-

koff serait un homme éminent. Cet adolescent frappait en effet tout le monde autant par la vivacité de son intelligence que par l'ardeur concentrée en lui. Avec de telles qualités il était immanquable qu'il subît l'ascendant de Caïris. Il fut effectivement séduit par le souffle libéral qui animait la doctrine religieuse de ce philosophe. Plus tard, lorsque le sentiment de sa race s'empara de son âme au point de lui donner de l'aversion pour tout ce qui touchait à l'hellénisme, il se détourna de son maître, mais il garda de son enseignement l'ampleur de la pensée et le goût des formules démocratiques.

Après la fermeture de l'école d'Andros, Tchomakoff continua ses études à Athènes. Ensuite il étudia la médecine à Pise et à Florence. Avant de rentrer dans son pays il fit un long séjour à Paris. Dans toutes ces villes de grandes influences s'exercèrent sur le jeune étudiant. A Pise et à Florence il vécut dans la fiévreuse atmosphère d'où devait sortir le *Risorgimento*; il prit des milieux patriotiques italiens le fanatisme de l'unité et la foi dans la politique occidentale. A Paris il vit la révolution de février; Paris était, à cette époque, le rendez-vous des proscrits de tous les pays et le laboratoire de toutes les utopies sociales. Il ne semble pas que le jeune Bulgare ait subi l'attrait des théories prêchant le bouleversement général. Il n'avait de l'intérêt que pour ce qui touchait au problème des nationalités.

Cette tournure de son esprit devait le porter à se lier à des hommes qui, comme lui, rêvaient de relever leur patrie. C'est ainsi qu'il connut les cercles de l'émigration polonaise et fréquenta chez le prince Czartoryski. Les Polonais exercèrent une grande action sur sa pensée politique. C'est d'eux certainement qu'il tenait l'amour des combinaisons diplomatiques et des projets à longue échéance. Ils laissèrent une autre empreinte sur son esprit: la méfiance de la Russie.

A son retour en Bulgarie Tchomakoff s'établit à Philippople. L'agitation nationale dans cette ville battait son

plein. Il y prit aussitôt une situation prépondérante. Lorsque les provinces envoyèrent des délégués à Constantinople (1861) Tchomakoff fut élu par deux des plus importants diocèses bulgares, ceux de Sofia et de Philippople.

Tchomakoff arriva à Constantinople à un moment psychologique. Le mouvement bulgare disposait déjà de deux grands éléments de succès: l'enthousiasme des masses populaires et l'appui d'une tradition historique renouvelée. Mais pour les grands combats qui restaient encore à livrer à Constantineple, combats où, étant déjà banni, Hilarion ne pouvait pas jouer le rôle dirigeant, et pour lesquels au surplus, même présent, il n'aurait pas suffi, un chef politique manquait aux Bulgares: c'est en la personne de Tchomakoff qu'ils devaient le trouver.

Tout désignait Tchomakoff pour cette tâche: ses relations de famille, son éducation qui lui donnait accès dans les plus hautes sphères, sa connaissance de l'Europe, l'optimisme altier qu'il puisait dans une notion exacte des ressources morales de sa race, l'art de sérier les questions pour en mieux réaliser l'ensemble. Par-dessus tout, il possédait ces deux qualités indispensables à un grand chef: l'instinct des solutions justes et l'autorité. La nature impérieuse de son caractère ne le desservait point car, pour conduire un mouvement où tant d'influences contraires se croisaient, une poigne ferme était nécessaire. Son ambition, dont les contemporains relèvent l'amplitude et la vigueur, ne lui portait pas non plus de préjudice parce qu'elle se confondait avec son amour du bien public et ne faisait qu'accroître son énergie. D'ailleurs le goût de la domination ne dégénérait jamais chez lui en hauteur: il était au contraire cordial et très accueillant. Son hospitalité était proverbiale. Tout ce que la Bulgarie comptait de patriotes dans son sein ou d'amis étrangers passait

---

<sup>1)</sup> Voir la biographie de Tchomakoff dans Svetlina (en bulgare) 1864, livr. II.

par son cabinet de travail ou prenait place à sa table. On lui disait: „Votre maison finira par ne plus vous appartenir“. Il n'y avait pas de quoi en être surpris puisque lui-même ne s'appartenait plus.

Tchorbadji Vâlko, ainsi que son frère cadet, Tchorbadji Stoïan, avaient entretenu des relations amicales avec de nombreux pachas de Constantinople; le nom de ses oncles servit à Tchomakoff d'introduction dans les hauts milieux turcs. Mais ce sont surtout les Polonais, Tchaïkovski en tête, qui le cautionnèrent auprès de la Porte. Par eux il pénétra de même dans les cercles diplomatiques. Sa personnalité fit le reste. Au moment où nous sommes arrivés, c'est-à-dire en 1864, année dans laquelle la communauté bulgare de Constantinople le choisit pour son président, Tchomakoff avait déjà une très grande situation. Il jouissait à la fois de la confiance du gouvernement turc et de l'estime des ambassades. Et son prestige ne faisait qu'augmenter.

Toutefois, son activité ne portait pas encore de fruits. Tout ce qu'il entreprenait se heurtait à l'inertie voulue et masquée de bienveillance d'Aali pacha. L'impulsion qui devait faire sortir la question bulgare de son état stagnant se produisit d'un autre côté.

En 1864 Nicolaï Pavlovitch Ignatieff, plus tard comte, venait représenter la Russie près de la Porte.

Ignatieff a laissé dans l'histoire diplomatique de l'Orient un nom retentissant. Autour de son rôle s'est formée toute une légende. Il n'est pas rare de lire que c'est lui qui a créé l'Exarchat bulgare. On a même dit qu'il a inventé la nation bulgare elle-même. Sans doute, son action a été considérable; mais il convient de la réduire aux proportions de la réalité. Cette tâche nous sera facile grâce au travail consciencieux qu'un très distingué diplomate russe, le prince Grégoire Troubetzkoï, a publié dans la Revue

d'Histoire diplomatique, travail fait d'après les archives de l'ambassade russe à Constantinople.

Ignatieff est une personnalité très curieuse, à facettes nombreuses, déconcertante. Les documents officiels qui nous informent pleinement sur son activité, ne jettent pas un jour suffisant sur sa physionomie. Pour fixer celle-ci il faudra attendre les mémoires de ses contemporains. Toutefois, à travers ce qu'on sait déjà de l'époque, Ignatieff nous apparaît à la fois souple et ardent, prompt à s'adapter aux situations nouvelles sans perdre jamais l'espoir de les modifier à son profit, d'un esprit très fertile en ressources de toutes sortes, ne dédaignant pas de mêler une nuance de ruse à son ingéniosité, point doctrinaire ni mystique comme il arrive parfois à ses compatriotes de l'être, mais avec un sentiment très haut de la mission de la Russie et de sa grandeur. Pour le peindre en trois mots nous dirions que c'était un réaliste passionné et adroit.

Lorsqu'il partit pour son poste, Ignatieff ne reçut de son gouvernement aucune indication sur l'attitude à observer dans la question bulgare. Son prédécesseur, le prince Lobanoff, avait préconisé un règlement de cette question par une entente directe entre les Bulgares et le Phanar. Il trouva que cette politique était la plus conforme aux intérêts russes et l'adopta sans réserve. Ce qu'il y apporta de nouveau, c'était la manière. L'aristocratie dédaigneuse du prince Lobanoff n'avait vu dans cette querelle d'Eglise qu'un épisode fastidieux; l'esprit intuitif d'Ingnatieff saisit aussitôt qu'il s'agissait, au contraire, d'un moment très important dans l'évolution de la chrétienté balkanique. Il y prêta par conséquent toute son attention et en fit un des objets essentiels de sa mission.

Dès son arrivée à Constantinople Ignatieff entreprit le siège du Phanar; mais il s'aperçut bientôt que c'était peine perdue. Dans le patriarche Sophronios il trouva en effet un homme borné, inaccessible aux raisonnements politiques et complètement subjugué par les fanatiques. Il s'adressa alors



à quelques membres influents de la colonie grecque, sujets étrangers pour la plupart et qui fréquentaient l'ambassade russe. A ceux-ci ils donnaient à entendre qu'à faire traîner la question bulgare l'hellénisme en aggravait le péril et qu'en vue des événements politiques qui étaient en gestation il fallait à tout prix rétablir l'unité morale du monde orthodoxe et faciliter ainsi à la Russie son rôle historique en face de la Porte. Ce langage du diplomate russe produisait un effet d'autant plus grand que les intrigues révolutionnaires tramées en Crète semblaient devoir rouvrir la question d'Orient et amener une intervention décisive des puissances dans les affaires turques.

Le 18 novembre 1865 deux notables grecs, Georges Zarifi et Stéfanovitch, demandèrent à s'entretenir avec les chefs bulgares. Ceux-ci leur accordèrent volontiers une entrevue. Après avoir déclaré qu'ils n'avaient reçu aucun mandat et qu'ils n'avaient en vue que les intérêts supérieurs de l'harmonie parmi les chrétiens, Zarifi et Stéfanovitch demandèrent sur quelle base une entente était possible entre le peuple bulgare et l'Eglise du Phanar. Les revendications bulgares étaient connues; elles avaient été formulées quelques années auparavant dans un programme en huit points, communiqué au Patriarcat. Les chefs bulgares se rapportèrent en principe à ce document. Toutefois, sous l'influence de Tchomakofi, ils apportaient à leur programme de nouvelles précisions.

Jusqu'alors les chefs bulgares s'étaient préoccupés surtout des rapports de leur future organisation avec le Patriarcat grec. Leur idéal se résumait dans l'établissement d'une Eglise nationale jouissant d'une indépendance absolue ou tout au moins suffisante. Tchomakofi introduisit dans la question bulgare un point de vue nouveau, qui peu à peu devint en elle prédominant et finit par l'absorber entièrement : le point de vue territorial. Quel serait le territoire de l'Eglise bulgare? Quels diocèses compterait-elle? Tchomakofi avait l'esprit trop pénétrant pour ne pas voir — comme le faisaient

déjà les ambassadeurs étrangers — derrière le débat ecclésiastique entre Grecs et Bulgares une reprise de l'ancien duel politique des deux races. Il savait fort bien que la délimitation territoriale entre les deux Eglises — quels que fussent les rapports hiérarchiques entre eux — devait entrer en compte un jour pour les frontières politiques de la Grèce déjà existante et de la Bulgarie qui était encore tout à créer, mais dont la venue ne pouvait tarder. Aussi sans dénier la valeur s'attachant au caractère plus ou moins autonome de l'Eglise bulgare — nous verrons plus loin la portée qu'il accordait à cet aspect de la question nationale — Tchomakoff placera-t-il en tout premier plan le problème territorial.

Le contact entre les deux notables grecs et les chefs bulgares laissa aux deux parties une impression si favorable qu'il fut suivi de négociations en règle. Zarifi et Stéfanovitch s'adjoignirent encore deux membres influents de la colonie grecque, Vidoff(?) et Baltadji. Du côté bulgare étaient délégués : Tchomakoff, D. Guéchoglou, Tâptchilechta, Dobrovitch, Kambouroff et Zachariï Guiouroff. La bonne volonté étant de part et d'autre égale, on arriva rapidement à un résultat satisfaisant que l'on consigna par écrit.

Pour arriver à ce compromis les Bulgares atténuèrent sur certains points leurs revendications antérieure; mais ils eurent gain de cause sur la question territoriale. Les négociateurs grecs reconnaissaient comme devant appartenir aux Bulgares tous les diocèses où cette nation était en majorité. En Macédoine les Bulgares obtenaient, sur la base de ce principe, les diocèses de Skopié, Monastir, Ochrida, Kastoria, Vodéna, Vélès, Débra, Stroumitza, Koukouche el Mâglen, en un mot toute la vallée du Vardar ainsi que toute la Macédoine à l'ouest de ce fleuve.

Les négociateurs grecs n'avaient pas de pleins-pouvoirs pour traiter au nom de l'Eglise grecque. Ils ne s'engagèrent qu'à recommander le compromis établi à l'approbation du patriarche, ce qu'ils firent de bonne foi. Mais Sophronios

n'était pas de taille à résoudre par voie d'autorité personnelle le grave problème qui lui était soumis. Tout ce qu'il promit, ce fut de convoquer une nouvelle assemblée. Dans le fait, c'était pousser la politique de conciliation au devant d'un échec certain. L'assemblée avait la même composition qu'en 1864; elle marqua les mêmes tendances intransigeantes. Les plus exaltés parmi les théologiens prenant part à cette assemblée proposèrent même qu'on écartât en principe les revendications bulgares comme étant attentatoires à la pureté et à la dignité de l'Eglise orthodoxe.

Peu de temps après la clôture de l'assemblée il y eut une nouvelle crise dans le Patriarcat. Au faible Sophronios succéda Grégoire VI. Troubetzkoï dit que depuis la chute de Constantinople l'Eglise grecque n'avait pas eu à sa tête un chef aussi digne. Sans remonter aussi loin, on doit reconnaître, en effet, que l'homme était vraiment de grande envergure. Lors de l'élection il n'y eut aucune brigue de sa part. C'est un vœu unanime et spontané du haut clergé qui le porta au trône de l'Eglise orthodoxe. Grégoire VI avait déjà occupé antérieurement ce trône et en connaissait toutes les difficultés et toutes les amertumes. Il n'accepta d'y retourner qu'à condition qu'il aurait les mains libres. C'est donc en dictateur qu'il s'installa au Phanar.

La tâche la plus urgente aux yeux du nouveau patriarche était le règlement de la question bulgare. Effectivement, peu après son avènement, il élaborait un projet qui allait, si on se place au point de vue grec, très loin dans la voie des concessions. Sans entrer dans des détails qui ne seraient d'aucun intérêt, disons qu'il instituait une Eglise bulgare autonome, sans d'autre lien avec le Patriarcat grec que celui de vassal à suzerain. Cette Eglise devait avoir son territoire propre et c'était là la nouveauté la plus importante dans ce projet.

Nous arrivons ici à un tournant décisif de la querelle bulgare grecque. L'aspect religieux de celle-ci s'atténue vite

et bientôt disparaît complètement. On discutera encore si la future hiérarchie bulgare devait être tout à fait indépendante ou à moitié, mais on ne pensera qu'au partage des diocèses. Les deux races, dont l'antagonisme a rempli huit siècles de l'histoire de l'Orient, se retrouvaient de nouveau face à face, luttant par d'autres moyens, mais pour le même objet : les Bulgares — pour leurs terres, les Grecs — pour l'hégémonie.

Les étrangers n'avaient pas manqué d'observer que la question bulgare entraînait dans une phase nouvelle. Voici ce qu'un sagace diplomate français, Engelhardt, écrivait sur le projet de Grégoire VI :

„Ce projet, quoique très simple en apparence, soulevait plus d'une difficulté pratique. Car comment déterminer l'étendue du territoire auquel il s'appliquerait ? Si on prenait pour base de délimitation l'importance numérique des deux populations intéressées on serait conduit à slaviser, non pas seulement le haut clergé de la Bulgarie proprement dite, mais encore celui de la Macédoine et de la Thrace où les Bulgares sont partout en énorme majorité. Que serait-il resté à l'épiscopat grec lorsque, le dénombrement fait, l'on aurait constaté, qu'à part la Thessalie et l'Épire, la presqu'île des Balkans ne contient guère plus de 500.000 Grecs, y compris les 200.000 qui habitent Constantinople ?“

Les Grecs eux-mêmes n'ignoraient rien des mécomptes que devait leur apporter une délimitation du territoire de l'Eglise bulgare sur la base des nationalités. Les ouvrages de leurs propres savants donnaient sur l'étendue de la race bulgare des renseignements de nature à faire frémir tout cœur hellénique. Ainsi, en 1865—57 avaient paru à Athènes, sous le titre : *Χρονολογία τῆς Ἡπείρου τῶν ὁμῶρων ἐλληνικῶν καὶ ἑλλενικῶν χωρῶν*, deux volumes d'histoire et de géographie con-

<sup>1)</sup> Ed. Engelhardt, op. cit. t. II, p. 77.

sacrés à l'Epire et aux régions environnantes. Dans le second volume, l'auteur, P. Arvantinos, donnait une description sommaire des villes macédoniennes et de leur population. Il disait de la région de Monastir (p. 127) :

„La Pélagonie. — Ancienne ville et province de la Macédoine. En Pélagonie est située la nouvelle ville de Bitolia, appelée aussi Monastir, avec une population de 20000 âmes... Ses habitants chrétiens parlent principalement le bulgare (Οἱ χριστιανοὶ κάτοικοὶ τῆς λαλοῦσι κυρίως Βουλγαρικὴν γλῶσσαν).

De Stroumitza (p. 162).

„Stroumitza. — Ville située dans les limites de la Macédoine, entre Radovich et le Vardar, appelée autrefois Tiveriopolis, aujourd'hui avec une population de 3000 âmes de race bulgare (φυλῆς Βουλγαρικῆς) avec un évêque autrefois sous l'archevêché d'Ochrida“.

De Prilep (p. 137).

„Prilep, ou autrement appelé Perlépé, ville en Macédoine, souvent mentionnée dans l'histoire byzantine. Aujourd'hui sa population est composée de 1200 familles musulmanes et chrétiennes; ces dernières sont bulgares et valaques (φυλῆς Βουλγαρικῆς καὶ Βλαχικῆς).

Le reste était à l'avenant. Des témoignages analogues. les Grecs trouvaient dans leurs auteurs les mieux informés. Que si, au demeurant, quelque doute subsistait là-dessus dans leur esprit, ils n'avaient qu'à s'en rapporter aux manifestations populaires qui chassaient les évêques phanariotes des provinces en question. Dans ces conditions céder aux Bulgares les diocèses leur appartenant en vertu du droit de la race, c'était attribuer à l'Eglise bulgare de demain, à l'Etat bulgare d'après demain, non seulement la Bulgarie danubienne, mais la Thrace et la Macédoine, la Thrace située aux portes de Constantinople et la Macédoine touchant au seuil de l'Hellade. Le ministre du roi Georges à Constantinople avait donc raison de dire au comte Ignatieff: „Tout l'avenir de la Grèce se débat dès aujourd'hui. La question est posée



entre le slavisme et le grécisme. Il s'agit donc de ne pas faiblir<sup>1)</sup>.

Pour ce qui est de la Bulgarie danubienne, les Grecs étaient disposés à en faire leur deuil. Cette province occupait une situation excentrique et ne touchait point à la charpente idéale de l'empire byzantin tel que le délimitait l'imagination grecque. Mais à laisser les Bulgares descendre plus bas l'hellénisme croyait s'exposer à un danger mortel. Aussi le ministre de Grèce disait à Ignatieff „que pour éviter tout malentendu, il était urgent de circonscrire les Bulgares par la ligne du Balkan“.

C'est précisément à cette formule que s'arrêta Grégoire VI. Le territoire qu'il attribuait à la future Eglise bulgare s'étendait, en effet, au nord du Balkan, jusqu'aux bouches du Danube et, de l'ouest à l'est, allait de Nisch à la mer Noire: il comprenait, en un mot, outre les régions qui constitueront en 1878 la principauté bulgare, la vallée de la Morava que le congrès de Berlin devait donner à la Serbie et la Dobroudja que ce même congrès accorda à la Roumanie.

Avant de donner à son projet un caractère officiel, Grégoire VI, qui faisait profession de dévouement à la Russie, le communiqua au comte Ignatieff. Il dit au diplomate russe que, ne consultant que sa conscience et sans égard pour sa popularité, il était allé au delà des concessions possibles et qu'il avait le sentiment d'avoir fait son devoir entier comme chef de l'Eglise et comme chrétien. Relevant la portée de la décision par laquelle il attribuait à la nouvelle Eglise un territoire délimité, par quoi il faisait revivre la Bulgarie comme entité distincte, il ajouta ces mots significatifs: „Je bâtis de mes mains un pont à l'indépendance politique des Bulgares“.

<sup>1)</sup> Gr. Troubetzkoï, op. cit., p. 177.

La communication de Grégoire VI fut accueillie de la part du comte Ignatieff de la façon la plus chaleureuse. „Le projet du patriarche, mandait-il à son gouvernement, comprend un ensemble de modifications offrant les garanties les plus efficaces aux aspirations bulgares“.

Le point relatif à la délimitation territoriale de l'Eglise bulgare cause à l'ambassadeur une satisfaction toute particulière. Il y voyait, lui aussi, le postulat de l'émancipation politique de la Bulgarie.

Or sans qu'on puisse dire que l'idée d'où devait sortir la guerre de 1877 fût déjà mûre dans l'esprit des hommes d'Etat russes ou même dessinée, nettement, il est certain que le prince Gortchakoff et ses collaborateurs penchaient dès lors pour une action énergique et, au besoin, radicale en faveur des nationalités de Turquie, parmi lesquelles, se trouvant sur le chemin de Constantinople, la Bulgarie venait, au regard de la politique russe, en tout premier lieu.

Ignatieff pensait que les Bulgares feraient bon accueil au projet du patriarche. „S'ils ont conservé, écrivait-il le 7 juillet 1867 à son ministre, ne fût-ce qu'un grain de sens politique et un peu de vrai dévouement à la cause de l'orthodoxie, ils devraient accepter avec empressement cette chance inattendue qui paraît enfin ouvrir une issue à une question considérée longtemps comme insoluble“. <sup>1)</sup> C'est donc avec un véritable dépit qu'il les vit prendre une attitude intransigeante.

L'ambassadeur connaissait plusieurs des chefs bulgares. Il les appela chez lui, s'efforça de les ramener à des vues conciliantes. Il leur rappelait qu'aucun mouvement novateur n'était allé, dès son premier bond, jusqu'à l'extrême limite de ses revendications, qu'ils devaient, pour un certain temps, se contenter des concessions offertes, en préparant l'avenir par une politique sage et modérée. Leur montrant le grave

---

<sup>1)</sup> Gr. Troubetzkoï, *ibid.* pp 176—177.

péril auquel ils exposeraient leur cause en heurtant la sensibilité religieuse de la Russie, il disait : „Le tzar et le gouvernement russe ne vous pardonneront jamais, si, par des exigences déraisonnables et une politique entêtée, vous provoquez au sein de la sainte église orthodoxe un scandale et un déchirement“.

Les paroles de ce diplomate impressionnaient les chefs bulgares, mais ne leur faisaient pas changer d'avis. Accepter une solution qui enfermait la Bulgarie entre le Balkan et le Danube était, en effet, même aux yeux des chefs les plus modérés, une impossibilité absolue.

Au projet de Grégoire VI les chefs bulgares répondirent par un mémoire adressé à la Porte. Ce document est intéressant à plus d'un titre. Il débute par une demande touchant à la restauration du Patriarcat d'Ochrida. Avant la conquête turque la Bulgarie avait deux patriarchats, l'un à Ochrida, l'autre à Tirnovo. Pourquoi réclamait-on maintenant le rétablissement du Patriarcat d'Ochrida et non de celui de Tirnovo? Parce que l'Eglise bulgare de Macédoine avait une origine plus vénérable et qu'elle avait laissé un souvenir plus vivant.

En ce qui concerne la délimitation territoriale les chefs bulgares se plaçaient à un point de vue tout à fait conforme à l'esprit de notre époque. Comme base d'une solution acceptable pour les deux parties ils proposaient le droit des nationalités; comme méthode, la consultation directe de la population. „Nous déclarons publiquement, lit-on dans leur mémoire, que nous n'avons aucune prétention sur ceux des diocèses bulgares qui demanderaient à rester sous l'autorité directe du patriarche“.

La Porte ne fut pas mécontente de l'intransigeance bulgare. Mais la satisfaction que lui causait l'échec de la combinaison de Grégoire VI n'était pas sans mélange. Le gouvernement se rendait bien compte qu'après avoir rejeté les offres, somme toute, importantes du Phanar, les Bulgares

deviendraient à la fois plus exigeants et plus pressés. La Porte avait secrètement encouragé ceux-ci dans leur intransigeance ; elle était d'autant plus engagée à leur égard. Un règlement de la question bulgare s'imposait donc de toute façon. L'urgence en était d'autant plus grande que l'agitation révolutionnaire en Bulgarie devenait entre temps inquiétante.

Le mouvement pour l'émancipation politique commença en Bulgarie plus tard qu'en Serbie et en Grèce. On n'a qu'à jeter les yeux sur une carte pour en deviner les raisons. En effet, il tombe sous les sens que le démembrement de l'empire ottoman ne pouvait pas commencer par le centre, mais par la périphérie. Toutefois, ce serait une erreur de penser que le peuple bulgare était resté indifférent aux idées de liberté. Dans le fait, dès le début du XIX-e siècle, on voit des Bulgares mêlés à toutes les insurrections dans la presqu'île. Dans la première révolte serbe un des plus glorieux lieutenants de Karageorge était le haïdouk bulgare Velko qui combattit à la tête de 4000 de ses compatriotes. Un certain nombre de Bulgares prirent part de même dans l'insurrection pour l'indépendance hellénique. Un voïvode bulgare, Hadji-Christo, s'y distingua tout particulièrement et, resté en Grèce, eut un haut poste dans la cavalerie. En Bulgarie même des tentatives de soulèvement ne manquèrent pas de se produire, quoique sur une petite échelle et sans aucune perspective de succès. En 1828, les armées de Dibitsch ayant passé le Balkan, un grand nombre d'insurgés se réunirent à Kotel sous le commandement de Georges Mamartcheff ; mais la paix d'Andrinople, connue peu après, ne leur laissa d'autre ressource que de s'expatrier et de suivre la retraite russe. Dix ans plus tard, en 1839, Mamartcheff reparut à Tirnovo ; la conspiration qu'il y organisa semble avoir été assez sérieuse, mais, trahie par l'évêque grec Hilarion, elle fut cruellement réprimée. En 1841, c'est une partie de la Bulgarie occidentale qui se souleva. L'événement fut cette fois

assez considérable pour attirer l'attention des puissances. Le gouvernement français y fut intéressé au point que Guizot envoya l'économiste A. Blanqui faire une enquête sur les lieux où la révolte avait éclaté.

Ce mouvement avait pour théâtre la région de la Morava. „C'est, écrivait Blanqui<sup>1)</sup>, dans la vallée de Pirot à Nissa (Nisch) que les premières hostilités avaient éclaté entre les chrétiens et les Turcs, par l'enlèvement de quelques postes où des Bulgares armés de bâtons, étaient parvenus à s'emparer d'une pièce de canon“. <sup>2)</sup> Parlant de la monstrueuse pyramide élevée à Nisch avec les crânes des victimes de la répression, le voyageur français ajoutait: „Je saluai respectueusement ces dépouilles de chrétiens morts pour la défense de leur patrie et de leur religion; un jour viendra peut-être où, sur la place même qui supporte aujourd'hui les restes profanés, la Bulgarie émancipée élèvera un temple à leur mémoire“. <sup>3)</sup>

L'insurrection de Nisch fut facilement étouffée. Celle de Vidine, qui éclata dix ans plus tard (1851), eut le même sort malheureux. Le résultat le plus clair de toutes ces insurrections locales était en définitive de démontrer que la Bulgarie ne pouvait pas encore, par ses propres moyens, ébranler la puissance ottomane et conquérir son émancipation politique. Il n'y aura plus, d'ici longtemps, de soulèvement en masse en Bulgarie.

---

<sup>1)</sup> Maintenant les Serbes nient, bien entendu, l'origine bulgare de Velko, mais leurs auteurs de l'époque n'ont jamais eu l'idée de la contester. Voir Danitza de 1828, publié par Vouk Karadjitch (p. 72—73) et Tsrna Reka par Dragolioub K. Yovanovitch dans le Glasnik de 1888 t. 54, (p. 216—217). Ces deux ouvrages cités sont en langue serbe. Dans un rapport adressé par le représentant russe à Belgrade Rodofiniké au maréchal prince Prozorovsky en date du 6 septembre 1807 on lit de même que Velko était Bulgare. Ce rapport a été publié (en russe) dans l'ouvrage du Serbe Boguichitsch intitulé „Analyse de l'ouvrage de N. A. Popoff sur la Russie et la Serbie“ Pétersbourg 1872.

<sup>2)</sup> A. Blanqui. Voyage en Bulgarie pendant l'année 1841, Paris 1843 p. 166.

<sup>3)</sup> *ibid.*, p. 168. La prophétie de l'écrivain français est près de se réaliser.



La résistance contre l'oppression turque retournait de-rechef aux moyens traditionnels: les haïdouks. Mais les haïdouks n'agissaient qu'isolément, sans d'autre lien entre leurs bandes que la nécessité de s'entr'aider parfois pour échapper aux poursuites turques, étrangers en somme à toute conception politique et ne suivant que leurs goûts aventureux et leur instinct libertaire. C'est Rakovski qui le premier les intéressa à un programme national et leur indiqua une action d'ensemble.

Dans les chapitres précédents nous avons plus d'une fois mentionné le nom de Rakovski<sup>1)</sup>. La légende s'est emparé de ce nom avant l'histoire. Mais la légende, en ce qui concerne Rakovski, c'est l'opinion des contemporains. C'est surtout à son temps que cet homme parut prodigieux. Toute sa vie, en effet, il frappa à coups redoublés l'imagination de ses compatriotes. Et il ajoutait ainsi, à l'impression de sa grandeur réelle, l'attrait d'un mystère sans cesse diversifié et accru.

Une grande partie de la célébrité de Rakovski lui venait de ses publications littéraires. Nous ne saurions nous en occuper ici, car cela nous entraînerait à une longue digression. Son œuvre n'offre plus, au demeurant, qu'un intérêt purement historique. Le grand poème épique qui rendit son nom glorieux (on le comparait à Virgile) et que les patriotes de l'époque récitaient avec extase, le *Gorski Pâtnik*<sup>2)</sup>, ne vaut que par les intentions de l'auteur et la lecture en est aujourd'hui fastidieuse. Les théories par lesquelles Rakovski établissait, en se servant de la philologie comparée, que les Bulgares étaient les descendants les plus directs des

---

<sup>1)</sup> A l'occasion du cinquantenaire de la mort de Rakovski (1917), Boyan Péneff et Arnaoudoff, professeurs à l'université de Sofia, et A. P. Stoïloff ont publié sur lui d'excellentes monographies, réunies en un volume (en bulgare) sous le titre de G. S. Rakovski.

<sup>2)</sup> Le *Gorski Pâtnik* (Le voyageur dans la forêt) était un récit héroïque en vers où l'auteur exaltait la bravoure des haïdouks.

Aryas, que sous le nom de Pélasges ils constituaient la plus ancienne population de l'Europe, que leur langue était la plus proche du sanscrit et que les autres idiomes de notre continent, y compris le grec et le latin, en dérivèrent tout droit, ces théories abracadabrantes, qui furent pour toute une génération une source d'orgueil patriotique et une incitation à dédaigner l'hellénisme, ne présentent maintenant qu'un sujet de curiosité. Il en est de même de sa langue. Rakovski qui voulait innover partout et imposer en toute chose sa volonté ou sa fantaisie ambitionnait de fondre, dans une synthèse harmonieuse et qui portât son empreinte, le passé et le présent. Il en était résulté une langue bizarre, hérissée d'archaïsmes, de syntaxe arbitraire, et qui, par sa physionomie heurtée, fait penser à quelque cathédrale gothique sortie de l'imagination d'un cubiste.

L'influence de Rakovski comme littérateur fut si considérable sur l'esprit bulgare durant l'époque de la renaissance que nulle autre ne saurait lui être comparée. Mais plus grand encore fut son rôle d'agitateur politique. C'est lui qui créa, en effet, le mouvement révolutionnaire en Bulgarie. Il en fut tout à la fois l'initiateur, le théoricien et le chef. Et si la mort l'empêcha de le mener jusqu'au triomphe, il en a du moins tracé la direction définitive et le programme.

Rakovski était né, comme tant d'autres personnages importants du mouvement bulgare, à Kotel. Il était le neveu de Mamartcheff, le voïvode aventureux qui, en 1828, avait levé l'étendard de la révolte. Nous avons déjà dit que son compatriote, le prince Bogoridi, l'avait fait placer au collège de Kourou-Tchechmé. Rakovski y devint un bon helléniste, mais son tempérament bouillonnant ne le laissa pas pousser jusqu'au bout ses études. Pour des raisons restées obscures, il quitta même Constantinople. Alors commence pour lui une vie errante, pleine d'aventures.

En 1841 nous le voyons apparaître à Braïla. Il a à peine vingt ans. Il rêve déjà de bouleverser l'Orient. Et il se fait

appeler Savva Makédon, par romantisme. La révolte paysanne de Nisch ayant été écrasée, un groupe d'insurgés décident de passer le Danube et de soulever la Bulgarie du nord. Rakovski est de l'équipée. Une patrouille roumaine essaye de s'y opposer; on fait feu sur elle; il y a, des deux côtés, des morts et des blessés. Rakovski est condamné à mort; mais il a un passeport hellénique: le consul de Grèce le sauve et le charge sur un bateau. C'est à Marseille que Rakovski débarque. Il passe en France plus d'un an et demi. Est-ce à Paris qu'il vécut? On le suppose. Ce qui est certain, c'est qu'il apprit bien le français et se pénétra de l'esprit démocratique qui préparait la révolution de 1848.

En 1843 Rakovski est de nouveau à Constantinople. Néophyte Bozvéli y sonnait le tocsin du réveil bulgare. Il se prend d'une grande admiration pour le vieux lutteur — auquel il ressemblait du reste par plus d'un trait — et subit son ascendant. Est-ce sur son influence qu'il se décide pour une carrière si contraire à sa nature? Le voici toutefois professeur à Tirnovo; mais dès les premiers jours un incident violent avec l'évêque grec du lieu l'oblige de s'en aller. C'est dans sa ville natale, à Kotel, qu'il se rend maintenant. Une oligarchie dure et hautaine régnait à Kotel; Rakovski tente de soulever contre elle le peuple. Les notables à leur tour l'accusent de troubler le pays. „Il a parcouru l'Europe, disait leur requête au gouvernement, et maintenant, parmi nous, il monte à cheval, brandit son sabre et couvre d'injures les Turcs, leur race et leur religion“. A la suite de cette dénonciation Rakovski et son père sont arrêtés et envoyés à Constantinople. Ici, on les jette, tous les deux, en prison. Ils y restent jusqu'en 1847.

L'agitation bulgare à Constantinople se dessine déjà plus vigoureusement. A peine libéré, Rakovski s'y jette. Il prétendra plus tard y avoir joué un rôle de premier ordre, ce qui n'apparaît pas nettement à la postérité. A Constantinople il fréquente Tchaïkovski et subit, pour un certain temps,

l'influence polonaise. Mais bientôt les événements le lancent dans une autre direction.

Un conflit russo-turque est à l'horizon. La mission de Mentchikoff met au cœur des Bulgares un lumineux espoir. Lorsque la guerre commence, Rakovski fonde une société secrète dont les membres s'engagent à prendre du service dans l'armée turque dans le double but de protéger la population bulgare contre les excès de la soldatesque et, au moment propice, de la soulever, pour faciliter l'avance des Russes. Rakovski lui-même se fait nommer premier drogman de l'état-major ottoman à Schoumen.

Sur ces entrefaites, le complot est découvert; Rakovski, arrêté, est dirigé sur Constantinople. En route, il réussit à s'échapper. Il se rend tout de même à Constantinople, mais pour y former une bande de haïdouks. Au mois de juin 1854, il est, avec ses compagnons, dans le Balkan et attend l'arrivée des armées russes. C'est leur retraite qu'il apprend bientôt. Il en est réduit à errer dans les forêts et à se cacher. En 1855 il passe le Danube et se réfugie en Roumanie.

La défaite finale des Russes le navre. „La guerre est terminée, écrit-il à un ami, la paix de Paris est conclue, et tous nos espoirs bulgares se sont évanouis comme des mirages“. L'entrée de la Turquie dans le concert européen lui inspire les prévisions les plus pessimistes. Tandis que les dirigeants du mouvement bulgare à Constantinople attendent de l'influence occidentale un adoucissement du régime turc et une politique propice au progrès des nationalités, Rakovski n'y voit plus qu'une consolidation du despotisme masquée par les manœuvres pseudo-libérales des puissances. La Russie battue, l'Europe faisant preuve d'égoïsme, Rakovski ne voit pour la Bulgarie qu'un moyen de salut: la révolution. Dans un plan d'autobiographie qu'on trouve dans ses papiers inédits, il a noté ce moment de sa vie par ces quelques mots: „Ma première et définitive résolution en vue d'une lutte ouverte contre le gouvernement turc par

la presse et le sabre". Dès lors le mouvement national bulgare se sépare en deux courants: l'agitation légale dont Constantinople restera le siège, et l'agitation révolutionnaire qui aura son centre tantôt en Roumanie, tantôt en Serbie.

Au lendemain du traité de Paris les principautés moldo-valaques étaient encore occupées et aucune activité politique n'y était possible. En 1856 Rakovski quitte Bucarest — expulsé selon une version très vraisemblable — et se rend, par Belgrade, à Novi-Sad, dans le Banat. A cette époque Novi-Sad était, pour la race serbe, un foyer littéraire et un foyer d'opposition politique contre l'absolutisme autrichien. Rakovski s'y lie avec le chef du mouvement politique serbe, Médakovitch, et en reçoit un concours chaleureux pour sa propre mission. C'est ainsi qu'il peut entreprendre la publication d'un journal politique, la *Bâlgarska Dnevnitza*<sup>1)</sup>, auquel il adjoint après un supplément littéraire, *Dounavski Lébed*.<sup>2)</sup>

Les périodiques de Rakovski produisirent dans les pays bulgares une si vive sensation que la Porte s'en inquiéta. Par une note adressée à Vienne, elle demanda leur suppression; le gouvernement autrichien fut mieux — il en expulsa le rédacteur.

Chassé de la monarchie habsbourgeoise, Rakovski va en Moldavie. Mais la Porte l'y poursuit. Pour échapper à un mandat d'arrestation, il s'enfuit à Odessa (1858). Il y reste près de deux ans.

Au point de vue littéraire son séjour en Russie est fécond. Il y écrit des ouvrages d'histoire où la fantaisie chevauche sur l'érudition et des travaux de philologie où s'affirme un génie arbitraire, point banal d'ailleurs; il publie un plan d'investigations scientifiques sur le passé de la Bulgarie, réunit des matériaux de folklore, médite un dictionnaire.

---

1) Le Journal Bulgare.

2) Le Cygne du Danube.



Ces études sévères — sévères en principe car Rakovski en prend avec elles à son aise — ne le détournent point de la poésie: il continue à travailler au Gorski Pâtnik, dont la première partie avait paru à Novi-Sad.

Les préoccupations politiques ne le quittent pas non plus; c'est à Odessa qu'il écrit *Le derviche halluciné* ou la question d'Orient, fiction curieuse où, devisant avec deux Français sur l'état de la Turquie, un derviche leur raconte comment ayant pris du hachisch il s'était vu transporté dans l'autre monde et quel dialogue il y avait surpris entre Mahmoud, le sultan réformateur, et son vizir Réchid.

En 1860 l'humeur inquiète de Rakovski lui fait quitter Odessa. Au mois de mars il fait son apparition à Belgrade. Il compte y rester peu, car son ambition réclame maintenant un plus vaste théâtre d'activité: il veut visiter les capitales européennes, plaider, devant les chancelleries et l'opinion publique, la question du peuple bulgare. Mais ces projets se heurtent à toutes sortes de difficultés: il s'établit à Belgrade. Le gouvernement serbe lui fait un excellent accueil et refuse de le livrer à la Porte qui demande son extradition.

A Belgrade Rakovski se consacre principalement à l'agitation. Il reprend le Dounavski Lébed et veut donner une direction à la Bulgarie. C'est sous un nouveau jour qu'il apparaît maintenant: l'historien visionnaire, le philologue aux théories fantasques se révèle homme politique. A plus de cinquante ans de distance ses opinions n'ont presque rien perdu de leur justesse; à l'époque même, elles ne pouvaient être que le fait d'un esprit singulièrement sagace et aux intuitions hardies.

Rakovski était le premier publiciste bulgare parlant à ses contemporains d'une tribune libre. C'est toute une révolution morale qui va maintenant commencer avec lui. La presse de Constantinople était contrainte, pour des raisons trop faciles à saisir, à prêcher la foi dans la Turquie ou

dans l'influence de certaines puissances; d'autre part, la tradition voyait toujours dans la Russie la protectrice naturelle du peuple bulgare. Rakovski n'avait pas, lui même, échappé à quelques-unes de ces illusions; il n'en mettait à présent que plus d'acharnement à les combattre. Faire comprendre à ses compatriotes que les étrangers ne les aideraient que pour les asservir et que leur avenir ne serait solide que s'ils le bâtissaient de leurs mains — sera son but principal. Tout ce qu'il écrira sera un appel à l'énergie, à la confiance à soi, à l'initiative.

Nous avons connu Rakovski russophile; c'est contre la politique russe qu'il tourne maintenant sa critique la plus acerbe. Comme orthodoxes, disait-il en substance, la Russie veut nous maintenir sous l'autorité de l'Eglise grecque; en tant que Slaves, elle nous fait tenir en suspicion par les puissances occidentales. A ce double grief devait s'ajouter un troisième qui arrachera à Rakovski des accents beaucoup plus véhéments.

En 1860, fuyant les excès des Tcherkesses — tribu féroce, nouvellement transportée par la Porte dans les régions du Danube — les Bulgares commencèrent à émigrer, en groupes nombreux, en Russie. Encouragé par des émissaires russes, cet exode entraînait la masse, devenait une contagion, lorsque Rakovski jeta son cri d'alarme. „Où allez-vous, frères chéris? demandait-il à ses compatriotes. Savez-vous ce qu'est la Russie? Savez-vous quelle servitude et quelles peines éternelles vous y attendent? Pourquoi ne prenez-vous pas conseil des Bulgares qui y ont été et qui vous diront dans quel abîme vous allez vous précipiter?“ C'est sous les couleurs les plus noires qu'il peignait la Russie: „Tout y est désert, nu et infécond. Terre haïssable, sauvage et horrible!“ De liberté point: une tyrannie odieuse, un vrai gouvernement mongol. Est-ce pour mourir en esclaves désespérés sous un ciel triste que les Bulgares allaient quitter leur beau pays et le laisser dépeuplé? A ceux que tentaient

les promesses russes il donnait cet avertissement terrible : „Votre émigration serait pour vous un suicide ; pour vos enfants, un assassinat ; pour la Bulgarie, une ruine“. En termes touchants il faisait appel à la jeunesse de réagir contre ce fléau, lui promettant une gloire éternelle, si elle parvenait à l'arrêter. La voix de Rakovski fut entendue et ce n'est pas là un des moindres titres qu'il a à la reconnaissance de la postérité.

Les puissances occidentales n'inspiraient pas, non plus, à Rakovski une trop grande confiance. Il les savait dédaigneuses des principes et égoïstes. N'avaient-elles pas, au congrès de Paris, pris la défense de la Turquie, empire vermoulu et oppressif ? Mais Rakovski n'en sentait pas moins la nécessité de les gagner aux intérêts de la Bulgarie. Il jugeait urgent d'éclairer les cabinets européens sur la question bulgare : aussi dans le *Dounavski Lébed* il inaugure une rubrique en langue française. Cela fit pénétrer son journal dans les hautes sphères européennes. Dans une lettre écrite en 1861 il se fait gloire d'avoir parmi ses abonnés le prince Napoléon . . .

Plein de méfiance à l'égard de l'Europe et n'espérant rien de la Porte, Rakovski ne voit pour sa patrie qu'un moyen de salut : l'action armée. Il ne déprécie pas la lutte légale qui absorbait la majorité de ses compatriotes ; dans le procès engagé à Constantinople entre les Bulgares et le Phanar il voit au contraire une question de vie ou de mort pour la nationalité bulgare. Mais il tient pour exclu un succès obtenu par des méthodes pacifiques. La cause bulgare — sous tous ses aspects : religieux, national, politique — ne pouvait triompher, selon lui, que par la révolution.

Cette thèse n'avait rien d'exagéré ; tous les précédents historiques — la Serbie, la Grèce — venaient à son appui. Mais où Rakovski s'illusionnait, c'est dans les moyens d'exécution. Ici, ce qu'il y avait de chimérique dans sa nature reprenait le dessus.

Les événements semblaient favoriser pourtant les vues de Rakovski. En 1860 monta sur le trône serbe Michel Obrénovitch, jeune prince ambitieux et rêveur dont la grande pensée sera de réunir les Slaves du sud dans une confédération placée sous son sceptre. Michel avait des intelligences avec les agitateurs de Bosnie et d'Herzégovine; par Rakovski il voulut entraîner dans ses combinaisons la Bulgarie.

Rakovski jouissait dès lors d'un prestige immense parmi ses compatriotes. Malgré l'interdiction de la Porte, son journal pénétrait dans tous les pays bulgares. Quelle émotion intense y suscitait la voix du proscrit! Depuis Païssiï et Néophyte Bozveli aucun Bulgare n'avait écrit cette langue de passion et de feu: mais Païssiï n'était pas connu du grand public, et la *Mati Bâlgaria*<sup>1)</sup> de Néophyte ne devait voir le jour que vingt ans plus tard. Et puis ceux-là ne parlaient pas de liberté, tandis que Rakovski, annonciateur de la révolution, apparaissait aux contemporains comme entouré de foudres et d'éclairs.

C'est, en effet, l'image que nous en donne le poète Vazoff dans l'ode qu'il lui a consacrée. Il nous le présente comme un être volcanique, un Titan. Les précurseurs bénéficient toujours de ces sortes d'admiration, surtout lorsqu'ils ont l'auréole de l'exil et du mystère. Il faut dire, toutefois, qu'aux yeux plus lucides et moins prévenus de la postérité Rakovski reste aussi l'homme puissant et plein de contrastes qu'il fut pour son époque. Nous avons vu de quels extrêmes se composait son esprit littéraire. Il en était ainsi de son caractère. En faire le portrait est une tâche ardue, car comment saisir tant de traits opposés ou entremêlés? Ennemi des oligarchies et aristocrate de goûts; jouisseur, fastueux, prodigue, mais, au besoin, ascète et prêt à tous les stoïcismes; dominateur, plein d'ostentation, se croyant prédestiné aux grands rôles, orgueilleux au point de

<sup>1)</sup> Notre mère la Bulgarie.

ne pas vouloir écrire la langue de tout le monde, mais — lorsqu'on ne touchait pas à son ambition — d'une sensibilité charmante, tout en élans généreux; inconséquent et chimérique à bien des égards, et pourtant d'esprit toujours net, aussi capable de haute inspiration que de bon sens; nonchalant comme tous les voluptueux, avec des crises de paresse, mais l'imagination sans cesse en travail, la pensée en ébullition constante et revenant à la tâche avec fougue; par-dessus tout patriote, mais patriote comme on est amoureux au bel âge, avec une passion exclusive, des délires et des rages — tel fut, ou à peu près, cet illuminé dont il faut admirer le réalisme, cet ancien haïdouk en qui la Bulgarie eut son premier diplomate...

L'histoire de la vie privée de Rakovski est pleine de lacunes et d'obscurités. On n'a jamais su, par exemple, établir ses revenus. Il eut des périodes de splendeur et des moments de détresse: c'est tout ce que nous en savons. En 1861—62 son existence se parait d'un grand éclat extérieur. Il avait chevaux et équipage, s'entourait d'une espèce de garde, et revêtait un uniforme vaguement princier. Par tout ce train il affirmait en quelque sorte sa souveraineté morale sur la Bulgarie — car il eut toujours un sentiment exalté de sa mission — et c'est en toute bonne foi que traitant avec le prince Michel il voulait se placer vis-à-vis de lui sur un pied d'égalité.

Vers la fin de 1861 les pourparlers de Rakovski et du prince Michel avaient abouti à un accord. La Serbie allait déclarer la guerre à l'empire ottoman; la Bulgarie devait ouvrir la crise par une révolution où le rôle de chef était réservé à Rakovski.

A vrai dire, celui-ci prenait là un engagement bien téméraire, car l'esprit révolutionnaire n'était pas alors très répandu dans les pays bulgares. On admirait Rakovski, mais on n'était pas près de le suivre. C'est à la grande œuvre pacifique de la restauration nationale que s'étaient voués les



meilleurs esprits bulgares et tout écart de l'attitude loyaliste qu'ils avaient adoptée vis-à-vis de la Turquie leur paraissait hautement préjudiciable à l'avenir. Toutefois les appels du proscrit trouvaient déjà un écho dans la jeunesse. Des intellectuels vibrants accouraient à lui, d'autres rêvaient de le rejoindre. L'effervescence gagnait même les âmes féminines. Le 23 octobre 1861 un correspondant lui écrivait de Constantinople : „Il y a ici une vingtaine de jeunes filles qu'affole l'idée de venir auprès de vous“.

En même temps que des intellectuels, des hommes d'action venaient se mettre sous les ordres de Rakovski. Quelques-uns d'entre eux étaient d'anciens haïdouks : à ceux-là il donna un but patriotique, l'idée d'une organisation, un programme. Les autres étaient des débutants : ils venaient recevoir de lui le baptême de la révolution. De ces derniers étaient le héros de la Dobroudja, Stéfan Karadja, qui quelques années plus tard allait s'immortaliser dans le Balkan par une mort épique, et le moine Vassil Levski, le futur organisateur de la Bulgarie révolutionnaire, qui en 1872 fut pendu par les Turcs à Sofia, sur la place où s'élève aujourd'hui le palais royal.

Levski et Karadja n'étaient en 1862 que des jeunes gens ; la figure la plus considérable dans l'entourage de Rakovski était un vieux haïdouk célèbre, Yliu-Voïvoda.

Yliu-Voïvoda était Macédonien : il était né au village de Bérovo, dans le Balkan du Maléchévo. Le désir de venger sa sœur, tuée par des Turcs, lui avait fait prendre, tout jeune, la montagne. Il y avait vieilli, le fusil à la main. Sa droite implacable exerçait sur les oppresseurs de sa patrie une terreur salutaire et la population chrétienne bénissait son nom, car il était magnanime et aimait les humbles. Le réveil bulgare en Macédoine suscita dans son cœur ouvert à toutes les belles passions, un enthousiasme extrême. Il avait fondé dans sa bande une espèce d'école : il y faisait enseigner l'écriture bulgare à des jeunes gens qu'il faisait nommer prêtres dans les villages.

La propagande de Rakovski trouva en Yliu-Voïvoda un adepte fervent. Le haïdouk reçut le verbe révolutionnaire comme une révélation et devait y attacher désormais une foi sans défaillance. De son côté Rakovski, dont l'immense orgueil s'inclina toujours devant les héros, était pour son compagnon plein d'égards. Se réservant le haut commandement de la révolution, il attribuait au glorieux haïdouk le rôle d'un chef d'état-major.

C'est pendant l'été de 1862 que la révolte convenue avec la Serbie devait avoir lieu. Rakovski avait établi son plan de campagne de la façon la plus minutieuse. Dans ses papiers déposés au Musée de la Renaissance à Sofia se trouve une note de sa main, écrite à cette époque, et intitulée: Plan pour l'affranchissement de la Bulgarie. Ce document dénote une candeur qui nous aurait paru incroyable si nous ne savions, par tant d'exemples fameux, que dans tous les temps et partout, les apôtres des révolutions ont joui de particulières grâces d'état.

Rakovski projetait la formation d'un régiment de 1200 volontaires dont 100 cavaliers et 100 artilleiers avec deux canons de montagne. Avec cette armée il s'emparait de Tirnovo, soulevait la Bulgarie et, par Svistov, entraînait en liaison avec l'émigration bulgare de Roumanie, d'où devaient accourir les premiers renforts. Comme l'état-major bulgare en 1912, il comptait, pour frapper ses premiers coups, sur les lenteurs de la Porte et les difficultés de sa mobilisation...

Au printemps de 1862 le chiffre de 1200 n'était pas encore atteint: la légion fondée par Rakovski ne comptait que 500 hommes. Les volontaires continuaient à augmenter lorsque survint un événement qui renversa toute la combinaison.

A cette époque la Serbie était une principauté vassale de la Porte. Les Turcs maintenaient encore des garnisons à Belgrade ainsi que dans d'autres soi-disant places-fortes de

l'intérieur. Les Serbes supportaient avec impatience cet état de choses, et des conflits violents éclataient fréquemment entre eux et les Turcs. Le 15 juin, à la suite d'un incident resté obscur, on en arriva à un combat en règle. La légion bulgare y prit une part importante. Rakovski et Yliu-Voïvoda combattirent à la tête des volontaires. L'affaire fut chaude; vers le soir les Turcs étaient battus.

Malgré leurs grandes pertes, les Bulgares étaient, ce jour-là, pleins de transports, car ils croyaient que la guerre avec la Turquie était déjà chose acquise. Rakovski lança en Bulgarie un appel à l'insurrection générale. Mais l'intervention des puissances empêcha que les choses allassent trop loin. Par leurs soins une entente fut établie entre la Serbie et la Porte: les Turcs se retiraient des places fortes de l'intérieur et ne restaient à Belgrade qu'en nombre très réduit uniquement pour y symboliser la suzeraineté ottomane.

Le prince Michel — nous l'avons dit — était un rêveur, mais ses conseillers étaient des esprits pratiques: ils se contentèrent des avantages obtenus de la Porte et ajournèrent sine die les grands projets de leur jeune souverain. C'est en vain que Rakovski rappelait les accords et les serments. On dispersa de force sa légion et lui-même dut quitter Belgrade.

Le départ de Rakovski fut peu glorieux. Sa souveraineté s'étant évaporée, il se trouva en butte aux pires embarras. Une meute de créanciers s'abattirent sur lui. Nous le voyons pour un temps très court à Négotine, puis ses traces se perdent.

Au commencement de 1863, c'est à Athènes qu'il reparaît. La splendeur lui est revenue. Il mène de nouveau grand train. Il se fait accompagner d'un aide de camp, un certain Pètre Péïovitch, capitaine monténégrin, qu'il présente comme parent du prince Nikita. Rakovski tombait à Athènes en pleine crise politique. Le roi Othon avait été renversé un an aupa-

avant, la Grèce était encore en proie aux factions. Pourtant on lui fit bon accueil de tous côtés. Rakovski avait grand air, était beau parleur et connaissait le grec admirablement; il plut beaucoup. Le vieux Canaris, auquel il racontait sa vie errante dans le Balkan et ses projets éblouissants, restait suspendu à ses lèvres. „Il en était heureux comme un enfant“, raconte un contemporain, M. Balabanoff, qui, alors étudiant à l'université d'Athènes, était entré dans la suite de son illustre compatriote.

Le voyage de Rakovski avait pour objet une entente politique avec la Grèce. Malgré les déceptions subies à Belgrade — où le sang bulgare n'avait coulé qu'au bénéfice de la Serbie — il restait hanté par le rêve d'une alliance balkanique contre la Turquie. C'est par ce moyen qu'il croyait uniquement possible la libération des Balkans. Une action combinée entre la Serbie, la Grèce, le Monténégro et la nation bulgare devait, selon ses calculs, triompher facilement des Turcs: il s'engageait, lui, à fournir 20,000 volontaires — pour commencer.

Les ouvertures de Rakovski essuyèrent un échec complet. Pouvait-il en être autrement? L'hellénisme était juste à ce moment-là furieusement assailli par les Bulgares. Comment pouvait-il prêter la main à leur affranchissement?

Désillusionné sur la Grèce, Rakovski se rabattit sur le Monténégro. En juin 1863 il était à Cettigne. Nous imaginons facilement ses palabres avec le souverain de la Montagne Noire. Quoique jeune encore, Nikita était déjà formé: il ne concluait qu'avec ceux qui lui fournissaient des subsides. Or il est probable que Rakovski venait lui en demander. Dans ces conditions leurs échanges de vue n'allèrent pas très loin.

A son retour de Cettigne, Rakovski s'arrêta à Belgrade. Il trouva les milieux serbes absorbés dans leurs intérêts égoïstes, et s'en éloigna. Il alla s'établir en Roumanie où — une courte absence exceptée — il resta jusqu'à sa mort.

Il y avait alors en Roumanie quelque chose comme une atmosphère démocratique. Les hommes de 1848 qui après la fin lamentable de leur tentative de révolution s'étaient enfuis à Paris, étaient rentrés de leur exil. Ion Bratiano et Rossetti se trouvaient à la tête d'un parti puissant qui, destiné à sombrer plus tard dans les excès d'une ploutocratie sans pudeur, était pour le moment animé d'un souffle libéral. D'autre part, issue du principe des nationalités — sous les auspices duquel la Moldavie et la Valachie venaient de proclamer leur union — la Roumanie avait l'ambition de passer pour protectrice des peuples opprimés en Turquie. En ce qui concerne tout particulièrement le réveil des Bulgares, les hommes politiques roumains faisaient montre des sentiments les plus sympathiques, car il ne leur déplaisait pas de voir se lever dans les Balkans une nationalité qui pouvait donner à la Porte du fil à retordre.

Les conditions propices qu'il trouva cette fois en Roumanie lancèrent Rakovski dans une nouvelle voie. L'alliance balkanique — telle qu'il l'avait rêvée, telle qu'elle fut réalisée en 1912 — s'étant montrée impossible, c'est une alliance avec la Roumanie que poursuit maintenant son esprit prompt à s'enflammer. Il fonde dans ce but un journal en bulgare et en roumain, intitulé *Bădouchnost-Viitorul*. Cette feuille dont le premier numéro parut à Bucarest le 20 Mars 1864, avait sous son titre la devise suivante: „Amitié et alliance. Droit des nationalités“. Rakovski appelait les deux peuples que sépare le Danube, mais que tant de souvenirs lient dans le passé, à une collaboration immédiate. „Bulgares et Roumains de partout! s'écriait-t-il, la clef de l'Orient est entre nos mains“. Il expliquait que la question d'Orient allait précipitamment à sa fin, que les Roumains et les Bulgares devaient hâter leur action commune: „Nous nous trouvons au milieu d'un grand océan et nous ne pourrions jamais atteindre la rive que par nous-mêmes, par nos forces matérielles, morales et intellectuelles“.



L'entreprise de Rakovski a dû trouver un écho favorable dans le monde littéraire roumain puisque nous voyons parmi ses collaborateurs un écrivain au nom très connu, Bogdan Hâsdeu. Il convient de remarquer, en passant, une autre particularité de ce journal : Rakovski, qui avait en matière sociale des idées très avancées, y formulait pour la démocratie roumaine un programme en deux articles : l'égalité politique et la terre aux paysans.

Le journal bulgaro-roumain de Rakovski eut une vie très courte : il n'en parut que dix numéros hebdomadaires. Vainement l'infatigable agitateur essaya de trouver des fonds dans la colonie bulgare de Bucarest. Les notables de cette colonie qui, à mesure que la richesse leur était venue, se laissaient pénétrer de l'esprit oligarchique régnant dans l'opulente Roumanie, manifestaient beaucoup de méfiance à l'égard du proscrit dont la vie aventureuse les inquiétait autant que les choquaient ses théories sociales. Force fut donc à Rakovski de suspendre provisoirement sa propagande politique. C'est avec une passion non atténuée qu'il retourne de-rechef à ses études philologiques. En 1865 il publie la *Bălgarska Starina*, recueil d'une étourdissante fantaisie scientifique où il expose avec force citations ses théories sur l'identité du bulgare et du sanscrit.

Sur ces entrefaites, une crise grave éclatait en Roumanie : en 1866 le prince Couza était détrôné. La principauté roumaine étant encore vassale, on pensa que la Porte interviendrait et le gouvernement provisoire fit des préparatifs de guerre. Rakovski crut que le moment était venu pour un soulèvement de la Bulgarie avec l'appui roumain. Mais le cabinet de Bucarest déclina ses offres, car s'il voulait bien se servir de la fermentation bulgare comme d'une menace à l'égard de la Porte il était décidé à ne pas aller plus loin. Rejeté de ce côté là, Rakovski essaya d'armer des bandes par ses propres moyens. Il partit pour la Russie où il tâcha d'intéresser à ses projets les colonies bulgares. Mais les

fonds qu'il réunit étaient insuffisants et il rentra à Bucarest déçu.

Jusqu'en 1867 Rakovski passait pour le chef incontesté du parti révolutionnaire bulgare. Mais en cette année la division s'introduit au sein de l'émigration. En l'absence de Rakovski, deux comités avaient surgi à Bucarest : l'un, russophile, l'autre penchant vers les puissances occidentales.

Le comité russophile avait été fondé sous les auspices des riches notables de la colonie bulgare. Il dissimulait ses tendances politiques sous le nom de Société de bienfaisance. Son programme était l'affranchissement de la Bulgarie par l'action du slavisme.

La fondation de cette société coïncidait avec le réveil des grands rêves à Belgrade. En 1866, au lendemain de la bataille de Sadova qui jeta l'Europe dans une espèce de désarroi politique et laissa les petits Etats balkaniques sans contrôle, le prince Michel de Serbie avait, en effet, repris son projet de réunir les Slaves du sud sous son sceptre. En cette année même il avait déjà conclu un pacte formel avec le Monténégro. L'année suivante il entama des pourparlers pour une alliance avec la Grèce. Il fit, aux mêmes fins, des ouvertures au nouveau souverain de la Roumanie, le prince Charles de Hohenzollern. En même temps il renoua avec les Bulgares.

Entre le gouvernement serbe et le comité bulgare de Bucarest commencèrent, en janvier 1867, des pourparlers en règle.<sup>1)</sup> Les futurs rapports organiques entre la Bulgarie et la Serbie étaient l'objet d'un examen détaillé. Au mois d'avril eut lieu à Bucarest une assemblée secrète qui élaborait le texte définitif des conditions bulgares. Ce projet

---

<sup>1)</sup> Voir l'étude si documentée de l'historien et homme d'Etat russe Miltoukoff intitulée: *Les relations serbo-bulgares dans la question macédonienne*, dans la revue bulgare — *Balgarski Prégled*, année 1899, livr. de mai-juin p. 59-60.

contient douze articles, dont les trois premiers sont ainsi conçus :

„1-o Entre les Serbes et les Bulgares doit être établie une union fraternelle sous le nom de royaume yougo-slave.

II-o Le royaume yougo-slave se composera de la Serbie et de la Bulgarie. Dans la Bulgarie sont comprises la Thrace et la Macédoine.

III-o Le souverain du nouveau royaume sera l'actuel prince de Serbie, Michel Obrénovitch, avec droit pour ses descendants de lui succéder.“

Les autres articles réglaient les principes constitutionnels d'une union fédérative dans laquelle la Bulgarie conservait sa langue, sa nationalité et, en toute chose, des droits égaux à ceux de la Serbie. Ces conditions furent acceptées par le premier ministre serbe Garaschanine. Il ne restait plus qu'à régler les questions d'ordre pratique.

En même temps que la Société de bienfaisance, avait été fondée à Bucarest une organisation politique appelée Comité bulgare conspiratif et secret. Malgré son titre menaçant, ce comité — composé du reste de personnalités de second plan — n'envisageait, au fond, pour le règlement politique de la question bulgare, que des moyens diplomatiques, n'admettant la révolution que comme pis-aller. Ses chefs recherchaient l'appui du gouvernement roumain, faisaient appel à la protection de Napoléon III et ne désespéraient pas de s'entendre directement avec la Porte. L'idée d'un compromis avec la Turquie les entraîna même à une démarche bien curieuse : au mois de février 1867, ils envoyèrent au sultan une adresse lui proposant de rétablir la Bulgarie sous la forme d'un dualisme avec la Porte, et d'ajouter à son titre de calife celui de tzar des Bulgares.

Rakovski ne pouvait être ni avec le comité russophile, création de l'oligarchie bulgare de Bucarest, ni avec celui

qui faisait à Abdul-Aziz la proposition saugrenue de mettre sur sa tête la couronne de Samuel et d'Assen. Il resta donc à l'écart, mais pas isolé, car les haïdouks l'entouraient de leur admiration fidèle.

Depuis 1862 la vocation des haïdouks s'était, sous l'influence de Rakovski, singulièrement ennoblie. Ces hommes violents qui jusqu'alors n'avaient eu de la liberté que l'instinct et la frénésie, s'étaient transformés en ouvriers conscients de l'affranchissement de leur patrie. En 1867 Rakovski leur donna, sous le titre de Loi provisoire des bandes nationales dans les forêts, une espèce de constitution écrite. Les haïdouks acceptèrent le joug de la discipline et — chose plus difficile — celui de la hiérarchie. Le printemps de 1867 ils passèrent le Danube et déployèrent dans les montagnes de la Bulgarie l'antique drapeau national.

Rakovski ne devait plus revoir ces héros dont il avait fait des patriotes. Depuis plus d'un an il souffrait de phtisie; maintenant la maladie fit brusquement des progrès rapides. Il s'alita — et ne voulut pas se reposer : dans les accalmies que lui laissait la douleur il écrivit une histoire des haïdouks bulgares depuis la conquête ottomane. Le 20 octobre 1867 il mourut la plume à la main.

Nous avons essayé de définir Rakovski et nous ne croyons pas y avoir réussi. C'était un homme singulier et grand. Ses entreprises échouèrent parce que les temps n'étaient pas accomplis, mais une nouvelle manière de penser commence avec lui et bientôt une époque s'ouvrira qui sera animée de son souffle. Les premiers chrétiens n'adorèrent pas Jésus plus qu'il n'aima la Bulgarie. Un mot le peint : „J'ai été toujours Bulgare<sup>1)</sup>”, écrivait-il en 1861 à un ami, et non seulement je le serai jusqu'au tombeau, mais je demanderai dans mon testament qu'après ma mort mes cendres ne soient pas mêlées à celles d'une autre nationalité“.

---

<sup>1)</sup> Etre Bulgare signifiait dans le style de l'époque être patriote.

La mort de Rakovski n'arrêta pas le courant formé par lui. Sa tâche fut continuée par deux hommes de grande mémoire: Lubin Karaveloff qui, tantôt de Belgrade tantôt de Bucarest, dirigea en chef politique l'agitation révolutionnaire, et le moine Levski qui jusqu'à son glorieux martyre (1872) parcourut la Bulgarie pour y organiser l'insurrection. Mais nous devons nous arrêter ici, car le développement ultérieur de l'idée révolutionnaire en Bulgarie sort des limites de notre sujet.

La Porte n'avait pas attaché aux premiers actes de révolte venant de la part des Bulgares une trop grande signification. Elle ne s'en émut que dans la mesure où elle les croyait provoqués par la propagande occulte de la Russie. Toutefois, ce seul soupçon avait suffi pour accroître sa méfiance à l'égard du peuple bulgare. Et son attitude dans la question de l'Eglise s'en ressentait vivement. L'idée de pousser les Bulgares à l'union avec Rome pour les soustraire aux intrigues russes en procédait directement.

En 1867, les événements semblaient donner à l'agitation révolutionnaire parmi les Bulgares une portée autrement grave. La Porte n'ignorait pas les rêves nourris par le prince Michel. Elle était avertie de l'alliance entre la Serbie et le Monténégro. Elle savait aussi que le gouvernement serbe faisait des ouvertures au prince Charles de Roumanie et qu'il négociait à Athènes. Une croisade de la chrétienté balkanique allait-elle se lever contre le Croissant? En tout cas, le ciel de l'Orient était couvert de sombres nuées. Le premier orage avait déjà éclaté en Crète. Depuis un an l'île turbulente était en révolte et demandait son annexion à la Grèce. Celle-ci, de son côté, y envoyait des munitions et des volontaires, publiquement recrutés à Athènes. Tout faisait prévoir la rupture entre les deux Etats et probablement la guerre. Une fois l'incendie allumé qui pouvait prévoir jusqu'où il allait s'étendre? Dans ces conjonctures, l'attitude du peuple bulgare ne pouvait pas être indifférente à la Porte et, en réalité, celle-ci en était vivement préoccupée.



Avec infiniment d'habileté les chefs bulgares de Constantinople s'appliquèrent à tirer profit de ces inquiétudes de la Porte. Le rôle de Tchomakoff fut, sous ce rapport, de la plus haute importance.

Depuis l'émancipation politique de la Bulgarie on a reproché à Tchomakoff d'avoir été un grand turcophile. Turcophile, certes, il l'était si on entend par là qu'il ne souhaitait par de voir le démembrement prochain de l'empire ottoman. Il était convaincu que cette éventualité ne pouvait se produire qu'à la suite d'une victoire russe, dont le résultat le plus certain devait être — il n'en doutait point — l'absorption de la nationalité bulgare dans l'immense empire slave. Et il considérait comme une menace mortelle dirigée contre l'avenir de sa race tout ce qui pouvait donner aux Russes un prétexte pour intervenir dans les Balkans et une occasion pour s'y établir. Aussi était-il sincèrement et résolument hostile aux agitations des révolutionnaires, car du bout de leurs efforts il ne voyait, dans le cas le plus heureux, que des armées russes marchant sur Constantinople et soumettant les pays bulgares à une servitude nouvelle et — cette fois — irrémédiable.

Sans doute, Tchomakoff ne renonçait pas, loin de là, à voir la Bulgarie constituée en Etat souverain. Il prévoyait que la liquidation de la Turquie d'Europe arriverait fatalement; mais il voulait que cet événement fût ajourné jusqu'à l'époque où le peuple bulgare, restauré dans son unité, libéré du joug hellénique, ayant grandi en civilisation et en richesse, serait apte à recevoir la succession de ses maîtres et capable de la conserver. Ce long travail pacifique préparatoire des destinées politiques de la Bulgarie, ne pouvait s'accomplir selon ses vues que dans une Turquie confiante; il fallait donc rassurer la Porte sur les fins ultimes du mouvement bulgare et capter sa bienveillance. Ce fut là une des tâches principales du grand patriote.

Nous avons dit que Tchomakoff était reçu de plain-pied dans les hautes sphères politiques ottomanes. Il entretenait sans cesse les ministres de la question bulgare et, très souvent, pour mieux fixer ses idées dans leur esprit, au retour d'une visite il leur écrivait. Il s'efforçait inlassablement de leur persuader que par sa situation géographique et par le souci de sa propre conservation, la race bulgare était liée à l'avenir de la Turquie, qu'elle était un contre-poids naturel à l'hellénisme et qu'elle pouvait devenir la barrière la plus sérieuse à la poussée russe vers Constantinople. La Porte avait donc, à ses yeux, un intérêt primordial à émanciper les Bulgares du joug du Phanar, à leur donner une hiérarchie séparée et à permettre leur constitution comme nationalité dans les limites de leur extension ethnographique. Fortement organisé, uni sous la juridiction d'une Eglise indépendante, jouissant, sous les lois ottomanes, d'une plénitude de vie morale, le peuple bulgare saurait — assurait-il — résister à la fois aux menées russes et aux suggestions coupables des comités. Seul le désespoir pouvait jeter les Bulgares dans les bras de la Russie ou ceux de la révolution : or ce désespoir ne pouvait leur venir que d'un ajournement indéfini de leur question nationale ou d'un morcellement de leur unité. Indépendance, unité, ces deux termes étaient inséparables dans le programme de Tchomakoff. Aussi, malgré sa confiance dans les puissances occidentales, dont l'opposition à la Russie lui semblait un élément essentiel à l'avenir des Balkans, il combattait l'union avec Rome, la jugeant susceptible d'amener un déchirement dans la nation bulgare. Voyant les hommes d'Etat ottomans toujours enclins à favoriser un règlement de la question bulgare dans le sens catholique, il s'appliquait à dissiper chez eux ce parti-pris et leur faisait comprendre que ce n'était pas de la part de la Turquie le fait d'une politique prévoyante que de pousser une de ses nations à chercher des attaches avec des puissances étrangères, fussent-elles des amies

comme c'était alors le cas de la France. „Rendez aux Bulgares leur Eglise indépendante et leur unité, ne les faites dépendre ni des Grecs, ni des Russes, ni du pape, ni de l'Occident, mais de vous-mêmes, leur disait Tchomakoff, et vous vous ferez de ce peuple l'allié le plus fidèle“.

Telle était la thèse de Tchomakoff. Aali pacha ne l'acceptait qu'avec des réserves. Au fond, il croyait toujours que le meilleur moyen de s'assurer la fidélité du peuple bulgare c'était de le tenir aux prises avec l'hellénisme, l'encourageant toujours sans le satisfaire complètement.

Heureusement, en 1868, le sceau du grand-vizirat passa aux mains de Fuad pacha qui était dans d'autres dispositions. Fuad pacha a laissé dans l'histoire de la diplomatie européenne le renom d'un charmeur et d'un homme d'esprit; il eut, au congrès de Paris, des réparties demeurées célèbres. Mais c'était là son moindre mérite, car sa vraie gloire c'est d'avoir été un homme d'Etat profond et intègre.

Le nom de Fuad pacha est, aux yeux de la postérité, étroitement associé à celui d'Aali pacha, dont il fut le collaborateur dans l'ère libérale; mais il y avait entre ces deux hommes une différence notable. Aali était au fond un oriental frotté à la civilisation européenne; Fuad semblait un Européen acclimatisé en Orient. Cette différence était très visible dans la question bulgare: l'un prenait des détours pour l'embrouiller; l'autre cherchait sincèrement une solution. C'est ce dernier qui l'emporta—du moins pour quelque temps.

Au mois d'octobre 1868 le gouvernement communiqua au Patriarcat deux projets relatifs à la question bulgare, lui laissant la liberté d'en choisir celui qui correspondrait le mieux à ses convenances, et de le présenter à la promulgation de la Porte. Nous n'entrerons pas dans l'examen de ces projets; avec des différences touchant à l'ordre administratif, tous les deux créaient une Eglise bulgare ne dépendant du Phanar que nominalement. La question territoriale recevait une

solution conforme au vœu des Bulgares. Ceux-ci n'obtenaient pas un territoire délimité, car la Porte ne voulait pas évoquer une Bulgarie aux contours géographiques précis, mais il était dit dans les deux projets que les Bulgares pouvaient avoir leurs évêques dans tous les diocèses qui en manifesteraient le désir. C'était donc l'application la plus large du principe des nationalités sur le terrain de l'Eglise orthodoxe.

Au reçu des deux projets de la Porte le Patriarcat jeta les hauts cris. N'étant plus elle-même et depuis longtemps déjà rien d'autre qu'un instrument de l'hellénisme, asservie aux ambitions politiques de la Grèce, l'Eglise du Phanar n'en soutenait pas moins que l'idée de nationalité était incompatible avec l'essence de gouvernement religieux et que l'introduire dans le domaine spirituel serait la dissolution de l'orthodoxie, la fin de tous ses principes et de toutes ses traditions. Par une note adressée à la Porte, Grégoire VI répondit donc qu'il ne pouvait accepter aucun des deux projets, tous les deux étant contraires aussi bien à ses droits qu'à ses devoirs.

Les chefs bulgares s'empressèrent, de leur côté, de déclarer au gouvernement turc qu'ils acceptaient indifféremment l'un ou l'autre des deux projets. Par une lettre circulaire adressée aux communautés dans les provinces ils faisaient savoir à la nation bulgare que ses droits venaient d'être reconnus par l'équité de la Porte et qu'on devait prier Dieu pour le sultan. Et comme ils connaissaient la versatilité des milieux politiques ottomans et l'aisance avec laquelle dans la Turquie d'alors une chose accordée pouvait être reprise, ils constituèrent vite un synode de l'Eglise nationale où, à côté d'Hilarion, entraient des évêques d'origine bulgare ayant renié le Phanar.

Il est curieux de relever la perplexité dans laquelle ces événements jetèrent l'ambassade de Russie. „Notre si-

uation devient très délicate, mandait Ignatieff <sup>1)</sup> à Pétrograde, nous ne pouvons pas reconnaître la création d'un synode bulgare à Constantinople ni entrer en communication avec une Eglise bulgare autocéphale avant qu'elle ne soit reconnue par le Patriarcat. Autrement nous nous aliénerions non seulement le Patriarcat œcuménique, mais tous les autres patriarches d'Orient aussi bien que tous les Grecs. Si cependant nous n'acceptons point la hiérarchie bulgare, les Slaves veraient en nous des ennemis faisant cause commune avec les Grecs; de plus, les Bulgares seraient peut-être tentés de suivre les suggestions occidentales et turques en acceptant l'union avec Rome“.

Il n'y avait pour Ignatieff qu'un moyen de sortir de ce dilemme: faire reprendre les pourparlers entre les Bulgares et le Phanar en vue d'un compromis. Aali pacha, auquel il s'adressa à cette fin — Fuad pacha <sup>2)</sup> étant mort sur ces entrefaites — ne s'y montra point opposé, car le rusé homme d'Etat turc croyait que toute négociation directe entre les chefs bulgares et l'Eglise grecque ne pouvait amener en fin de compte qu'une recrudescence de haine entre les deux parties. En 1868, d'ordre de la Porte, fut constituée une nouvelle commission mixte dont faisaient partie, du côté grec, Al-Karathéodory, Photiadès bey et Zarifi; du côté bulgare: Stoïanovitch, Hadji-Ivantcho et Krâstevitch. La commission siégea sous la présidence personnelle du grand-vizir. Contrairement à ce que celui-ci en avait présumé, elle aboutit vite et complètement. „En deux séances, écrit Troubetzkoï <sup>3)</sup>, on arriva à un compromis pour les deux parties. Des 74

1) Gr. Troubetzkoï op. cit. p, 186—187, dépêche du 12 novembre 1868.

2) Fuad pacha est mort à Nice, dans l'automne de 1868. Dans son testament politique (voir I. Lewis Farley, *The decline of Turkey*, London, 1875, p 33), il donnait à ses successeurs le conseil d'isoler autant que possible les Grecs et de donner aux Bulgares une Eglise indépendante de façon qu'ils ne soient liés ni aux Russes ni au Vatican. C'était exactement la thèse de Tchomakoff.

3) Gr. Troubetzkoï, op. cit., p. 193.



diocèses du Patriarcat 37 grecs et 4 serbes lui étaient réservés. Huit diocèses mixtes devaient être partagés entre les deux Eglises. La nouvelle Eglise bulgare était composée de 25 diocèses\*.

Le succès de cette commission s'explique par le fait qu'elle n'était composée, d'un côté comme de l'autre, que d'hommes dévoués à la politique russe. Le compromis était établi sur la base du principe des nationalités : il était donc favorable aux Bulgares. En effet, outre la Bulgarie danubienne et une grande partie de la Thrace, l'Eglise bulgare obtenait toute la Macédoine à l'ouest du Vardar et la plupart des diocèses à l'est de ce fleuve.

Il était à prévoir — là-dessus Aali pacha ne se trompa point — que le Patriarcat n'accepterait pas de telles conditions. En effet, aussilôt connu, l'accord provoqua au Phanar une indignation extrême. On cria publiquement à la trahison. Et les membres grecs de la commission furent incontinent désavoués.

Cette rupture fut agréable au grand-vizir. Toutefois il était trop avisé pour ne pas se rendre compte des inconvénients d'une temporisation indéfinie dans la question bulgare. Sans doute, la situation en Orient marquait une accalmie. Grâce à l'intervention des puissances la Crète était pacifiée. La mort du prince Michel, assassiné dans des conditions obscures, avait mis fin aux grands projets serbes. La Roumanie se tenait tranquille sous son nouveau souverain. Donc, point de danger immédiat du côté des Etats balkaniques. Mais la situation en Bulgarie n'en restait par moins inquiétante. Les rapports des gouverneurs y signalaient une fermentation croissante. Las de chercher un appui à l'étranger, les révolutionnaires bulgares avaient transporté leur activité dans le pays même. Le moine Levski, partout présent, insaisissable, organisait une vaste conspiration. Différer plus longtemps un règlement de la question bulgare c'était, de toute évidence, pousser les esprits au désespoir, précipiter la révolution.

Aali pacha se décida donc à accorder une satisfaction aux Bulgares. Le 11 mars 1870 — sans que les hommes les mieux informés s'y attendissent — il fit promulguer un firman impérial instituant une Eglise nationale bulgare à laquelle était donné le nom d'Exarchat. La nouvelle Eglise ne dépendait du Phanar que d'une façon nominale; en cela Aali pacha s'était conformé aux projets antérieurs de la Porte. La grande innovation du firman c'était la façon dont il avait résolu le problème territorial. Le grand-vizir avait appliqué le principe des nationalités, mais en le mitigeant. Des vingt-cinq diocèses qui, d'après l'accord établi par la commission mixte, devaient former la juridiction de l'Eglise bulgare, il n'attribua à l'Exarchat que quinze, ceux de Roustchouk, Silistra, Schoumen, Tirnovo, Sofia, Vratza, Lovetsch, Vidine, Nisch, Pirot, Kustendil, Samokov, Vélès, Philippople et Sliven.

Si on reporte ces noms sur la carte on voit que le territoire de l'Exarchat comprenait: 1<sup>o</sup> la Bulgarie danubienne allant, à l'est, jusqu'aux bouches du Danube, c'est-à-dire comprenant toute la Dobroudja, et, à l'ouest, la vallée de la Morava avec les villes de Nisch, Pirot et Leskovetz que le congrès de Berlin devait, huit ans plus tard, donner à la Serbie; 2<sup>o</sup> la partie de la Thrace qui en 1878 forma la province autonome appelée Roumélie Orientale et qui en 1885 s'unit à la principauté bulgare; 3<sup>o</sup> la portion de la Macédoine centrale qui s'étend autour de la ville de Vélès.

Ce territoire était, évidemment, plus étendu que celui qu'en 1867 le patriarche offrait aux Bulgares; mais il restait bien en deçà de ce que pouvait leur donner une application complète du principe des nationalités: huit diocèses macédoniens, dont les membres grecs des commissions mixtes de 1865 et 1869 avaient expressément reconnu le caractère bulgare, restaient en dehors de l'Exarchat.

Si les limites ainsi tracées de l'Exarchat devaient rester fixes, la déception aurait été grande parmi les Bulgares,

mais le firman impérial laissait une porte ouverte sur l'avenir: un alinéa de l'article X<sup>1)</sup> de ce document disposait que tout diocèse où un plébiscite dûment fait constaterait la présence d'une majorité bulgare de deux tiers pouvait passer sous la juridiction de l'Eglise bulgare et en recevoir un évêque.

Sûrs de posséder cette majorité dans tous les diocèses réclamés par eux, les Bulgares acceptèrent volontiers cette solution. Ils n'y voyaient qu'une formalité, ennuyeuse sans doute, mais ne comportant en somme qu'un préjudice passager. Oubliant, dans la joie du triomphe, les habitudes invétérées de la Porte — son génie temporisateur, sa duplicité — ils s'imaginèrent que l'unité bulgare était virtuellement chose acquise puisqu'un texte officiel en fournissait les moyens légitimes.

C'est ainsi qu'on doit s'expliquer l'esprit confiant dans lequel les chefs bulgares accueillirent le firman du 11 mars. Or rien n'était moins fondé que cette confiance. En introduisant dans les affaires de l'Eglise le plébiscite, idée absolument contraire à la mentalité turque de l'époque, Aali pacha n'avait en vue que la possibilité de prolonger la querelle des Bulgares et des Grecs, de tenir ces deux races suspendues à ses décisions et de pouvoir tirer de son rôle d'arbitre tous les avantages dont l'avenir pouvait lui offrir l'occasion. Le plébiscite, c'est la Porte qui devait l'ordonner, c'est elle qui devait en consacrer les résultats, c'est elle qui devait lui donner une sanction: tout restait donc entre ses

---

<sup>1)</sup> Voici le texte exact de cet alinéa si souvent invoqué par les Bulgares:

„Si la totalité ou les deux tiers au moins des habitants de rite orthodoxe des localités autres que celles énumérées et énoncées ci-dessus veulent se soumettre à l'Exarchat bulgare pour leurs affaires spirituelles, et si cela est constaté et établi, ils y seront autorisés; mais cela n'aura lieu qu'à la demande et sur l'accord de la totalité ou tout au moins des deux tiers des habitants. Ceux qui, par ce moyen, chercheraient à jeter le trouble et la division parmi les populations seront poursuivis et punis par la loi“.

maines — et l'alinéa susmentionné de l'article X n'avait pas d'autre but.

Comme il était à prévoir, la promulgation du firman impérial causa aux Grecs une douleur immense. La consternation régnait au Phanar. Grégoire VI, souffrant depuis quelque temps et alité, en était à tel point accablé qu'on craignait pour lui un dénouement fatal. Il s'était isolé et dans son désespoir ne voulait voir personne. Avec mille peines, le premier drogman de l'ambassade russe, Onou, réussit à s'introduire auprès de lui. „Sans avoir la force de causer d'affaires, écrit Troubetzkoï<sup>1)</sup>, le patriarche lui dit seulement qu'il préférerait mourir que de laisser porter atteinte aux droits sacrés de l'Eglise“.

Le Phanar resta pendant près d'un mois comme étourdi du coup qui venait de lui être porté. Enfin, le 5 avril le Saint-Synode grec adressa à la Porte une protestation en règle dont l'argument principal était que le gouvernement n'avait pas le droit de s'immiscer dans les affaires religieuses et encore moins de créer, de son autorité, une Eglise nouvelle. A ce sujet, entre Aali pacha et la patriarche s'engagea une polémique prolongée, courtoise de la part du Turc, plus passionnée du côté du phanariote, et qui naturellement ne pouvait conduire à rien. Aussi le grand-vizir y mit terme et ne répondit plus aux écrits du Patriarcat que par un silence significatif.

Pendant que le Phanar invoquait devant la Porte l'indépendance du spirituel et l'autorité des conciles et de la tradition — tout cela pour empêcher qu'un peuple chrétien eût des évêques de sa langue et une Eglise lui appartenant — les Bulgares organisaient activement leur hiérarchie. Ils avaient déjà, depuis 1868, un synode, c'est-à-dire un conseil composé d'évêques; ils y ajoutèrent un conseil mixte, où à côté des membres religieux furent appelés à siéger des représentants laïques de la nation.

---

1) Gr. Troubetzkoï, op. cit. p. 388.

Toutes ces institutions étaient, à la vérité, provisoires ; car pour arriver à l'établissement définitif de la nouvelle Eglise, il restait encore à accomplir toutes sortes d'actes préparatoires. Mais la chose principale pour les Bulgares était de donner le plus tôt possible au firman impérial un commencement de réalisation et de prendre place parmi la nations reconnues de l'empire.

## II

Relevons, avant d'aller plus loin, l'analogie frappante entre les phases successives dans la lutte des Bulgares pour une Eglise nationale et les étapes de leur unité politique. En 1878 est créée une principauté bulgare comprenant les régions au nord du Balkan ; à cette principauté s'unit en 1885 la partie de la Thrace que le congrès de Berlin avait organisée en province autonome, sous le nom de Roumélie Orientale ; la Macédoine restait à délivrer. D'autre part : en 1867 le patriarche Grégoire proposait aux Bulgares de leur accorder une Eglise nationale avec un territoire resserré entre le Danube et le Balkan ; en 1870 le firman impérial instituait l'Exarchat et étendait sa juridiction sur la Bulgarie danubienne et dans la Thrace ; la Macédoine ne devait revenir aux Bulgares que par voie de plébiscite.

En morcelant, en 1878, la Bulgarie unie créée par le traité de San-Stefano, le congrès de Berlin devait susciter la question macédonienne sous une forme politique ; huit ans auparavant Aali pacha soulevait la question macédonienne sous les apparences d'une compétition d'Eglise.

Ce qui va suivre maintenant n'est plus que le récit du duel entre les Grecs et les Bulgares pour la possession de la Macédoine. Dans ce duel l'influence russe interviendra activement, mais pas dans le sens que l'on suppose : c'est aux Bulgares qu'elle voudra imposer des sacrifices. Ici une nouvelle analogie demande à être mise en évidence. Depuis



1897 jusqu'en 1915 la Russie ne cessera de demander aux Bulgares de consentir à partager la Macédoine avec les Serbes afin de faciliter le rétablissement de l'harmonie dans le slavisme; c'est au nom de l'harmonie dans le monde orthodoxe que nous la voyons, en 1870 et dans les années suivantes demander aux Bulgares de renoncer aux diocèses macédoniens ou tout au moins de les partager avec les Grecs.

La promulgation du firman instituant l'Exarchat fut une surprise pour l'ambassadeur russe. C'était aussi une défaite pour sa politique puisque c'est l'accord direct entre les Grecs et les Bulgares qu'il avait préconisé et non pas une solution qui rendait la Porte arbitre entre ces deux races chrétiennes. Toutefois il ne voulait pas passer pour vaincu. „Au lieu d'avouer la partie perdue, écrit Troubetzkoï<sup>1)</sup>, le général Ignatieff crut plus habile de reconnaître le fait accompli et de ne point laisser paraître son mécontentement“.

Que nous sommes loin de la légende qui montre en Ignatieff le créateur de l'Exarchat! Du moins, il est vrai que ce diplomate s'intéressait à la question bulgare; le gouvernement russe par contre n'y voyait qu'un sujet d'ennui. Citons de nouveau Troubetzkoï: „L'importance du différend gréco-bulgare au point de vue politique et la vraie portée du firman, écrit-il, échappaient encore au jugement du cabinet de Saint-Pétersbourg“. En effet, en réponse à une dépêche lui annonçant la promulgation du firman de l'Exarchat, Gortchakoff télégraphiait au comte Ignatieff: „Un ajustement de cette malencontreuse question et qui ne briserait pas les liens de la communauté bulgare avec le Patriarcat œcuménique serait un grand débarras auquel vous auriez droit de réclamer la plus large part“<sup>1)</sup>.

Voilà tout. Les Grecs sur le moment, les Serbes beaucoup plus tard, s'efforceront de répandre, pour les besoins de leurs thèses, la version suivant laquelle la diplomatie

---

<sup>1)</sup> Gr. Troubetzkoï, op. cit., p. 397.

russe, Gortchakoff et Ignatieff en tête, aurait travaillé, pour des raisons politiques, à étendre l'autorité de l'Exarchat sur des régions non peuplées de Bulgares. Nous avons vu le détachement transcendant avec lequel Gorthacoff parlait de l'Exarchat : nous allons voir maintenant si Ignatieff voulait étendre ou rétrécir le domaine de l'Eglise bulgare.

Les traits dominants dans le caractère d'Ignatieff étaient l'opportunisme et la ténacité. Le coup de théâtre inattendu que fut pour lui le firman de l'Exarchat ne le décontenança qu'un instant. L'effet de la surprise passé, il revint, plus vigoureusement encore, à sa politique de médiation entre le Phanar et les Bulgares. Il y revint sans passion ni parti-pris, ne cherchant simplement qu'une transaction, sans se préoccuper de savoir aux dépens de laquelle des deux parties cette transaction allait se faire. Il tâta d'abord le Phanar. Le patriarche, tout à sa première émotion, paraissait intransigeant ; mais des cercles qui l'entouraient Ignatieff reçut l'impression que tout espoir d'une réconciliation entre les Bulgares et les Grecs n'était pas perdu. Dans le fait, le Phanar était disposé à reconnaître l'Eglise bulgare à condition que celle-ci renoncerait aux diocèses de la Macédoine.

Cette conviction, une fois acquise, Ignatieff se retourna vers les chefs bulgares. Mais la tâche qui l'attendait de ce côté-ci était bien plus difficile.

Les chefs bulgares n'étaient pas unanimes comme au temps des premières luttes. Avec les succès étaient venues les divergences de vues. Deux partis s'étaient formés qui se disputaient la direction de la politique bulgare : les modérés, ou comme on les appelait, non à cause de leur âge, mais en raison de leur tempérament, les vieux, et les avancés ou les jeunes qu'on appelait encore les rouges.

Trois motifs déterminaient la règle de conduite du parti modéré : la peur du schisme dont le Patriarcat menaçait les Bulgares en cas de rupture définitive ; l'angoisse

d'exposer le peuple bulgare, par une attitude intransigeante, au ressentiment de la Russie ; la répugnance de mêler trop la Porte aux affaires de la chrétienté. Aussi, sans rien abandonner du programme national, ce parti préconisait une tactique conciliante, procédant par étapes, en un mot une politique opportuniste.

Les jeunes ou les rouges s'inspiraient de considérations directement opposées. Loin de redouter une rupture avec le Patriarcat grec, ils la recherchaient, car une séparation complète des deux races ne pouvait, à leur avis, que favoriser le développement de la conscience bulgare. La colère de la Russie les inquiétait tout aussi peu ; dans le fait ils souhaitaient que le mécontentement russe se manifestât avec éclat de façon à rendre visible aux yeux de la Porte et des puissances occidentales le refus des Bulgares de se soumettre à l'influence de Pétrograde. Enfin, non seulement ils ne trouvaient rien de répréhensible ni d'inquiétant dans le fait de rechercher l'immixtion du gouvernement turc, mais cette immixtion leur paraissait la seule issue possible, puisqu'elle était susceptible de résoudre par des moyens politiques une question essentiellement politique comme celle qui, sous le couvert de la religion, mettait aux prises les Grecs et les Bulgares.

La direction du parti modéré se trouvait aux mains des évêques et de quelques laïques ayant reçu une instruction de théologiens comme Bourmoff et Balabanoff. Cela explique bien ses tendances générales. On doit y chercher aussi la raison de la préoccupation qu'auront plus tard les modérés à ne pas s'éloigner, dans l'organisation de la hiérarchie bulgare, des traditions de l'Eglise grecque.

C'est le docteur Tchomakoff qui était le chef des jeunes. Il avait pour organe la *Makédonia* (la Macédoine) que rédigeait, avec infiniment de verve, d'ardeur et de sens politique, le glorieux poète Slaveïkoff. Le nom de ce journal en résume tout le programme : la Macédoine entière

dans une Bulgarie intégrale. C'était le programme de tout le parti.

Le général Ignatieff se rendait bien compte des difficultés qu'il rencontrerait auprès des Bulgares. Aussi attendait-il que le temps lui vînt en aide, lorsque se produisit un fait qui précipita son jeu.

Le conseil mixte que les Bulgares avaient constitué au lendemain de la promulgation du firman impérial fut chargé officiellement d'élaborer un règlement pour la nouvelle Eglise. Mais ayant reçu son mandat de la Porte et non pas de la nation, il ne se jugea pas autorisé à édicter le statut de l'Exarchat, car un acte de si haute importance ne devait, selon ses idées, avoir de la validité que s'il tirait son origine du libre consentement de toutes les communautés bulgares. Il se borna donc à préparer un projet d'organisation et décida de le soumettre à un congrès national qu'il convoqua pour le mois de janvier 1871.

Ici, une grave difficulté apparut. De tous les diocèses de la Macédoine seul celui de Vélès figurait dans le firman de l'Exarchat. Les autres ne devaient en faire partie qu'après un plébiscite.

Allait-on réunir le congrès sans y appeler les délégués de la Macédoine? Cela aurait été le désaveu de toute l'histoire bulgare. Mais violer le firman dans une de ses dispositions les plus essentielles n'aurait-il pas été un danger tout aussi grand puisque la Porte pouvait s'en autoriser pour remettre tout en question? Dans cette cruelle perplexité on jugea bon de consulter le grand-vizir. Comme on pouvait s'y attendre, la réponse fut négative: l'ordre du gouvernement était de ne pas adresser de convocation aux diocèses de la Macédoine. Le conseil mixte ne pouvait faire autrement que de s'y soumettre; mais certains de ses membres écrivirent aux diocèses contestés des lettres privées par lesquelles ils les engageaient à envoyer quand même des délégués.

Les délégués de la Macédoine furent élus et dépêchés à Constantinople avec tant de hâte qu'ils y furent les premiers arrivés. Et lorsque le congrès commença ses réunions préparatoires, ils se présentèrent avec les autres mandataires de la nation bulgare et demandèrent à y siéger.

Nous touchons maintenant à la grande minute psychologique du mouvement bulgare. Du tournant qu'on va prendre résultera pour les Bulgares une direction engageant pour une longue période l'avenir. Vont-ils sacrifier la Macédoine par peur du schisme et par obéissance à la Russie? Ou bien les verrons-nous, en vue de conserver la Macédoine à la mère-patrie, braver à la fois les foudres de l'Eglise et le courroux de l'immense empire? 'Cruel instant que celui où un peuple doit se demander où est son devoir...

L'arrivée des délégués macédoniens à Constantinople faisait surgir sur le chemin de la politique d'Ignatieff un grand obstacle imprévu. Quelle chance lui resterait-il d'obtenir plus tard une renonciation des Bulgares à la Macédoine, si les représentants de celle-ci, admis au congrès, allaient participer à la première manifestation officielle de la résurrection bulgare? L'unité scellée de cette façon solennelle, pouvait-elle être rompue de nouveau pour des raisons d'opportunisme? Le patriotisme farouche des Bulgares, l'instinct mystérieux et profond qui lie les uns aux autres toutes les parties de cette race rendaient une telle hypothèse bien peu probable. Il fallait donc, à tout prix et au plus vite, empêcher les délégués macédoniens de siéger au congrès.

L'intention première d'Ignatieff avait été, au lendemain de l'apparition du firman de l'Exarchat, de demander aux Bulgares de renoncer au plébiscite prévu pour les diocèses macédoniens. Il crut plus prudent maintenant de ne pas soulever cette question sous une forme brutale. Courant au plus pressé il n'exigeait plus des Bulgares qu'une seule preuve de bonne volonté: la non admission au congrès des délégués macédoniens. Ce n'était pas là, ex-



pliquait-il, renoncer à la Macédoine; c'était donner à la Russie, protectrice naturelle des orthodoxes, le temps d'exercer sa médiation.

La pression d'Ignatieff était aussi souple que vigoureuse. Reprenant son argument connu sur la nécessité de procéder par étapes et de ne pousser plus avant qu'après avoir consolidé les résultats acquis, il faisait entrevoir aux Bulgares les plus magnifiques perspectives d'avenir au cas où ils suivraient les conseils russes, puis, sur un ton ouvertement menaçant il les prévenait qu'ils perdraient à jamais la protection du tzar si, bravant sa volonté, ils allaient provoquer une déchirure dans le monde orthodoxe. Il y avait dans ces paroles de quoi impressionner les plus courageux. Rompre en visière à la Russie, c'était non seulement s'exposer à ses représailles momentanées, ce qui restait grave aussi, mais, de plus, compromettre les plus chers espoirs de la nation, attenter à sa foi séculaire.

Il faut dire que la Russie exerçait dans les pays bulgares, sur la grande masse comme sur beaucoup d'esprits de l'élite, un prestige dont on voit peu d'exemples dans l'histoire. Depuis plusieurs siècles — depuis Ivan le Terrible déjà — l'âme du peuple bulgare s'élançait d'un élan obscur et mystique et comme dans une espèce de divination historique, vers ce lointain, prestigieux et miséricordieux peuple russe qui, resté seul debout dans la ruine générale du monde slave et orthodoxe, semblait prédestiné à libérer du joug de l'infidèle ses frères de race et de religion. Les guerres successives qui, à plus d'une reprise, avaient fait passer le Danube aux armées russes et qui, aux yeux éblouis des Bulgares, avaient marqué, d'un rythme accéléré, les étapes de la décadence ottomane, n'avaient fait que surexciter les espoirs anciens. L'idée que le tzar allait bientôt tirer l'épée pour affranchir la Bulgarie était devenue un article de foi. N'est-ce pas lui qui avait sauvé les Valaques et les Moldaves, rétabli la

Grèce et donné le jour à la Serbie ? C'était le tour de la Bulgarie à présent et la chose n'allait pas tarder ; on fixait même la date : 1876, ce chiffre signifiant, d'après une interprétation cabalistique : „la Turquie périra“. On citait avec extase les prophéties de Martin Zadek, auteur d'un galimatias dans la style de l'Apocalypse, dont le sens isotérique annonçait la chute de Constantinople. La confiance que les Russes apparaîtraient bientôt sur le Danube était si profonde que lorsque quelque étudiant rentrait de Moscou ou d'Odesa on s'empressait de lui demander en chœur : „Partent-ils ? Les as-tu vus ?“ Les réponses avaient beau être négatives, elles n'entamaient pas la ferveur générale. Ne savait-on pas que les mouvements russes avaient toujours été mystérieux et que Gortchakoff gardait jalousement le secret de ses desseins ?

Sans être aussi naïve que celle des lecteurs de Martin Zadek, la foi que beaucoup de Bulgares cultivés nourrissaient dans l'intervention future de la Russie n'était ni moins ferme ni moins chaleureuse. Aussi peut-on imaginer la prise que devait avoir sur eux un ambassadeur russe. „Lorsque quelqu'un de nous, raconte un contemporain, était admis à l'honneur de voir de près Ignatieff, il lui semblait que les cieux s'entr'ouvraient et que Dieu allait lui parler“.

La propagande de l'ambassadeur russe laissa, à cause de tout cela, un grand trouble dans l'esprit des Bulgares modérés, mais n'entraîna pas leur adhésion. Ceux-ci étaient anxieux de trouver un moyen de satisfaire la Russie, d'éviter sa colère tout au moins ; toutefois, renvoyer les délégués de la Macédoine était un reniement devant lequel leur opportunisme reculait avec épouvante.

Dans le camp des jeunes les menaces du général Ignatieff ne produisaient, il est à peine besoin de le dire, aucun effet. Ce qu'on y appréhendait, par contre, c'était l'attitude de la Porte. Si on admettait les délégués macédoniens au congrès n'allait-elle pas réagir contre cette infraction

à ses ordres? Une surprise était d'autant plus à craindre que depuis la défaite de la France et la chute de Napoléon III le grand-vizir, ne trouvant plus à l'Occident un appui suffisant pour sa politique, était contraint de composer avec la Russie et son ambassadeur. Toutefois, malgré l'incertitude où l'on était au sujet des dispositions de la Porte, la décision des jeunes était d'admettre à tout prix les délégués macédoniens au congrès. Là-dessus Tchomakoff était intraitable. Rien ne pouvait justifier à ses yeux le moindre sacrifice fait aux dépens de la Macédoine. „Sans la Macédoine, professait-il, la Bulgarie resterait non seulement mutilée au point de vue national, mais politiquement non viable. La Bulgarie ne sera assurée de son indépendance qu'en touchant à la mer libre; or c'est par la Macédoine qu'elle peut y arriver“. Personnellement Tchomakoff ne croyait pas qu'en appelant les délégués de la Macédoine au congrès on s'exposerait à quelque mesure répressive de la part du gouvernement; mais, si une telle mesure venait à se produire, elle lui paraissait moins dangereuse pour l'avenir que le renvoi des mandataires macédoniens.

C'est dans la réunion préparatoire du 24 février 1871 que fut discutée la question des délégués macédoniens. Les débats semblent avoir été quelque peu confus, mais empreints de beaucoup de gravité. La peur de violer le firman, aggravée de la menace russe, oppressait visiblement une partie de l'assemblée. Mais d'un autre côté, comment jeter à la face de la Macédoine l'injure de chasser ses délégués? Comment exclure, à l'heure du triomphe, les précurseurs et les premiers artisans de l'œuvre nationale? Le dilemme était angoissant et la responsabilité à prendre dans un sens ou dans l'autre, à cette heure solennelle, était si lourde, qu'il y eut dans l'assemblée un recueillement prolongé que personne ne voulait rompre. Cependant les délégués macédoniens attendaient au dehors; quelques-uns d'entre eux

avaient même pénétré tout simplement dans la salle des délibérations et y avaient pris place à côté des autres représentants des terres bulgares. Une décision était donc urgente, sans quoi tout le congrès tournait au désordre.

Ce fut un homme obscur du parti modéré qui commença le débat en demandant si le conseil mixte avait adressé des lettres de convocation aux diocèses non mentionnés dans le firman de l'Exarchat. L'interpellateur ne laissait pas voir dans quel sens il penchait quant à lui-même, mais dans le fait même de sa question on vit une tendance hostile à l'admission des délégués macédoniens, et dès ses premiers mots, il y eut des protestations passionnées. Christo Tâptchilechta, un grand banquier de la Thrace établi à Constantinople et qui avait mis au service de la cause nationale une fortune énorme pour l'époque, observa vivement que le congrès ne faisait pas de distinction entre les pays bulgares et que les représentants de la Macédoine devaient siéger au même titre que ceux des autres parties de la Bulgarie. D'autres délégués intervinrent dans le même sens, sans que quelqu'un eût soutenu la thèse contraire, mais comme on sentait dans certains esprits une hésitation à base de peur, une réserve timide et cachée, mais persistante, le débat s'échauffait malgré l'absence de contradicteurs.

C'est alors que les Macédoniens eux-mêmes prirent la parole. Le premier parla un vieillard de Ressen, Dédo-Véliu, chef de la corporation des jardiniers macédoniens à Constantinople. C'était un homme illettré, mais de grand sens. Il avait pris part au mouvement national dès le commencement des luttes et tout le monde le connaissait de réputation ou pour l'avoir eu à ses côtés dans les grands moments. Dédo-Véliu exprima son étonnement que l'admission des délégués macédoniens fût devenue un sujet de discussion. Le plébiscite ne faisait-il pas partie des dispositions du firman de l'Exarchat? Or si ce plébiscite n'était pas encore fait, qui pouvait mettre en doute ses résultats?

„Dans les diocèses de Monastir et d'Ochrida, déclara-t-il, les Bulgares constituent non seulement les deux tiers, mais la presque totalité de la population orthodoxe“. La figure populaire de Dédo-Véliu, son pittoresque dialecte macédonien, sa bonhomie, provoquèrent de vifs applaudissements.

Plus grand encore fut l'effet produit par les interventions de Mgr Panarète. Nous avons parlé de Panarète à propos du cercle des anciens élèves de Caïris dont il fit partie en même temps que son frère le docteur Michaïkoff. Il était originaire du village de Pâtelé, arrondissement de Florina. Il avait fait toutes ses études en grec et avait occupé de grandes charges dans l'Eglise du Phanar; mais le sentiment de sa nationalité était resté toujours vivant dans son âme. En 1864, dans une séance du concile réuni par l'Eglise du Phanar, il avait proclamé à la face du patriarche et des hauts prélats grecs les droits imprescriptibles de la nation bulgare. Depuis cette manifestation il jouissait d'un très grand prestige parmi ses compatriotes. En parlant des jeunes, Troubetzkoï fait cette remarque: „Leur favori était l'évêque Panarète“. Ce patriote macédonien était, en effet, le bras droit de Tchomakoff.

Panarète ne fit que reprendre les arguments connus, les seuls qu'on pouvait invoquer: les délégués de la Macédoine voulaient être admis au congrès parce qu'ils représentaient une province bulgare; le firman ne s'y opposait pas puisqu'il prévoyait le plébiscite; ce plébiscite, le peuple de Macédoine en avait d'avance proclamé les résultats. Panarète parlait sans apprêt, d'une parole simple et nue, mais forte par la sincérité et la conviction. Il remua profondément l'assemblée.

L'émotion fut à son comble lorsque parla Todor Kousseff, délégué du diocèse de Monastir.

Todor Kousseff, connu depuis sous le nom de Méthodii qu'il prit quelques années plus tard en entrant dans



les ordres, était un ancien ouvrier tailleur destiné à parcourir dans l'avenir une carrière surprenante. Agitateur à Prilep, puis conspirant en Thrace avec les révolutionnaires, il sera à Constantinople lorsque s'ouvrira, en 1876, la crise d'Orient et il ira frapper aux portes des ambassades pour qu'elles n'oublient pas la Macédoine. C'est lui qui, après le congrès de Berlin, organisera l'instruction publique bulgare en Turquie. La politique de la Bulgarie l'entraînera pour quelque temps dans son courant; il sera tour à tour l'adversaire et l'ami de Stambouloff. Puis, on le verra, à l'âge de cinquante ans, s'asseoir sur les bancs d'un séminaire à Kiev et se plonger dans la théologie. Ecrivain, il agitera, dans un style de visionnaire, les plus hauts problèmes de morale et de métaphysique. Nommé archevêque de Stara Zagora, il secouera la torpeur de l'Eglise bulgare et ouvrira au clergé des perspectives sociales.

A l'époque dont nous parlons il n'était qu'un autodidacte dévoré de la fièvre de savoir. Mais il frappait déjà ses contemporains par un singulier mélange d'ardeur mystique et de raison lumineuse. Du reste, il n'était pas encore très connu. On savait de lui seulement qu'il était né à Prilep, que sa vocation s'était révélée au contact du célèbre Djinite et que, depuis son arrivée à Constantinople, il était l'hôte assidu du docteur Tchomakoff. Mais lorsqu'il prit la parole on sentit tout de suite que c'était un homme d'une valeur peu commune.

Méthodîï esquissa toute l'histoire du mouvement national en Macédoine, dit les combats livrés à l'hellénisme, combats si âpres et glorieux qu'aucun autre pays bulgare n'en pouvait montrer de pareils, puis, se tournant vers les délégués, il leur demanda: „De quel droit vous refuseriez de nous admettre ici? Ne sommes-nous pas des Bulgares autant que vous? Un firman a été publié pour la création d'une Eglise bulgare. Ce firman, nous le revendiquons pour nous;

---

1) Gr. Troubetzkoï, op. cit., p 408.

cette Eglise, nous voulons en être. Qui pourrait s'y opposer?"<sup>1)</sup> Méthodii est encore aujourd'hui, à l'âge de plus de 80 ans, un orateur émouvant; en 1871 il avait une éloquence d'une fougue extraordinaire. Il troubla profondément l'assemblée et un instant la domina. Mais il ne put, naturellement, dissiper toutes les appréhensions: les esprits timides continuaient à se demander si la Porte n'allait pas sévir vu qu'on irait à l'encontre de son firman. C'est alors que se produisit, emportant tout, l'intervention de Gavril Krâstevitch.

Krâstevitch était, comme nous l'avons déjà dit, originaire de Kotel. Il avait été, ensemble avec Rakovski, placé par le prince Bogoridi au collège de Kourou-Tchechmé. Krâstevitch était tout l'opposé de Rakovski; autant l'un était fantaisiste et aventureux, autant l'autre était méthodique et respectueux de toute autorité. Envoyé par son protecteur à Paris, Krâstevitch s'inscrivit à la faculté des lettres où il fit de très solides études. A son retour de France, il entra au service de la Porte. Il s'y distingua rapidement et commença une belle carrière. Pendant quelques années il fut le lieutenant du prince Bogoridi dans le gouvernement de l'île de Samos. Puis il revint à Constantinople et y occupa de très hautes charges. Entre-temps il avait publié avec des matériaux recueillis dans la Bibliothèque Nationale à Paris, l'introduction à une histoire du peuple bulgare, ouvrage d'une belle tenue littéraire où il lançait, le premier, la théorie qui fait descendre les Bulgares des Huns d'Attila. Mêlé dès le début au mouvement national, il avait pris part à toutes les commissions bulgaro-

<sup>1)</sup> Nous citons ce passage d'après le récit des contemporains. Dans les protocoles du congrès (publiés à Sofia en 1911) le discours de Méthodii est résumé ainsi: „Que pouvions-nous faire d'autre sinon de revendiquer le firman impérial pour nous? Nous avons envoyé nos requêtes et présenté nos demandes aux autorités locales. Le gouvernement nous a laissés libres (de venir ici). Est-il possible, est-il nécessaire qu'un nouveau firman soit publié pour (les Macédoniens) puisque nous avons démontré de toutes les façons que nous sommes des Bulgares et que nous voulons faire partie de l'Exarchat bulgare?"

grecques, où ses grandes connaissances en matière de théologie et d'histoire de l'Eglise le servaient autant que son tact inné et sa courtoisie.

Par la tournure de son esprit et son caractère conciliant Krâstevitch appartenait au parti modéré. Il avait avec ce parti encore ceci de commun que toutes ses sympathies étaient pour la Russie. Quoique très loyal vis-à-vis de la Turquie, il garda ses sentiments russophiles à travers toutes les vicissitudes de la politique et c'est à la recommandation de la Russie qu'il devra en 1884 le poste de gouverneur général de la Roumélie Orientale. Ajoutons encore qu'il était très pieux et avait une telle peur des foudres de l'Eglise que lorsque le Patriarcat déclarera les Bulgares schismatiques, il s'enfermera, l'âme déchirée, dans le recueillement.

On pouvait croire à juste titre que Krâstevitch serait contraire à l'admission des délégués macédoniens. Sa situation officielle, ses relations avec Ignatieff, les scrupules religieux dont on le savait assailli, tout le portait à s'opposer à une manifestation que la Porte avait déconseillée et que la Russie et le Phanar ne pouvaient accueillir que comme une provocation. Pourtant, toutes ces considérations ne purent prévaloir contre le sentiment profond que, historien et patriote, il avait de l'unité bulgare. Dire: allez-vous-en! aux délégués de la Macédoine venus pour communier, à cet instant solennel, avec le reste de la Bulgarie, leur tenir fermée la porte de l'avenir à laquelle, tout illuminés des luttes menées en commun, ils frappaient, on ne pouvait demander cela ni à sa timidité connue, ni à sa déférence envers les hauts pouvoirs, ni à sa peur de l'enfer.

C'est au milieu d'une attention extrême que Krâstevitch prit la parole. On savait sa grande situation à la Porte et tous ceux que tourmentait la peur de provoquer la colère du gouvernement étaient suspendus à ses lèvres.

Krâstevitch commença, comme Méthodiï, par l'histoire de la question bulgare et des diverses tentatives de

compromis avec le Patriarcat, puis, après avoir rappelé qu'en effet le grand-vizir n'avait pas permis qu'on convoquât des délégués de la Macédoine, mais que celle-ci en avait envoyé quand même, parce qu'elle est un pays bulgare autant que les autres parties de la Bulgarie, il conclut pour l'admission :

„Comment ne pas les admettre, dit-il (nous citons d'après les protocoles officiels), maintenant qu'ils sont venus ? Faut-il les chasser ? Non (une grande partie des délégués applaudissent). Le peuple nous louera. Ce sont des Bulgares, voilà pourquoi il faut les admettre. Leur venue elle même prouve qu'ils sont des Bulgares. Si quelqu'un dit que ce ne sont pas des Bulgares, nous dirons, nous : les voici, ils sont là. Demain le gouvernement le saura : nous lui dirons que leur présence ici est la preuve vivante que ce sont des Bulgares. J'en parlerai moi-même à Aali pacha si c'est nécessaire. Admettons-les par conséquent à siéger parmi nous (Tout le congrès applaudit ; on entend des cris : bravo. Tous expriment des remerciements à M. Krâstevitch)“.

Après cette déclaration qui rassura tout le monde sur l'attitude de la Porte et de ce fait écarta la principale objection (la seule avouée, puisque des conseils d'Ignatieff on ne pouvait pas faire état publiquement), personne ne demanda la parole. Alors le docteur Tchomakoff, qui s'était réservé pour intervenir au cas où le débat menacerait de prendre une tournure défavorable, proposa qu'on invite solennellement les délégués macédoniens à prendre leurs places : l'unité bulgare revêtait ainsi une expression légale et marquait sa première victoire.

Depuis que le firman de l'Exarchat avait été promulgué, le patriarche n'avait cessé de protester auprès de la Porte. Mais à toutes ses démarches le gouvernement turc ne répondait que par cette inertie courtoise où il est passé maître. Enfin, malade et désespéré, Grégoire VI put au mois de juin 1871 faire accepter sa démission et se retira dans l'oubli.

Il fut remplacé, sur le trône de l'Eglise œcuménique, par Anthyme VI qui avait déjà revêtu à deux reprises la suprême dignité. Le nouveau patriarche était un vieillard de quatre-vingts ans, sourd et fort cassé, mais d'un esprit et d'une volonté non entamées. Il avait une grande réputation d'habileté, aussi son élection avait donné de l'espoir à tous ceux qui souhaitaient sincèrement une entente entre les Grecs et les Bulgares. Le général Ignatieff s'en félicitait tout particulièrement puisque Anthyme VI passait, depuis la guerre de Crimée déjà, pour un ami de la Russie.

Le nouveau patriarche arrivait avec un programme de conciliation; c'est par un acte d'opportunisme que commença effectivement son règne spirituel. Il exprima le désir de recevoir au Phanar les évêques bulgares que ses prédécesseurs avaient frappés d'interdiction et leur rendit personnellement la visite à Orta-keuy où ils avaient leur résidence. A cet échange de courtoisies, par lequel il voulait montrer que pour lui le passé de discordes n'existait plus, il fit succéder des négociations en règle.

L'accord fut facile sur les questions touchant l'organisation de l'Eglise bulgare. Le Phanar était prêt à reconnaître l'Exarchat aux conditions formulées dans le firman impérial. Toutes les querelles d'ordre théologique étaient donc liquidées. Restait le débat politique. Quels diocèses comprendrait la nouvelle hiérarchie? A qui devait appartenir la Macédoine? Après des discussions très âpres qui, à plus d'une reprise, se livrèrent en présence de tout le synode grec, le patriarche déclara céder les diocèses de Skopié, Vélès et Ochrida, ne se réservant à l'ouest du Vardar que la Macédoine méridionale.

C'est la première fois que le Patriarcat grec formulait d'une façon officielle son consentement à renoncer à une partie de la Macédoine. Au point de vue grec ce sacrifice était sans nul doute cruel, puisque l'hellénisme s'était habitué, à cause des souvenirs du passé, à considérer la Macédoine



comme une partie de son patrimoine. Mais en réalité, le Phanar ne se résignait à sacrifier qu'une partie de ce qu'il avait déjà perdu. Tout autre était la situation des Bulgares. Ils se sentaient les maîtres de la Macédoine par la force du nombre. Le plébiscite, prévu par le firman de l'Exarchat, venait de leur donner le moyen légal de prendre possession de toute cette province habitée en grande majorité par leur race. Si considérables que fussent les offres du Patriarcat, quelle était leur vraie portée? C'est qu'elles entraînaient le partage d'un pays essentiellement bulgare. Aussi furent-elles repoussées sans hésitation. Faisant encore un pas dans la voie des concessions, le patriarche proposa alors d'ajouter au territoire de l'Exarchat le diocèse de Nevrokop et la partie septentrionale du diocèse de Monastir. Mais cette nouvelle proposition eut tout aussi peu de succès que les premières.

L'intransigeance bulgare s'appuyait sur deux positions très fortes; une position morale: le principe des nationalités; une position juridique: le plébiscite. Il était donc très explicable que les marchandages du Phanar ne l'eussent pas entamée.

Les négociations avec le Patriarcat étant menées dans le secret, la colonie bulgare de Constantinople n'en savait toutefois que ce que lui apportaient les rumeurs publiques. Or, au mois de décembre 1871, le bruit avait couru que sous la pression de l'ambassadeur de Russie une partie des diocèses macédoniens allaient être cédés aux Grecs. Aussitôt une vive effervescence commença et en quelques jours elle se transforma en une exaspération véritable. Le 30 décembre, une foule de Macédoniens, conduits par des jeunes, se rendit à Orta-Keuy et transmit au Conseil mixte une protestation menaçante contre l'attitude qui lui était attribuée. Après les explications qui leur furent données les manifestants se retirèrent rassurés. Mais une semaine plus tard l'inquiétude reparut dans les esprits.

On disait cette fois que la Porte, toujours à la demande de l'ambassade russe, avait l'intention de modifier le firman de l'Exarchat. Qu'y avait-il de vrai dans cette nouvelle rumeur? Une chose est certaine, c'est qu'à ce moment là l'influence du général Ignatieff était très grande à la Porte. A Aali pacha venait de succéder au grand-vizirat Mahmoud Nédim pacha, homme nul qui était à tel point soumis à la Russie que les Turcs l'appelaient, par dérision, Nédimoff. Cette circonstance ne laissait pas que de troubler l'opinion bulgare. Afin d'être fixés là-dessus, le 13 janvier 1872 les chefs bulgares envoyèrent à la Porte une députation à la tête de laquelle se trouvait Slaveïkoff, directeur du journal *Makédonia* (la Macédoine). Le grand-vizir démentit le bruit qu'il avait l'intention de modifier le firman de l'Exarchat, mais il insista avec beaucoup d'énergie sur la nécessité d'une entente directe entre les Bulgares et les Grecs, opinion toute nouvelle de la part du gouvernement et qui n'était que le réflet de la politique d'Ignatieff.

La députation quitta la Porte avec la conviction que le grand-vizir était réellement acquis aux idées russes et qu'un coup de surprise de son côté n'était pas exclu. Les jeunes ne voyaient qu'un moyen d'écarter cette éventualité : créer un fait accompli qui amenât forcément une rupture des négociations avec le Phanar.

D'après les canons de l'Eglise orthodoxe aucun évêque ne peut officier dans un diocèse sans l'autorisation du titulaire de ce diocèse. Afin d'éviter des malentendus entre les Grecs et les Bulgares cette règle canonique avait été expressément mentionnée dans le firman de l'Exarchat. Malgré cela — ou plutôt à cause de cela, car il s'agissait, en somme, de provoquer un incident — à l'instigation de Tchomakoff, un groupe de patriotes exaltés, des Macédoniens pour la plupart, se rendirent le 18 janvier à Orta-Keuy, enlevèrent les évêques bulgares qui y résidaient, les transportèrent à l'église bulgare dans le quar-

tier du Phanar et les obligèrent le lendemain à y célébrer la messe malgré la défense expresse du patriarche dont Constantinople constitue le diocèse propre.

Les lecteurs peu initiés aux coutumes de l'Eglise auront de la peine à s'expliquer la gravité du fait plus haut relaté. Mais les purs orthodoxes y virent un scandale épouvantable. Le 23 Janvier, le général Ignatieff, croyant les évêques bulgares de connivence avec la foule qui semblait leur avoir fait violence — en quoi il ne se trompait qu'à moitié puisque l'un d'eux, le Macédonien Panarète, était dans le complot — Ignatieff donc, en proie à un grand dépit, mandait à son gouvernement: „Je ne veux me faire aucune illusion sur l'avenir d'une hiérarchie dont feraient partie des éléments pareils à ceux que nous avons vus à l'œuvre. Des évêques aussi indignes seront à jamais incapables de fonder une Eglise orthodoxe digne de ce nom“.

C'est par une irritation sans bornes que de son côté le patriarche apprit l'injure qui lui était faite. Il avait jusqu'alors fait preuve d'un esprit de conciliation que l'histoire impartiale doit lui reconnaître. Si un compromis, basé sur le partage de la Macédoine, était possible, il l'aurait sûrement réalisé. Maintenant nous le verrons changer radicalement d'attitude. Il sera le plus violent parmi les plus intransigeants et ne rêvera que châtimement et représailles.

Les trois évêques bulgares, mêlés à l'incident du 18 janvier, n'ignoraient point les pénalités ecclésiastiques auxquelles ils s'exposaient. Il les avaient acceptées d'avance. Mais aux châtimements de l'Eglise, discutables dans leur équité, devaient s'ajouter, pour les frapper, les rigueurs du bras séculier. Le 4 février les trois coupables: Hilarion Makariopolski, Hilarion de Lovetch et Panarète, étaient, d'ordre de la Porte, exilés à Ismid, sur les côtes de l'Asie-Mineure.

La mesure avait été exécutée avec beaucoup de discrétion. Le ministre des affaires étrangères, Serwet pacha, invita les trois évêques à déjeuner dans sa résidence privée et après

les avoir, durant le repas, comblés d'attentions, les prévint de la nécessité où le gouvernement se trouvait de sévir contre eux. Leur surprise n'avait pas eu le temps de passer, qu'il les mettait déjà en route pour le lieu de leur exil.

La colonie bulgare n'apprit ce qui s'était passé que le lendemain. Ce jour-là était un dimanche. Le peuple venu pour la messe trouva l'église fermée et tendue de noir. On lui expliqua que le Patriarcat grec avait de nouveau fait envoyer les évêques bulgares en exil. Alors, de la foule, sans cesse accrue, monta un cri d'irritation sans bornes. Il y eut quelques instants de douleur tumultueuse et d'indécision ; puis, quelqu'un ayant proposé de protester auprès du gouvernement, la foule s'ébranla et se dirigea vers la Porte.

Il était déjà midi lorsqu'elle y arriva. S'augmentant en route, elle comptait maintenant plusieurs milliers de personnes. Les manifestants marchaient silencieux, mais le fait qu'une telle multitude s'était mise en mouvement dans les rues soulevait par lui même une sensation énorme. Depuis la conquête, Constantinople n'avait pas connu dans ses murs une démonstration de chrétiens ; aussi les Turcs accouraient-ils pour voir cette chose inouïe.

Les abords de la Porte étaient littéralement couverts de monde quand apparut en voiture, venant de sa résidence privée, le grand-vizir Mahmoud Nédim pacha. A la vue de cette immense foule où la curiosité avait mêlé presque toutes les races de la capitale, il devint mortellement pâle car il craignit que ce ne fût là une émeute populaire. Un peu d'assurance lui revint quand il comprit qu'il s'agissait d'une manifestation bulgare. Il fit arrêter sa voiture qui fendait lentement la foule et demanda ce qu'on voulait de lui. Mais il ne recueillit que des clameurs frénétiques où rien n'était intelligible. Alors il proposa aux manifestants de lui envoyer une députation qui lui portât les

vœux du peuple bulgare, et se rendit à la Porte accompagné de mille cris qui demandaient justice.

Les délégués bulgares, désignés à l'instant, l'y suivirent. A leur tête se trouvait Slaveïkoff, le directeur déjà cité du journal *Makédonia* (la Macédoine). Le grand-vizir les reçut avec beaucoup de bonhomie. C'était un homme borné et sans malice. Après avoir écouté d'une façon visiblement bienveillante leurs doléances au sujet de l'envoi en exil des évêques, il expliqua que ce n'était pas pour donner satisfaction au patriarche grec que la Porte avait pris cette mesure rigoureuse. „Vous savez le cas que je fais des Grecs, dit-il, et s'il n'y avait que ceux là..." Puis, prenant un ton confidentiel, il raconta que c'était le comte Ignatieff qui avait obligé le gouvernement à sévir en vue d'intimider les Bulgares et de les rendre plus maléables. Le grand-vizir n'avait désigné l'ambassadeur que par le mot *baliktchi*, marchand de poissons, nom que le bas peuple turc donne aux Russes, mais sous cette forme naïve son aveu n'en était que plus significatif. Les délégués insistèrent sur le fait qu'un Russe ne pouvait donner à la Turquie que des conseils pernicioeux et que la Porte devait faire juste le contraire de ce que lui suggérait Ignatieff; mais ce fut en pure perte. Tout en abondant dans leur sens, Mahmoud Nédim hésitait à s'engager autrement que par des promesses vagues. Il demandait avant tout que les manifestants se dispersassent.

Les délégués le quittèrent point satisfaits. Ils dirent bien à la foule qu'elle devait s'en aller, mais celle-ci comprit que rien ne lui était accordé. Alors les clameurs recommencèrent de plus belle. Un aide de camp du grand-vizir accourut sur ces entrefaites pour inciter les manifestants à la raison, mais ses objurgations restèrent sans aucun effet. Les Bulgares lui crièrent de dire au grand-vizir que si dans trois jours justice ne leur était pas accordée, ils prieraient le sultan de les autoriser à s'expatrier. Quelques minutes venaient à peine de



s'être passées depuis que l'aide de camp était allé porter ce singulier message qu'il reparut avec la nouvelle que le conseil des ministres allait se réunir immédiatement pour donner satisfaction au peuple bulgare. Cette déclaration fut accueillie par les cris de „vive le sultan“, après quoi la multitude se dispersa.

Le soir même le conseil des ministres ordonnait le retour des évêques exilés.

Le grand-vizir n'avait point menti en disant qu'il faisait peu de cas des Grecs. D'autre part, il ne subissait qu'à contre-cœur l'influence russe. La démonstration du 4 février lui ayant fourni une cause plausible pour se dégager des promesses faites à Ignatieff, il décida de trancher définitivement la question bulgare. En effet, le jour même où fut ordonné le retour des évêques exilés, il fit savoir au Patriarcat grec que s'il tardait à reconnaître l'Eglise bulgare sous la forme où le firman impérial l'avait rétablie, la Porte passerait outre et autoriserait les Bulgares à procéder immédiatement à l'élection de leur exarque.

Cette mise en demeure n'intimida point le Phanar. Le patriarche était maintenant tout à l'intransigeance. Quant aux conseillers laïques dont il s'entourait depuis l'échec de son programme de conciliation, ceux-là, à présent plus que jamais, trouvaient préférable „que les Bulgares se détachassent violemment de la Grande Eglise comme un membre gangrené plutôt que de voir celle-ci entrer en composition avec eux“. Le Patriarcat ne répondit donc à la sommation du gouvernement qu'en posant des conditions inacceptables. Aussitôt cette réponse reçue, la Porte, passant des paroles aux actes, envoya aux Bulgares un décret ordonnant l'élection de l'exarque. Les Bulgares allèrent vite en besogne. C'est le 23 février que le décret en question leur avait été communiqué; le 29, Anthyme, évêque de Vidine, était élu exarque de l'Eglise bulgare. Nous voyons la même hâte de

la part du gouvernement: le 5 mars un iradé du sultan sanctionnait l'élection.

Au moment où le choix de la nation s'était porté sur lui, Anthyme se trouvait dans son diocèse. Son voyage pour la capitale fut, à travers la Bulgarie, un triomphe ininterrompu. Le 29 mars il arriva à Constantinople où une réception enthousiaste lui fut faite par la colonie bulgare: quatre bateaux à vapeur bondés de monde allèrent à sa rencontre sur le Bosphore. Le lendemain l'exarque se rendit à la Porte. Le grand-vizir le reçut avec une très grande faveur. „Grâce à Dieu, lui dit-il, nous avons affranchi des Grecs un peuple de cinq millions. Les Bulgares peuvent me considérer comme leur père. Tu es libre de venir chez moi quand tu veux et de me dire sincèrement quels sont tes désirs. Je te répondrai avec la même sincérité“.

Cette première visite était de caractère privé. Le 15 avril eut lieu la réception officielle à la Porte; le 24, l'audience solennelle chez le sultan. Dans toutes ces cérémonies les honneurs rendus à l'exarque furent exactement ceux que le protocole réserve aux grands chefs des Eglises en Turquie.

Malgré toutes ces consécration officielles de son existence, la nouvelle hiérarchie bulgare se trouvait toujours dans un état anormal. L'église bulgare dans la capitale restait fermée. Constantinople étant le diocèse propre du patriarche, celui-ci n'autorisait pas le clergé bulgare d'y officier. Salué par le Sultan et la Porte du titre d'exarque, Anthyme I n'avait pas où dire sa messe.

De cette situation étrange qui paraîtra inexplicable si on ne se rappelle que, par bien des côtés — et surtout dans la mesure où les Grecs y jouent un rôle — Constantinople reste toujours Byzance, on ne pouvait sortir que par une entente ou par une rupture. Le grand-vizir, par déférence apparente envers la Russie — en réalité du bout des lèvres — con-  
seillait l'entente.

Selon le firman, l'Exarchat n'était rattaché à l'Eglise grecque que par un lien purement symbolique: l'obligation pour l'exarque de mentionner le nom du patriarche dans ses invocations liturgiques. Mais sur le desir de l'ambassadeur russe, la Porte exigea de l'exarque de demander une audience au patriarche pour en recevoir en quelque sorte l'investiture spirituelle. Malgré les protestations de la majorité des chefs bulgares et sa propre répugnance, l'exarque s'exécuta; mais le Patriarcat repoussa sa demande. Quelques autres démarches de pure forme, faites du côté bulgare en exécution des canons, eurent un résultat tout aussi négatif ou restèrent même sans réponse.

Il était évident que par cette obstruction le Patriarcat voulait pousser à bout les Bulgares, dont toute la vie religieuse se trouvaient de ce fait suspendue. En ceci les Grecs se rencontraient parfaitement avec les nationalistes bulgares. Aussi l'inévitable ne tarda-t-il pas à se produire. Le 23 mai 1872, fête des deux apôtres de Macédoine, les saints Cyrille et Méthode, patrons de la nationalité bulgare, l'exarque Anthyme I, après avoir célébré la messe entouré de six évêques—dont trois Macédoniens: Ghénadiï de Vélès<sup>1)</sup>, Parténī Zografski et Panarète — lut un acte solennel déclarant l'Eglise bulgare indépendante.

Cette cérémonie se déroula au milieu d'une émotion indescriptible, car tous les assistants étaient conscients de l'immense importance historique du fait accompli. Le joug hellénique brisé à jamais, il leur sembla voir la Bulgarie sortir du cercueil où l'histoire l'avait couchée et tendre ses mains vers un avenir radieux . . .

Nous approchons maintenant du dénouement final: le schisme. A tous les moments critiques de sa querelle avec

<sup>1)</sup> Ghénadiï était originaire d'Ochrida. D'abord prêtre du clergé blanc, c'est-à-dire marié, il devint veuf et se fit moine, puis reçut la prélatrice. Il prit une part très active au réveil national de la Macédoine et fut le premier évêque bulgare de Vélès.

Ghénadiï est le grand-père de l'ancien ministre Ghénadieff.

les Bulgares, l'Eglise grecque les avait menacés de ses foudres. Elle se décida enfin d'y recourir. Mais pour donner à sa condamnation une forme plus solennelle, le patriarche voulait qu'elle fût prononcée par une assemblée générale des représentants de toutes les Eglises orthodoxes ou, pour employer le mot consacré, par un concile œcuménique.

Ce n'était pas la première fois que le Phanar songeait à convoquer, au sujet de l'agitation bulgare, les grandes assises de l'orthodoxie. Déjà en 1868 Grégoire VI avait sondé à cette fin les Eglises orthodoxes. Il reçut de toute part des réponses favorables, sauf du côté des Eglises russe et serbe.

Ignatieff était favorable à l'idée d'un concile œcuménique. Il croyait que l'orthodoxie en recevrait un éclat qu'en imposerait aux Turcs. „En outre, écrivait-il dans une de ses dépêches, la réunion du concile aurait pour nous l'avantage de nous épargner une décision dans le différend bulgare“. Le Saint-Synode russe ne fut pas de cet avis. Tout en partageant l'opinion du Phanar en ce qui touche l'incompétence du gouvernement turc dans le domaine du spirituel, l'Eglise russe conseillait au Patriarcat de donner satisfaction aux vœux légitimes du peuple bulgare. Quant au concile, elle le jugeait inutile et même dangereux, puisque de plus graves discordes pouvaient en résulter au cas où une réconciliation avec les Bulgares n'était pas atteinte.

La réponse serbe était conçue dans le même esprit, sauf qu'elle ne disait rien de la convocation du concile, silence qui équivalait à un refus. Mais l'attitude de la Serbie dans la question bulgare mérite de nous arrêter davantage.

Nous nous sommes donné pour règle d'éviter au cours de cet ouvrage toute polémique. Nous pensons que les faits portent en eux-mêmes leur force probante. Nous les racontons : au lecteur d'en apprécier la valeur et la portée.

La thèse serbe au sujet de la fondation de l'Exarchat a été maintes fois exposée dans la publicité européenne. Elle se résume en ceci : l'Exarchat devait être une institution



commune à tous les Slaves de Turquie, mais les Bulgares s'en emparèrent dès le début et en dénaturèrent la mission; si les Macédoniens ont pris part à la fondation de l'Exarchat ce n'est pas parce qu'ils sont Bulgares, mais parce qu'ils croyaient travailler à l'édification d'une œuvre slave.

Laissons parler les faits.

Dès 1858 nous trouvons dans la presse de Belgrade des échos sur l'agitation en Macédoine contre l'Eglise du Phanar. Quel nom la presse serbe donnait-elle à cette occasion aux Macédoniens? Les appelait-elle Serbes, ou Bulgares, ou simplement Slaves? Qu'on en juge pas les quelques citations suivantes que nous empruntons à l'officieux serbe *Srbski Dnevnik*.

En 1858, dans son numéro du 4 juin (v. s.) ce journal signalait le réveil national à Vélès en ces termes:

„Quelques hommes nobles et patriotes ont semé parmi leurs concitoyens le sentiment divin de l'instruction et de la science qui depuis des siècles faisait défaut à toute la Bulgarie, le clergé grec en ayant toujours intercepté la voie, désireux qu'il était de tenir le peuple bulgare dans l'ignorance“.

L'année suivante, le *Srbski Dnevnik* publiait dans son numéro du 20 avril (v. s.) ce qui suit sur la situation en Macédoine:

„Melenthius s'entendait bien avec les beys locaux dans le dessein de mieux opprimer les chrétiens bulgares. C'est à la suite de la propagande grecque et des abus de toutes sortes des évêques grecs que les Bulgares de l'ouest s'éveillèrent à la vie. Les Grecs voulaient helléniser les Bulgares de la Macédoine au moyen des écoles; ils y avaient réussi jusqu'à un certain point et de nombreux Bulgares avaient déjà embrassé la cause hellénique. Cependant, les Bulgares ont maintenant dans leurs écoles une arme contre l'hellénisme et déjà ils commencent à brûler les livres grecs tout comme jadis les Grecs livraient



à l'autodafé les livres bulgares. En opprimant le peuple, les évêques phanariotes l'ont obligé à ouvrir les yeux. Un grand nombre de Bulgares de Koukouche et de la région sont partis pour Constantinople porter plainte contre les abus de l'évêque."

A propos du désir manifesté en 1859 par la ville d'Ochrida d'obtenir du Phanar un évêque bulgare voici ce que, sous la rubrique „Bulgarie“, nous lisons dans le *Srbski Dnevnik*, 1860, numéro du 13 mars v. s.:

„On annonce d'Ochrida en date du 4 février que les Bulgares de la contrée ne peuvent plus supporter l'administration de l'Eglise phanariote. Les Bulgares d'Ochrida se sont réunis et ont décidé de demander un évêque bulgare et, au cas où le patriarche de Constantinople leur enverrait un Grec du Phanar, de ne pas le laisser entrer à Ochrida et de l'accueillir à coups de pierre."

Le même journal écrivait dans son numéro du 26 juin (v. s.) 1860:

„On rapporte de Bitolia (Toli—Monastir) que les Bulgares de la contrée ont pris l'initiative de fonder une salle de lecture".

Dans le numéro du 3 juillet 1860:

„Les Bulgares de Schtip ont adressé à la Porte une requête couverte de plusieurs signatures contre l'évêque phanariote".

La presse serbe de cette époque ne faisait aucune différence entre la Macédoine et les autres terres bulgares. Ainsi, à propos de la fête des apôtres Cyrille et Méthode, qu'en 1860 les Bulgares de partout avaient fêtée avec une solennité extraordinaire, le *Srbski Dnevnik* (No. du 12 juillet v. s.), mêlant dans son éloge les villes de la Bulgarie danubienne, de la Thrace et de la Macédoine, écrivait ces lignes empreintes d'une si grande sympathie:

„Les nouvelles relatives à la célébration de la fête des S<sup>ts</sup> Cyrille et Méthode en Bulgarie affluent de tout côté.

A Gabrovo, à Emboré, à Panagurichté, à Sopot, à Vélès et dans beaucoup d'autres villes on a brillamment honoré la mémoire des apôtres et maîtres bulgares. Cela démontre l'existence chez le Bulgare d'un profond sentiment de la nationalité et d'une grande envie pour l'instruction; ces solennités ouvriront la voie au bonheur du peuple et le jour des S<sup>ts</sup> Cyrille et Méthode demeurera inscrit en lettres d'or dans les annales du peuple bulgare, car en ce jour on a dans la majorité des villes bulgares secoué et rejeté la tyrannie phanariote“.

Nous n'avons cité que l'organe officieux du gouvernement serbe. Mais si nous voulions citer les autres journaux nous n'aurions que l'embarras du choix.

Est-ce à dire que parmi les publicistes serbes il n'y avait personne pour soutenir que les Slaves de Macédoine étaient des Serbes? Si: Michaïlo Miloévitch. Mais lorsque, en 1865, Miloévitch écrivit que la Macédoine était peuplée de Serbes, on cria dans toute la Serbie au maniaque. Dans ses mémoires publiés dans la revue *Srbstvo* (1889) il en fait lui même l'aveu sincère. „Il s'en est fallu de peu, dit-il, qu'on ne m'exilât ou ne m'enfermât dans quelque asile d'aliénés“.

Miloévitch a prétendu qu'entre 1860 et 1870 il y avait eu de nombreuses écoles serbes en Macédoine. Si ce fait était vrai, il aurait prouvé simplement que malgré une propagande commencée de vieille date, les Serbes ne réussirent point à oblitérer le sens bulgare de la population macédonienne; mais en réalité, il est entièrement faux. Il y eut effectivement quelques Serbes qui enseignaient dans les écoles bulgares de Macédoine; mais ces professeurs ne s'avisèrent jamais d'y faire du prosélytisme. Bien au contraire, vivant en Macédoine, quelques-uns d'entre eux s'assimilèrent aux indigènes bulgares, fondèrent souche de Bulgares. Ainsi, pour ne citer que le cas le plus connu, M. Milétitch, professeur à l'Université de Sofia, est le fils d'un Serbe qui vécut long-

temps en Macédoine comme instituteur dans les écoles bulgares.

Un autre cas tout aussi caractéristique est celui de feu Verkovitch.

En 1850, à la demande du monde scientifique serbe, le gouvernement de Belgrade envoya en Macédoine S. Verkovich, philologue émérite, avec la mission d'y étudier le folklore slave. Le jeune savant serbe resta dix ans en Macédoine. A son retour en Serbie, il publia un recueil de chants slaves intitulé *Chants populaires des Bulgares de Macédoine*. Pourquoi appela-t-il ces chants chants bulgares? Voici l'explication qu'il en donne lui-même<sup>1)</sup>:

„J'ai appelé ces chants bulgares, et non pas simplement slaves, à cause du fait que si aujourd'hui quelqu'un demandait à n'importe quel Slave de Macédoine: „Qu'est ce que tu es?“ celui-ci répondrait d'emblée: „Je suis Bulgare et le bulgare est ma langue“<sup>2)</sup>,

A mesure que la querelle bulgaro-grecque avançait vers sa fin, les journaux de Belgrade en soulignaient le caractère purement national. Au lendemain de la promulgation du firman instituant l'Exarchat, le journal patriotique serbe *Vidov-Dan*, dans son numéro du 1-er mai (v. s.) 1870, écrivait ceci:

<sup>1)</sup> S. Verkovich, *Chants populaires des Bulgares de Macédoine* (en serbe) livre I, Belgrade 1860, p. IX.

<sup>2)</sup> Il est inutile d'insister sur l'importance exceptionnelle d'un tel témoignage venant de la part d'un savant serbe, resté dix ans en Macédoine dans le but unique d'y étudier la population. Mais voici quelques détails qui donnent à ce témoignage un sucroît de valeur démonstrative et, en quelque sorte, une sanction officielle de la part de la Serbie. Le gouvernement serbe fit imprimer le recueil de Verkovich à ses frais, dans la typographie de l'Etat. La princesse Julie Obrénovitch, de la maison régnante, accepta qu'il lui fût dédié. L'académie des sciences de Belgrade, donnant à l'auteur une preuve de sa satisfaction, le nomma membre correspondant et, peu après, l'accueillit dans son sein. Pour avoir écrit que la Macédoine était un pays bulgare Verkovich se vit, après 1885, traîner dans la boue par les apôtres du chauvinisme serbe; il n'en reste pas moins établi qu'en 1860 la cour, le gouvernement et le monde scientifique, toute la Serbie officielle en un mot, n'eurent pour ces „chants populaires des Bulgares de Macédoine“ que des éloges.

„Ce n'est plus un différend entre le patriarcat d'un côté et les Bulgares et la Porte de l'autre, mais entre le peuple bulgare et le peuple hellénique. C'est triste, mais malheureusement c'est vrai“.

La réunion du congrès qui élaborait le statut de l'Exarchat provoqua dans la presse de Belgrade les mêmes commentaires sympathiques.

„Le congrès national bulgare, écrivait l'officieux serbe Yédinstvo, siège avec une parfaite dignité... Il est composé de 48 Bulgares réunis pour élaborer la loi sur laquelle sera basée l'administration du nouvel Exarchat bulgare. Parmi ces 48 Bulgares il y a 5 archevêques, 10 commissaires impériaux et 33 représentants de toutes les régions bulgares, tous animés d'unité fraternelle“.

Mais voici des détails encore plus significatifs sur ce congrès; nous les trouvons dans une lettre du correspondant à Constantinople du même journal officieux serbe, Jedinstvo, dans le numéro du 19 mai v. s.

„Je pense, écrivait ce correspondant, qu'il serait intéressant pour vos lecteurs de connaître les noms de ces représentants bulgares qui après 450 (l'auteur fait allusion à la chute du royaume bulgare au XIV siècle), se réunirent le 15 mars 1871 dans la capitale de l'ancienne gloire et de l'ancienne splendeur byzantines pour délibérer fraternellement sur le moyen d'organiser leur Eglise qui, jusqu'il y a dix ans, était asservie aux phanariotes corrompus et qui même à l'heure actuelle souffre de leur fait dans la malheureuse Macédoine“.

Le correspondant donnait la liste de tous les délégués du congrès. Voici les noms de ceux de la Macédoine—nous les citons comme les a communiqués le correspondant de l'officieux serbe:

„Du diocèse d'Ochrida: Manoïl Kurktchi; du diocèse de Monastir: Théodose Koussevitch; du diocèse

<sup>1)</sup> Yedinstvo, N° du 16 avril (v. s.) 1871.



de Vélès: Constantin Chouleff; du diocèse de Skopie (Uskub): le chanoine Guiorgui et Stoyan Kostoff; du diocèse de Costour (Castoria): le prêtre Théodose et Constantin Pop-Goutoff; du diocèse de Vodéna: Guiorgui Gogoff; du diocèse de Nevrokop: Kosta Sarafoff“.

Sur trente-trois délégués du congrès bulgare, neuf représentaient donc la Macédoine. Le nombre des participants à ce congrès était restreint, mais voici l'explication qu'en donne le correspondant du Yédinstvo:

„Les représentants que je vous énumérerai plus bas paraîtront peut-être à vos lecteurs très peu nombreux en comparaison du nombre de la nation bulgare. C'est vrai mais il ne faut pas s'en étonner puisque nos frères bulgares sont tombés d'accord de choisir de tous ceux qui sont venus 32 délégués parmi les meilleurs d'entre eux; et afin que les communautés ne soient exposées à de grands frais, chaque délégué représentera de 3 à 5 villes“.

Peut-on après ces citations, où il n'est parlé que de luttes entre les Bulgares et les Grecs, d'Exarchat bulgare et de Bulgares organisant leur église, s'arrêter à la version lancée beaucoup plus tard par les Serbes et d'après laquelle l'Exarchat devait être commun aux Serbes et aux Bulgares?

Mais voici mieux. Nous avons dit qu'après la promulgation du firman de l'Exarchat, la querelle des Grecs et des Bulgares avait pour objet principal les diocèses de la Macédoine. Écoutons ce qu'en dit le journal officieux serbe Yédinstvo dans son numéro du 25 avril v. s. 1871:

„Il y a eu un grand mécontentement au congrès ecclésiastique bulgare à cause de la commission mixte que la Porte avait constituée pour amener une réconciliation entre les Bulgares et les Grecs... J'apprends que cette commission a été dissoute et il y a tout aussi peu d'espoir qu'auparavant de voir les Bulgares s'entendre avec le Patriarcat. Le plus grand obstacle à une pareille entente vient des diocèses de la Thrace et de la Macédoine. D'après le firman



impérial, les diocèses de ces provinces où la majorité est bulgare, seront placés sous la juridiction de l'Exarchat, et si cette majorité est mise en doute et contestée, la question sera résolue par un plébiscite. Au début le patriarche ne voulait admettre aucun diocèse bulgare en Macédoine et en Thrace : il paraît qu'à présent il serait enclin à un compromis. C'est là la grande question qui divise le Patriarcat Grec et les Bulgares".

Continuer ces citations ce serait fatiguer inutilement nos lecteurs. Mais avant de clore cette digression nous voulons faire une dernière remarque. En 1871 il y avait sous l'autorité ottomane trois provinces avec une nombreuse population serbe : la Bosnie, l'Herzégovine et la Vieille-Serbie ou, comme on l'appelle encore, la Haute-Albanie. Si l'Exarchat devait être une institution commune à tous les Slaves de Turquie et non bulgare, pourquoi donc on ne voit participer, soit aux luttes contre le Patriarcat, soit aux travaux du congrès constituant de 1871, aucun représentant des trois provinces susnommées ? Voilà si longtemps que du côté bulgare on posa cette question aux Serbes. Ceux-ci n'y ont jamais répondu.

Retournons maintenant à notre sujet. En 1872, tout comme en 1868, le Patriarcat pensa d'abord à réunir pour la codamnation des Bulgares un concile œcuménique. Toutefois la Porte lui en refusa l'autorisation. Le Phanar dut conséquemment se contenter d'un concile local, c'est-à-dire d'une assemblée à laquelle, avec le patriarche grec et son haut clergé, devaient participer uniquement les Eglises orthodoxes ayant leur siège dans l'empire ottoman. Ces Eglises sont au nombre de quatre : l'Eglise d'Antioche, l'Eglise de Jérusalem, l'Eglise d'Alexandrie et l'Eglise de Chypre. Elles reconnaissent toutes la suprématie du Patriarcat grec.

C'est le 10 septembre 1872 que se réunit ce concile. Il procéda avec une grande rapidité. Seize jours après sa

convocation il déclara les Bulgares coupables d'avoir introduit dans l'Eglise le principe national, l'ethnophilétisme, et les condamna comme schismatiques. Vainement l'ambassadeur russe s'était employé à écarter ce dénouement; il ne réussit à gagner à ses vues que le patriarche de Jérusalem, Cyrille, qui partit précipitamment de Constantinople pour ne pas être obligé de signer l'arrêt inique du concile.

Nous passons rapidement sur cet épisode car il n'eut, en aucune mesure, l'effet sur lequel le Phanar comptait. Excepté Krâstevitch qui, l'âme éplorée, se sépara de ses compatriotes, aucun Bulgare ne fut troublé à l'idée de passer pour schismatique aux yeux de l'Eglise grecque. Le parti modéré considérait la condamnation comme illégale et lui déniait toute valeur morale. Quant aux jeunes, pour qui les préoccupations religieuses venaient en second plan, le schisme, c'était d'abord la Bulgarie dégagée de toute solidarité compromettante avec l'orthodoxie russe, c'était ensuite la voie déblayée à la réalisation de l'unité bulgare, puisque, définitivement séparé de l'Eglise grecque, l'Exarchat ne devait plus rencontrer d'obstacle à réunir sous sa juridiction tous les diocèses bulgares. A cause de cette dernière considération la joie était tout particulièrement grande parmi les Bulgares de Macédoine. Au lendemain de la proclamation du schisme, alors que le Phanar s'imaginait avoir frappé de terreur les Bulgares et s'attendait à les voir désertir en masse la cause de leur nationalité, les Macédoniens habitant Constantinople se réunissaient dans la cour de l'église bulgare — située, rappelons-le, presque en face du Patriarcat grec — et au son des cornemuses, dansaient leurs danses populaires jusqu'à la tombée de la nuit, émeutant par leurs cris d'allégresse tout ce paisible quartier.

Cette joie était prématurée car les choses n'allèrent pas aussi rapidement qu'on l'avait espéré. Le schisme une fois proclamé, la Porte ne fut pas pressée d'envoyer des évêques bulgares en Macédoine. Il était visible qu'elle ap-

préhendait déjà les conséquences possibles de l'unité bulgare. C'est donc une ère de nouvelles luttes qui va s'ouvrir pour les Bulgares de Macédoine, les retenant aux prises avec l'hellénisme tandis que la Bulgarie occidentale marchera hardiment vers son émancipation politique.

En voyant leurs diocèses laissés en dehors de la juridiction de l'Exarchat, les Bulgares de Macédoine avaient éprouvé une cruelle déception. Mais la voie du plébiscite leur restant ouverte, ils se reprirent à espérer et recommencèrent leur agitation.

Cette fois aussi, comme en 1829, c'est Skopié qui donnera le signal des manifestations. Le 13 avril 1870 — à peine six semaines après la promulgation du firman impérial — les Bulgares de Skopié se réunirent, suivant l'antique usage, dans la cour de la cathédrale et jurèrent de lutter en commun pour faire incorporer leur diocèse à l'Exarchat. L'évêque de Skopié, Païssyos, était en ce moment-là en tournée épiscopale. A son retour, le 29 juillet, il trouva l'hôtel de l'évêché fermé; pendant qu'il s'informait des raisons de ce fait bizarre, un attroupement se forma autour de lui et des voix hostiles lui crièrent qu'étant Grec il n'avait que faire dans un diocèse bulgare. La manifestation devenant de plus en plus menaçante, Païssyos jugea plus prudent de s'éloigner. Suivi par des groupes gouailleurs, il se réfugia dans une auberge, où il appela les notables de la ville. Mais ceux-ci ne pouvaient que lui répéter la volonté populaire: Skopié ne voulait plus d'évêque grec.

Sur ces entrefaites arriva dans la ville le gouverneur général qui à cette époque résidait à Prizrend. Se plaçant sur le terrain du firman, le pacha déclara que jusqu'au plébiscite les Bulgares étaient sensés se trouver sous la juridiction du Phanar et devaient obéissance à leur évêque grec. Il ordonna par conséquent que le dimanche prochain celui-ci célèbre la messe à la cathédrale. Mais le pacha parti, l'agi-

tation recommença de plus belle. Le dimanche en question la cour de la cathédrale fut, dès l'aube, remplie de manifestants, les hommes armés de gros bâtons, les femmes et les enfants tenant des pierres dans la main, tous décidés aux pires extrémités pour défendre l'accès de l'église. Dès que le Konak<sup>1)</sup> fut ouvert le matin, les maires des quartiers<sup>2)</sup> s'y rendirent pour déclarer qu'une effusion de sang était inévitable si l'évêque ne renonçait pas à son intention de servir la messe. Pris de peur, celui-ci y renonça.

Outré de voir son ordre méconnu, le pacha de Prizrend fit fermer les écoles bulgares et en exila les professeurs (le 14 octobre 1870). Cela n'empêcha pas les manifestations de se multiplier. Elles ne cessèrent que lorsque la Porte promit formellement de faire procéder au plébiscite dans le plus bref délai.

Des manifestations populaires réclamant le plébiscite se produisirent par la suite dans toute la Macédoine. Mais la Porte continuait à ajourner sa décision. A Mahmoud Nédim avait succédé, en 1872, le célèbre Midhat pacha. Ancien gouverneur à Nisch, à Roustchouk, à Sofia, à Salonique, connaissant bien les rêves politiques qu'avec une ardeur sombre le peuple bulgare couvait dans son âme, et l'énergie qu'il était capable de mettre à leur réalisation, il considérait l'achèvement de l'unité bulgare comme une grave menace pour l'ennemi. Aussi non seulement il se refusait à ordonner des plébiscites en Macédoine, mais il voulait remettre en question l'existence même de l'Exarchat.

Le 18 octobre 1872 Midhat fut remplacé par Méhmet Rouschdi pacha. Celui-ci n'était pas non plus très favorable aux Bulgares. Son idée était d'obliger l'Exarchat à reconnaître le schisme et à se séparer de lui-même de l'orthodoxie. Il pensait que par un pareil acte la nation bulgare se rendrait

<sup>1)</sup> Palais du gouvernement.

<sup>2)</sup> Appelés en turc moukhtars.

tellement odieuse aux Russes que ses ambitions politiques, privées d'appui, ne seraient plus dangereuses. A cette condition il consentait à autoriser l'envoi d'évêques bulgares dans tous les diocèses de Macédoine. Tchomakoff était tout prêt à entrer dans cet ordre d'idées. L'achèvement de l'unité nationale — postulat nécessaire à l'avenir politique de la Bulgarie — était à ses yeux d'une importance si primordiale qu'il n'hésitait nullement à lui subordonner tout le reste. Mais depuis l'élection de l'Exarque l'autorité de Tchomakoff était en baisse. C'est l'influence d'Ignatieff qui régnait maintenant dans les conseils de l'Exarchat et tout ce qui pouvait donner de la légitimité au schisme — schisme que l'Eglise russe n'avait point reconnu — se heurtait à l'opposition irréductible d'Anthyme I.

Malgré sa mauvaise volonté, la Porte finit cependant par ordonner le plébiscite dans deux diocèses de Macédoine : le diocèse de Skopié et celui d'Ochrida. Les résultats en furent foudroyants pour l'hellénisme. Dans le diocèse de Skopié toute la population chrétienne se prononça pour l'incorporation à l'Exarchat bulgare, sauf une infime minorité de Koutzo-valaques immigrés qui comptait 50 familles à Tétovo (Kalkandelen), 150 familles à Skopié, 50 familles à Koumanovo et quelques familles à Vrania. Dans le diocèse d'Ochrida toute la population demanda également à passer sous la juridiction de l'Eglise bulgare sauf les deux villages de Gorna-Bélitza et Dolna-Bélitza, habités par des Koutzo-valaques et les deux villages bulgares de Podgortzi et Lobanischta qui dépendaient du couvent de Svéti Naoum, alors possédé par le Patriarcat grec. Il est à remarquer qu'une partie des colonies Koutzo-valaques dans le diocèse d'Ochrida votèrent pour l'Exarchat en haine du clergé phanariote.

C'est vers la fin de 1872 que les résultats du plébiscite furent connus. Immédiatement après, les diocèses d'Ochrida et de Skopié procédèrent à l'élection de leurs évêques : Ochrida élut Nathanail, dont nous avons retracé la longue



carrière au service de la nation; Skopié — un prélat moins connu, du nom de Dorotheï. L'élan et l'ensemble avec lesquels la population des deux diocèses avait voté pour l'Exarchat bulgare produisirent une très mauvaise impression sur la Porte. Cette impression fut d'autant plus vive qu'elle coïncidait avec la découverte d'une vaste organisation révolutionnaire en Bulgarie. Repris par sa méfiance, le gouvernement turc refusa de délivrer aux deux évêques élus les bérats d'usage, c'est-à-dire l'investiture politique.

Entre-temps la situation des Bulgares devenait en Macédoine de plus en plus pénible. Profitant du changement survenu dans les dispositions de la Porte, les évêques grecs reprenaient peu à peu leurs intrigues et leurs persécutions. De nouveau, des notables bulgares étaient arrêtés, des professeurs et des prêtres envoyés en exil. Les plus mauvais jours semblaient être revenus avec tout leur funeste cortège.

C'est surtout à Ochrida que les choses prenaient une très mauvaise tournure. Nous avons dit quel aventurier audacieux et sans scrupules était Mélélios, évêque de ce diocèse. Il s'était acquis les services d'un bandit malisore et par lui terrorisait tout le diocèse. La communauté bulgare, usant de représailles, avait de son côté fait lancer par ses prêtres l'anathème et la malédiction éternelle contre quiconque parmi les habitants chrétiens de la ville frayerait avec un Grec. Si grande était la surexcitation des esprits qu'il ne fallait qu'un incident pour qu'une catastrophe se produisit.

En 1874 Mélélios voulut, avec le consentement des autorités, s'emparer de la cathédrale historique de la ville, consacrée au culte de Saint-Clément. Aussitôt ce projet connu, toute la population fut en émeute. Mais laissons la parole à un habitant d'Ochrida qui a décrit cet épisode :

„C'était, raconte-t-il, le 3 avril. Le peuple affluait de tout côté. Des femmes avaient pris possession des portes extérieures de l'église. Des hommes et des enfants étaient

montés sur les murs du jardin. La foule était si compacte dans la cour qu'une épingle n'aurait pu tomber sur le sol<sup>1)</sup>. On pleurait de rage et on se demandait: Comment est-il possible qu'on veuille arracher aux mains du peuple l'église de Saint Clément? Vers midi, un capitaine arriva à la tête d'une centaine de soldats, mais il ne pouvait se frayer un passage à travers la multitude. Devant les portes, les femmes formaient toujours une barrière vivante. Au milieu des soldats se tenait Mélélios. Le capitaine, impatient, se mit à distribuer des coups d'un gros bâton qu'il tenait à la main. Alors une femme vaillante, Iovanitza Fildischeva, se jeta sur lui, lui arracha le bâton et le jeta sur les toits des maisons voisines, s'écriant: „Pour cette église nous avons vendu les boucles de nos oreilles et jusqu'à nos chemises; comment oses-tu venir nous la prendre?“ Alors le capitaine ordonna aux soldats de faire usage de leurs armes: dix femmes furent blessées à coups de baïonnette.“<sup>2)</sup>

Le sanglant incident d'Ochrida produisit sur la Porte une impression très vive. Le gouvernement turc y vit l'indice d'une irritation générale qui pouvait se manifester, si on la laissait sans remède, par des faits plus graves. Les troubles de Bosnie et d'Herzégovine, prélude de la grande crise de 1876, avaient déjà commencé. Dans ces conditions, pousser à bout les Bulgares eût été imprudent. Aussi la Porte se décida-t-elle à autoriser les évêques de Skopie et d'Ochrida de se rendre dans leurs diocèses (1874).

Ils y furent reçus d'une façon inoubliable. Leur arrivée donna lieu à de tels transports de joie et à de telles scènes de véritable adoration qu'on peut se demander si des envoyés de Dieu auraient pu être autrement accueillis. Depuis cinq siècles ce peuple n'avait connu que des oppresseurs; il avait été méprisé dans ses origines, humilié dans

<sup>1)</sup> Expression macédonienne qui veut dire qu'on était trop serré.

<sup>2)</sup> Voir l'article d'Eftim Sprostranoff dans le Recueil du Ministère de l'Instruction Publique, année 1896 (en bulgare).

son nom, bafoué, piétiné, tel un troupeau d'ilotes; et voici qu'il voyait enfin venir à lui des hommes de sa race, revêtus d'autorité et nimbés de gloire, qui le bénissaient dans sa langue et, en posant leurs mains sur la tête blonde des enfants, disaient des mots que les mères comprenaient... Comment l'âme de ce peuple pouvait-elle ne pas être remuée jusque dans son tréfonds? De plus de cent kilomètres les paysans étaient accourus sur le bord des routes. Il y en avait qui restaient là depuis trois jours. Ils attendaient silencieux, absorbés, les yeux fixés à l'horizon, l'âme traversée parfois de doutes, comme lorsqu'on attend un grand bonheur inespéré. Puis, lorsque l'évêque s'approcha, c'était une extase délirante.

C'est surtout dans Ochrida même que la réception de l'évêque fut tout particulièrement émouvante à cause des grands souvenirs historiques de cette ville. Le Patriarcat bulgare d'Ochrida n'ayant été aboli qu'en 1767 il y avait encore des vieillards dont les pères avaient vu le départ du dernier patriarche, Arsenii. La tradition étant restée vivante, on aurait dit que, ressuscité, Arsenii revenait au milieu de ses ouailles. Cette évocation du passé donna lieu à une scène extrêmement dramatique. Selon la légende, l'Eglise grecque avait eu, dans sa conspiration contre le Patriarcat d'Ochrida, trois complices parmi les habitants de cette ville: Boyar Ligdo, Neïko Tchélébi, Stantscho bey. Arsenii en partant les aurait maudits. Depuis lors le malheur s'était abattu sur eux. Les familles de Neïko Tchélébi et de Stantscho bey avaient fini par s'éteindre. De Boyar Ligdo il n'était resté qu'une vieille femme et son petit-

---

<sup>1)</sup> Le voyage de Nathanaël fut marqué par un de ces faits miraculeux qui, étant donné l'explication que donne la science de ce genre de phénomènes, montre mieux que toute description l'exaltation qui s'était emparée du peuple: au village de Tsapari, sur la route de Monastir à Ressen, une femme paralysée fut transportée au devant de l'évêque pour qu'il la bénît. Nathanaël fit sur elle le signe de la croix en lui disant: „Mon enfant, que ta foi te sauve". La femme fut guérie. Nathanaël mentionne ce fait dans son Autobiographie.

ils. Lorsque Nathanaël vint, cette vieille femme tomba à genoux devant ui et lui cria: „Grâce pour cet enfant innocent!“ Elle lui demandait de lever la malédiction et de bénir l'eau dans sa maison. Toute la ville s'y opposa, encore inapaisée dans sa rancune séculaire; mais Nathanaël fut ému de la supplication de cette malheureuse femme et lui dit: „Dieu est miséricordiaux“. Puis il alla bénir l'eau dans sa maison.

Il y avait en 1874 trois évêques bulgares en Macédoine: à Skopié, Vélès et Ochrida. Mais leur séjour devait être de très courte durée. En 1877 Alexandre II déclara la guerre aux Turcs pour l'affranchissement de la Bulgarie. Aussitôt que le canon commença à gronder, les trois évêques reçurent ordre de quitter leurs diocèses et de rentrer à Constantinople. Une nouvelle période va commencer maintenant pour le peuple bulgare — avec de nouveaux obstacles à son unité.

---

## CHAPITRE V

### LA MACÉDOINE ET LA QUESTION DE L'UNITÉ BULGARE DEPUIS LE CONGRÈS DE BERLIN.

- I. Après avoir fait partie de la Bulgarie autonome, prévue en 1876 par une conférence européenne, et de la principauté bulgare, créée en 1878 par le traité de San-Stefano, la Macédoine retombe, en vertu du traité de Berlin, sous la domination ottomane. — II. Depuis 1879 jusqu'en 1903 les Bulgares de Macédoine font quatre insurrections, dont la dernière provoque une intervention de l'Europe et l'introduction de réformes sous le contrôle des puissances. — III. La révolution jeune-turque ayant mis fin à l'action européenne, la Bulgarie, pour affranchir la Macédoine et compléter son unité, se met à la tête d'une coalition balkanique et déclare la guerre à la Turquie. — IV. Pendant que l'armée bulgare, dans laquelle figurent quinze bataillons de volontaires macédoniens, contient les Turcs à Tchataldja et à Boulair, les Serbes et les Grecs signent un traité secret pour exclure les Bulgares de la Macédoine, amènent ainsi la seconde guerre balkanique et, par le traité de Bucarest, se partagent le pays macédonien. — V. La guerre européenne commencée, l'Entente, pour attirer la Bulgarie, lui offre la plus grande partie de la Macédoine, mais sous des conditions indéterminées et sans le consentement de la Serbie et de la Grèce. — VI. L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie ayant garanti au peuple bulgare la réalisation complète de son unité, la Bulgarie est entrée en guerre à leurs côtés. — VII. Plus de 60 000 volontaires de Macédoine combattent actuellement dans l'armée bulgare, défendant le front du sud contre les troupes de l'Entente.

L'envoi des premiers évêques bulgares en Macédoine clôt la période de la renaissance pacifique du peuple bulgare. L'époque qui suit est remplie par des conspirations et des révoltes pour l'affranchissement politique de la Bulgarie. A travers ces nouvelles vicissitudes l'unité nationale reste toujours le suprême idéal des Bulgares, et la Macédoine — l'objet constant de leurs pensées. violemment et injustement arrachés à la Bulgarie, les Macédoniens ne cesseront



de combattre pendant quarante ans, par la parole, par les armes, de toute façon, pour s'unir de nouveau à la mère-patrie.

C'est là ce qu'on a appelé la question macédonienne.

Les luttes de la Macédoine pour l'unité politique de la Bulgarie n'entrent pas dans les cadres de ce travail. Il convient toutefois d'y consacrer quelques mots brefs.

L'insurrection bulgare du printemps de 1876 détermina une intervention de l'Europe. A la fin de 1876, les ambassadeurs des grandes puissances à Constantinople, réunis en conférence, rédigèrent un projet<sup>1)</sup> créant deux provinces bulgares autonomes, dont l'une devait avoir pour chef-lieu Tirnovo, et l'autre, Sofia. La Bulgarie occidentale embrassait, toute la Macédoine, excepté le littoral de la mer Egée.

La Turquie rejeta les propositions européennes. Quelques mois après, la Russie entra en campagne. La traité de San-Stefano (3 mai 1878), par lequel cette guerre se termina, créait une Bulgarie à peu près unie dont faisait partie toute la Macédoine — sans Salonique, mais avec Kavalla.

Au congrès de Berlin cette grande Bulgarie fut démembrée. La Macédoine fut placée de nouveau sous la domination ottomane.

Les Macédoniens ne s'inclinèrent point devant cet arrêt de l'Europe. En 1879, ils firent, sous les ordres de l'évêque Nathanaël et du haïdouk Yliu-Voïvoda, leur première insur-

<sup>1)</sup> Voici la partie essentielle de ce projet:

„Projet de règlement pour la Bulgarie présenté par les plénipontiaires des Puissances le 23 décembre 1876.

„Il sera formé des territoires ci-dessous désignés et conformément à la carte ci-jointe, deux vilayets (provinces) qui seront administrés sous les formes détaillées plus bas.

Le vilayet qui aura pour chef-lieu Tirnovo sera composé des sandjaks de Roustchouk, Tirnovo, Toultscha, Varna, Slivno, Philippopoli (excepté Sultan yéri et Achir Tchélébi) et des cazas de Kirk-Killissé, Moustapha pacha et Kizil Agatch.

Le vilayet occidental qui aura pour chef-lieu Sofia sera composé des sandjaks de Sofia, Nich, Uskub, Bitolia (excepté deux cazas du sud) une partie du Sandjak de Serès (trois cazas du nord) et des cazas de Stroumnitza, Vélessa et Kastoria\*.

rection. Devant l'hostilité des puissances cette héroïque tentative échoua.

L'organisation de la principauté, l'union avec la Roumélie en 1885, la guerre avec les Serbes, le détronement du prince de Battenberg, l'élection du nouveau prince, le conflit avec la Russie, absorbèrent pendant plus de quatorze ans la nation bulgare.

Pendant toute cette période les Macédoniens vécurent d'une vie étroitement liée à la Bulgarie.

A la grande Assemblée de Tirmovo, c'est un Macédonien de Prilep, Pomianoff, qui fut le rapporteur de la constitution bulgare.

En 1885, un des principaux chefs de la révolution de Philippople, qui unit la Roumelie à la principauté bulgare, était un Macédonien de Monastir, D. Rizoff.

Lors de la guerre serbo-bulgare, ce sont les volontaires macédoniens qui entrèrent les premiers à Pirot.

En Macédoine, l'élan de la nation bulgare devenait irrésistible. La province se couvrait rapidement d'églises bulgares, d'écoles bulgares, de salles de lectures, d'internats.

La Porte elle-même finissait par céder à la pression de cette poussée.

En 1894, elle autorisa l'exarque à envoyer des évêques dans les diocèses de Skopié et d'Ochrida où le plébiscite de 1872 avait fait constater la présence d'une écrasante majorité bulgare.

En 1894, toujours sur la base du principe de la majorité, la Porte permit l'envoi d'évêques bulgares dans les diocèses de Vélès et de Nevrokop.

En 1897, ce sont les diocèses de Monastir, Débra et Stroumitza qui reçurent des évêques bulgares.

Ainsi, lentement, mais inéluctablement, l'unité bulgare violemment rompue par l'Europe se reconstituait peu à peu sous les auspices de l'Exarchat.

Mais l'unité religieuse ne suffisait plus aux jeunes générations macédoniennes. C'est vers l'émancipation politique que tendaient maintenant tous leurs rêves.

Depuis 1879 il s'était formé pour l'affranchissement de la Macédoine plus d'un comité secret, mais les circonstances ne se prêtaient pas pour une entreprise de grande envergure.

L'ère révolutionnaire proprement dite s'ouvre en Macédoine en 1893, année dans laquelle fut fondée l'Organisation intérieure. Cette organisation, dont les chefs étaient Damé Groueff (de Smilévo, près de Monastir), Gotzé Delatcheff (de Koukouche), Christo Tatartcheff (de Ressen), Christo Matoff (de Strouga), Péré Tocheff (de Prilep), Todor Lazaroff (de Chtip) et tant d'autres dont les noms figurent dans l'histoire héroïque ou dans le martyrologe de la Macédoine — avait pour but le rétablissement de l'unité politique de la Bulgarie et préconisait comme méthode la révolution.

Tant que dura la dictature de Stambouloff, l'agitation ne put pas passer en Bulgarie. Mais en 1894 Stambouloff tomba du pouvoir; peu de temps après se constitua à Sofia un Haut Comité Macédonien, dont le président était Traïko Kitantcheff, Macédonien, né à Podmotchani, village de l'arrondissement de Ressen.

Tantôt travaillant en accord parfait, tantôt séparés par des divergences de tactique, l'Organisation intérieure et le comité de Sofia menèrent, pendant près de vingt ans, une lutte sans merci contre la domination turque.

En 1895 eut lieu, dans la Macédoine orientale, une insurrection bulgare extrêmement sérieuse. Pendant plus de trois mois les insurgés furent quasiment maîtres de la vallée de la Strouma. Un tout jeune lieutenant, Boris Sarafoff, s'empara de la ville de Melnik et en captura la garnison.

Cette insurrection n'eut pas de conséquences politiques, mais elle exalta les esprits et donna au mouvement révolutionnaire une impulsion très vigoureuse. Les comités

se multiplièrent et l'organisation intérieure devint en Macédoine un Etat dans l'Etat.

En 1902 éclata une autre insurrection, encore plus sérieuse. Cette fois l'Europe s'émut. L'Autriche-Hongrie et la Russie proposèrent à la Porte des réformes pour la Macédoine. Mais ce n'était pas des réformes appliquées par le gouvernement turc que demandaient les insurgés, mais une autonomie politique de la Macédoine préparant la voie à l'unité bulgare.

„Il est bien certain, écrivait le chargé d'affaires de France à Sofia à son gouvernement<sup>1)</sup>, il est bien certain que ce que veut le comité, c'est la Macédoine aux Bulgares. Mais, sachant que les Bulgares ont la majorité dans la province, il ne préconise pas, comme les Grecs ou les Serbes, un partage immédiat. Il ne redoute pas pour la Macédoine une période d'autonomie qui permettrait à la nationalité bulgare d'affirmer sa prépondérance et ne constituerait qu'une étape dans l'annexion à la Bulgarie“.

Les Grecs étaient si bien convaincus que l'autonomie de la Macédoine conduirait inévitablement à l'union de cette province à la Bulgarie qu'ils n'hésitèrent pas à se faire les auxiliaires des Turcs. Le 4 mai 1902, le consul de France à Monastir, Max Choublier,<sup>2)</sup> mandait à son ministre :

„L'action des comités est encore plus paralysée par la guerre que, dès qu'ils se sont sentis soutenus par les autorités, leur ont déclarée les notables grecs et grécisants : partout ces derniers se font les dénonciateurs des Bulgares“

Depuis 1885 les Serbes entretenaient en Macédoine une propagande soutenue par des gens salariés. Celle-ci craignait tout autant que les Grecs les suites du mouvement révolutionnaire.

„Trop faible, écrivait M. Choublier, en ces régions, insuffisamment organisée, la propagande serbe se compromet-

<sup>1)</sup> Livre Jaune, Affaires de Macédoine, dépêche du 13 août 1902.

<sup>2)</sup> Ibid.

trait inutilement en cherchant à suivre l'exemple des Bulgares. Il est certain, d'autre part, qu'à s'opposer au mouvement insurrectionnel bulgare, les Serbes perdraient la sympathie des populations“.

L'insurrection de 1902 n'était qu'un prélude. C'est pour l'année suivante que l'Organisation intérieure projetait la grande levée en masse.

Les préparatifs des comités étaient si intenses et fiévreux qu'ils n'échappèrent pas à l'attention des consuls européens. Ceux-ci étaient même en mesure de fixer d'avance le théâtre de la future explosion.

„On ne saurait exactement prévoir dans quelle région de la Macédoine un mouvement bulgare est le plus à craindre, écrivait M. Choublier. Il faut cependant remarquer que les comités concentrent en ce moment leurs efforts le long d'une ligne qui part de la frontière bulgare et coupe de biais la Macédoine en traversant les régions presque partout montagneuses et boisées d'Ichtip<sup>1)</sup>, Kuprulu<sup>2)</sup>, Perlépé<sup>3)</sup>, Krouchévo, Monastir et Castoria“.

Le consul français avait bien situé l'insurrection attendue. C'est bien là qu'elle éclata effectivement.

„Les centres où se sont produits les plus graves troubles, écrivait le 8 août 1903 le consul d'Italie à Monastir<sup>4)</sup>,

<sup>1)</sup> Schtip.

<sup>2)</sup> Vélès.

<sup>3)</sup> Prilep.

<sup>4)</sup> Voici le texte de ce passage:

„I centri ove si sono verificati i piu gravi disordini sono i seguenti: nel vilayet di Monastir, i dintorni stessi del capo-luogo e la città medesima, i distretti di Perlepe, Cruscevo, Kitchevo, Castoria e la regione del lago Presba; nel vilayet di Salonico, i distretti di Vodena e Ienigè-Vardar; e in quello di Uskub i distretti di Egri Palanca, Cocianà, Cratovo e Osmanié (o Peccevo). Voir Documenti diplomatici, Macedonia, 1906. Relevons en passant qu'en parlant d'un voyage du consul russe Rostkovsky à Prilep — la soi-disant ville historique serbe — le consul d'Italie dit que cette ville est le foyer du bulgarisme dans le vilayet de Monastir: „Il signor Rostkovsky si era recato venti giorni fa nel caza de Perlepe, focolore del bulgarismo nel vilayet...“



sont les suivants: dans le vilayet de Monastir, aux environs du chef-lieu et dans la ville même, les districts de Prilep, Krouchévo, Kitchovo et Kastoria et la région de Prespa; dans le vilayet de Salonique: les districts de Vodéna et de Yénidgé-Vardar; et dans celui de Skopié: les districts d'Egri-Palanka, Kotchani, Kratovo et Osmanié (ou Pechtchévo)".

L'insurrection de 1903, dont Boris Sarafoff fut le grand chef militaire et Groueff, le dirigeant politique, éclata au mois de juillet et se prolongea jusqu'à la chute des neiges. Plus de 30,000 insurgés tinrent la campagne et s'illustrèrent dans des exploits sans nombre.

La gravité de la situation obligea dès lors les puissances à intervenir d'une façon plus efficace dans les affaires de Macédoine. Aux réformes de 1902 fut ajouté un contrôle international qui fut progressivement élargi.

En 1908, l'Angleterre et la Russie, appuyées par la France et l'Italie, allaient proposer à la Porte la nomination d'un gouverneur général de la Macédoine, nommé avec l'assentiment des puissances, c'est-à-dire l'autonomie, lorsque soudain éclata la révolution jeune-turque entraînant la liquidation de toutes les réformes.

Sous les promesses du nouveau régime, l'harmonie s'était spontanément rétablie en Macédoine. Mais cette idylle politique ne dura guère.

Au bout de cinq à six mois l'agitation révolutionnaire bulgare recommença.

C'est elle qui en 1912 entraîna la guerre balkanique.

On se rappelle les victoires foudroyantes de l'armée bulgare qui, en moins d'un mois, l'amènèrent à Tchatal dja, devant les portes de Constantinople. Les Macédoniens prirent dans cette splendide campagne, entreprise pour leur libération, une part très importante. Outre qu'ils formaient même en temps de paix un tiers du corps des officiers bul-

gares, ils constituèrent dès le début des hostilités quinze bataillons de volontaires qui se couvrirent de gloire.

Ce sont les volontaires macédoniens qui firent prisonniers Yaver pacha avec tout son corps d'armée.

Ce sont encore eux qui, le 10 février 1913, repoussèrent le X<sup>e</sup> corps d'armée ottoman qui avait fait une descente à Char-Keuy.

C'est dans la Thrace et sur le littoral de la mer de Marmara qu'eurent lieu ces beaux exploits des volontaires macédoniens. Ils y restèrent face aux Turcs jusqu'au mois de mai 1913. Pendant ce temps les Serbes et les Grecs, pour qui la campagne était virtuellement terminée dès le mois de novembre 1912, s'étaient installés en maîtres en Macédoine.

Le 19 mai 1913 la Serbie et la Grèce signaient une convention secrète dans le but d'exclure les Bulgares de la Macédoine.

Avant la guerre contre la Turquie, le gouvernement bulgare avait conclu avec le gouvernement serbe un traité en vertu duquel la Macédoine était partagée en deux zones: la zone incontestée, dont la frontière occidentale suivait une ligne allant d'Egri-Palanka à Ochrida; et la zone contestée qui embrassait le reste de la province se trouvant à l'ouest de cette ligne. La zone incontestée devait revenir de droit à la Bulgarie; la zone contestée devait être répartie entre la Bulgarie et la Serbie par le tzar de Russie, que les deux parties avaient préalablement admis comme arbitre. On avait choisi cette dernière formule pour faciliter à la Serbie la renonciation à la Macédoine sur laquelle, depuis la perte de la Bosnie et l'Herzégovine, elle avait élevé des prétentions qu'elle hésitait maintenant à sacrifier de peur devant l'opinion publique.

Après la signature de la paix avec la Turquie, le 31 mai 1913, la Bulgarie demanda au gouvernement serbe, conformément au traité, de retirer ses troupes de la zone incontestée et d'admettre dans la zone contestée des garni-

sons bulgares à côté des garnisons serbes, jusqu'au prononcé de la sentence arbitrale par le tzar.

Mais la Serbie avait déjà, par la convention du 19 mai 1913, partagé la Macédoine entre elle et la Grèce.<sup>1)</sup> Ce n'est plus avec un allié qu'avait à traiter la Bulgarie; c'est avec une coalition ennemie qu'elle était appelée à se battre.

Telle fut l'origine de ce qu'on a appelé la guerre des alliés.

On sait le reste.

Attaquée dans le dos par la Roumanie, la Bulgarie dut faire la paix.

La Serbie et la Grèce lui prirent la Macédoine.

La Roumanie s'adjugea la Dobroudja du sud.

Cette œuvre de spoliation et de démembrement — œuvre d'une telle iniquité que le monde n'en avait pas vu de pareille depuis le partage de la Pologne — fut consacrée par le traité de Bucarest.

La Macédoine, pour la troisième fois arrachée à la patrie bulgare, reprit son martyre sous un nouveau joug.

---

<sup>1)</sup> L'article 4 par lequel la Serbie et la Grèce se partageait le territoire macédonien occupé par elles pendant que l'armée bulgare contenait à Tchataldja et aux Dardanelles les flots sans cesse accru de l'armée turque était ainsi conçu:

„Les deux Hautes Parties Contractantes conviennent que les lignes-frontières serbo-bulgare et greco-bulgare seront établies sur le principe de l'occupation effective et de l'équilibre entre les trois Etats ainsi qu'il suit:

La frontière Serbo-Orientale suivra à partir de Ghevghéli le cours du fleuve Axios (Vardar) jusqu'au confluent de Bojimia-déré, remontera cette rivière et passant par les côtes 120, 350, 754, 895, 577 et les rivières Krivata Lakavitz, Bregalnitz et Zlétovska, se dirigera vers un point de l'ancienne frontière turco-bulgare sur Ossogovska Planina, côte 2225, suivant la ligne donnée en détail dans l'annexe II du présent traité.

La frontière grecque du côté de la Bulgarie laissera à la Grèce, sur la rive gauche de l'Axios (Vardar), les territoires occupés par les troupes serbes et grecques en face de Ghevghéli et de Davidovo jusqu'au Mont Bêlès et le lac de Doïran, puis passant au sud de Kilkitch, elle traversera le fleuve Strymon par le nord du pont d'Orliak et se dirigera par le lac Achinos (Tachinos) et la rivière Angistis (Angista) sur la mer, un point à l'Est du golfe d'Elephthériu, suivant la ligne donnée en détail dans l'annexe III du présent traité\*.

Il est inutile de parler du régime établi par les Grecs en Macédoine. L'intolérance de cette race n'est que trop connue.

Le régime serbe fut pire.

Il fut interdit aux Macédoniens, sous peine d'emprisonnement, de s'appeler Bulgares. Leurs évêques furent chassés. Leurs écoles fermées.

Écoutons à ce sujet le journal socialiste serbe Radnitchké Noviné :

„Nous sommes honteux d'avouer ce fait, mais la vérité nous y oblige. Tandis que les Bulgares avaient dans le temps 21 écoles primaires avec 1800 élèves dans l'arrondissement d'Ochrida, sans compter les écoles de la ville, nous n'y avons qu'une seule école primaire avec 70 élèves. Tandis que les Bulgares avaient 18 écoles primaires avec 800 élèves dans l'arrondissement de Strouga, sans compter celles de la ville, nous n'y avons à présent que deux écoles primaires avec 120 élèves. Tandis que dans l'arrondissement de Débra les Bulgares avaient 15 écoles primaires avec 1250 élèves, sans compter celles de la ville, nous n'y avons que quatre avec 300 élèves. La disproportion est encore plus frappante dans les autres arrondissements“.

Mais on ne peut pas, au XX<sup>e</sup> siècle, changer par la terreur l'âme d'un peuple. A mesure que s'aggravait la tyrannie serbe, grandissait sans cesse la passion et l'audace avec lesquelles les Macédoniens manifestaient leur sentiment bulgare.

Entre mille épisodes citons celui-ci : au mois d'avril 1914 les conscrits de Schtip refusèrent de prêter serment au nom du roi de Serbie.

Voici en quels termes un témoin serbe raconte cet épisode dans le Radnitchké Noviné :

„De joyeux qu'ils étaient pendant les fêtes de Pâques, les conscrits avaient ce jour complètement changé d'humeur. Ils étaient tous profondément tristes et semblaient être en

proie à quelque obsession. Enfin l'heure attendue sonna. Les conscrits étaient rangés devant les casernes. Le commandant et l'aumônier ne tardèrent pas à venir et la cérémonie commença.

L'aumônier rappela aux fils de la Nouvelle Serbie<sup>1)</sup> la fidélité qu'ils devaient à la patrie et insista sur la nécessité pour les Serbes de consentir à de nouveaux sacrifices pour l'affranchissement de leurs frères subjugués au delà de la Sava et du Danube. Les nouveaux affranchis entendirent ce discours patriotique muets et les yeux baissés. Le cri „Nous ne voulons pas jurer“ retentit soudain au loin. Tout le bataillon comme un seul homme refusait de prêter serment. Je crois qu'il est inutile de vous décrire la suite des événements. J'ajouterai cependant que deux détachements du 1<sup>e</sup> régiment ont cerné, baïonnette au canon, leurs frères nouvellement affranchis.

„La nuit est tombée sur ces entrefaites. Si ces malheureux ont survécu à leur manifestation spontanée, c'est ce que personne ne saurait dire“.

Voici maintenant le récit d'un de ces héroïques conscrits ayant pris part à cette manifestation et qui n'y fut que blessé, Pantché Thodoroff :

„A la lecture du serment par le prêtre, nous, les conscrits de Schtip, avons déclaré que nous ne prêterions point serment. En même temps un cri faible de hurrah se faisait entendre du groupe voisin. Le cri fut repris ensuite de tous côtés et les „vive le roi Ferdinand“ „vive la nation bulgare“ retentirent au loin. Un désordre général en résultat. Les officiers, sabre au clair, se sont jetés sur nous. Nous nous sommes défendus comme nous avons pu“.

La résistance des Macédoniens à l'oppression serbe allait prendre une forme tout à fait révolutionnaire — car les comités s'étaient réformés et les bandes avaient reparu — lorsque vint éclater la guerre européenne.

<sup>1)</sup> Nom que les Serbes donnaient à la Macédoine par eux annexée.



L'Entente qui avait sacrifié la Bulgarie à la conférence de Bucarest — ce furent la France et la Russie qui encouragèrent les Roumains à intervenir en 1913 — essaya de gagner la Bulgarie à sa cause.

En 1915, à la fin du mois de mai, la Russie, la France, l'Angleterre et l'Italie proposèrent à la Bulgarie de lui céder Kavalla et la „zone incontestée“ de la Macédoine au cas où l'armée bulgare marcherait immédiatement contre la Turquie. Cette offre ne devenait toutefois valable que si la Serbie, maîtresse de la zone incontestée, et la Grèce, maîtresse de Kavalla, recevaient à la fin de la guerre des compensations équitables.

La Grèce et la Serbie consentaient-elles à cette cession? Quelles étaient au juste les compensations envisagées pour elles et qui devaient rendre exécutable la promesse faite à la Bulgarie?

Le cabinet de Sofia demanda là-dessus des explications.

L'Entente fut très embarrassée pour répondre. D'une part, la Grèce et la Serbie ne voulaient rien céder de leurs dépouilles de 1913. D'autre part, ni à Pétrograde, ni à Londres, ni à Paris, ni à Rome, on n'était fixé sur les compensations à donner aux Serbes et aux Grecs.

Pendant trois mois l'Entente évita de répondre. Lorsque fin août 1915, elle rompit son silence, ce fut pour adresser à la Bulgarie, sous forme d'ultimatum, l'injonction de marcher avec la totalité de ses forces contre la Turquie.

La Bulgarie ayant repoussé cette mise en demeure, les ministres de l'Entente quittèrent Sofia.

Les puissances centrales avaient sur ces entrefaites proposé à la Bulgarie de l'aider à réaliser sa complète unité nationale si elle entraît dans la guerre à leur côté. Leur proposition n'était ni vague, ni conditionnée, ni corrigée par des réserves mentales, ni entachée de nullité, comme c'était le cas de celles de l'Entente. Le gouvernement bulgare l'ac-

cepta. C'était, en moins de trois ans, la troisième fois que Bulgarie prenait les armes pour réaliser son unité.

La part de la Macédoine est dans cette guerre encore plus grande que dans les précédentes.

C'est le corps d'armée macédonien qui arrêta l'avance du général Sarrail sur le Vardar et le poursuivit dans la retraite en décembre 1915.

Actuellement, plus de soixante mille volontaires macédoniens sont face aux troupes de l'Entente sur le front méridional.

Ils attendent, le cœur ferme, qu'une paix équitable sanctionne l'œuvre de justice et de liberté que la force bulgare a réalisée.

---

# INDEX

des principaux noms propres mentionnés dans cet ouvrage avec indication des pages

- Aali pacha**, grand-vizir ottoman, 128, 190, 193, 202—204, 247, 250, 271.
- Aksakoff**, 76.
- Anatoliï**, moine macédonien du Zograf, 69.
- Andros**, école d', 112.
- Anthyme I**, évêque de Vidin puis exarque des Bulgares, 138, 275—277, 289.
- Anthyme VI**, patriarche grec, 269.
- Apriloff**, 60, 69.
- Arseniï**, dernier patriarche d'Ochrida, 49.
- Asparouch**, fondateur de l'Etat bulgare, 7—8.
- Avcsentiï**, évêque bulgare de Vélès, 138, 193, 200, 209.
- Bândeïf**, Nicolas, prêtre bulgare d'Ochrida, 164.
- Basile II**, le Bulgarochtone, empereur byzantin, 26, 43, 143.
- Berlin**, traité de, 295.
- Bioltcheïf**, Dimê, notable bulgare de Prilep, 159.
- Bitolia**, voir Monastir.
- Blanqui**, 224.
- Bogomilisme**, secte religieuse bulgare, 34.
- Bogoridi**, Etienne, prince de Samos, 121—122, 124, 226, 265.
- Bomboloff**, Hadji Mirtché, notable bulgare de Prilep, 157—158.
- Boré**, Mgr, missionnaire catholique, 136, 182, 187.
- Borile**, tzar bulgare, 32.
- Boris I**, tzar bulgare, 8, 13, 14.
- Brunoni**, Mgr, évêque catholique à Constantinople, 180.
- Bulgarie Ochridienne**, 25.
- Bulwer**, Henri, ambassadeur britannique à Constantinople, 197.
- Caïris**, chef de l'école d'Andros, 112—115.
- Canaris**, 238.
- Castoria**, 24, 90, 98, 171, 176, 196, 216, 284, 299.
- Charles de Hohenzollern**, prince de Roumanie, 241, 244.
- Chouleïf**, notable bulgare de Vélès, 153, 284.
- Clément**, voir Saint Clément.
- Constantin le Philosophe**, écrivain bulgare du XIV-e siècle, 44.
- Costour**, voir Castoria.
- Cyprien**, archevêque de Kiev, écrivain bulgare du XIV-e siècle, 43.
- Cyrille et Méthode**, Saints, apôtres bulgares de Macédoine, 15, 16, 36, 66, 79.
- Czartoryski**, prince Adam, 117—118, 199, 211.
- Danilo**, prince de Monténégro, 74.
- Dèbra**, ou Dèbre, 101, 172, 196, 216, 296, 303.
- Déïan**, grand féodal bulgare de Macédoine, 36.
- Délian**, tzar bulgare proclamé à Skopie, 29.

- Deltcheff**, Gotzé, chef révolutionnaire bulgare de Macédoine, 297.
- Dinkoff**, Guiorghi, patriote bulgare de Salonique, 174—176, 208.
- Dinkova**, Slavka, fondatrice de la première école bulgare à Sa'onique, 175.
- Djinote**, Constantin, écrivain et professeur bulgare de Macédoine, 83—85, 147—150, 154, 157, 208, 265.
- Dobroudja**, 10, 220, 235, 302.
- Doïran**, 64.
- Dorotheï**, premier évêque bulgare de Skopié depuis la fondation de l'Exarchat, 290.
- Douchan**, roi serbe, 36, 38, 57.
- Eftimii**, dernier patriarche bulgare de Tirnovo, 43.
- Eglise bulgare d'Ochrida**, 43—50.
- Eglise bulgare de Tirnovo**, 43—46.
- Emboré**, 281.
- Entente**, l', 305.
- Florina**, ou Lérine 166, 264.
- France**, 181, 298, 300.
- Fuad pacha**, grand-vizir ottoman, 128, 247.
- Gabrovo**, école de, 60, 65.
- Galitchnik**, 62, 136.
- Ghénadiï**, évêque bulgare de Vélès, 277.
- Gogoff**, Guiorgui, notable bulgare de Vodéna, 171, 284.
- Goltz**, comte de, envoyé de Prusse à Constantinople, 198.
- Gortchakoff**, 132, 191, 221, 255, 261.
- Gostivar**, 62.
- Grégoire VI**, patriarche grec, 217, 218, 220, 253, 278.
- Groueff**, Damé, chef révolutionnaire bulgare de Macédoine, 297, 300.
- Hadji Christo Logothète**, notable bulgare de Prilep, 156.
- Hadji Joachim Kiritchovski**, écrivain bulgare de Macédoine, 62—63, 66.
- Hadji Théodossii**, moine macédonien, fondateur de la première imprimerie bulgare, 64, 69, 172.
- Hadji Traïko**, notable bulgare de Skopié, 146, 147.
- Hilarion Stoïanovitch Macariopolski**, évêque bulgare, 112, 116, 118, 120, 133, 139, 151, 161, 187, 193, 200, 209, 272.
- Ignatieff**, ambassadeur russe à Constantinople, 213—215, 249, 255, 259, 269, 274, 278, 289.
- Jean Assen II**, tzar bulgare, 33.
- Jinzifoff**, Raïco, poète bulgare de Macédoine, 76—81, 157.
- Joachim**, patriarche grec, 204.
- Kaloïan**, tzar bulgare, 31—32.
- Karadja**, chef révolutionnaire bulgare de la Dobroudja, 235.
- Karageorge**, prince de Serbie, 223.
- Karaïovoff**, Guiorgui, notable bulgare de Skopié, p. 147.
- Katkoff**, p. 78.
- Katzkoff**, les frères, notables bulgares d'Ochrida, 161.
- Kibrizli Méhmet pacha**, 154, 201.
- Kilendar**, le convent de, 51, 53, 111.
- Kitantcheff**, Traïko, homme politique macédonien, 297.
- Kitchévo**, 172.
- Kostoff**, Stefan, professeur bulgare à Skopié, 150.
- Kotel**, 58, 109, 223, 226, 227.
- Koucheff**, les frères, notables bulgares de Vélès 153.
- Koukouche**, 76, 89, 90, 134—136, 139, 216, 218.
- Koumanovo**, 62, 150.
- Kourou-Tchehmé**, école de, 115, 226.
- Kousseff**, Théodose, voir **Méthodii**.
- Kovatcheff**, Iossif, pédagogue bulgare de Schtip, 171.
- Kraptcheff**, notable bulgare de Prilep, 159.
- Krâstevitch**, homme politique bulgare et dignitaire de la Porte, 115, 122, 130, 249, 261—268, 286.
- Kratovo**, 62.
- Krouchévo**, 165, 172, 299.
- Kroum**, tzar bulgare, 8, 143.
- Kustendil**, 35, 251.

- Leskovetz**, 251.
- Levski**, apôtre de la révolution bulgare, 235, 244, 250.
- Mäglen**, 216.
- Mahmoud Nédim pacha**, grand-vizir ottoman, 271, 273.
- Mamartcheff**, le capitaine, chef d'une révolte bulgare, 223.
- Manassiï**, moine bulgare de Macédoine, 68.
- Mantcheff**, les frères, notables bulgare d'Ochrida, 161.
- Marco**, despote de Macédoine, 39.
- Matoff**, Christo, chef révolutionnaire de Macédoine, 297.
- Médakovitch**, littérateur serbe, 229.
- Mehmet Rouschdi pacha**, grand-vizir ottoman, 288.
- Mélétios**, évêque grec d'Ochrida, 91, 100, 161—162, 290.
- Melnik**, 64, 297.
- Mentchikoff**, 228.
- Méthode et Cyrille**, voir **Cyrill** Méthode.
- Méthodiï Kousseff**, évêque bulgare de Macédoine, 264—265, 267, 283.
- Michaïkoff**, le d-r, notable bulgare de Macédoine, 89, 115, 166—169, 264.
- Michel Obrénovitch**, prince de Serbie, 241, 242, 244, 250.
- Midhat pacha**, grand-vizir ottoman, 288.
- Miladinoff**, les frères, 85—96, 137, 157, 160.
- Milétitch**, instituteur serbe en Macédoine, 281.
- Miloévitch**, écrivain serbe, 281.
- Milosch Obrénovitch**, prince de Serbie, 67.
- rc ovi** d-r, 182.
- Monastir**, ou Bitolia, 62, 89, 164—170, 173, 216, 218, 264, 270, 280, 296, 299.
- Morava**, 220.
- Mont-Athos**, 52.
- Moustreff**, Guiorché et Nicolas, apôtres du réveil bulgare à Ochrida,
- Napoléon III**, 181.
- Nathanaïl**, évêque bulgare de Macédoine, 68—76, 130, 156, 289, 292—293.
- Negreff**, Velio, notable bulgare de Salonique, 173.
- Néophyte Khilendarski**, dit Bozveli, célèbre agitateur bulgare, 108, 116—120, 127, 187 227, 233.
- Néophyte Rilski**, moine macédonien, le patriarche de la pédagogie bulgare, 64—68, 123, 124, 189.
- Névrokop**, 270, 284, 296.
- Nikita**, prince de Monténégro, 238.
- Ochrida**, 28, 37, 43, 45, 47—50, 87, 88, 91, 92, 96, 127, 138, 140, 159, —164, 216, 222, 269, 280, 283, 290, 293, 296.
- Organisation intérieure**, nom donné aux comités révolutionnaires bulgares fondés en Macédoine, 297, 299.
- Païssiï**, moine macédonien, le précurseur de la renaissance bulgare, 50, 51—58, 61, 233.
- Palacheff**, Anghelko, notable bulgare de Vélès, 153.
- Panarète**, évêque bulgare de Macédoine, 89, 264, 272, 277.
- Paountcheff**, notable bulgare d'Ochrida, 161.
- Pârlitcheff**, poète bulgare de Macédoine, 87, 89, 96—102, 157, 163, 164.
- Parteniï Zografski**, évêque bulgare de Macédoine, 89, 136—138, 277.
- Pâtelé**, 89, 166.
- Perlépé**, voir **Prilep**.
- Péitchinovitch**, Kyril, écrivain bulgare de Macédoine, 63—64, 66.
- Petkova**, Nedelia, institutrice bulgare en Macédoine, 170.
- Pie IX**, 182.
- Pierre**, tzar bulgare, 22
- Pierre et Assen**, les frères, tzars bulgares, 31, 43.



**Pirot**, 224, 251, 296.  
**Pomianoff**, homme politique bulgare, né à Prilep, 296.  
**Popoff**, Chrisfo et Guiorgui, notables bulgares de Skopié, 147.  
**Popovski Târpo**, pionnier du réveil bulgare dans la région de Castoria, 176.  
**Prespa**, 24, 92, 196, 300.  
**Prilep** ou **Perlépé**, 36, 38, 68, 72, 76, 155—159, 218, 205, 299.  
**Prokesch**, internonce d'Autriche-Hongrie à Constantinople, 198.

**Radeff**, Dimko et Pêtre, notables bulgares de Monastir, 166, 167.

**Radovich**, 62.

**Radomir**, tzar bulgare, 27.

**Rakovski**, poète, publiciste et agitateur, 115—122, 225—243.

**Ressen**, 116, 263.

**Riggs**, Elias, missionnaire protestant, 189.

**Risoff**, Anthyme, moine macédonien, 81—83.

**Rizoff**, Dimitri, homme politique bulgare, né à Monastir, 296.

**Robeff**, les frères, notables bulgares de Monastir, 89, 115, 166, 167, 169,

**Russel**, John, 191.

**Saint Clément**, apôtre bulgare évêque d'Ochrida, 17—20, 37, 45, 65, 159.

**Salonique**, 170—176.

**Samokov**, 68.

**Samourkachoff**, lettré bulgare de Macédoine, 69.

**Samuel**, tzar bulgare, 20—21, 23—28, 143, 159.

**San-Stefano**, traité de, 254.

**Sarafoff** Kosta, notable de Macédoine, 284.

**Sarafoff**, Boris, chef révolutionnaire macédonien, 297, 300.

**Schischman**, fondateur de l'empire bulgare de Macédoine, 23.

**Schtip**, ou **Ichtip**, 62, 171, 281, 299, 303.

**Server pacha**, homme d'Etat turc, 279.

**Siméon**, tzar bulgare, 8, 9, 14, 15, 20.

**Skopié**, 29, 30, 32, 62, 72, 107, 143—151, 216, 269, 289, 291, 293, 296.

**Sofronii**, évêque de Vratza, 58—61.

**Sokolski**, patriarche bulgare de l'Eglise unie, 182—183, 187, 188.

**Sophronios**, patriarche grec, 204, 214.

**Stambouloff**, 297.

**Stroumitza**, 62, 92, 211, 248, 296.

**Tâptchilechta**, notable bulgare de Constantinople, 216, 263.

**Tatartcheff**, Christo, chef révolutionnaire macédonien, 296.

**Tchaïkovski**, écrivain et agitateur polonais, 117—118, 127, 227.

**Tchomakoff**, homme politique bulgare, 115, 166, 210—213, 216, 245—247, 257, 262, 268, 289.

**Tétovo**, 93, 150, 196.

**Théophylacte**, archevêque d'Ochrida, 37.

**Tirnovo**, 31, 35, 40, 43, 44, 107, 140, 222.

**Tocheff**, Pêrê, chef révolutionnaire macédonien, 297.

**Tsamblak**, archevêque de Kiev, écrivain bulgare du XIV<sup>e</sup> siècle, 43.

**Tzankoff**, Dragan, publiciste et homme politique bulgare, 73, 179, 182, 201.

**Uskub**, voir Skopié.

**Valkachine** ou **Voukachine**, despote de Macédoine, 36, 39.

**Vêlès** ou **Kiuproulou**, 62, 72, 76, 151—155, 251, 258, 269, 279, 281, 284, 293, 296.

**Velco**, voïvode bulgare dans l'insurrection de la Serbie, 223.

**Véliu**, ou **Dédo Véliu**, chef de la corporation des jardiniers macédoniens à Constantinople, 263.

**Verkovitch**, savant serbe, auteur du recueil „Chants des Bulgares de Macédoine, 282—283.

**Vessoïf**, Yanko, notable bulgare de Vélès, 153.

**Vodéna**, ou Vodène, 171, 216, 300.

**Voïtech**, chef d'une insurrection bulgare à Skopié au XI siècle, 143.

**Vranïa**, 150.

**Yénidjé-Vardar**, 171, 300.

**Yliu-Voïvoda**, haïdouk bulgare de Macédoine, 235—237.

**Ypek**, patriarcat d', 145.

**Zachariï Stroumski**, notable bulgare de Constantinople, 115, 124.

**Zagoritchani**, 176.

**Zanécheïf**, notable bulgare de Vodéna, 172.

**Zograf**, couvent de, 69, 73, 74.





# Table des matières

---

## CHAPITRE PREMIER

### La Macédoine dans l'histoire ancienne de la Bulgarie.

1. Après avoir, vers la fin du VII-e siècle, passé le Danube et fondé, dans la Dobroudja actuelle, un Etat indépendant, les Bulgares étendent rapidement leur domination dans la presqu'île balkanique et, fusionnant avec les tribus indigènes, constituent une nation nouvelle, bulgare de nom et slave de langue. — II. Au IX-e siècle les deux apôtres de Salonique, Cyrille et Méthode, inventent l'alphabet slave et traduisent en vieux bulgare les écritures saintes. Leur disciple Saint Clément, qui crée à Ochrida un foyer d'activité religieuse et littéraire, imprime un grand essor au progrès moral des Bulgares et au développement des lettres slaves. — III. Après la conquête de la Bulgarie danubienne par Byzance, à la fin du X-e siècle, l'indépendance bulgare se réfugie en Macédoine où le tzar Samuel constitue son puissant empire. La Bulgarie macédonienne conquise à son tour par Basile le Bulgarochtone, le Patriarcat bulgare d'Ochrida survit au désastre. — IV. Sous la domination des Turcs, le Patriarcat d'Ochrida reste, jusqu'en 1767, le symbole vivant de la nation bulgare. . . p. 7.

## CHAPITRE II.

### Les littérateurs macédoniens dans la renaissance bulgare.

1. Le moine macédonien Païssîï écrit en 1762 son histoire bulgare et, en réveillant chez ses compatriotes le souvenir du passé et l'orgueil de leur race, inaugure la période de la Renaissance — II. Hadji Yoachim de Kitchévo et Kyril de Tétovo publient, au début du XIX-e siècle, les premiers livres en langue bulgare moderne en se basant sur les dialectes macédoniens. — III. Hadji Théodossîï, né à Doïran, installe à Salonique la première typographie bulgare (1838). — IV. Néophyte Rilski, Macédonien de Bansko, dirige à Gabrovo (1834) la première école-modèle, publie la première grammaire de la langue bulgare moderne et la première traduction en bulgare du Nouveau Testament. — V. L'évêque Nathanaïl, originaire d'un village près de Skopié, formule le programme du mouvement national en réclamant une Eglise autonome et, par ses écrits et sa propagande en Russie et dans les pays slaves, détermine un vif courant de sympathie pour sa nation. — VI. Raïko Jinzifoff, de Vélès, est un des premiers en date parmi les poètes lyriques dans la littérature bulgare moderne. — VII. Les frères Miladinof, de Strouga, publient en 1861 le premier recueil de folklore bulgare. — VIII. Pârlitcheff, d'Ochrida, donne à la littérature bulgare la première traduction de l'Illiade . . . p. 51.

## CHAPITRE III.

**La part de la Macédoine dans les luttes bulgares contre l'hellénisme.**

I. La ville de Skopié donne en 1829 le signal de l'agitation contre la domination de l'Eglise du Phanar en demandant pour son diocèse un évêque bulgare. — II. Dans les luttes engagées à Constantinople, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, entre la nation bulgare et le Patriarcat grec, les Macédoniens prennent la part la plus vive: deux d'entre eux, Néophyte Rilski et Zachariï Stroumski, figurent parmi les fondateurs de la communauté bulgare officiellement constituée dans la capitale ottomane (1849). — III. Par suite du refus opposé par l'Eglise grecque aux revendications des Bulgares, soumis à sa juridiction, la ville de Koukouche (Macédoine du sud) proclame, en 1859, son union avec le Saint-Siège contre la promesse du pape de lui accorder un clergé bulgare; ce mouvement menaçant de s'étendre en Macédoine, le patriarche grec se voit contraint, pour conjurer le péril, de nommer à Koukouche un évêque bulgare, Partenii Zografski. C'est la première victoire bulgare contre le Phanar. — IV. A partir de 1860 l'agitation bulgare prend en Macédoine un élan que l'enthousiasme patriotique des masses populaires rend irrésistible. En 1869 la rupture avec l'Eglise grecque est déjà consommée à Skopié, Vélès, Prilep, Ochrida, Monastir et dans presque toutes les autres villes de la province. — V. A la même époque, une jeune patriote, Slavka Dinkova, ouvre dans sa maison une école bulgare à Salonique, cependant que son frère, Guïorgui Dinkoff, fonde dans la grande métropole macédonienne, jusqu'alors fort-tesse inabordable de l'hellénisme, une communauté bulgare. . . p. 103.

## CHAPITRE IV

**La fondation de l'Exarchat bulgare et la question des diocèses macédoniens.**

I. La politique dilatoire de la Porte cause une vive désillusion aux Bulgares et suscite parmi eux un mouvement pour l'union au Saint-Siège et le protectorat de la France. Pie IX rétablit l'Eglise bulgare et lui accorde un chef national (1861). — II. Cette agitation catholique ne devait pas avoir de lendemain, mais son premier succès alarma la diplomatie russe et l'obligea à intervenir dans la querelle bulgare-grecque. — III. La Société évangélique essaie d'assurer aux Bulgares l'appui de l'Angleterre, mais n'y réussit point. — IV. En 1867 le patriarche Grégoire VI rédige un projet qui accorde aux Bulgares une hiérarchie nationale, soumise à la suzeraineté du Phanar et comprise entre le Balkan et le Danube. Malgré les recommandations du comte Ignatieff, les chefs bulgares repoussent cette offre et réclament pour leur Eglise un territoire délimité sur la base du principe des nationalités. — V. Tous les essais d'une entente directe entre les Bulgares et le Phanar ayant échoué, la Porte restaure l'Eglise bulgare par un firman qui fonde l'Exarchat (1870). — VI. Le Patriarcat propose de reconnaître la nouvelle Eglise à condition que les



Bulgares renonceront aux diocèses macédoniens. Bravant les menaces de l'ambassadeur russe qui exige d'eux cette concession au nom de l'orthodoxie, les Bulgares refusent de sacrifier la Macédoine, à la suite de quoi l'Eglise grecque les déclare schismatiques. — VII. Durant toute cette période l'opinion publique serbe enregistre avec satisfaction et éloges les luttes des Bulgares de Macédoine pour la restauration de leur vie nationale. — VIII. En vertu du firman de 1870 les plus importants diocèses de Macédoine reçoivent, sur la base d'un plébiscite, des évêques bulgares. . . . . p. 177.

## CHAPITRE V.

### La Macédoine et la question de l'unité bulgare depuis le congrès de Berlin.

I. Après avoir fait partie de la Bulgarie autonome, prévue en 1876 par une conférence européenne, et de la principauté bulgare, créée en 1878 par le traité de San-Stefano, la Macédoine retombe, en vertu du traité de Berlin, sous la domination ottomane. — II. Depuis 1879 jusqu'en 1903 les Bulgares de Macédoine font quatre insurrections, dont la dernière provoque une intervention de l'Europe et l'introduction de réformes sous le contrôle des puissances. — III. La révolution jeune-turque ayant mis fin à l'action européenne, la Bulgarie, pour affranchir la Macédoine et compléter sa propre unité, se met à la tête d'une coalition balkanique et déclare la guerre à la Turquie. — IV. Pendant que l'armée bulgare, dans laquelle figurent quinze bataillons de volontaires macédoniens, contient les Turcs à Tchataldja et à Boulair, les Serbes et les Grecs signent un traité secret pour exclure les Bulgares de la Macédoine, amènent ainsi la seconde guerre balkanique et, par le traité de Bucarest, se partagent le pays macédonien. — V. La guerre européenne commencée, l'Entente, pour attirer la Bulgarie, lui offre la plus grande partie de la Macédoine, mais sous des conditions indéterminées et sans le consentement de la Serbie et de la Grèce. — VI. L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie ayant garanti au peuple bulgare la réalisation complète de son unité, la Bulgarie est entrée en guerre à leurs côtés. — VII. Plus de 60 000 volontaires de Macédoine combattent actuellement dans l'armée bulgare, défendant le front du sud contre les troupes de l'Entente. . . . . p. 294.

## Errata

---

En raison des circonstances dans lesquelles ce livre paraît, plusieurs fautes d'impression s'y sont glissées. Nous n'en corrigerons que celles qui dénaturent le sens du texte. Le lecteur voudra bien rétablir de lui-même les autres.

| Page | ligne           | au lieu de | lisez    |
|------|-----------------|------------|----------|
| 25   | 7 <sup>e</sup>  | est        | ouest    |
| 30   | 5 <sup>e</sup>  | „          | „        |
| 30   | 25 <sup>e</sup> | „          | „        |
| 32   | 2 <sup>e</sup>  | Basile     | Borile   |
| 288  | 25 <sup>e</sup> | l'ennemi   | l'empire |

---

---

DR  
701  
M4R3

Radev, Simeon  
La Macedoine et la  
renaissance bulgare

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---